

SORBONNE PARIS CITE

Université Paris Descartes

Faculté des Sciences Humaines et Sociales - Sorbonne

Ecole Doctorale 180 « Sciences humaines et sociales : cultures, individus, sociétés »

ET

Université Autonome de Barcelone

Faculté des Sciences Politiques et de Sociologie

THESE

pour l'obtention du grade de docteur

Discipline : **Sociologie**

Présentée par

Cécile Vermot

**La migration et les émotions.
Les sentiments d'appartenance du genre et à la nation
des migrants argentins à Miami et à Barcelone**

Sous la direction de :

Denys Cuhe

María Jesús Izquierdo

Soutenue le 22 février 2013

Jury :

Julien Bernard, Maître de conférences à l'Université Paris Ouest Nanterre

Denys Cuhe, Professeur à l'Université Paris Descartes

Pilar Gonzalez-Bernaldo, Professeur à l'Université Paris Diderot

María Jesús Izquierdo, Profesora emerita à l'Université Autonome de Barcelone

Olga Serradell, Investigadora à l'Université Autonome de Barcelone

Ricardo Zapata Barrero, Profesor à l'Université Pompeu Fabra



REMERCIEMENTS

Cette thèse n'aurait pu être présentée dans sa forme actuelle sans le soutien d'institutions, de chercheurs, d'amis et de parents.

Tout d'abord, je voudrais remercier l'Université Paris Descartes et le Conseil Régional d'Île de France. L'Université Paris Descartes par le biais d'un contrat doctoral m'a permis d'effectuer cette thèse dans les meilleures conditions qui soient. Le Conseil Régional d'Île de France m'a permis via son financement de pouvoir faire cette thèse en cotutelle comme je le désirais. Il m'a financé tous les voyages entre Paris et Barcelone lorsque je le nécessitais ainsi qu'un billet d'avion pour pouvoir aller en Argentine. Enfin, je remercie mon laboratoire d'attache à l'Université Paris Descartes, le Centre Population Et Développement – UMR 196 – Paris Descartes - INED – IRD qui a financé tous les colloques, les congrès et les symposiums dans lesquels j'avais une présentation acceptée. Ceux-ci ont toujours été bénéfiques. Ils m'ont permis de me socialiser au monde de la recherche mais aussi de progresser dans mes réflexions grâce aux critiques et aux conseils qui m'ont été faits lors de mes présentations. Sans ces différents soutiens financiers, ma thèse n'aurait sans doute pas la même teneur.

Le soutien du CEPED ne fût pas seulement financier. L'espace doctorant où j'ai pu venir travailler quotidiennement m'a permis de trouver un rythme de travail, de m'insérer au sein d'une équipe et de partager avec les chercheurs et les autres doctorants.

Je voudrais ici particulièrement remercier Lucas Tchegnina et Alhassane Balde qui furent les premiers à m'accueillir au CEPED et qui m'ont permis de m'y sentir bien et de m'y intégrer dès les premières minutes. J'exprime également ma profonde reconnaissance à David Mahut qui a bien voulu jouer le rôle de coach et à Ketmana

Chi pour ses encouragements. Je voudrais également remercier Valentine Becquet, Johaan Castro, Marie Christine-Deleigne, Helene Lepinay, collègues doctorants du CEPED. Enfin, je voudrais remercier le personnel d'appui à la recherche du CEPED, Michelle Coste, Christine Gonzalez, Françoise Gubry et Ginette Registe.

Je tiens également à remercier mes amis qui pendant toutes ces années ont vécu avec moi, et parfois malgré eux, l'histoire de cette thèse et ceux, qui malgré cela ont accepté d'être mes relecteurs : Riad Amellah, Flavit Carsoule, Estelle Duluc, Michelle Givodan, Laure Golberg, Fedia Khelij, Mélanie Marshall, Aurélie Matier, Sophie Presseline, Felix Rico, Nadine Tankovik et Michel Vermot. A tous, merci mille fois.

Ma reconnaissance va aussi à Denys Cuche et à Maria Jesús Izquierdo. Je les remercie de m'avoir accompagnée tout au long de cette expérience émotionnelle. Je les remercie de leur patience, de leur confiance et de leur rigueur.

Je remercie également Julien Bernard, Pilar Gonzales-Bernaldo, Olga Serradell et Ricardo Zapata-Barrero pour avoir accepté d'être les membres de mon Jury.

Je tiens également à remercier particulièrement tous les Argentins qui ont immigré à Miami et à Barcelone pour avoir bien voulu répondre à mes questions, pour m'avoir m'acceptée parmi eux avec la casquette de l'enquêtrice et par la suite de m'avoir permis de l'enlever pour tisser une amitié.

Enfin, ma dernière pensée va à Felix Rico, à qui je dédie en partie cette thèse.

SOMMAIRE

| | |
|--|-----------|
| REMERCIEMENTS | 1 |
| SOMMAIRE | 3 |
| INTRODUCTION | 7 |
| PARTIE I_ LES ÉMOTIONS, LES GENRES ET LA MIGRATION | 25 |
| CHAPITRE I LES ÉMOTIONS EN SOCIOLOGIE | 27 |
| CHAPITRE II COMMENT DÉFINIR LES ÉMOTIONS EN SOCIOLOGIE | 37 |
| CHAPITRE III ÉMOTIONS ET APPARTENANCE DES GENRES | 43 |
| CHAPITRE IV LA PRISE EN COMPTE DES FEMMES AU SEIN DES ÉTUDES MIGRATOIRES | 53 |
| QUESTIONS DE RECHRECHES ET PROBLÉMATIQUE | 61 |
| PARTIE II SUBJECTIVITÉS DE LA CLASSE MOYENNE ET DES GENRES EN ARGENTINE | 65 |
| CHAPITRE V LA FABRICATION SUBEJCTIVE ET INTELLECTUELLE DE LA CLASSE MOYENNE ARGENTINE | 67 |
| CHAPITRE VI LA CLASSE MOYENNE ARGENTINE ET SA « CHUTE VERTIGINEUSE» | 77 |

| | |
|---|------------|
| CHAPITRE VII LA RUPTURE ET LE DÉBUT D'UNE NOUVELLE ÈRE | 85 |
| CHAPITRE VIII LA CRISE, LA CLASSE MOYENNE ET LES GENRES | 101 |
| PARTIE III MIAMI ET BARCELONE. DIFFÉRENCES ET SIMILITUDES DE DEUX CONTEXTES D'IMMIGRATION ARGENTINE. | 113 |
| CHAPITRE IX LES LATINOS-AMÉRICAINS AUX ÉTATS-UNIS ET EN ESPAGNE | 115 |
| CHAPITRE X L'IMMIGRATION DES ARGENTINS AUX ÉTATS-UNIS ET EN ESPAGNE | 121 |
| CHAPITRE XI LA COMMUNAUTÉ ARGENTINE AUX ÉTATS-UNIS ET EN ESPAGNE | 129 |
| CHAPITRE XII MIAMI ET BARCELONE, DEUX VILLES D'IMMIGRATION ARGENTINE | 133 |
| PARTIE IV POUR UNE OBJECTIVATION DES ÉMOTIONS CAPTURÉES À TRAVERS LE DISCOURS | 151 |
| CHAPITRE XIII LE TRAVAIL RÉFLEXIF | 153 |
| CHAPITRE XIV L'OBJECTIVATION DES ÉMOTIONS | 161 |
| PARTIE V RÉSULTATS | 187 |
| CHAPITRE XV LES ÉMOTIONS ET L'ASPIRATION À L'ÉMIGRATION | 189 |
| CHAPITRE XVI ET CHAPITRE XVII LES IDENTIFICATIONS EN MOUVEMENT ET LES ÉMOTIONS | 223 |
| CHAPITRE XVI MIGRATION ET ÉMOTIONS DES GENRES | 225 |
| CHAPITRE XVII ÊTRE ARGENTIN MIGRANT À MIAMI ET À BARCELONE | 253 |
| CHAPITRE XVIII ET XIX L'AMBIVALENCE DES SENTIMENTS | 285 |

| | |
|---|------------|
| CHAPITRE XVIII LES ÉMOTIONS DE LA RUPTURE AVEC | |
| L'ARGENTINE | 287 |
| CHAPITRE XIX LES ÉMOTIONS DE L'ATTACHEMENT | 313 |
| CONCLUSION | 337 |
| ANNEXES | 345 |
| TABLE DES MATIERES | 395 |
| BIBLIOGRAPHIE | 405 |
| SITOGRAPHIE | 422 |
| FILMS | 423 |



INTRODUCTION

ITINÉRAIRE DE RECHERCHE

Les motivations scientifiques et personnelles qui ont entraîné cette recherche se rejoignent en des points précis qui ont construit progressivement l'objet, le thème et le sujet de ma thèse de doctorat. Les choix géographiques (par ordre chronologique : Miami, Barcelone et Buenos Aires) se sont faits en fonction des circonstances et non d'un plan défini au départ. C'est en migrant moi-même, afin de *suiivre* mon ex-compagnon aux Etats-Unis que je suis en premier partie à Miami. Nous avons quitté l'Espagne pour aller à Miami pendant trois mois afin qu'il fasse un post-doctorat. A la suite de celui-ci, un autre post-doctorat de deux ans lui a été offert. Il fallait alors que je trouve une solution pour pouvoir rester légalement sur le territoire des Etats-Unis. Dans cette perspective, j'ai candidaté pour un programme d'échange universitaire entre les universités américaines et françaises (MICEFA : Mission Interuniversitaire de Coordination Des Échanges Franco-Américains). Afin d'être admise en Master dans un programme d'échange entre l'Université Paris Descartes et l'Université de Miami, j'ai monté un projet de recherche concernant la ville de Miami. L'objectif de celui-ci était de faire une étude comparative entre la migration des femmes argentines, colombiennes et mexicaines à Miami. Le désir d'étudier la migration des femmes est en lien étroit avec mon histoire personnelle. Selon la définition de la migration que l'on peut retenir, l'on pouvait dire que j'avais déjà vécu différentes expériences migratoires : Montréal au Canada, dans diverses villes au Mexique et à Valence en Espagne. Je suis à chaque fois partie seule, à l'exception des Etats-Unis.

Le choix de l'origine des migrants s'est fait quant à lui par sélection et rejet successifs. Premièrement, je ne voulais pas étudier les Cubains, qui ont largement

été pris en considération dans les études de la migration aux Etats-Unis et cela spécifiquement à Miami. La Colombie, le Mexique et l'Argentine avaient attiré mon attention pour des raisons précises. La Colombie était encore en « guerre civile », l'Argentine avait subi une crise économique alors que le Mexique était à l'origine d'une migration historique avec les Etats-Unis. C'est en commençant mes recherches bibliographiques et de terrain que je me suis rendue compte que ma recherche comparative était trop ambitieuse pour un Master, et que la différence dans la documentation de ces migrations était trop importante.

Des recherches à Miami avaient été menées sur la migration colombienne et aussi sur la migration mexicaine, alors que l'émigration argentine du début des années 2000 n'était pas prise en considération lorsque j'ai commencé ma recherche en 2006. Les seules références existantes (à ma connaissance) sur la migration argentine aux Etats-Unis portaient sur la migration datant de la dictature. Or, au début de 2001, suite aux dix ans de gouvernement de Carlos Menem, l'Argentine a connu une catastrophe économique, politique et sociale. Durant cette période, 25 % de la population était au chômage et 57,5 % de la population était tombé en dessous du seuil de pauvreté (Iriart et Waitzkin 2006). Cette situation catastrophique a conduit à une vague d'émigration sans précédent qui commença à la fin du gouvernement de Carlos Menem pour atteindre son pic en 2001 et 2002, avant que la situation en Argentine commence à stabiliser sa situation en 2003, après l'élection de Nestor Kirchner¹.

Les recherches scientifiques ne prenaient pas en compte l'émigration des Argentins et ceci contredisait complètement la réalité de ma pré-enquête. Il y a en effet à Miami un quartier argentin, le *Little Buenos Aires*, connu des Argentins et de l'ensemble des groupes de migrants à Miami. Néanmoins, il n'apparaissait sur aucune carte de Miami de manière officielle, ni dans des articles scientifiques, ni dans des articles de journaux à l'exception du journal argentin de Miami. C'est ce « vide »² scientifique qui a motivé mon choix pour l'Argentine. Je voulais à la fois

¹ J'ai choisi ici de prendre en compte les Argentins qui ont migré de la fin du gouvernement de Carlos Menem (1999) au début du gouvernement de Nestor Kirchner (2003).

² Quelques recherches avaient été publiées au début des années 2000 et leur nombre a bien entendu augmenté au cours de cette décennie.

comprendre pourquoi et comment les migrants argentins avaient immigré à Miami, mais aussi pourquoi ils n'étaient pas considérés comme des migrants.

Les premières recherches que j'ai effectuées sur la sociologie des émotions ont dès le départ été liées à la problématique de la migration puisque mon intérêt pour les émotions a été suscité par les cours de sociologie de la migration d'Elisabeth Aranda à l'Université de Miami (E. M. Aranda 2006). Son travail, ainsi que le travail de recherche de quatre autres sociologues américaines, ont énormément influencé ma recherche, notamment la lecture du livre de Cecilia Menjivar de l'Université d'Arizona: *Family Reorganization in a Context of Legal Uncertainty: Guatemalan and Salvadoran Immigrants in the United States* (1999) et celui de Rachel Salazar Parreñas, de l'Université de Caroline du Sud: *Servants of Globalization : Women, Migration and Domestic Work* (2005).

C'est après de nombreuses lectures qui prennent en compte le genre et la migration, que j'ai voulu en savoir plus sur la sociologie des émotions. D'avoir fait un échange universitaire à l'Université de Miami a influencé considérablement la construction de ma recherche car les Etats-Unis ont les premiers investi ce champs en sociologie. Alors que je faisais des recherches dans la bibliothèque de l'Université de Miami je suis tombée sur le livre de Jonathan H. Turner et Jan E. Stets : *The sociology of Emotions* (2005). Ce livre qui reste encore aujourd'hui une référence en sociologie des émotions pour le panel qu'il donne des différentes perspectives m'a décidé de prendre en compte les émotions du genre dans mon analyse du processus migratoire³.

La nécessité de prendre en compte les émotions afin d'analyser le processus migratoire fût pour moi une évidence mais durant cette recherche, j'ai été confrontée au fait que la sociologie des émotions était un sous-champs d'étude complètement nouveau pour moi mais aussi au fait que celle-ci offre un champ de recherche presque infini, vu que les émotions sont prises en compte par de nombreuses disciplines comme la philosophie, la biologie, la psychologie pour n'en citer que quelques-unes. Si je me suis parfois un peu perdu dans la *matrix* du

³ Mon sujet de thèse a été ainsi presque totalement défini durant mon Master.

savoir émotionnel, et face au caractère polysémique des émotions, j'ai toujours essayé de les prendre en compte à un niveau sociologique, c'est-à-dire de comme un phénomène social. Cette perspective me permet de comprendre la construction, déconstruction et/ou la reconstruction des sentiments d'appartenance du genre et à la nation des migrants argentins à Miami et à Barcelone.

LES ÉMOTIONS, LES GENRES ET LA MIGRATION

- **La migration : une « expérience émotionnelle »**

Les émotions ne furent pas analysées de manière systématique dans le sous-champ de la sociologie de la migration. Néanmoins, certains auteurs classiques intéressés par la subjectivité des migrants, les mentionnent parfois. Cette perspective microsociologique se retrouve dès le début de la sociologie de la migration comme en témoigne le livre *The Polish Peasant in Europe and America*, de William Thomas et Florian Znaniecki (1918). C'est également dans cette perspective que s'inscrit un des autres chefs de file de l'École de Chicago, Robert Park. Il envisage également la migration comme un phénomène social dont il faut analyser les « aspects subjectifs ». Pour lui, le migrant est un « homme marginal » (1928) qui appartient à deux mondes qu'il idéalise et critique à la fois. Face à cette double appartenance, il éprouve des discordes, des antagonismes tels que des attractions et des répulsions, ce qui entraîne un certain *malaise* ainsi qu'une ambivalence. Tout comme pour Robert Park, pour Roger Bastide, la migration n'est pas nécessairement une déchirure, un drame, un déracinement car des mécanismes psychiques peuvent permettre aux migrants d'effectuer un « principe de coupure » qui n'est pas à prendre en compte comme un phénomène pathologique mais comme un phénomène social (Cuche 2009).

C'est dans cette perspective que sera également décrite l'ambivalence des sentiments que peuvent éprouver les migrants par Robert K. Merton et Elinor

Barber. En se basant principalement sur le texte de Roger Park, ils décrivent en effet les migrants comme des individus qui combinent l'ambivalence culturelle et l'ambivalence de statuts:

« L'individu (*migrant*) 'n'appartient' pas au groupe dont il accepte et n'accepte pas les valeurs. Dans la réalité sociale, il occupe des statuts conflictuels, son identification avec ce groupe, dans ses aspirations et ses fantaisies, le soumette à des demandes conflictuelles entre son propre groupe et le groupe auquel il aspire appartenir. Ce type d'ambivalence est probablement le plus caractéristique de la mobilité sociale. » (1976 :12)

Sous la plume d'Abdelmalek Sayad, la migration est décrite comme un phénomène qui entraîne la mélancolie, l'anxiété, la solitude, la tristesse, la souffrance et le désespoir. Sur leur nouveau lieu de vie, les migrants peuvent en effet expérimenter de la frustration face à une nouvelle culture et un nouveau lieu de vie qu'il leur faut appréhender, de l'angoisse et de la peur s'ils sont illégaux, de la tristesse s'ils ne peuvent rentrer chez eux voir leur proches, de la honte lorsqu'ils doivent rentrer parce qu'ils ont échoué dans leur projet, de la joie face aux retrouvailles. Ils peuvent construire de nouvelles relations amoureuse ou amicale et en même temps ressentir le manque de ceux qu'ils ont laissés dans leurs pays d'origine, de la nostalgie, etc. Ces émotions que vont éprouver les migrants lors du phénomène migratoire s'inscrivent dans leur corps et elles dépendront de l'histoire sociale de l'émigration et de la trajectoire sociale particulière de chaque émigré (Sayad 1999: 258).

Cette trajectoire singulière a été prise en compte par Mirjana Morokvasik qui fût une des premières en France à avoir analysé les motivations individuelles, les aspirations à l'émigration et les désirs personnels en faisant une différence entre les hommes et les femmes (1983). Elle mit en avant le fait que les contraintes sont à la fois individuelles et sociales et qu'elles ne sont pas seulement déterminées par le marché du travail ou prises dans l'étau des « traditions » du pays d'origine mais que leur migration peut être aussi due à une décision individuelle.

- **La migration des femmes et les émotions**

Dans les années 1990 et les années 2000, face à l'augmentation du nombre de migrantes, les études en sociologie de la migration se sont centrées sur l'analyse des familles transnationales⁴. Ces études relèvent le fait que les femmes, après la migration, peuvent éprouver de la culpabilité et de la tristesse vis-à-vis de la transformation de la famille à un niveau transnational (Aranda 2006, Baldassar 2010). Par exemple, dans son livre *Children of Global Migration: Transnational Families and Gendered woes*, Rachel Salazar Parreñas, montre comment les femmes philippines qui laissent leur enfants et leurs maris afin d'aller travailler en tant que garde d'enfant aux Etats-Unis, expriment de la culpabilité et sont culpabilisées aux Philippines face à leur « abandon ». Elles ne sont pas les seuls à « souffrir » de la distance puisque face à l'éloignement géographique de leur mère, leurs enfants éprouvent quant à eux de la confusion, de l'apathie et de la colère⁵ (2005).

Les membres d'une même famille qui se trouvent éloignés géographiquement auront des pratiques spécifiques. Les pratiques transnationales permettent aux migrants, malgré la distance physique, de participer à la vie de famille (Brycenson et Vuorela 2002), de créer et de garder les liens, d'avoir une sensation de proximité et aussi de pratiquer les rôles du genre. Ces pratiques sont ainsi décrites comme des pratiques du genre (Svasek 2008) et des pratiques émotionnelles⁶ (Skribs 2008). Par exemple, Rachel Salazar Parreñas, souligne le fait que les femmes philippines deviennent la principale ressource financière des foyers, qu'elles ont le rôle du pourvoyeur économique mais qu'elles continuent dans le même temps de pratiquer le *care*, c'est-à-dire de remplir leur rôle du genre féminin dans leur pays d'origine grâce à des communications soutenues avec leurs enfants (2005).

⁴ L'introduction des femmes dans les études migratoires, ainsi que le concept de transnationalisme seront décrits dans la partie théorique.

⁵ Si cette interprétation est valable pour les enfants philippins, le concept de la maternité, comme celui du père et de la mère ayant en charge l'éducation des enfants est une conception culturelle. Ces rôles ne sont pas forcément laissés aux parents biologiques. C'est dans la même perspective que Laura Oso Casas souligne le fait qu'il faudrait plus parler de « foyers transnationaux » plutôt que de « familles transnationales » puisque « l'unité domestique ne se définit pas comme étant un groupe d'individu-e-s vivant ensemble et partageant la même base alimentaire » (2008)

⁶ La psychologue Cecilia Falicov parle même de « transmigrants émotionnels » (2006)

Au sein de ces études, les émotions peuvent être relevées⁷ mais elles ne sont pas analysées de manière systématique alors qu'elles permettent d'avoir accès à l'intime du sujet, à sa subjectivité⁸, et donc de comprendre ce que signifie pour lui la situation dans laquelle il se trouve, ce qu'il a vécu mais aussi ses objectifs et ses aspirations selon ses appartenances sociales.

En effet, les appartenances, c'est-à-dire, les identifications à des représentations⁹ et à des images mentales (Bourdieu, 1980), se construisent et se maintiennent grâce au «sentiment de se considérer comme faisant partie d'une famille, d'un groupe ou du réseau » (Guilbert, 2005). Les « liens affectifs » d'une personne avec «quelque chose» ou «quelqu'un» permettent ainsi aux individus de se sentir appartenir à un même groupe, de créer du « nous » auquel s'oppose inévitablement un « eux »¹⁰ comme c'est le cas pour le genre.

⁷ Elles furent prises de manière plus systématique depuis les études faites sur les conséquences de la migration des femmes. Cette perspective peut être vue comme une marque de la féminisation des études de la migration qui s'est accompagnée par une mise en avant du caractère émotionnel de la migration des femmes.

⁸ Les émotions se trouvent au centre de la subjectivité des individus (Costalat-Fourneau, 2008), elles sont le lien subjectif entre les individus et les représentations ou les statuts cognitifs (Sabini & Silver, 1982:187,190). La subjectivité des individus se construit toujours en relation avec les autres, c'est à dire que la subjectivité peut s'analyser à un niveau individuel mais qu'elle est toujours liée à la production des subjectivités collectives (Mora Malo, 2008).

⁹ Au cours de ce travail, je définis ces « images, pensées et souvenirs » comme des représentations sociales. Ce concept est utilisé par les psychologues et les psycho-sociologues. Il appartient néanmoins également à la sociologie. Par exemple, Emile Durkheim reconnaît que la conscience collective des communautés traditionnelles était la force des régulations sociales qui se manifestaient à travers les représentations collectives. Pour lui, « Les représentations, les émotions, les tendances collectives n'ont pas pour causes génératrices certains états de la conscience des particuliers, mais les conditions où se trouve le corps social dans son ensemble » (1894). Les représentations sociales étaient l'objet de la sociologie alors que les représentations individuelles, celui de la psychologie.

¹⁰ Le terme de genre fut utilisé pour la première fois en 1955 par le sexologue John Money afin de rendre compte de l'identification des individus au-delà de leur sexe biologique. Sa première utilisation, permet de nommer des sentiments et des comportements qui allaient au-delà de la séparation binaire du féminin et du masculin¹⁰. Cette conceptualisation permet de rendre compte de l'articulation de la différence entre le sexe biologique et le sentiment subjectif de l'identité sexuelle.

- **Les sentiments d'appartenance des genres et la migration**

Les relations émotionnelles peuvent être analysées en prenant en compte l'expérience et l'expression différenciées des émotions et des actions qu'elles entraînent selon la subjectivité du genre des individus. En effet, les rôles du genre sont construits à travers des échanges économique-affectifs et affectifs qui simultanément les définissent. Selon leur genre, les individus devront exprimer (à travers le corps et le discours) des émotions spécifiques, c'est-à-dire qu'ils devront suivre les « règles de sentiments » (Hochschild 2003). De plus, les genres sont construits et réitérés à travers des actes que Judith Butler (1990) nomment performatives (c'est-à-dire, l'itération, la répétition constante de l'action) alors que les émotions sont une énergie qui entraînent une tendance, une prédisposition, une aspiration à l'action (Elster 1989, Nussbaum 2003).

La perspective socio-économique (les pratiques) et affective (les émotions éprouvés, exprimés ainsi que les liens émotionnels entre les individus) participent ainsi à la construction des subjectivités des individus. Elles se font en interrelation puisque la socialisation se fait autant via la division sexuelle du travail qui participe, de manière non-mécanique, à la construction des subjectivités du genre et vice versa (Izquierdo, 2004). C'est cette interrelation qui construira des représentations, des rôles et des émotions selon le genre des individus.

Cette interrelation est propre à chaque système du genre d'une culture donnée. Au sein du système que je vais prendre en compte pour cette recherche, celui de l'Argentine, les rôles du genre de « femme au foyer » et de « chef de foyer », qui peuvent être schématisés par les concepts de care et de cure, impliquent des pratiques spécifiques. Le care est un terme anglo-saxon, qui reste difficile à traduire en français et implique à la fois une disposition affective et morale mais aussi une pratique de soin (Bosselut, 2005). Les activités du care nécessitent ainsi une proximité physique. Le care est en général décrit comme une « disposition » féminine. Il peut être public, semi-public ou privé et est défini par quatre propriétés : les activités du care, la psychologie du care, l'éthique du care et la nature du genre du care (Bubeck 1995 :128). Dans le domaine privé, il est analysé comme une activité relative à la prise en charge des plus faibles (enfants,

personnes âgées, personnes handicapées etc.). Il implique également ce que Micaela Di Leonardo appelle le travail de parenté (1987). Celui-ci fait référence aux travaux nécessaires pour le maintien de la vie de famille, telles que la connexion de ses membres ou encore la transmission des traditions familiales. Il inclut ainsi un nombre important d'activités comme les appels téléphoniques, les lettres, les visites etc. La subjectivité masculine est, elle, tournée vers le *care* (Izquierdo 2004), c'est à dire vers la compétition, le désir d'avoir une position à succès et de contrôler les ressources matérielles (Bubeck 1995). Les activités qui peuvent être liées à la construction de la subjectivité masculine permettent ainsi de pourvoir financièrement la famille et à la protection de ces membres.

Le lien entre les représentations, les genres et les émotions peut également pousser les individus à pratiquer leur rôle. En effet, lorsque les individus vivent une disjonction entre la construction de leur subjectivité du genre et la possibilité de remplir leur rôle du genre, ils éprouveront des émotions qui pourront entraîner des actions spécifiques (Turner et Stets 2005). Ainsi, être au chômage peut entraîner de la frustration, et donc de la colère, chez les hommes (Turner et Stets 2005) alors que ne pas être capable de pratiquer le *care* peut entraîner de la culpabilité chez les femmes (Di Leonardo 1987). Or, ces deux émotions comme je le montrerai dans ma partie théorique, sont des émotions du genre qui peuvent entraîner des actions spécifiques.

Le fait d'analyser le processus migratoire dans une perspective du genre n'est pas quelque chose de nouveau . La migration entraîne un réajustement des schémas cognitifs (ses narrations, ses représentations, ses croyances), elle est une expérience à travers laquelle les identités du genre s'exacerbe et se font plus visibles. Néanmoins, aucune étude n'a été effectuée, à ma connaissance, sur le quadryptique, représentations, émotions, actions et genres et sur son influence durant le processus migratoire. Cette perspective, permet de donner de nouvelles pistes quant à la compréhension du processus migratoire et des pratiques transnationales des migrants.

En effet, certains auteurs ont souligné que les femmes ont en en général «l'obligation normative» (normative obligation) de pratiquer le *care* et ce sont elles

qui sont les plus susceptibles de ne pas recevoir le «permis de partir» (licence to leave) de la part de leur famille (Baldassar 2008). Face à la distance géographique, il semble qu'elles aient plus de mal à remplir leur rôle du genre ce qui entraîne chez elles un sentiment de culpabilité. De plus, ce sont elles qui sont les plus actives au sein du réseau familial transnational (Le Gall 2005), au cours de la première génération et des suivantes (Zontini 2007).

En faisant le lien entre les représentations, le genre, les émotions et les actions, cette plus grande implication des femmes au sein des réseaux familiaux transnationaux pourrait peut-être être interprétée comme le résultat d'une disjonction entre les attentes sociales vis-à-vis de leur genre et la réalité de la migration et comme une conséquence, en partie, du sentiment de culpabilité.

- **Perspectives critiques**

Les différences entre les genres se trouvent à différents niveaux de la construction sociale. S'il ne faut pas mettre de côté ces différences qui se construisent socialement, il ne faut pas non plus oublier le fait que celles-ci peuvent être plus importantes entre les hommes ou entre les femmes, qu'entre les hommes et les femmes (Chafetz, 1997). De plus, le *care* et le *cure* sont des modèles¹¹ vers lesquels doivent *tendre* les individus. Ils peuvent s'en éloigner ou ressentir de l'ambivalence vis-à-vis des rôles qui leur sont assignés socialement. Ainsi les identités du genre vont au-delà de la dichotomie du féminin et du masculin. Elles ne sont pas faites de frontières définies et rigides. A un corps de femme et à un corps d'homme ne correspond pas forcément, respectivement, une subjectivité féminine et masculine. Chez les individus coexistent à divers degrés les caractéristiques à la fois féminines et masculines¹².

Dans cette perspective, il ne s'agit pas de prendre en compte les émotions que peuvent éprouver les hommes et les femmes, c'est-à-dire de se focaliser sur

¹¹ Ces deux modèles sont des modèles schématiques, d'un système du genre particulier qui se développa à la fin du XIX^{ème} siècle en Europe. Comme je l'expliquerai dans ma partie théorique, celui-ci n'est ni a-historique, ni universel.

¹² Les individus de genres différents peuvent ainsi exprimer et/ou éprouver une même émotion mais celles-ci, comme je l'expliquerai dans ma partie théorique, n'aura pas la même valeur sociale puisque les émotions permettent une hiérarchisation sociale des individus.

l'analyse des sexes. Le genre forme en effet un système (Rubin 1975) relationnel et situationnel complexe basé sur l'institutionnalisation de pratiques qui permettent la structuration de ses différences sociales basée sur le biologique (Ridgeway et Correll 2004). L'important n'est pas le genre en soit mais les relations entre les genres (Izquierdo 1998:50) au sein du système particulier à une société donnée et à un temps historique spécifique. Etudier l'un ou l'autre genre ne peut donc pas se faire sans prendre en compte l'ensemble du système puisque l'identité des hommes et des femmes se construit par un jeu de miroir.

De plus, les émotions doivent être analysées à un niveau sociologique. En effet, comme je le montrerai dans ma partie théorique, les émotions sont des constructions sociales. Ainsi, lorsqu'à travers l'analyse de la transmission de l'amour via les chaînes transnationales du *care* (*care drain chain*) Arlie Hochschild, pose la question de savoir si l'amour est une « ressource » ? (2008 : 22), il faut avant toute chose déterminer si l'on peut parler « d'amour » pour ces femmes migrantes.

OBJECTIF DE RECHERCHE

En analysant le système du genre d'un point de vue relationnel et situationnel au sein du processus migratoire, ma recherche de doctorat a pour objectif d'étudier la première génération de migrants argentins venus à Miami et à Barcelone à cause de la crise qu'a vécue l'Argentine en 2001. Dans le cas particulier d'une crise économique comme celle qu'a vécue l'Argentine, une prise en compte plus approfondie du système du genre permettra de mieux comprendre les causes et les conséquences de la migration alors que l'analyse des émotions, exprimées à travers le discours des migrants, permettra de donner une vision plus approfondie du système du genre et aussi de relever les sentiments des Argentins comme possible facteur de départ et/ou de désir de retour.

Pour cette recherche de doctorat je n'ai pas pris en compte l'émotion de manière isolée. Je me suis attachée à l'analyse du quadryptique émotion, représentation, objet et action. J'ai voulu comprendre pourquoi et comment les émotions, les actions, les représentations et leurs objets sont liées entre eux, c'est-à-dire comment ils sont construits socialement selon le genre des individus durant le processus migratoire.

J'ai essayé d'analyser la relation qui existe entre le sexe et le genre par le biais de l'analyse des émotions, c'est-à-dire que j'ai voulu savoir si les émotions exprimées par les individus, l'étaient en raison de leur sexe ou en raison de la construction de la subjectivité du genre. Pour ce faire, j'ai pris en compte la situation familiale des individus au moment de la migration. La situation familiale peut en effet refléter la construction de la subjectivité du genre. Les femmes en couple peuvent adopter une position perçue socialement comme féminine et avoir une subjectivité orientée vers le *care*, alors que les hommes en couple peuvent adopter une position perçue socialement comme masculine et avoir une subjectivité orientée vers le *cure*.

En allant au-delà d'une simple superposition du sexe avec un genre donné, j'ai ainsi essayé de souligner les similitudes et les différences de l'expérience émotionnelle de la migration des individus selon leur situation sociale au sein de la famille en répondant à différentes questions : Existe-il des différences dans le vécu émotionnel de la migration entre les hommes et les femmes ? Ce vécu émotionnel, dépend-il de leur situation familiale (migration en couple ou seul) ? L'expression verbale de certaines émotions peut-elle être associée au sexe des individus ? Quelles sont les conséquences de ces sentiments pour la migration et les individus ? Si les émotions sont communes aux différents sexes, sont-elles liées aux mêmes actions ? Si les émotions sont communes aux différents sexes, sont-elles liées aux mêmes représentations ?

LE CHOIX DES ENQUÊTÉS

Le choix des enquêtés s'est fait à partir de leur situation familiale au moment de leur départ, c'est à dire que j'ai réparti les enquêtés en deux groupes, ceux et celles qui étaient partis en couple et ceux et celles qui étaient partis seuls.

Les émotions exprimées par les individus sont spécifiques à une classe sociale données. En effet, mes enquêtés faisaient tous partie de la classe moyenne en Argentine. Les émotions qu'ils ont pu exprimées durant les entretiens ne sont donc peut-être pas les émotions qu'auraient pu exprimer des Argentins venant de la classe populaire ou de l'élite.

MIAMI ET BARCELONE, DEUX VILLES D'IMMIGRATION DES ARGENTINS

Afin de donner une valeur heuristique à cette recherche, celle-ci s'inscrit dans une comparaison géographique et temporelle. La comparaison entre les villes de Miami et de Barcelone m'a permis d'objectiver les émotions et d'avoir une compréhension globale de leur fonctionnement durant le processus migratoire.

Un laps de temps de trois ans sépare le début de mon terrain à Miami et la fin de mon terrain à Barcelone ce qui m'a permis d'effectuer une comparaison temporelle et de comprendre comment la temporalité influait sur l'expérience émotionnelle de la migration pour les immigrants et leur famille restée dans le pays d'origine.

MÉTHODOLOGIE ET TECHNIQUES

Le partage social des émotions est une langue avec une grammaire précise qui comme le souligne Bernard Rimé : « évoque celle du dialogue. Parce que les

émotions non partagées sont un fardeau, à la manière dont un secret peut être un fardeau s'il demeure incommuniqué ou incommunicable » (2005:15). Ce dialogue, cet échange d'information, peut s'effectuer selon trois modalités d'expressions universelles : l'hexis corporelle (et de l'expression paralinguistique), le discours et les pratiques (ou des actions non réflexes)¹³. L'interrelation entre des phénomènes biologiques, psychologiques et sociaux, donne ainsi naissance aux émotions et paramètre leurs modalités d'expression. Dans cette perspective, le défi de cette recherche ne fût pas seulement de définir les émotions, il fallut également que je détermine quelle méthodologie allait me permettre au mieux de les aborder.

Mon objectif était de comprendre l'interconnexion entre les émotions, les représentations et les actions et leur influence dans une perspective du genre, durant le processus migratoire. J'ai donc pris en compte les émotions qui étaient exprimées à travers le discours afin d'être au plus près des états cognitifs des enquêtés et ainsi de comprendre pourquoi un individu aspire à émigrer, avec qui et où et quelles sont les conséquences de la migration pour les migrants et pour leur famille restée dans le pays d'origine.

Afin d'essayer d'objectiver les émotions exprimées par les individus durant les entretiens, je les ai analysés en les codifiant dans Excel. Les huit émotions prises en compte pour cette recherche - espoir, culpabilité, tristesse, « colère », peur, honte, amour et nostalgie- furent ainsi sélectionnées grâce à une analyse continue et précise des entretiens¹⁴. Une fois réalisée la codification complète des émotions sélectionnées, j'ai procédé à un aller retour entre les résultats obtenus et la définition théorique des émotions que j'ai trouvées dans le corpus du savoir sociologique, lorsque cela a été possible.

¹³ Prendre en compte ces trois interfaces, expression corporelle et expression à travers le discours, permettrait d'avoir une vision globale, mais non holistique, des émotions. De plus, cela peut entraîner un certain biais dans l'interprétation puisque certaines émotions, telle que le dégoût sont facilement exprimables par le biais du corps et d'autres, comme la jalousie ou l'envie, sont difficilement exprimables sans une mise en mot (Darwin 1872 :80).

¹⁴ Ma recherche, se centre ainsi sur les émotions exprimées à un moment données, lors des entretiens. Les huit émotions qui ont été exprimées par les enquêtés ont pu être accompagnées d'autres émotions à l'heure de la migration et au cours du processus migratoire. Le fait que je fasse ma recherche après la migration des individus ne m'a pas permis de les prendre en compte.

L'observation participante m'a permis d'apporter des éléments essentiels concernant les émotions exprimées par les individus. Comme je le montrerai lors de l'analyse des résultats, seul un aller-retour entre les données recueillies durant les entretiens et l'observation participante m'a permis de comprendre et de définir les émotions exprimées par les immigrants argentins à Miami et à Barcelone.

STRUCTURE DE LA THESE

La première partie de cette thèse est une présentation des différentes théories qui aborde à la fois les émotions, le genre et la migration. Celle-ci n'a pas l'ambition d'être exhaustive. Elle suit la démarche que j'ai eu pour cette recherche et permet de mettre en exergue les connections faites entre plusieurs sous champs de la sociologie, dont un, la sociologie des émotions, est particulièrement nouveau, surtout en France. Par élimination successive, j'expliquerai en premier lieu, pourquoi j'ai choisi la définition des émotions d'Arlie Hochschild pour ce travail. Par la suite je donnerai la définition du système du genre et je ferai la connexion entre la construction des subjectivités du genre et des émotions. Je finirai cette partie en me centrant sur la prise en compte du genre dans la sociologie de la migration en me focalisant spécifiquement sur les émotions des genres accompagnant le processus migratoire qui ont été relevées dans différentes études.

La deuxième partie, traitera de l'Argentine. J'ai choisi ici d'avoir une perspective historique. En suivant l'histoire de l'Argentine, je retracerai l'évolution de la classe moyenne jusque la crise économique, politique et sociale survenue à la fin du gouvernement de Carlos Menem. Dans un deuxième temps, je reviendrai sur la construction des subjectivités du genre de la classe moyenne en Argentine. A travers l'analyse des informations que j'ai pu avoir en ma possession, j'ai toujours essayé de relever les émotions et de tenter de voir si l'on pouvait parler d'émotion du genre, c'est-à-dire d'émotions expérimentées par les individus selon leur position sociale dans la famille, et ce, indépendamment de leur sexe.

La troisième partie, abordera les contextes d'immigration des Argentins de la classe moyenne. Je donnerai dans un premier temps un panorama général de la

migration latino-américaine aux Etats-Unis et en Espagne, puis au sein de ces deux villes spécifiques que sont Miami et Barcelone. Par la suite, je dresserai un panorama de l'immigration argentine jusqu'à la fin de l'année 2003. Je finirai ce chapitre en me concentrant sur l'immigration des Argentins à Miami et à Barcelone.

La quatrième partie sera consacrée à la méthodologie et aux techniques que j'ai utilisées pour cette recherche afin de capturer et d'objectiver les émotions. En premier lieu, j'effectuerai un travail réflexif en prenant en compte les impressions et les sensations que j'ai ressentie sur mes deux terrains. Par la suite, je décrirai comment j'ai essayé de minimiser les différents « biais d'interprétation » grâce à l'utilisation d'Excel. Dans la même perspective, un chapitre entier sera consacré à la difficulté de la traduction des mots-émotions (*emotion words*), puisque les entretiens ont été effectués en espagnol.

La cinquième partie sera consacrée à mes résultats. J'ai construit cette partie en essayant de suivre le processus migratoire des Argentins : les aspirations à l'émigration, les différences entre les aspirations et ce qu'ils vivaient réellement, les conséquences de la transformation de la famille à un niveau transnational, leur relation émotionnelle avec, et entre, « l'ici » et le « là-bas ». J'ai essayé de faire une comparaison des genres à chaque fois que cela fût possible. Cependant, ce facteur ne s'est pas avéré un facteur distinctif à chaque fois. Cela ne veut pas bien entendu, dire qu'il ne l'est pas, mais que la manière dont j'ai effectué ma recherche ne m'a pas permis de le mettre en exergue.

Cette partie est découpée en cinq sous-chapitres différents.

Le chapitre XV abordera *les aspirations à l'émigration*. Cette partie traite ainsi principalement de *l'espoir*. En premier lieu, j'interpréterai les aspirations et les représentations de l'acte migratoire et de la migration pour les individus selon leur genre. En deuxième lieu, sans prendre en compte le genre, j'interpréterai les aspirations vis-à-vis des lieux de migration (Miami et Barcelone).

Le chapitre XVI et le chapitre XVII seront présentés ensemble. Ils abordent *les identifications en mouvement*. Le chapitre XVI est consacré à la transformation de la famille à un niveau transnational. A travers l'analyse des communications transnationales j'aborderai ici spécifiquement l'expression de la culpabilité et de la tristesse selon le genre des individus. La prise en compte du temps qui sépare mes deux terrains et du « capital migratoire » me permettra d'expliquer pourquoi la culpabilité a été exprimée par les femmes à Miami mais pas à Barcelone. Dans un deuxième temps, je m'attacherai à l'analyse des émotions exprimées vis-à-vis des possibles *changements d'identification du genre*. Le chapitre XVII, sans faire de distinction entre les genres, aborde les émotions exprimées durant les entretiens vis-à-vis des *nouvelles identifications* qu'ils doivent appréhender sur leur nouveau lieu de vie (immigrant *latino* à Miami, immigrant *sudaca* à Barcelone). Je montrerai alors comment les aspirations à l'émigration des Argentins analysées dans le chapitre XV, peuvent entrer en contradiction avec la réalité qu'ils vivent à Barcelone mais pas forcément à Miami. Ceci permettra également de comprendre comment se construisent les sentiments d'appartenance des Argentins à Miami et à Barcelone.

Le chapitre XVIII et le chapitre XIX seront présentés ensemble afin de souligner *l'ambivalence des sentiments* que peuvent ressentir les immigrants argentins à Miami et à Barcelone. Dans un premier temps, je prendrai en compte les émotions que j'ai appelées *émotions du détachement* : la colère, la tristesse, la peur et la honte. Dans un deuxième temps je prendrai en compte les émotions que j'ai appelées *émotions de l'attachement* : l'amour et la nostalgie. Les précédents chapitres auront déjà souligné l'ambivalence des sentiments, inhérente à tout être humain, néanmoins, la prise en compte de ces émotions permettra de faire le lien entre les différentes émotions abordées au cours de ce travail et de souligner le fait que les individus peuvent exprimer en même temps un rejet et un attachement à l'Argentine et à Miami et Barcelone. En prenant en compte le contexte spécifique de Miami et de Barcelone, mais aussi le temps qui sépare mes deux terrains, j'expliquerai pourquoi les enquêtés à Miami et à Barcelone, n'ont pas exprimé les mêmes émotions. Au cours de ce dernier chapitre, seul l'amour sera analysé en prenant en compte la construction de la subjectivité du genre des individus.



PARTIE I

LES ÉMOTIONS, LES GENRES ET LA MIGRATION

*On fait donc plus que de manifester ses sentiments,
On les manifeste aux autres, puisqu'il faut les leur
manifester.
On se les manifeste à soi en les exprimant aux autres
Et pour le compte des autres.*

C'est essentiellement une symbolique.

Marcel Mauss, 1921

CHAPITRE I

LES ÉMOTIONS EN SOCIOLOGIE

LES DÉBUTS DE LA SOCIOLOGIE ET LA QUESTION DES ÉMOTIONS

La difficulté d’appréhender les émotions en sociologie provient de trois facteurs distincts qui s’entremêlent. Tout d’abord, les émotions sont des phénomènes sociaux qui se trouvent à l’interstice de la nature et de la culture. Ensuite, elles ont longtemps été perçues – et le sont parfois encore - comme perturbatrices de la pensée rationnelle. Enfin, la dichotomie tautologique émotion/raison, tout comme celle de nature/culture, a eu une résonance particulière lors de l’institutionnalisation de la sociologie.

Pour comprendre la manière dont ont été appréhendées les émotions en sociologie et en anthropologie, il faut tenir compte du contexte culturel et intellectuel du milieu du XIX^{ème} siècle et du début du XX^{ème} siècle. La fin du XIX^{ème} siècle vit naître le mouvement romantique qui influença toutes les aires intellectuelles de la création. Les productions artistiques, littéraires et scientifiques furent influencées par ce mouvement qui rejetait l’assomption d’une société ordonnée seulement par des principes rationnels et qui cherchait à exprimer l’extase ainsi que les tourments du cœur et de l’âme.

Par exemple, dix ans après la parution du recueil de Charles Baudelaire *Petits poèmes en prose*, par la suite intitulé *Le Spleen* de Paris (1862), Charles Darwin publie *The Expression of Emotions in Man and Animal* (1872) et quelques années plus tard, un jeune médecin neurologue, Sigmund Freud, s'interroge sur les souffrances psychiques. A la fin du XIXème siècle, la psychanalyse a une place prépondérante, alors que la sociologie et l'anthropologie cherchent à se différencier et à acquérir une autonomie vis-à-vis de cette science centrée sur l'étude des sensations.

Emile Durkheim, dans son ouvrage fondateur *Les règles de la méthode sociologique* (1894), n'écarte pas totalement les émotions. Il tente de les prendre en compte à un niveau sociologique dans l'optique de démarquer la sociologie de la psychologie et d'apporter à cette première une reconnaissance scientifique:

« Ainsi, dans une assemblée, les grands mouvements d'enthousiasme, d'indignation, de pitié qui se produisent, n'ont pour lieu d'origine aucune conscience particulière. Ils viennent à chacun de nous du dehors et sont susceptibles de nous entraîner malgré nous. Sans doute, il peut se faire que, m'y abandonnant sans réserve, je ne sente pas la pression qu'ils exercent sur moi. Mais elle s'accuse dès que j'essaie de lutter contre eux. Qu'un individu tente de s'opposer à l'une de ces manifestations collectives, et les sentiments qu'il nie se retournent contre lui. Or, si cette puissance de coercition externe s'affirme avec cette netteté dans les cas de résistance, c'est qu'elle existe, quoiqu'inconsciente, dans les cas contraires. Nous sommes alors dupes d'une illusion qui nous fait croire que nous avons élaboré nous-mêmes ce qui s'est imposé à nous du dehors. (...) Alors même que nous avons spontanément collaboré, pour notre part, à l'émotion commune, l'impression que nous avons ressentie est tout autre que celle que nous eussions éprouvée si nous avions été seul. Aussi, une fois que l'assemblée s'est séparée, que ces influences sociales ont cessé d'agir sur nous et que nous nous retrouvons seuls avec nous-mêmes, les sentiments par lesquels nous avons passé nous font l'effet de quelque chose d'étranger où nous ne nous reconnaissons plus. Nous nous apercevons alors que

nous les avons subis beaucoup plus que nous ne les avons faits. » (1894:20)

Les émotions ont pour Émile Durkheim un caractère coercitif et il les décrit comme un phénomène social et non pas uniquement individuel. La société lui semble être « avant tout un ensemble d'idées, de croyances, de sentiments de toutes sortes, qui se réalisent par les individus » (1924).

Émile Durkheim tenta de démontrer à la fois que la sociologie est indépendante à la psychologie et que cette dernière ne peut tout expliquer. C'est dans cette perspective qu'il choisit le suicide comme objet d'analyse. Le but d'Émile Durkheim consiste à démontrer que le suicide ne résulte pas seulement à de facteurs psychologiques, de l'intime, mais qu'en tant que fait social, il est également dû à des causes extérieures à l'individu.

Il ne rejeta pas les émotions comme objet d'analyse mais dans cette acception, elles sont pour lui un obstacle à la rationalité sociologique :

« Les sentiments qui ont pour objets les choses sociales n'ont pas de privilège sur les autres, car ils n'ont pas une autre origine. Ils se sont, eux aussi, formés historiquement ; ils sont un produit de l'expérience humaine mais d'une expérience confuse et inorganisée. Ils ne sont pas dus à je ne sais quelle anticipation transcendante de la réalité, mais ils sont la résultante de toute sorte d'impressions et d'émotions accumulées sans ordre, au hasard des circonstances, sans interprétation méthodique. Bien loin qu'ils nous apportent des clartés supérieures aux clartés rationnelles, ils sont faits exclusivement d'états forts, il est vrai, mais troubles. Leur accorder une pareille prépondérance, c'est donner aux facultés inférieures de l'intelligence la suprématie sur les plus élevées, c'est se condamner à une logomachie plus ou moins oratoire. » (1924 :31)

Les émotions ont ainsi été un objet de réflexion d'ordre social dès la naissance de la discipline. Les exemples issus de mes propres lectures que je vais maintenant

développer prouvent l'omniprésence des émotions en filagramme des recherches et des théories générales de la sociologie et de l'anthropologie.

QUELQUES AUTEURS CLASSIQUES ET LES ÉMOTIONS

La sociologie et l'anthropologie sont des domaines où la construction de la connaissance est historico-discursive. Au sein de ces disciplines, se construisent, déconstruisent et reconstruisent des notions alors que sont parfois réinvestis, sous une autre dénomination, certains thèmes et objets d'étude comme c'est le cas pour les émotions.

Dès la création de la discipline, la sociologie se construit par rapport à la psychologie. Les sociologues qui décrivent le monde du sensible ou les états affectifs utilisent des termes issus de la psychologie et de la philosophie. Par exemple Marcel Mauss reprend le concept d'« ambivalence émotionnelle »¹⁵ du psychanalyste Eugene Bleuer afin d'analyser les relations entre les parents et les enfants chez les Trobriandais (Mauss 1923).

Dans sa célèbre typologie des déterminants à l'action, Max Weber parle de « l'action affectuelle », c'est-à-dire l'action commise sous le coup d'une émotion¹⁶ qu'il considère comme perturbatrice, comme une déviation de l'activité basée sur la pure rationalité en finalité puisqu'elle « se situe également à la limite et souvent au-delà de ce qui est orienté de manière significativement consciente ». Néanmoins, il rajoute que « l'action affectuelle » peut se rapprocher d'une « rationalisation en valeur », lorsque les individus font « un effort conscient pour soulager un sentiment » (Weber 1922:56). En 1910, dans une étude systématique du social qui aboutira à un essai sur *la sociologie des sens* (1908:223-238), Georg Simmel, en intégrant les sens, approche les émotions dans une perspective autre. Dans son livre *Les Formes élémentaires de la vie religieuse*, publié en 1912, Emile

¹⁵ Le concept « d'ambivalence émotionnelle » a été inventé par le psychanalyste Eugen Bleuer afin de décrire l'état psychique des schizophrènes. Sigmund Freud l'a repris et popularisé pour décrire non pas la psychose mais la névrose. Cette ambivalence lui permet de décrire la juxtaposition de l'amour et de la haine que les individus peuvent ressentir face à un même objet (1905). Comme je le montrerai, c'est sur ces deux auteurs que Robert K. Merton et Elinor Barber s'appuient pour construire la sociologie de l'ambivalence (Merton et Barber 1976)

¹⁶ Selon Max Weber, les actions traditionnelles sont les actions faites par « réflexe » ou « habitude » dont le sens a quasiment disparu pour les individus. Les actions rationnelles en valeur sont les actions par lesquelles les individus cherchent à accomplir une valeur.

Durkheim parle, quant à lui, d'effervescence collective¹⁷ entraînant des « actes inouïs ». Cette exaltation qu'il nomme « mana » est pour lui une force réelle et non pas une simple pulsion.

Plus tard, dans son livre *Mœurs et sexualité en Océanie* (1935), Margaret Mead décrit comment les tempéraments dépendent des cultures. Les Mundugumor ont un tempérament brutal et agressif, les Arapech sont plutôt attentifs aux besoins des autres alors que les hommes et les femmes Chambuli ont un tempérament émotif. L'utilisation du terme tempérament par Margaret Mead provient directement de la psychanalyse où il sert à décrire les troubles mentaux¹⁸. Néanmoins, Margaret Mead n'y voit pas des troubles mais plutôt des types différents de personnalité conditionnés socialement. Ruth Benedict fait quant à elle une classification des cultures selon la honte et la culpabilité et dédie un chapitre entier de son livre *Le Sabre et le Chrysanthème* (1946) aux émotions dans la culture japonaise.

Maurice Halbwachs, qui fût étudiant de Georg Simmel, a également largement pris en compte les émotions dans ses travaux de recherche. Des références aux émotions figurent dans *Les cadres sociaux de la mémoire* (1925), son œuvre majeure¹⁹, et surtout dans son article *L'expression des émotions et la société* (1947) publié de manière posthume où il souligne :

« Ainsi, ces états affectifs sont pris dans des courants de pensée qui viennent en notre esprit du dehors, qui sont en nous parce qu'ils sont dans les autres. C'est bien nous qui les éprouvons. Mais ils ne subsistent et ne se développent, dans un monde où nous sommes sans cesse en contact avec les autres, qu'à la condition de se présenter sous des formes qui leur permettent d'être compris, sinon approuvés et encouragés, par les milieux dont nous faisons partie ».

¹⁷ Cette perspective est aujourd'hui largement utilisée par les sociologues qui traitent des mouvements sociaux et politiques.

¹⁸ Cette conception vient de la classification du médecin et philosophe Hippocrate qui a fait une classification des troubles mentaux 400 ans avant notre ère. Il a associé chacune des quatre humeurs, à savoir le sang, la bile noire, la bile jaune et le phlegme, à un type de tempérament: sanguin, mélancolique, colérique et flegmatique.

¹⁹ Voir aussi le livre *Maurice Halbwachs : le temps, la mémoire et l'émotion* (Péquignot 2007).

Dans les années 1950, en France, Roger Bastide, qui avait été professeur de sociologie à l'université de Sao Paolo, montre que le monde onirique dépend des cultures et des modes d'existence (1968, 1970, 1972). Pour lui, le rêve, l'inconscient et la vie affective sont fortement influencés par les données sociales et ils ne relèvent pas seulement de la psychologie individuelle.

Talcott Parsons traite quant à lui de l'affect de manière résiduelle dans sa théorie de l'action (1937). Enfin, en guise de dernier exemple, en 1963, dans son livre *Les phénomènes bureaucratiques*, Michel Crozier décrit des ouvriers agressifs et de mauvaise humeur. Pour lui, ces humeurs ne viennent pas de la psyché puisque leur expression s'insère dans une stratégie de pouvoir (1971). Dans tous ces exemples, les émotions ne sont pas considérées comme résultantes de la seule psyché, de l'inconscient, mais elles sont décrites comme une construction sociale.

L'INSTITUTIONNALISATION DE LA SOCIOLOGIE DES ÉMOTIONS²⁰

Il faut attendre les années 1980 pour que la sociologie des émotions obtienne une reconnaissance institutionnelle et soit ainsi dénommée comme telle et ce aux Etats-Unis. Bien que les premières théories aient été développées dans les années 1980, c'est en 1987 seulement que l'association américaine de sociologie (ASA) crée un groupe de travail. En 2003 le réseau européen de sociologie crée un réseau de travaillant sur le sujet, et en 2007 l'association de sociologie d'Amérique Latine met en place son propre groupe travaillant sur les émotions et le corps. En Amérique Latine, la plupart des groupes ont des intitulés liant les émotions avec le corps. Une tendance similaire est visible en France sans pour autant que la perspective soit la même. En effet, en Amérique Latine, les groupes analysent plus l'hexis corporelle tandis qu'en France, les émotions se retrouvent de manière prédominante dans les études prenant en compte le corps et la santé ou la santé

²⁰ L'anthropologie des émotions commence également à être dénommée comme telle à partir des années 1980 suite à la publication du livre de Michel Rosaldo *Knowledge and Passion: Ilongot Notions of Self and Social Life* (1980). Pour une rétrospective de l'anthropologie des émotions voir l'article de Michel Rosaldo (1983), de Vincent Crapanzo (1994) et de Maruska Svasek (2005).

des travailleurs. Cet état de fait n'est pas anodin puisqu'il fait directement référence à la tradition française liant les émotions avec la psychologie et la biologie.

La sociologie des émotions s'est ainsi institutionnalisée ces trente dernières années à un niveau international. Cependant, d'importantes disparités nationales existent encore. Au niveau européen, l'Allemagne sans doute influencée par la sociologie de Georg Simmel²¹, est le pays où la sociologie des émotions est la plus institutionnalisée via le *Cluster*²² allemand *Langages and Emotions* à l'Université de Freie de Berlin. La fédération espagnole de sociologie a créé un groupe de travail sur les émotions en 2009 mais l'Association Française de sociologie n'en a toujours pas. La tradition durkheimienne peut être une raison du « retard » de la France dans le processus de reconnaissance académique de ce domaine. Pourtant, l'intérêt concernant la prise en compte des émotions se fait de plus en plus présent comme en témoigne le premier colloque « Émotions, pratiques et catégorisations sociales » organisé en France par le laboratoire de Sophiapol à l'Université de Nanterre fin septembre 2012.

De nos jours, les émotions sont ainsi prises en compte en sociologie comme en anthropologie. La manière de les aborder dépend autant de l'institution, de la discipline, de la prédominance d'un courant sur un autre, de la tradition sociologique que de la culture des chercheurs.

Cette institutionnalisation s'est accompagnée de réflexions qui ont établi des lignes directrices, des théories, des définitions des émotions en sociologie, voir même des écoles. Ces différentes approches théoriques ont chacune développé leur définition propre des émotions (Turner et Stets 2005:2). Il n'existe donc pas en sociologie de consensus sur la notion d'émotion. Si les émotions sont l'objet d'étude central de la recherche en psychologie, elles sont aussi celui de la biologie, de la chimie, de l'histoire, de la géographie, des sciences politiques, etc. Les émotions sont ainsi un

²¹ Georg Simmel fût le premier sociologue à traité directement les émotions comme je l'ai souligné. Il fût le chef de file de la sociologie allemande et influença énormément la sociologie américaine et en particulier l'école de Chicago. Il n'est donc pas étonnant que la sociologie des émotions soit plus répandue et acceptée aux États-Unis et en Allemagne.

²² Laboratoire d'excellence allemand.

objet d'étude interdisciplinaire qui nécessite, ou du moins favorise, un dialogue entre les chercheurs de ces différentes disciplines. Par conséquent, les sciences qui les étudient s'influencent les unes les autres. Par exemple, depuis la publication du livre, *L'Erreur de Descartes* (1997), sociologues, psychologues, etc. ont pris en considération les découvertes du neurobiologiste Antonio Damasio et s'accordent aujourd'hui à dire que les émotions et la raison sont en perpétuelle interaction.

Les différents cheminements disciplinaires se complètent parfois dans la définition de ce qu'est une émotion mais la manière dont les émotions sont appréhendées par ces différentes disciplines entraîne implicitement un positionnement de la part du chercheur.

Au cours de ce travail, j'ai choisi d'écarter l'étude des mécanismes biologiques au profit de celle des catégories sociales et culturelles. J'aborderai les émotions en tant que des « constructions sociales » découlant d'un processus cognitif. Cette perspective sera mon point de départ pour me positionner vis-à-vis de trois débats qui existent autour de leur définition :

- 1) la différence entre les émotions primaires et les émotions secondaires ;
- 2) ce qui est constitutif des émotions (sensations, perceptions, impressions) ;
- 3) la différence entre les émotions et les sentiments.

CHAPITRE II

COMMENT DÉFINIR LES ÉMOTIONS EN SOCIOLOGIE

L'ÉTHYMOLOGIE DU MOT ÉMOTION

Une des premières étapes que j'ai franchies dans mon cheminement de pensée a été de définir ce que sont les émotions²³ grâce à un travail étymologique et un positionnement clair vis-à-vis des différentes disciplines et écoles qui les prennent en compte.

Le mot « émotion » provient du latin, plus précisément du verbe *esmuovere*, qui signifie « mettre en mouvement », et du nom *esmeute*. Il faut attendre le XVII^e siècle pour trouver la première mention du mot « émotion » en langue française. A cette époque, le terme d'« émotion » était utilisé pour décrire des manifestations collectives et se rapprochait de ce que l'on définit aujourd'hui par émeute : « mouvement, agitation populaire, troubles, sédition ». Ainsi, à l'origine, le mot « émotion » était utilisé pour décrire des comportements collectifs et non individuels mais dans le sens de « trouble moral » ou de « perturbations » (Rimé 2005:45). L'utilisation du terme d'« émotion » comme nous l'entendons aujourd'hui est donc récent puisque comme le rappelle Olbeth Hansberg, nous l'utilisons comme les philosophes utilisaient le terme de passion, alors que les passions sont aujourd'hui définies comme une émotion particulière (2005). Ce

²³ Mon objectif n'est pas ici de donner une définition fermée des émotions mais de me situer vis-à-vis des différentes disciplines et courants qui existent afin d'explicitier la manière dont je les ai appréhendées.

parcours étymologique permet d'y voir plus clair, mais au fond, que sont les émotions ? Et en utilisant le terme d'émotion, que cherche à appréhender le sociologue aujourd'hui ?

DES ÉMOTIONS PRIMAIRES ET DES ÉMOTIONS SECONDAIRES

On peut retrouver le terme « émotion » utilisé tel que nous l'entendons aujourd'hui dans la première théorie des émotions écrite par Charles Darwin²⁴. Ce dernier a fait une distinction entre les émotions dites primaires (ou de bases) et les émotions secondaires (dites aussi mixtes). De nos jours, la biologie, la psychologie mais aussi la sociologie et l'anthropologie utilisent cette distinction. Ces théories, peuvent envisager les émotions comme un élément d'adaptation biologique. Dans cette perspective, les émotions ont une fonction²⁵, celle de la survie des espèces par son adaptation à son environnement. Les émotions primaires font figure d'émotions universelles puisqu'elles sont reconnues par tous, elles seraient d'ailleurs communes aux humains et aux animaux. Les émotions secondaires, appelées également mixtes, reconnues par seulement une partie des individus, seraient un mélange d'émotions primaires et seraient davantage liées à la culture. La colère couplée à la joie donnent ainsi naissance à la fierté, tandis que la surprise et la peur créent l'admiration, etc.²⁶ (Turner et Stets 2005:17).

Les chercheurs de ces différentes disciplines tentent ainsi de dresser un tableau d'émotions « pan-culturelles ». Dans cette quête de la vérité sur les émotions, chacun avance son hypothèse et contredit ce qui s'est déjà fait. Il n'y a ainsi pas,

²⁴ L'idée que Charles Darwin a sans doute été le premier à faire une étude comparative des émotions entre différentes cultures a d'ailleurs été avancée. Il a fait passer un questionnaire chez les migrants chinois de l'archipel de Malay, en Chine et en Inde (1872:30). Son questionnaire a disparu mais il reste les photos qu'il a montrées aux différents groupes comparés. Ces photos, qui sont encore utilisées aujourd'hui, permettent de prendre en compte la reconnaissance ou la non-reconnaissance des émotions par expressions faciales entre différents groupes ou culture.

²⁵ La perspective fonctionnaliste est étroitement liée à la physiologie puisque c'est Charles Darwin le premier qui mettra en avant la fonction des émotions comme forme d'adaptation à l'environnement. Les émotions peuvent dans cette perspective également être vues comme socialement adaptatives dans la régulation des comportements qui renforcent et maintiennent les normes sociales (Von Scheve et Von Luede 2005).

²⁶ Jusqu'à trois niveaux de dyades ont été mises en place par certains auteurs. Le premier est toujours celui des émotions primaires, le second et le troisième, des mélanges, des émotions mixtes (Turner et Stets 2005:17-20).

par exemple, de consensus général sur le nombre exact d'émotions primaires, même s'il est établi que la joie, la peur, la colère et la tristesse font partie de cette catégorie (Turner et Stets 2005:11)²⁷.

Au cours de ce travail, je ne ferai pas de distinction entre les émotions primaires et secondaires. Ce débat n'est pas celui de la sociologie mais il peut apporter des éléments de compréhension des émotions. En effet, cela permet d'envisager le fait que plusieurs émotions peuvent se manifester simultanément vis-à-vis du même objet, que par exemple l'être humain peut ressentir à la fois de la joie face à un succès personnel que la tristesse pourrait contrebalancer au même moment si ce succès implique l'échec d'un ami ou d'un proche.

LES ÉMOTION ET LES SENSATIONS

La sociologie des sens²⁸ qui s'est surtout développée ces dernières années diffère quelque peu de la sociologie des émotions puisque les chercheurs qui les étudient se focalisent sur les « sens » stricts : ouïe, odorat, vue, etc.²⁹. Cette branche de la sociologie s'intéresse aux sciences cognitives et tente d'analyser la place de la cognition entre la perception et l'émotion³⁰. L'analyse des sens se retrouve également chez des historiens. Alain Corbin et Lucien Lefebvre ont ainsi développé une perspective mixte entre perception et émotion en s'intéressant à la « balance des sens » (Corbin 1990). Le sociologue argentin Adrian Scribano intègre quant à lui les sens dans le processus de production des émotions. Il a développé un modèle d'analyse, le « dispositif de régulation des sensations », qui permet non seulement de faire la différence entre les émotions, les sensations et les perceptions mais aussi de comprendre leurs interactions. Les émotions peuvent selon lui être considérées sous l'angle d'un phénomène physiologique, puisque c'est à travers le corps des individus que transitent les impressions, les sensations

²⁷ Voir tableau en annexe

²⁸ A la suite de Georg Simmel, s'est développée une sociologie des sens. Cette perspective se rapproche de la perspective phénoménologique du philosophe Maurice Merleau-Ponty (1945).

²⁹ Voir par exemple le site des études sensorielles : <http://www.sensorystudies.org/>

³⁰ Par exemple, sentir une odeur désagréable provoque le dégoût.

et les perceptions ; et sous l'angle d'un phénomène cognitif puisque c'est à travers les états du « sentir le monde », que les émotions sont socialement construites (2007).

Cette vision duale permet une compréhension sociale des émotions mais elle ne donne pas de clefs méthodologiques pour analyser ces différences sociologiques. Or, la sociologie est-elle en mesure d'apprécier les différences entre émotions et sensations ? Et comment le sociologue peut-il faire une différence entre les émotions et les sentiments ?

LES ÉMOTIONS ET LES SENTIMENTS

Les psychologues reconnaissent « qu'émotions et sentiments n'ont pas la même composante corporelle. Le sentiment serait plus subtil, délicat et d'une intensité moindre que l'émotion qui serait toujours plus intense, plus envahissante »³¹ (Cosnier 1994). Les sentiments incluent aussi bien les expériences physiques que des états émotionnels conscients.

Certains sociologues s'appuient parfois sur une distinction entre émotions et sentiments. C'est le cas par exemple de la sociologue américaine Peggy A. Thoits de l'Université de l'Indiana qui distingue les émotions des « *feelings* », des « *affects* » (affects), des « *mood* » (humeurs), des « *sentiments* » (sentiments) selon leurs intensités et les évaluations positives et négatives qu'ils entraînent vis-à-vis d'un objet ou d'une personne, ou d'une idée (1989). Cette catégorisation des manifestations affectives faites par l'américaine Peggy A. Thoits, n'est cependant pas traduisible en français puisque le terme de « *feelings* », spécifique à la langue anglaise, se traduit par sentiment en français. La nuance qu'elle introduit entre les « *sentiments* » et les « *feelings* » en anglais disparaît donc en français.

³¹ Cette perspective implique que les émotions sont des phénomènes qui ne sont pas quantifiables (Montandon 1992).

Comme le souligne l'anthropologue américain John Leavitt, il faut tout d'abord s'intéresser à ces différences et surtout privilégier l'utilisation vernaculaire de l'objet que l'on souhaite étudier (1996). La sémantique et la symbolique qui l'accompagnent ne sont en effet pas universelles. La différence entre les émotions et les sentiments existe peut-être au niveau physiologique mais l'intérêt du sociologue ou de l'anthropologue n'est pas de prendre en compte ces différences mais de les analyser en fonction des contextes, des pratiques, des cultures, d'un temps historique donné. Ainsi, afin d'analyser les émotions à un niveau sociologique et/ou anthropologique, il faut les comprendre dans toutes leurs acceptations possible, au sein des groupes étudiés et aussi décrypter les théories vernaculaires à leur propos, c'est-à-dire la manière dont elles sont perçues et conceptualisées par la population étudiée.

Pour ce travail de recherche, je ne ferai pas de distinction entre émotions primaires et secondaires, entre les différents éléments qui composent les émotions (impressions, sensations et perceptions), et enfin entre les émotions et les sentiments. J'ai donc choisi la définition des émotions d'Arlie Hochschild, sociologue des émotions à l'Université de Beckley. Selon elle, les émotions et les sentiments sont : « le résultat d'une coopération entre le corps, une pensée, une image, un souvenir ». Envisager les émotions comme un travail, c'est-à-dire comme « l'acte par lequel un individu tente de changer le degré ou la qualité d'une émotion ou d'un sentiment », permet de dépasser ce débat³² et de les discerner comme des « états transitoires » (Hochschild 2003).

³² Je reviendrai plus amplement sur la théorie d'Arlie Hochschild dans ma partie théorique.

CHAPITRE III

ÉMOTIONS ET APPARTENANCE DES GENRES

ÉMOTIONS, ROLES DU GENRE, CONTROLE SOCIAL ET AMBIVALENCE

De nos jours la fabrication des subjectivités des genres s'appuie largement sur la mise en place d'une argumentation spécifique qui transforme le social en naturel. Il y a de nombreuses recherches publiées qui utilisent la biologie afin de réaffirmer la différence entre les genres et la subordination *naturelle* des femmes dans les rôles reproductifs (Héritier 2002:41). Pourtant, la relation entre le biologique et le comportement est loin d'être si simple. Il a en effet été montré que les caractéristiques de l'activité du cerveau, sa structure ainsi que la fabrication d'hormones sont le résultat de différentes activités aussi bien que la cause de la culture et de l'éducation (Vidal 2005). En bref, les différences biologiques entre hommes et femmes apparaissent être plus interindividuelles qu'associées au sexe. Les émotions du genre et les pratiques relatives à la construction de leur subjectivité sont donc principalement une construction sociale et culturelle comme le donne à voir de nombreux exemples dans différentes cultures.

Au sein d'autres sociétés les genres ne se sont pas construits sur un dimorphisme sexuel, l'hétérosexualité ou la distribution patriarcale du pouvoir³³. Par exemple, chez les natives américains existaient un « troisième sexe », les Berdache qui ne sont considérés ni comme des hommes, ni comme des femmes. On retrouve cette même conception en Inde avec les Hijra. Dans son livre *Anthropo-Logiques*, Georges Balandier en analysant les mythologies africaines montrent comment celles-ci laissent une place privilégiée au rapport hommes/femmes qui forme une opposition complémentaire. Il ajoute toutefois qu'à ceux-ci s'adjoint une troisième figure, souvent androgynes, double ou de jumeaux sans laquelle, l'ordre du monde ne pourrait se faire (1974).

Cependant, dans d'autres cultures, les femmes (ou plutôt ce qui est perçu symboliquement comme féminin) sont socialement perçues comme *émotionnelles* et donc irrationnelles et les hommes (ou ce qui est perçu symboliquement comme masculin) sont socialement perçus comme des êtres *rationnels*.

Ce caractère supposé émotionnel des femmes est utilisé pour départager socialement les rôles du genre dans le domaine privé et public. Ainsi, les femmes seraient plus à même de prendre soin des enfants et de s'occuper de l'espace privé alors que les hommes, moins émotionnels, seraient plus à même d'occuper des positions de pouvoir et de responsabilité. Dans cette perspective, les femmes sont *naturellement* faites pour prendre soin des enfants ou des personnes âgées et les hommes sont vus comme des individus *naturellement* faits pour prendre en charge les activités économiques.

Le caractère émotionnel des femmes peut être utilisé de manière stéréotypé pour justifier leur exclusion des positions de pouvoir et de responsabilité et aussi de légitimer leurs désavantages sociaux et économiques (Lutz 1988:65). Faire des femmes des êtres émotionnels, subjectivement ou dans les représentations sociales, est une manière de discréditer les sentiments des individus et de confirmer l'autorité aux hommes. La domination masculine s'exerce ainsi à

³³ La patriarchie est un concept théorique expliquant les relations sociales entre les individus et plus précisément toutes formes d'oppressions (physique, contrôle des ressources, savoir, influence, autorité, etc.) envers les femmes. Celles-ci peuvent être dues aux femmes et aux hommes.

travers la codification sociale et culturelle des émotions selon le genre des individus.

Les émotions elles-mêmes s'organisent de manière hiérarchique. L'expression de certaines émotions peut être socialement conçue comme relative à un statut inférieur des individus dans la société. Socialement, il est par exemple plus attendu des femmes qu'elles expriment de la peur, de la honte, de l'embarras, de la détresse, de la tristesse, etc. (Petersen 2005) et lorsque les femmes expriment de la colère, une émotion codifiée comme masculine, elles peuvent être dévalorisées. Leur colère aura tendance à être socialement perçue comme irrationnelle, comme une faiblesse de caractère, une instabilité, voire une marque d'infériorité.

Comme le souligne Arlie Hochschild, les sentiments exprimés par les femmes ne sont pas entendus comme étant une réponse à un événement réel mais comme le reflet du caractère émotionnel des femmes. Les femmes seraient ainsi socialisées dans certaines sociétés, à réprimer leur sentiments, à être aimables et souriantes, à contrôler leur agressivité et leurs colères à rester calmes et non violentes³⁴ alors que les hommes seraient plus socialisés à être agressifs et à maîtriser la peur et la vulnérabilité (1983:163,173). La colère exprimée par les hommes aura ainsi tendance à être justifiée alors que la tristesse qui se manifesterait par les pleurs³⁵ est perçue comme féminisante pour les hommes qui en l'exprimant s'éloigneraient du modèle de la « masculinité hégémonique », les positionnant dans la catégorie de « sous-homme » (Connell et Messerschmidt 2005).

Néanmoins, les individus peuvent ressentir une ambivalence de sentiments face aux rôles et aux actes qu'ils doivent *performer*. Le rôle de « femme au foyer » et de « chef de foyer » sont des « modèles hégémoniques » qui se sont construits à la fin du XIX^e siècle dans le milieu de la bourgeoisie européenne³⁶. Ils peuvent

³⁴ Comme le montre l'étude de l'historien, Christophe Regina, *La violence des femmes – Histoire d'un tabou social*, les femmes ont depuis toujours été violentes mais celle-ci a été minimisée voire effacée historiquement (2011).

³⁵ Les expressions telles que les pleurs et le rire, ne sont pas des émotions en elles-mêmes mais des comportements qui permettent aux individus de montrer clairement aux autres qu'ils ressentent une émotion qu'ils ne peuvent ignorer.

³⁶ Pour María Lugones, le système le plus répandu s'inscrit dans une perspective cognitive eurocentrique venue des centres hégémoniques les plus importants du système-monde du

représenter un certain idéal, une masculinité et une féminité légitimée socialement³⁷, vers lequel devraient tendre les individus de sexe féminin et les individus de sexe masculin. Cependant, ces derniers ont une marge de manœuvre pour s'éloigner des rôles du genre, via ce que Robert K. Merton et Elinor Barber nomme l' « opportunité de structure » (1976:11). C'est cette dernière qui, pour ces auteurs, entraîne une ambivalence de sentiment chez les individus.

En se basant sur la psychologie et principalement les textes d'Eugen Bleuer et de Sigmund Freud, Robert K. Merton et Elinor Barber ont développé une sociologie de l'ambivalence qui permet de rendre compte de celle-ci. Pour eux, l'ambivalence n'est pas seulement due aux facteurs psychologiques mais elle est également due à des facteurs sociologiques : « la théorie sociologique est en lien avec les processus à travers lequel les structures sociales générèrent les circonstances dans lesquelles l'ambivalence est intégrée (embedded) dans des statuts particuliers et des statuts définis avec leurs rôles sociales associés » (1976:8).

L'ambivalence que peuvent ressentir les individus est inhérente à la vie sociale en ce que les structures sociales peuvent assigner différents statuts et rôles incompatibles les uns avec les autres. De plus, les individus peuvent ressentir une ambivalence des représentations qu'ils ont vis-à-vis de leur rôle avec leurs pratiques. Cette ambivalence est due à l'« opportunité de structure » (Merton et Barber 1976:11), c'est-à-dire à une incompatibilité entre les aspirations des individus et les attentes sociales normatives ; entre les croyances et les pratiques qui sont assignées à un statut, à une position sociale.

XVIII^{ème} siècle: la Hollande et l'Angleterre. Ce système qu'elle qualifie de « système moderne-coloniale du genre », fût pour elle imposé lors des colonisations (2008).

³⁷ De plus, ces modèles ne sont pas applicables à tous les hommes et toutes les femmes. Par exemple, en Europe, les femmes de la classe populaire ont toujours travaillé.

« REGLES DE SENTIMENTS » ET « TRAVAIL ÉMOTIONNEL »

L'expression mais aussi le ressenti des émotions du genre sont régis socialement par les « règles de sentiment ». Au regard de la société, certaines émotions sont selon le contexte plus ou moins légitimes, voire obligatoires ou perçues comme irrationnelles si elles se trouvent en décalage avec les émotions légitimées socialement vis-à-vis d'un objet ou d'une situation particulière. Arlie Hochschild cite l'exemple d'un mariage. Le mariage peut générer de l'angoisse voir de la tristesse chez la mariée. Cependant, tout au long de cette journée souvent qualifiée de « plus beau de sa vie », elle ne doit exprimer que de la joie. Une différence entre les émotions ressenties par les individus et celles qu'ils extériorisent sur la scène sociale existe donc. Selon le lieu, le moment, l'identification et les personnes en présence, les individus peuvent choisir de partager leurs émotions ou au contraire de les garder pour eux.

Les individus se doivent de suivre ces règles ; d'exprimer ce que socialement l'on attend d'eux. Dans le cas contraire, ils feront face à des sanctions sociales au niveau individuel (Hochschild 1983:57) ou seront perçus comme déviants. Dans cette perspective, les émotions auront un rôle de « sanction ». Par exemple, la honte pousse les individus à avoir un comportement mimétique dans la perspective de ne pas se sentir exclus, isolés du groupe. Georg Simmel dans son livre *Philosophy of Fashion* (1904) montre comment en se conformant à un style vestimentaire spécifique, les individus évitent de ressentir ce sentiment. La honte peut également surgir lorsque les individus ne sont pas conformes aux rôles qui leur sont socialement attribués. Selon la construction de la subjectivité du genre, un homme pourrait avoir honte d'exprimer de la tristesse ou de la peur alors que l'expression de ces émotions socialement acceptée pour les femmes ne serait pas jugée comme honteuse. Les hommes pourraient également avoir honte de ne pas remplir leur rôle du genre, le *care*, mais pas de ne pas pratiquer le *care*.

Selon Arlie Hochschild Si les individus enfreignent ces injonctions sociales, ils peuvent ressentir des émotions les poussant à utiliser une ou plusieurs des trois

techniques de « *travail émotionnel* » décrites ci-après afin de ne plus ressentir ces émotions. *L'évocation* ou *la suppression* sont des techniques de travail cognitives (*cognitive work*). *L'évocation* est la manière dont la « cognition vise un sentiment désiré initialement absent » et *la suppression* est la manière dont « la cognition vise un sentiment involontaire initialement présent ». Le travail cognitif implique le changement des sentiments ressentis par un individu. Il s'effectue par le changement des « images, des idées ou des pensées ». Les deux autres techniques de travail se produisent sur le corps (*body work*). Selon Arlie Hochschild il y a d'un côté les « gestes de surfaces » (*surface acting*), de l'autre les « gestes profonds » (*deep acting*). Le travail sur le corps est une *tentative* des individus de changer leur état physiologique. Les gestes de surface sont les gestes qui peuvent exprimer une émotion sans que l'individu ne l'éprouve. Les « gestes profonds » définissent quant à eux deux actions émotionnelles différentes. La première action exprime l'émotion qu'un individu éprouve dans le moment présent. Pour la deuxième, les individus vont agir afin de ressentir une émotion qu'ils ont ressentie dans le passé.

Essayons d'expliquer plus concrètement ce lien entre les émotions, les actions et la fabrication de la subjectivité du genre en prenant l'exemple de la culpabilité. En raison de la construction de la subjectivité des sexes, les hommes et les femmes ne vont pas toujours se sentir coupables pour la même raison. On peut supposer que les hommes qui ne pratiquent pas le *care*, ne vont pas éprouver de la culpabilité comme pourrait l'éprouver les femmes³⁸. La culpabilité est une émotion qui peut également être masculine mais les individus de sexe masculin peuvent être socialisés pour faire front à l'adversité et pour mettre en place des actions afin d'atteindre leurs aspirations. Ils peuvent être plus enclins, socialement, à rompre les règles et ainsi à exprimer de la colère, émotion qui est exprimée non pas seulement lorsqu'un individu est frustré ou déçu mais aussi contre un ordre établi qui empêche la réalisation de ces aspirations.

Dans le système du genre qui divise les individus de sexe féminin et de sexe masculin selon les rôles du *care* et du *cure*, se sont en règle générale, les femmes

³⁸ Cette présentation du ressentit de la culpabilité est ainsi ici une présentation qui ne représente pas complètement la réalité puisque comme je l'ai déjà souligné, il ne faut pas ici oublier que les individus peuvent ressentir des sentiments contradictoires vis-à-vis de leur rôle social et de leurs actions.

qui ont tendance à exprimer plus de culpabilité que les hommes. Le *care* implique une prise en charge des autres, une pratique de soin. L'expression de cette émotion et les actions qui lui sont liées, permet aux femmes de confirmer leur statut et ainsi d'appartenir à leur genre. La culpabilité est en effet une émotion qui pousse les individus à une certaine bienveillance. En effet, comme l'a souligné Baumeister et al, la culpabilité « renforce les liens sociaux en suscitant une affirmation symbolique de compassion et d'engagement » (1994). Survenant lorsqu'un individu arrive à la conclusion qu'il ou elle a violé un code moral, elle « fonctionne comme la responsabilité attribuée et les sentiments de respect, de devoir et de dignité » (Rivera 1989).

La culpabilité est un lien avec les regrets et les remords, et conduit les individus à faire des actes de réparation. L'induction de la culpabilité dans les relations communautaires permet ainsi à la «victime» d'être poussée vers le «transgresseur», de passer plus de temps et d'énergie afin de maintenir la relation. La culpabilité peut alors pousser les individus à affirmer leur engagement vis-à-vis des autres. La culpabilité peut, peut-être, être ainsi envisagée comme une expérience induisant les femmes à remplir leur rôle du genre. Elle est une réponse à la désapprobation sociale lorsque les femmes s'éloignent des représentations et du rôle de la «bonne mère», de la «bonne sœur», de la «bonne fille », etc. et les pousse à être conformes et à remplir leur rôle du genre.

ÉMOTIONS ET STRATIFICATION SOCIALE

Le caractère supposé émotionnel des individus permet une stratification sociale selon le genre mais pas seulement. Les émotions permettent également une stratification sociale selon les classes. Pour Arlie Hochschild, au sein de la classe populaire américaine, les parents préparent leurs enfants à avoir les comportements qui respectent les « règles de sentiments » alors que les parents de la classe moyenne américaine préparent plus leurs enfants à être gouvernés par des règles qui sont appliquées à leurs sentiments (1983:157). Les individus de la

classe moyenne seraient ainsi plus à même à exprimer leur colère et leur mécontentement.

Norbert Elias a donné à cette constatation une autre dimension. La théorie du processus de civilisation de Norbert Elias est basée sur le fait que l'humain peut développer un « habitus social », qui favorise ou entraîne leurs propensions à agir violemment et ainsi affectent leur comportement émotionnel. Il montre ainsi, comment, dans le Versailles à l'époque de Louis XIV, le « processus de civilisation » impliquait que les individus refrèment leur émotivité, contiennent leur « propres sentiments, répriment leurs antipathies, empathies, exclure toute violence, agressivité sympathies afin de fréquenter le « monde » (1969:70). Pour atteindre le raffinement et être distingués, les individus ne devaient rien laisser paraître. Pour lui ces émotions contraintes et refoulées seront étendues au XIXème siècle à la bourgeoisie puis à la classe populaire :

« La sensibilité et les dispositions affectives se modifient en fonction d'une situation sociale donnée, d'abord dans la couche supérieure : les structures d'ensemble de la société ont pour effet de porter les nouvelles normes affectives dans les autres couches sociales. Rien n'indique que les normes affectives, que le degré de sensibilité se modifient pour des raisons que nous qualifierons de « rationnelles », que les changements s'opèrent sur la base d'une connaissance raisonnée et vérifiable des causes et des effets. » (1969:247)

On retrouve aujourd'hui cette stratification à travers les « bonnes manières ». « Savoir se comporter » en société n'implique pas seulement de faire les bons gestes, cela induit également, pour reprendre la terminologie de Norbert Elias, d'avoir les bons « reflexes émotionnels ».

Les émotions s'organisent ainsi de manière hiérarchique qui par là même construisent implicitement les dispositions sociales et morales (Illouz 2007 : 17). Les émotions sont ainsi liées à la *matrix* du pouvoir de la société et selon Jack Barbalet doivent être comprises au sein de la structure des relations de pouvoir et des statuts qui les suscitent (2002:27). Les individus occupent donc différentes positions au sein

des structures sociales et jouent des rôles selon les scénarios culturels dont ils font partie, ce qui influencent l'expression des émotions verbales et non verbales :

« Quand une 'sous-population' d'individus ont des ressources d'émotions similaires, ces ressources deviennent une autre base de la stratification. Typiquement, un patron de stratification émotionnelle qui renforce les classes, l'ethnicité, le genre, l'âge ou les autres unités catégoriques recevant différents niveau de pouvoir, matériel, santé, prestige, savoir et autres ressources valorisé (valorisées) des domaines institutionnelles. » (Turner 2010)

Le « processus de civilisation » par le biais des émotions et des bonnes manières fût également utilisé à la période coloniale. A cette époque, ce sont des « sauvages » qui étaient taxés de faiblesse et d'irrationalité et qu'il fallait civiliser. De nos jours, les français dont les parents ou grands-parents ont migré en France, principalement des pays d'Afrique du Nord, sont parfois décrits dans certains médias comme des « sauvages », « violents », comme s'ils ne savaient pas contenir leurs émotions.

L'étude de l'hétéro-identification des groupes, et en particulier des migrants ou des enfants de migrants est une des perspectives qui reste encore à découvrir pour la sociologie de la migration. Dans cette perspective, l'étude de Claudia Barcello Rezende est novatrice. Elle décrit comment les migrants brésiliens en Europe et aux Etats-Unis ont vécu avec le stéréotype d'être des personnes « chaleureuses et joyeuses », caractéristiques qui définissent leur identité nationale à l'étranger (2008). Je vous propose cependant de prendre ici un autre chemin et d'appréhender les émotions qui accompagnent le processus migratoire.

CHAPITRE IV

LA PRISE EN COMPTE DES FEMMES

AU SEIN DES ÉTUDES MIGRATOIRES

DES MIGRANTES « PASSIVES »

En 1885, E. Ravenstein, qui fût le premier à formaliser le processus migratoire, conclut dans son article que le nombre des femmes émigrant du Royaume-Unis est plus important que celui des hommes (1885). Cet exemple, montre que les femmes ont toujours migré et qu'elles ne furent pas absentes des études sur la migration. En effet, les femmes migrantes ont plutôt été « invisibilisées », qu'invisibles (Morokvasic 2008). Leur prise en compte au cours des années 1970, sous l'influence des mouvements féministes, n'est ainsi pas relative à une mise en lumière de la migration féminine mais plutôt à une redécouverte.

Durant les années 1970, ce n'est pas seulement les femmes migrantes qui font de nouveau leurs entrées dans le champ de la sociologie de la migration au sein de la recherche scientifique puisque les mouvements féministes touchèrent tous les pans de la société et l'ensemble de la construction du savoir académique occidental. La marginalisation des femmes dans la recherche était jusqu'alors double. Elles n'existaient pas en tant qu'objet d'étude mais également en tant que sujet pouvant mener des études. La prise en compte des migrantes fût ainsi corrélative à l'entrée des femmes dans le milieu de la recherche à la suite de la seconde vague³⁹

³⁹ La seconde vague est la pensée féministe commençant dans les années 1960. Leur perspective était largement influencée par les théories marxistes que ce soit en France ou Etats-Unis.

féministes. Celles-ci mirent en avant l'omission des expériences féminines dans les sciences sociales, la médecine, la psychiatrie, les théories du travail, de la famille, de la sexualité ou encore de la déviance, qui jusque-là avaient construit majoritairement leur savoir sur l'expérience des hommes. La critique de cette vision partielle du monde a ainsi permis de réduire l'exclusion des femmes dans la production de la connaissance en tant qu'objet et sujet (Devault 1996).

Les premières études sur la migration des femmes reflétèrent néanmoins la perception des femmes dans la société en générale puisque les femmes migrantes n'étaient pas comptabilisées comme telles. Nancy Green utilise par exemple les figures d'Ulysse et de Penelope pour signifier comment étaient décrits les migrants à cette époque. Les hommes étaient tantôt les exilés, les opprimés ou encore endossaient la figure de l'aventurier alors que les femmes les attendaient dans leurs pays d'origine (2002:109).

Les femmes migrantes furent ainsi décrites bien souvent de manière stéréotypée et cela même si elles accompagnaient leurs époux dans la migration⁴⁰. Les hommes et les femmes migrantes étaient ainsi appréhendés de manière distincte. Les hommes migrants étaient décrits comme des êtres économiques rationnels qui répondraient à des signaux économiques ou des forces capitalistes alors que la migration des femmes fût souvent expliquée comme une conséquence de la rationalité masculine : leur travail n'étant pas reconnu, elles migraient dans l'optique d'une réunification familiale. Cette vision de la migration des femmes découla d'une certaine « confusion » comme le note Mirjana Morokvasik puisqu'au moment où les femmes devinrent protagonistes des migrations, les frontières économiques des Etats-nations se fermèrent à la migration (1983). De plus, ces études suivaient dans leur grande majorité le modèle d'analyse qui était appliqué aux hommes, c'est-à-dire du modèle « attraction-répulsion » (*push and pull* facteur en anglais). Ces analyses du processus migratoire se basent sur le fait que l'acte de migrer est un acte rationnel et que celui-ci est défini par les lois du marché. Ce modèle qui prend en compte le migrant, le pays d'origine et le pays d'arrivée, tente en effet de

⁴⁰ Comme le rappelle Pierrette Hondagneu-Sotelo, l'idée que seuls les hommes migraient a été largement véhiculée par les programmes mis en place en Europe et aux Etats-Unis qui permettaient, via des contrats la plupart du temps saisonniers, de faire venir des travailleurs. Ce fût par exemple le cas « *Bracero Contract Labor Program* » (1942-1964) mis en place entre le Mexique et les Etats-Unis (2000).

comprendre les forces qui poussent un individu à migrer en donnant principalement une explication économique au déplacement humain.

Ce modèle qui sera le modèle d'analyse privilégié, laissa les femmes dans la catégorie d'inactives sans faire de distinction entre les femmes qui migrent pour des raisons familiales et celle qui migrent comme employées (Morokvasic 2008). De plus, elles furent souvent décrites de manière stéréotypée : comme des femmes isolées et analphabètes, des épouses, des filles ou des mères qui suivent les hommes. La migration des femmes était décrite comme une migration subie ou forcée. Contrairement aux hommes, elles étaient des migrantes « passives » et ce même si elles migraient seules.

LA MIGRATION ÉCONOMIQUE DES FEMMES

Dans les années 1980, la restructuration du marché du travail entraîna une forte demande de main d'œuvre bon marché et créa des flux migratoires spécifiquement féminins (Sassen-Koob 1984). La migration des femmes fût décrite comme une migration économique consécutive 1) d'une diminution du salaire des hommes dans le pays d'origine et donc la nécessité d'un revenu supplémentaire apporté par les femmes et 2) d'une demande forte de main d'œuvre féminine des pays de la périphérie au sein des pays dits centraux. La question centrale qui sera alors posée fût celle de l'émancipation des femmes par le biais de la migration.

Cette perspective qualifiée « d'évolutionniste » par Nasima Moujoud, se basait sur une vision dichotomique entre les « sociétés modernes occidentales » et les « sociétés traditionnelles », souvent décrite comme des sociétés traditionnelles oppressantes, d'où venaient les migrantes (2008). ces études eurent tendance à prendre compte les déterminants de départs et à questionner les effets de la migration sous le scope de l'émancipation qu'elle pourrait entraîner pour les femmes vis-à-vis de leur culture d'origine en faisant bien souvent fi du fait que ces changements pouvaient être ceux d'une continuité, c'est-à-dire que la volonté de changement s'étant effectuée avant la migration (Morokvasik 1983). Cette

perspective sera toutefois progressivement contrastée par des recherches qui démontrèrent que la migration n'entraînait pas forcément une émancipation des femmes.

Après la migration, les femmes peuvent acquiescent plus d'indépendance et d'autonomie et n'expriment pas le désir de rentrer alors que les hommes peuvent ne pas souhaiter rentrer dans le pays d'origine face à ces changements⁴¹. En effet, si la migration peut être corrélative à une augmentation du statut social pour les femmes⁴², leur entrée dans le marché du travail, n'est pas forcément relatif à un gain d'autonomie, ni à un processus de libéralisation (McClenaghan 1997). Elles n'augmentent pas forcément de manière équitable, leur statut au sein de la famille sur leur lieu de travail ou dans leur communauté (Morokvasic 1984) alors que la migration peut également renforcer des frontières et des hiérarchies des genres.

Au début des années 2000, les études rendirent compte de la diversité et de la complexité de la migration des femmes qualifiées de « servantes de la globalisation » (Parreñas 2005) ou encore de « femmes globales » (Ehrenreich et Hochschild 2004). Seront alors pris en compte, à la fois les femmes qui migrent de manière autonome, forcée, qui répondent à des appels du marché international, les femmes sans éducation et les femmes diplômées. A partir de cette époque, les études ne s'attachèrent plus à rendre compte de la migration des femmes et/ou des hommes, c'est-à-dire qu'elles ne s'attachaient plus à analyser les rapports de sexe mais elles s'attachèrent à décrire la migration comme un processus et questionnèrent à la fois les relations du genre dans les sociétés d'origine, les relations du genre dans les pays d'arrivée mais aussi les relations qui se construisent entre cet « ici » et ce « là-bas ». Ces travaux qui analysent les causes des migrations des femmes, ont permis de dépasser le réductionnisme des explications en termes purement économiques.

⁴¹ Les changements des rapports du genre que peut entraîner la migration ont également des répercussions dans les rapports du genre des personnes qui sont restées dans le pays d'origine puisque les femmes, par le biais de communication soutenue et d'aller-retour poussent les femmes qui sont restées dans leurs pays d'origine à acquiescent également indépendance et autonomie.

⁴² Leur émancipation et leur plus grande autonomie (Hondagneu-Sotelo 2005) est souvent accompagnée par la diminution du statut social des hommes (Menjívar 1999).

MIGRATION, GENRES ET TRANSNATIONALISME

A travers le concept de transnationalisme est questionnée l'identification des migrants ainsi que leur appartenance. En effet, le sentiment d'appartenance a été pris en compte à travers l'analyse de l'intégration et de l'assimilation des migrants dans le pays d'arrivé mais aussi à travers l'analyse des pratiques transnationales de ces individus définies avec différentes étiquettes identitaires : 'transmigrant', c'est-à-dire d'individus avec des identités duales (Portes, Guarnizo, et Landolt 1999), « multiples » (Glick-Schiller, Basch et Szanton-Blanc 1995), ou des identités fragmentées (Rouse 1992).

Le concept de transnationalisme permet également d'analyser les pratiques transnationales des migrants et de leur famille⁴³. Ces pratiques transnationales, ne sont pas nouvelles puisque les migrants ont toujours⁴⁴ cherché à garder contact avec leurs différents Etat-nations comme le montre l'étude des échanges épistolaires⁴⁵ entre Oreste et sa famille par les historiens Samuel L. Bailyet et Franco Ramella.

Oreste le fils aîné de la famille Sola décida de quitter sa famille vivant à Biella (Italie) à l'âge de 17 ans afin de rejoindre son oncle à Buenos Aires. Il entretint une correspondance de 20 ans, entre 1901 et 1922 avec ses parents. Il ne partit pas pour des raisons économiques mais par goût de l'aventure et à la recherche d'une Amérique mystique. Il sera rejoint par son frère, Abele, quelques années plus tard. Lorsqu'Abele leur annonça qu'il avait décidé de rejoindre son frère, Margherita, leur mère, commença à avoir les premiers symptômes de la maladie qui l'emportera sept ans plus tard. A travers les correspondances, on comprend que les parents d'Oreste et Abele n'ont jamais envisagé une migration sans retour. Ils n'imaginaient pas que la migration de leurs fils, qu'ils avaient encouragée, serait

⁴³ Il fût en premier lieu un outil conceptuel afin d'analyser les pratiques économiques.

⁴⁴ La migration avait déjà été analysée comme une continuité par des chercheurs tels que Robert Park ou encore Roger Bastide comme je l'ai expliqué dans mon introduction.

⁴⁵ La possibilité des pratiques transnationales sont parfois décrites en termes de classe sociale et de la connaissance de l'utilisation des nouveaux outils informatiques. Ces différents facteurs existaient également à l'époque où les individus devaient s'avoir lire ou écrire afin de pratiquer un échange épistolaire.

définitive et qu'ils ne les reverraient jamais. Comme le note Samuel L. Bailyet et Franco Ramella, si Oreste et Abele ne sont jamais retournés en Italie, ce n'est pas parce qu'ils n'aimaient pas leur parents, mais que l'amour qu'ils avaient pour eux était apparemment secondaire face à la poursuite de leur succès économique et social. Leur correspondance montre également comment celle-ci permettait de rassurer chacun sur son état, de prendre des nouvelles, de pallier l'absence mais aussi qu'à travers ces lettres pouvaient s'exercer certaines pressions. En effet, à travers les lettres, les parents d'Oreste, leur demande de leur envoyer un support économique afin de soigner leur mère⁴⁶ (1988).

Ce qui a changé pour les migrants et leurs familles qui sont parfois nommées comme familles multi-situées, binationales, multi-locales, transcontinentales ou internationales (Le Gall 2005), ce n'est pas la volonté de garder du contact malgré la distance géographique mais la facilité à en donner grâce à aux nouvelles technologies.

L'intensité et la facilité des échanges transnationaux via les nouvelles technologies, est peut-être propice à entraîner un changement ou à influencer les rôles du genre des individus qui restent dans le pays d'origine. Par exemple, dans son livre, *The Transnational Villagers* (2001), Peggy Levitt montre que les migrants dominicains à Boston continuent de participer dans la vie politique, sociale et économique de leurs pays d'origine. Entre Miraflores, une ville de la république dominicaine et Jamaïca Plan, un quartier de Boston elle examine comment les liens se construisent, sont entretenus entre ces deux communautés et comment ceux-ci challengent les idées à propos de la « race » et des genres. La migration peut entraîner des changements dans les rapports du genre des couples migrants et les liens que tissent les migrants avec les groupes dans leur pays d'origine peuvent également entraîner des changements dans celle-ci.

⁴⁶ Oreste ne retournera jamais en Italie alors que son frère Abele y fera de nombreux séjours à la fin de sa vie. Il mourra en 1962 à Buenos Aires. Abele, Oreste sont aujourd'hui enterrés près de leurs parents à Valdengo.

Le concept du transnationalisme⁴⁷ permet d'envisager la migration au-delà du simple facteur économique. Les migrants transnationaux (les transmigrants) sont vus comme des individus qui « élaborent des champs sociaux qui enjambent les frontières géographiques, culturelles et politiques » (Glick Schiller et al 1992). Ils fondent des interconnexions multiformes et constantes au-delà des frontières internationales. Le concept de transnationalisme est ainsi utilisé afin de mettre en avant le « processus par lequel les migrants développent et entretiennent des relations multiples qui lient ensemble leurs sociétés d'origine et d'installation » (Glick Schiller et al. 1992). Ce concept permet de rendre compte de la fluidité du processus migratoire, des relations qui s'établissent entre les pays d'origine et les pays de migration et des relations familiales que gardent les individus par-delà les frontières nationales.

MIGRATION ET INTERSEXIONALITÉ

Aujourd'hui, le genre n'est plus vu comme la seule variable importante à prendre en compte mais est l'une d'elle et fait partie d'un tout. Le questionnement de la construction de la connaissance ne s'est plus seulement faite dans une perspective sexuée. A la fin des années 1990, l'influence des féministes américaines « noires » « *chicanas* » ou « asiatiques » permirent non plus seulement de prendre en compte l'interrelation entre la « race » et le genre mais « l'intersexionalité » des identités du genre. Ce concept élaboré par Kimberlé Williams Crenshaw (1991) « implique une approche qui se veut anti-essentialiste et constructiviste des catégories de l'altérité ; elle met l'accent sur la nature combinée des différentes formes d'oppression » (Poiret 2005). Cette approche réfute le cloisonnement et la hiérarchisation entre les différents axes et rend compte des facteurs combinés d'appartenance.

Dans une volonté d'approche heuristique ces études prennent en compte l'interrelation du sexe, des genres, de la classe sociale, d'ethnie et de « race », d'handicaps et d'orientation sexuelle. Elle permet de rendre compte par exemple

⁴⁷ Le document fondateur du concept du transnationalisme fût la publication en 1992 d'un article de Nina Glick-Schiller, Linda Basch & Cristina Blanc-Szanton qui parlait de la conclusion d'une réunion qu'avait organisée *The New York Academy of Sciences* en 1990.

du fait que les femmes qui migrent pour être nourrices peuvent subir de l'oppression et de la discrimination dans les pays d'arrivée à cause de leur origine nationale, « ethnique », « raciale » ou encore de « classe ».

La prise en compte de ces différents facteurs permet d'aller au-delà des présomptions des analyses passées et de les enrichir en prenant à la fois la problématique des genres, du travail, de la migration forcée et de la migration du retour, de la classe, de la « race » et l'ethnie pour les Etats-Unis, de « l'origine nationale » pour la France et des différentes générations.

Cette perspective, qui permet l'examen de la subjectivité des femmes se situant à l'intersection de plusieurs catégories (Bilge 2009) est de plus en plus utilisée dans les études sur la migration aux Etats-Unis mais aussi dans les pays nordiques. L'intersexualité reste encore très peu prise en considération en France ou encore en Espagne et ce pas seulement dans les études analysant le processus migratoire.

Les concepts d'interxionalité et de transnationalisme ne sont pas utilisés par tous les chercheurs qui travaillent sur la migration puisque tous, en France mais aussi aux Etats-Unis, ne s'accordent pas tous quant à leurs utilités. Par exemple, en France, Jules Falquet et Aude Rabaud propose de parler plutôt de consubstantialité ou de co-formation (2008) plutôt que d'intersexualité alors que d'autres pensent que le concept de transnationalisme reflète certes la réalité migratoire mais que celle-ci n'a pas changé historiquement.

Ma recherche de doctorat a pour objectif de rendre compte des émotions qu'éprouvent les migrants argentins de la classe moyenne selon leur genre. Elle ne se positionne pas dans une perspective de consubstantialité mais tente de l'approcher puisque comme je le montrerai, des émotions spécifiques sont exprimées par les individus vis-à-vis de leur identification à une classe sociale, à un genre, à la nation et à leur auto et hétéro-identification aux catégories ethnico-raciales.

QUESTIONS DE RECHRECHES ET PROBLÉMATIQUE

QUESTIONS DE RECHERCHE

Les questions de recherche ont été divisées en deux parties. La première partie concerne les émotions qui sont codifiées selon le genre des individus : la culpabilité et la colère. La deuxième partie concerne les émotions qui sont liées à la temporalité : L'espoir qui est une émotion dirigée vers le futur et la nostalgie qui est une émotion dirigée vers le passé.

- **Culpabilité, colère, genres et migration**

Sachant que la construction sociale de la subjectivité féminine peut se caractériser par la disponibilité de satisfaire les demandes des autres et que la subjectivité masculine peut se caractériser par l'aspiration à la réalisation de ses propres désirs, sachant que la culpabilité n'est autre que la colère qu'un individu dirige vers lui-même lorsqu'il pense qu'il ne mérite pas l'amour d'autrui parce qu'il n'a pas remplis les mandats sociaux, alors que la colère est dirigée vers l'extérieur et nait pour avoir été frustré dans la réalisation de ses propres désirs, nous pouvons nous demander si au sein de la narration du processus migratoire faite par les migrants, l'expression de la culpabilité et la colère dépendent du genre.

Sachant que les émotions entraîne une tendance l'action (Elster 1989; Nussbaum 2003), l'on peut se demander si au sein de la narration du processus migratoire faite par les migrants, la colère et/ou la culpabilité a entraîné la même action selon les genres.

Sachant que les relations émotionnelles avec la famille et avec la « communauté imaginée »⁴⁸ sont construites selon la subjectivité du genre, sachant que la culpabilité entraîne une volonté de réparation pour avoir failli à satisfaire les mandats sociaux ; alors que la colère entraîne la volonté d'arrêter les menaces, nous pouvons nous demander si au sein de la narration du processus migratoire faite par les migrants, un changement des représentations et des statuts du genre au sein de la famille et/ou de la « communauté imaginée » entraîne l'aspiration à une interruption de l'appartenance qui dépend de la colère et/ou de la culpabilité.

- **Espoir, nostalgie, genres et migration**

Sachant que la performativité du genre (Butler 1990) se situe dans le jeu de la pratique et des subjectivités qui sont liées par les émotions, sachant que les émotions sont liées à des représentations et que l'espoir est une émotion orientée vers le futur, que la nostalgie est orientée vers le passé et que ces deux émotions ne sont pas codifiées socialement selon le genre des individus, nous pouvons nous demander si au sein de la narration du processus migratoire faite par les migrants, les représentations liées à l'espoir et à la nostalgie dépendent de la *performativité* du genre.

En prenant en compte du lien des émotions avec les représentations et l'aspiration à l'action nous pouvons aussi nous demander quelles sont les influences de ces dernières avec le choix du lieu de migration :

Sachant que le sentiment d'appartenance est un processus qui implique une identification personnelle par référence au groupe (identité social), des liens affectifs, l'adoption de ses valeurs, de ses normes, de ses habitudes, le sentiment de solidarité avec ceux qui font partie du même groupe et ses considération sympathiques ; sachant que l'espoir est une émotion orientée vers le futur qui est proche des attentes, de la confiance et de l'optimisme, au-delà des aspects structurels (légaux et économiques) ; on peut se demander si au sein de la narration du processus migratoire faite par les migrants, l'aspiration à l'émigrer à

⁴⁸ La définition de la « communauté imaginée » est donnée au cours du chapitre XVII

un endroit plutôt qu'un autre (ici Miami et Barcelone) dépend des aspirations liées à l'espoir.

Sachant que la *performativité* du genre (Butler 1990) se situe dans le jeu des pratiques et des subjectivités, liées par les émotions, sachant que les émotions sont « le résultat d'une coopération entre le corps, une image, une pensée et un souvenir » (Hochschild 2003), nous pouvons nous demander si au sein de la narration du processus migratoire faite par les migrants, les représentations liées à l'espoir et à la nostalgie dépendent de la *performativité* du genre et si les relations de dépendances personnelles qui se construisent par projections ou extension des liens familiaux contribuent à créer, maintenir ou transformer les sentiments d'appartenance du genre et à la « communauté imaginée ».

PROBLEMATIQUE

Dans cette recherche j'examinerai dans quelle mesure, prendre en compte les émotions permet de comprendre l'influence du genre dans les prises de décision au sein du processus migratoire et au niveau de la création, du maintien, de la rupture et/ou de la transformation des sentiments d'appartenance de genre et à la nation.



PARTIE II

SUBJECTIVITÉS DE LA CLASSE MOYENNE ET DES GENRES EN ARGENTINE

*Les Mexicains descendent des Aztèques,
Les Péruviens des Incas et
Les Argentins des bateaux.*

Blague argentine



CHAPITRE V

LA FABRICATION SUBJECTIVE ET INTELLECTUELLE DE LA CLASSE MOYENNE ARGENTINE

LA CLASSE MOYENNE ARGENTINE : UNE IDENTITÉ SYMBOLIQUE

La classe moyenne⁴⁹ argentine fût définie par trois chercheurs contemporains argentins, l'un historien, les deux autres sociologues. Le premier, Ezéquiél Adamosky, la définit comme « une métaphore, une image mentale », une identité subjective qui s'inscrit dans la conscience collective par auto et hétéro définition (Seoane 2004:12), les seconds Alberto Minujin et Eduardo Anguita, comme une identité symbolique qui est partagée par un groupe d'individus (2004:21). Cette image mentale ; cette métaphore se base sur trois éléments qui forment le socle de l'identité symbolique de la classe moyenne argentine et s'imbrique dans la narrative de la « communauté imaginée »⁵⁰.

⁴⁹ L'objet de cette thèse n'est pas de faire une description, ni une théorisation de la restructuration entre les classes sociales dans une perspective marxiste. Pour cela voir l'analyse d'Alberto Bonnet (2007).

⁵⁰ Benedict Anderson définit la nation comme une « communauté imaginée ». Elle est imaginée « parce que même les membres de la plus petite des nations ne connaîtront jamais la plupart de leurs concitoyens » mais aussi parce que « la nation est toujours conçue comme une amitié profonde et horizontale » (Anderson 1983:19,21). La traduction faite en français du concept de Benedict Anderson est « communauté imaginaire ». Comme ma l'a souligné Denys Cuhe, celle de « communauté imaginée » est moins polysémique et est plus fidèle au texte d'Anderson. C'est donc cette traduction que j'utiliserai dans ce travail de recherche.

Celles-ci se fondèrent au début du XIX^{ème} siècle lorsque les migrants européens débarquèrent sur les côtes de cette jeune nation. Cette migration ne fût pas une migration désordonnée puisqu'elle répondait à l'appel du programme, mit en place par Domingo Faustino Sarmiento. Celui-ci était basé sur des conceptions idéologiques spécifiques, qui à l'époque se retrouvent dans toutes les nations naissantes de l'Amérique Latine⁵¹ : La nation argentine devait être moderne et civilisée, c'est-à-dire blanche et européenne⁵².

L'arrivée des migrants se fit de manière intensive entre 1870 à 1930. Ainsi vers la fin de 1930, un tiers de la population établie en Argentine était étrangère (Torrado 2005:103). Néanmoins, contrairement à ce que souhaitait Domingo Faustino Sarmiento, ce ne sont pas des européens « blancs » qui arrivèrent en Argentine - c'est-à-dire dans la conception de l'époque des européens de l'Europe du nord - mais des européens du sud de l'Italie, de l'Espagne, de l'Europe de l'Est ou encore des Siryo-Libanais, qui face à la crise qui sévissait dans leur pays migrèrent afin de tenter leur chance. Ainsi, en quelques années, l'Argentine fût peuplée d'une population très diverse qui parlait plus de dix langues différentes.

Afin de créer un sentiment d'appartenance à cette nouvelle nation, le gouvernement mit en place le 12 octobre 1912 la Journée Patriotique⁵³ à travers l'idée du « *crisol de razas* » (creuset de races). Les différences « raciales » furent estompées et l'idée d'un agrégat de « race », promu par l'état, fût progressivement remplacée par l'idée d'une fusion de « races » en une nouvelle

⁵¹ C'est dans cette perspective, par exemple, qu'est lancée, la campagne du désert par Julio Argentino Roca, président de la nation de 1880 à 1886 puis de 1898 à 1904. Afin de récupérer des terres, le gouvernement pratiqua un génocide qui entraîna la mort de milliers de personnes, principalement des Indiens Mapuche (mais aussi créoles de classe basse). Les terres (32 millions d'hectares) furent par la suite privatisées et vendues à des grands propriétaires terriens. Ce sont ces mêmes terres disponibles qui donneront l'image de l'Argentine comme une terre riche qui avait besoin de main d'œuvre.

⁵² Cette vision d'une Argentine se retrouve également au niveau culturel. En effet, Buenos Aires, qui fût qualifiée, jusqu'à la crise de 2001, de « premier miracle latino-américain », deviendra le Paris de l'Amérique du sud sous les mots du poète nicaraguayen Ruben Dario. L'architecture de la ville de Buenos Aires est également influencée par les styles modernes et coloniaux espagnols avaient débarqué sur les terres du « nouveau monde » depuis sa « découverte » par Christophe Colomb.

⁵³ La « Journée Patriotique » mise en place le 12 octobre 1917, venait remplacer la journée nationale qui avait été mise en place depuis le 20 septembre 1900 et qui s'appelait de manière assez significative « *la pascua italiana* » (Seoane 2004).

« race blanche » et homogène : la « race » argentine. A partir de cette époque, la présence des Indiens, des *gauchos*⁵⁴, des Métis et des créoles⁵⁵ sera ainsi constamment minimisée par les différents gouvernements qui se succédèrent à la tête de l'Etat. Dans le même temps sera entérinée l'image de l'Argentine comme un pays avec un haut niveau d'éducation ; d'un pays avancé⁵⁶. A l'image d'un pays peuplé de personnes « blanches » et éduquées sera rajouté celle d'un pays riche et autosuffisant⁵⁷. L'Argentine n'était pas encore le pays latino-américain de la classe moyenne comme il fût dénommé par la suite mais c'est dans ce contexte, qui sera plus tard décrite comme *l'époque d'or* de l'histoire de l'Argentine, que se dessina progressivement cette métaphore.

Jusque dans les années 1920, la classe moyenne en tant que telle n'existe pas vraiment mais les migrants européens formèrent un groupe qui se distinguait de manière subjective et objective, de l'oligarchie c'est-à-dire les descendants des premiers colons espagnols et, Indiens, *gauchos*, métisses et créoles, qui vivaient dans la pauvreté. Le sentiment d'appartenance des migrants européens à une classe sociale spécifique fût favorisé par le fait qu'eux-mêmes venaient principalement de la classe moyenne dans leur pays d'origine.

Objectivement, l'éclosion de la classe moyenne en tant que telle fût quant à elle possible car le système économique favorisa plus les immigrants que les Indiens, créoles ou *gauchos*, en leur donnant une meilleure opportunité salariale.

Ainsi, à la fin des années 1920, se constitua les premiers corps de métier et se forma une conscientisation de classe sur des critères objectifs⁵⁸. De nouveaux

⁵⁴ Le *gaucho* est le gardien de troupeau de la Pampa. Il a une place significative au sein de la narrative de la « communauté imaginée » argentine.

⁵⁵ Le métissage peut être biologique ou culturel. Il est relatif à un mélange, (une hybridité) de sang et/ou de culture. Un créole est une personne née sous les tropiques de parents venus d'Europe.

⁵⁶ La mise en place d'un système éducatif performant et gratuit permit en effet à l'Argentine d'être le pays de l'Amérique latine avec le niveau d'analphabètes le plus faible. En 1869, plus de 78% de la population était analphabète, en 1947, seuls 13% de la population ne savait ni lire, ni écrire (Adamovsky 2009).

⁵⁷ L'Argentine était décrite comme le pays des vacas *gordas* (des grosses vaches) et du *granero del mundo* (grenier du monde).

⁵⁸ Vers 1914 deux tiers de la population argentine formait la classe ouvrière et 1% de la population formait l'élite (Seoane 2004).

types d'activités salariales - qui se définissent aujourd'hui comme faisant partie de la classe moyenne : commerçant, secrétaires, employés de bureau, bancaires, etc. - commencèrent à apparaître ainsi que les premières corporations salariales. Néanmoins, les liens de solidarité nécessaires à la constitution de classe en tant que telle, n'existait pas encore entre les différentes corporations salariales des métiers qui formeront la classe moyenne.

La construction subjective de l'identité collective salariale se fera durant la période de la décade infâme⁵⁹ (1930-1943), instaurée par le coup d'Etat du Général José Félix Uruburu. A partir de cette période, avoir un style de vie spécifique, acquérir certains biens - avoir une voiture, la radio, certains types de vêtement, une employée domestique et une maison individuelle⁶⁰ - devinrent des signes distinctifs caractéristiques qui permettaient aux individus de se sentir appartenir à la classe moyenne.

Toutefois, pour que la classe moyenne existe en tant que telle, deux autres facteurs furent indispensables : sa conscientisation au niveau politique⁶¹ et sa réalité au niveau scientifique. Ces deux perspectives cristallisèrent les différences entre les individus descendant de migrants européens avec l'oligarchie, et les pauvres qui furent dénommés plus tard respectivement, l'élite et la classe populaire.

⁵⁹ Cette période est appelée ainsi pour des raisons autant politiques qu'économiques. En effet, l'Argentine avait été durement touchée par la crise de 1928.

⁶⁰ L'idéal de l'achat d'une maison individuelle se développa au début du XXème siècle mais il s'est surtout diffusé durant les années 50. En peu de temps, cela devient l'achat privilégié des artisans, des ouvriers qualifiés, des employés administratifs, etc. Ainsi en 1947, 17,6% de la population de la banlieue de Buenos Aires a une maison individuelle, en 1960 c'est 46% de la population de Buenos Aires et 67% de sa banlieue et en 1980 les deux tiers de la population du grand Buenos Aires sont propriétaires (Torrado 2005:460-462).

⁶¹ Hipólito Yrigoyen (UCR) lança avec Marcelo Torcuato de Alvear la répression aujourd'hui tristement célèbre sous le nom de « *la Patagonia tragica* ». Au cours de celle-ci (1921-1922) plus de 1500 grévistes furent massacrés et enterrés dans des fosses communes. Un film retraçant l'histoire de ce massacre, qui fût écrit par Osvaldo Bayer et dirigé par Hector Olivera, gagna l'ours d'or à Berlin en 1974. « *La Patagonia rebelde* » sorti en 1974 a été censuré jusqu'en 1984.

LA CRISTALISATION DES DIFFÉRENCES

La construction des différences entre les différents groupes qui forment le tissu social argentin trouve son origine à travers les discours politiques d'Hipólito Yrigoyen. Cependant, celles-ci s'accrochèrent et se cristallisèrent durant le gouvernement du général Juan Domingo Perón. Il avait au début de sa carrière politique l'ambition de donner le pouvoir à la classe moyenne⁶².

Au début de sa campagne électorale il participa à des assemblées de quartier de Buenos Aires (Flores, Palermo, Constitution) en mettant en avant les problèmes de la classe moyenne, dénommée à l'époque la classe du « juste milieu ». C'est elle qu'il tentera de mobiliser. Ainsi durant sa campagne, il ne mentionna pas une seule fois la classe populaire et centra son programme sur les corporations salariales.

Son arrestation en octobre 1945 et son emprisonnement sur l'île de Martín Gracia par le président Edelmiro Julián Farrell changea le cours de l'histoire du pays. Alors qu'il est incarcéré, le 17 octobre 1945, les travailleurs affluèrent au centre des villes pour demander sa libération. A la suite de celle-ci, il donna une place prépondérante à la classe populaire qui se substituera à la figure de la classe moyenne comme l'incarnation du futur de l'Argentine. La figure de l'ouvrier trouvera alors une place centrale dans ses discours politiques et Juan Domingo Perón fit alors de son gouvernement, le gouvernement des « opprimés, des exploités, des exclus et des humiliés alors que les termes de *descamisados*⁶³ (sans chemise) ou *pobre como la rata* (pauvre comme un rat), furent détournés comme des caractéristiques positives⁶⁴.

⁶² La création du parti « *Justicialista* » (1947) se basait en effet sur les idées yrigoyenistes du christianisme social et du populisme de l'époque (Seoane 2004).

⁶³ L'appellation des « *descamisados* » (sans chemise) semble venir du fait que lorsque les personnes, en grande majorité venant de la classe populaire, allèrent à la Casa Rosada pour demander la libération de Juan Domingo Perón le 17 octobre, il faisait chaud et que la majorité d'entre eux avait enlevé leur chemise. Il fut ainsi utilisé par la bourgeoisie et la classe moyenne pour décrire les partisans de Juan Domingo Perón. Pour plus d'information sur l'origine de la terminologie de *descamisados* voir: le site internet de l'*Encyclopædia Britannica*. *Encyclopædia*

De la période péroniste jusque la fin de la dictature⁶⁵, la classe populaire sera ainsi décrite de manière positive alors que la classe moyenne sera marquée d'une image négative. C'est à ce moment-là que le rejet et le dédain entre classes, et son corollaire le sentiment de solidarité pour ceux qui s'identifiaient à un même groupe, se renforcèrent. Ces inversement de valeurs, faites par le pouvoir politique, et parfois renforcées par les médias, se retrouveront tout au long de l'histoire de l'Argentine. Elles seront à chaque fois accompagnées de sentiments spécifiques : celui de la fierté ou de la honte d'appartenir à une classe ou l'autre.

RENVERSEMENT DE VALEUR ET SOLIDARITÉ INTERCALSSE

Ces jugements de valeurs se retrouvent également au sein de la production scientifique décrivant la classe moyenne argentine. Le sociologue Gino Germani, qui fût le premier à donner une réalité scientifique à la classe moyenne argentine, la mentionna pour la première fois dans un texte de 1942. Lors de ses recherches, il appliqua la division de la structure sociale des Etats-Unis et de l'Europe à l'Argentine. Il divisa la société Argentine en trois classes sociales distinctes : la classe haute, la classe moyenne et la classe populaire. En effet, en tant que fervent opposant au régime péroniste, qu'il considérait comme une réincarnation du fascisme italien qu'il avait fui, il décrivit la classe populaire⁶⁶

Britannica et le site internet de l'association des « *descamisados* » : <http://www.eldescamisado.org/quienessomos.php>

⁶⁴ Il ne fit pas qu'accentuer les différences entre classe moyenne et classe populaire par un renversement des classifications, il mit également en place des lois qui permirent une redistribution des richesses et une atténuation des inégalités sociales. Par exemple, la mise en place de la corporation ouvrière des « *cabesitas negras* » permit aux ouvriers d'accéder aux congés payés alors que la nouvelle constitution en 1949, qui permettait entre autre chose la réélection du président, donnait plus de droits sociales à tous les argentins (le droit de grève, de santé, à l'éducation et au travail).

⁶⁵ Ce renversement de caractéristiques incluait également la couleur de la peau. En effet, la structuration en trois classes distinctes de la société argentine s'est construite sur l'inégalité économique des individus à laquelle s'est toujours superposée la couleur de la peau. Ainsi une personne de peau dite « noire » est, dans l'imaginaire collectif, pauvre alors qu'une personne de peau dite « blanche » est perçue comme une personne faisant partie de la classe moyenne ou de l'élite.

⁶⁶ Dans la continuité de Gino Germani, cette perspective a été reprise par de nombreux chercheurs. Voir: *Argentina: El siglo del progreso y de la oscuridad*, María Seoane, 2004.

comme une classe propice à la mise en place de régime populiste⁶⁷ alors que pour lui, la classe moyenne argentine était une classe rationnelle qui pouvait permettre au régime démocratique de se développer.

Quelques années plus tard, c'est la classe moyenne qui sera accusée de tous les maux. Dans les années 1960, elle sera décrite comme une classe éduquée qui méprise la culture nationale argentine et qui soutient les gouvernements fascistes et l'impérialisme. C'est la description qu'en fait par exemple Arturo Jauretche dans son livre publié en 1966: *El medio pelo en la sociedad argentina (Apuntes para una sociología nacional)*. Cette représentation négative sera amplifiée par la campagne mise en place par Burson Marsteller durant la dictature.

En 1979, alors que la Commission interaméricaine des droits de l'homme (CIDH) de l'Organisation des Etats Américains se prépare à visiter l'Argentine, le général Albano Harguindeguy fait imprimer 250 000 autocollants avec le slogan «Les Argentins sont droits et humains ». Le gouvernement dictatorial fit croire que cette campagne avait été mise en place par la classe moyenne qui fût à partir de cette époque décrite comme la classe sociale argentine qui soutient les gouvernements militaires et les coups d'Etats. Cette perception entraîna un sentiment de culpabilité de la classe moyenne qui, après cette campagne, changea progressivement ses habitudes. Elle dénigra son style de vie spécifique et commença progressivement à s'identifier à la classe populaire qui fût de nouveau décrite positivement (Adamosky 2009). Néanmoins, progressivement, l'Argentin idéal se dessina sous les traits de l'Argentin éduqué, modéré, pacifique, et respectueux, c'est-à-dire dans l'imaginaire collectif, de l'Argentin de la classe moyenne.

⁶⁷ Le populisme apparaît dans le vocabulaire occidental pour faire référence au « phénomène politique du XIX^{ème} siècle qui avait émergé en Russie et aux Etats-Unis d'Amérique et se rapportait à une problématique rurale ». Au XX^{ème} siècle ce terme sera réapproprié par les penseurs latino-américains, dont Gino Germani pour « désigner des expériences nationalistes, majoritairement urbaines, qui préconisait le développement industriel et proclamaient, lors d'imposantes mobilisations populaires, que les avantages de la modernité devaient profiter au plus grand nombre » (Quattrocchi-Woisson 1997).

En redevenant la classe morale, la classe moyenne redevient l'exemple à suivre. Contrairement à la période de la fin de la dictature, les personnes faisant partie de la classe populaire, une nouvelle fois décrite comme la classe impulsive et anti-démocratique, auront ainsi tendance à se définir comme faisant partie de la classe moyenne (Seoane 2004). Dans les années 1990 plus de la moitié des personnes défavorisées vivant à Buenos Aires s'identifièrent également à la classe moyenne (Seoane 2004:421).

Ces renversements de valeurs entre la classe populaire et la classe moyenne, dans les discours politiques, dans les écrits scientifiques ou inscrites dans les subjectivités individuelles des individus qui la compose seront parfois dépassées par une solidarité interclasse. Celle-ci se produira par exemple au début de la période démocratique. A la fin de la dictature, la classe moyenne argentine se joindra aux mouvements pour la lutte des droits humains ou encore aux rondes hebdomadaires des mères de la place de mai (Bonnet 2007:85-86) et commencèrent à se révolter contre le pouvoir en place avec les personnes faisant partie de la classe populaire. Ce sentiment de solidarité inter-classe continuera au début de la présidence de Raul Alfonsín qui fût élu en 1983 et qui avait pour ambition de créer une nouvelle « cohésion nationale ».

1. **ENCART : *La marcha de la bronca*, 1970, Pedro y Pablo⁶⁸**

Bronca cuando ríen satisfechos
al haber comprado sus derechos,
Bronca cuando se hacen moralistas
y entran a correr a los artistas,
Bronca cuando a plena luz del día
sacan a pasear su hipocresía,
Bronca de la brava, de la mía,
bronca que se puede recitar,
Para los que toman lo que es nuestro
con el guante de disimular,
Para el que maneja los piolines
de la marioneta general.
Para el que ha marcado las barajas
y recibe siempre la mejor.
Con el as de espadas nos domina
y con el de bastos entra a dar y dar y dar.
¡Marcha! Un, dos...
No puedo ver
tanta mentira organizada
sin responder con voz ronca
mi bronca,
mi bronca.
Bronca porque matan con descaro,
pero nunca nada queda claro.
Bronca porque roba el asaltante,
pero también roba el comerciante.
Bronca porque está prohibido todo,
hasta lo que haré de cualquier modo.
Bronca porque no se paga fianza

⁶⁸ Le bronca peut se traduire en français par la colère.

si nos encarcelan la esperanza.
Los que mandan tienen este mundo
repodrido y dividido en dos.
Culpa de su afán de conquistarse
por la fuerza o por la explotación.
Bronca, pues entonces, cuando quieren
que me corte el pelo sin razón,
es mejor tener el pelo libre
que la libertad con fijador.
¡Marcha! Un, dos...
No puedo ver
tanta mentira organizada
sin responder con voz ronca
mi bronca,
mi bronca.
Bronca sin fusiles y sin bombas.
Bronca con los dos dedos en Ve.
Bronca que también es esperanza.
Marcha de la bronca y de la fe...

CHAPITRE VI

LA CLASSE MOYENNE ARGENTINE ET SA « CHUTE VERTIGINEUSE »

LE DÉBUT DES DIFFICULTÉS ÉCONOMIQUES: LE *RODRIGAZO*

Durant son histoire, l'Argentine connu plusieurs grandes crises économiques qui touchèrent plus ou moins fortement la classe moyenne. Une des premières crises importantes fût celle du *rodrigazo*. En 1974, l'Argentine subit de plein fouet le premier choc pétrolier. Le ministre de l'économie Celestino Rodrigo, qui mit fin au gouvernement d'Isabelle Perón⁶⁹, mit en place un plan d'ajustement. Ce qui fût nommé le *rodrigazo* entrainera une dévaluation de 160% du peso, une augmentation de 200% des prix et la chute des salaires.

Durant les années de plombs⁷⁰ qui suivirent (*los anos de Plomo*), le taux de chômage restera relativement bas (autour de 6%) et la classe moyenne connut un certain bien-être économique. Les grandes entreprises, les entités financières internationales comme le Fond Monétaire International, soutinrent le gouvernement dictatorial dans sa mise en place de politique néolibérale même

⁶⁹ La seconde femme de Juan Domingo Perón pris le gouvernement du pays à la suite de la mort de son époux (1974).

⁷⁰ Jorge Rafael Videla fait son coup d'Etat le 24 mars 1976, jour de l'anniversaire des un an de son fils et jour où en 1862, Batolomé Mirte avait fondé les bases juridiques du pays. Cette journée marque le début des années de plomb qui se nomment également parfois période de la *guerra sucia* (guerre sale) (1976-1983). Durant les années de plomb, de nombreux Argentins s'exilèrent en Espagne, en France, en Italie, en Suisse ou dans les pays limitrophes. Carlos Menem, gouverneur de la Rioja, avait tenté de fuir sans succès.

si celui-ci entraîna une augmentation exponentielle de la dette argentine. La période de la *plata dulce* (l'argent facile) fût ainsi le résultat d'un support fictif des taux d'intérêt qui permit aux petits et aux grands épargnants de faire des bénéfices rapidement⁷¹.

Pourtant, la mise en œuvre d'une politique néolibérale durant la « révolution argentine » aura progressivement raison du bien-être d'une partie de la classe moyenne. Dans les années 1980, le nombre de super et hypermarchés augmenta alors que les petites boutiques telles que les poissonneries, les boucheries, les boulangeries, etc., disparurent du paysage urbain⁷². L'importation de produits de consommation de Chine, de Taiwan ou de Corée, entraîna progressivement la disparition de beaucoup de petites entreprises incapables de concurrencer les prix et la qualité des produits.

Lors de l'avènement de la démocratie, l'Argentine, au bord de la faillite, s'était transformée en un pays vulnérable et dépendant du système financier international, un pays hypothéqué par le FMI, les grandes entreprises et les banques locales. En 1982, la dette extérieure était de 8 000 millions et l'écart entre les riches et les pauvres s'était considérablement accru. Le gouvernement de Raul Alfonsín (1983-1995), ne renversera pas la tendance mais marquera plutôt la « soumission » finale de l'Argentine.

Son gouvernement suivit à la lettre les lois du FMI afin d'avoir accès aux aides financières et commença à privatiser les entreprises du pays. La situation économique se dégrada progressivement et l'Argentine connut une nouvelle crise d'hyperinflation en 1985. Le nouveau ministre de l'économie, Juan Sourrouille, mit des mesures de contrôle des prix et des salaires avec des

⁷¹ Ceci permit dans une certaine mesure d'éviter le soulèvement des Argentins contre le gouvernement.

⁷² La fin de la *plata dulce* est très bien illustrée dans le film argentin *Plata dulce* (1982). L'histoire de ce film, dirigé par Fernando Ayala et Juan José Jusid, se déroule lors de la dictature militaire (1976-1983). Il raconte comment deux vendeurs de meubles (Federico Luppi et Julio Grazia) tentent de maintenir l'entreprise face aux politiques économiques de désindustrialisation et comment l'un des deux finira par laisser la production pour travailler dans une banque afin d'améliorer ses conditions de vie et d'avoir accès à des produits de consommation qui lui permettent de s'identifier et d'être identifié comme faisant partie de la classe moyenne. C'est à cette période que se généralise pour la première fois l'expression de « *deme dos* ». Cette expression est utilisée par les Argentins pour faire référence à leur fort pouvoir d'achat qui leur permettait d'acheter tout par deux.

mesures monétaires et fiscales. La mise en circulation d'une nouvelle monnaie, l'austral, permit de contenir pour quelques temps l'éclatement de la crise. Toutefois, en 1987, l'hyperinflation devint incontrôlable : les salaires diminuèrent drastiquement, la récession avait augmenté, le taux de chômage s'élevait à son record historique de 16% entraînant exclusion sociale et pauvreté.

Cette période d'inflation et de récession (1986-87) peut être rapprochée de celle que connut l'Argentine entre 1974-1975 mais si à l'une succédera une période de violence armée, à l'autre succédera une période de violence monétaire (Bonnet 2007:194). Le dollar⁷³ augmenta de 43% alors que les prix des biens de première nécessité augmentaient au jour le jour, voire d'une heure à l'autre. Les difficultés économiques se firent sentir dans l'ensemble de la population. De nombreuses entreprises commencèrent à fermer⁷⁴, des lois votées par le gouvernement permirent une flexibilité de plus en plus importante des travailleurs alors que ceux-ci perdirent 40% de leur pouvoir d'achat. L'Argentine connaîtra alors ses premiers *saqueos* (pillage) et de nouveau des répressions policières. Face à la situation catastrophique, le gouvernement de l'UCR organisa des élections anticipées desquelles sorti victorieux, le parti *justicialista* avec 47,3% des voix (contre 32,4% pour l'UCR). Carlos Menem sera alors le nouveau président et entrainera le pays dans une chute qui semblera sans fin pour une partie de la classe moyenne. Si durant sa présidence Raul Alfonsín tenta d'instaurer l'Etat de droit, Carlos Menem⁷⁵ (président de 1989 à 1999) qui lui succédera ne fera que le bafouer.

⁷³ L'inflation est aussi significative de la dollarisation de l'Argentine car les prix s'indexèrent sur un seul et unique indicateur, celui du dollar.

⁷⁴ Ce sont les entreprises de métallurgie qui fermèrent dans les provinces de Buenos Aires et de Córdoba.

⁷⁵ Carlos Menem a pu accéder au pouvoir car le parti *Justicialista* était en crise depuis 1973-1976. En effet, durant la dictature, beaucoup de personnalités qui formaient le pilier du parti avaient été torturées et tuées ou étaient encore en exil.

LES DIX ANS DE PRÉSIDENTE DE CARLOS MENEM

Selon le sociologue Alberto Bonnet, la décennie du gouvernement de Carlos Menem se basa sur un discours idéologique qui faisait l'apologie de la non intervention de l'Etat dans l'économie ; de la défense des droits individuels par le biais du marché ; des valeurs de la famille patriarcale et chrétienne (par exemple dans sa lutte contre l'avortement), de l'autorité et de l'ordre social. Pour lui, ce gouvernement néoconservateur et néolibéral appliquera une gestion autocratique (Bonnet 2007:256,55) qui transformera le pays au niveau social, économique et politique grâce à la mise en place d'une hégémonie gouvernementale rendue possible par l'alliance du pouvoir législatif et exécutif. Le gouvernement de Carlos Menem contrôlera en effet toutes les instances du pouvoir.

L'hégémonie du gouvernement de Carlos Menem qui trouve ses racines dans les années 1970, sera une hégémonie d'Etat rendue possible par la médiation de la bourgeoisie argentine :

« Le caractère relativement monolithique qu'acquiert le bloc du pouvoir ménémiste eu pour condition la relative subordination des travailleurs aux directives politiques de la grande bourgeoisie. Le processus de constitution d'une nouvelle hégémonie est, précisément, ce processus de médiation réciproque et simultané : la bourgeoisie se recompose comme classe hégémonique, la bourgeoisie dirige les travailleurs à travers son unification politique en un bloc de pouvoir et s'unifie politiquement en un bloc de pouvoir à travers la direction des travailleurs » (Bonnet 2007:276).

La corruption du gouvernement lui permit de passer des lois en toute impunité et rendit de plus en plus caduque l'idée que l'Argentine était un état de droit. Par exemple, le fait que l'Argentine, en tant que jeune nation démocratique, soit nommée par l'OEA comme pays garant de la paix dans la guerre entre le Pérou et l'Equateur n'empêcha pas le gouvernement d'envoyer des troupes dans le

golfe et les Balkans⁷⁶. En quelques années, l'Argentine devint une place privilégiée pour les narcotrafiquants alors que Carlos Menem lui-même fût impliqué dans des histoires de contrebande d'armes. Quant aux lois mises en place et les décisions prises au niveau économique, celles-ci furent catastrophiques pour une grande partie de la société argentine (voir chapitre VII).

Face à la situation dramatique que vivaient les Argentins, Carlos Menem répondra toujours avec cynisme. Par exemple, lorsqu'il est questionné par les journalistes sur le suicide de retraités qui ne pouvaient plus toucher leur pension, il répond qu'il ne savait pas pourquoi les retraités se suicidèrent, qu'il était président et pas psychologue. Questionné une autre fois sur les images montrant des habitants de la banlieue de Rosario mangeant du chat pour ne pas mourir de faim, il rétorque qu'il n'avait vu qu'un chat sur un barbecue plein de poissons (Bonnet 2007:262).

Lors de sa deuxième campagne, le message idéologique qu'il lança fût clair : « moi ou le chaos ». C'est donc en véhiculant un sentiment de peur, de violence armée, de violence monétaire qu'il se fit réélire pour un deuxième mandat en 1995 avec environ 50% des voix. Malgré cette « distance cynique », malgré le fait que Carlos Menem avoua qu'il avait volontairement menti⁷⁷ lors de sa première campagne pour se faire élire, malgré la situation économique qui se dégrada pour une grande partie de la population, malgré la corruption du gouvernement, la majorité du peuple argentin choisit la terreur de l'hyperinflation à la terreur des violences armées.

⁷⁶ L'envoi des troupes pour la guerre du golfe est parfois perçu comme la cause des attentats les plus importants que connu l'Argentine. Le 17 mars 1992, l'ambassade d'Israël de Buenos Aires explose, le 18 juillet 1994 c'est la mutualité israélite d'Argentine qui est visée. Les coupables ne seront jamais retrouvés.

⁷⁷ Carlos Menem avouera avoir préféré professer les promesses telles qu'une « révolution productive » et « salariale » dans le seul but de se faire élire (Bonnet 2007:260).

LA PAUVRETÉ DU FUTUR

Carlos Menem apparaissait régulièrement dans les médias en s'étalant avec des biens luxueux alors qu'une partie de la population argentine sombrait dans la pauvreté. La majorité de la population, et en particulier la classe moyenne, pensait pourtant que le gouvernement allait mettre en place des mesures qui leur permettraient d'épargner de nouveau et de stabiliser leur pouvoir d'achat. Ils souhaitaient eux aussi faire partie de la « fête ménémiste »⁷⁸ alors que leur situation économique et sociale se dégradait.

La classe moyenne se scinda progressivement entre le groupe « des gagnants » et « des perdants ». En quelques années, la loi de la convertibilité⁷⁹ et la privation du pays, fit qu'une partie de la classe moyenne⁸⁰- les ingénieurs, les enseignants, les commerçants de quartier, les petits fabricants de textiles les médecins d'hôpitaux – forma une nouvelle catégorie sociale en Argentine : celle des « nouveaux pauvres »⁸¹.

Toutes les personnes faisant partie de la classe moyenne ne furent pourtant pas touchées de la même façon. Une autre partie de la population (les spécialistes en marketing, les publicistes, les chirurgiens plastiques, les cadres dirigeants, les financiers, les avocats, les politiciens) gagna en pouvoir d'achat. Ceux-ci connurent une période de « *deme dos* » (donnes-moi en deux) comme au temps

⁷⁸ Lorsque Fernando de la Rúa fit campagne en 1999, lors d'un de ses discours de campagne accusateur vis-à-vis de l'opposition il dit: "Maintenant personne ne veut participer à la fête ménémiste, personne ne veut se mettre une cruche sur la tête, personne ne veut danser à l'anniversaire du président à Anillaco, personne ne veut avoir la responsabilité de tout ça » (Cibeira, 1999). La référence à la fête ménémiste vient du fait qu'au cours de ses deux mandats Carlos Menem et son gouvernement apparaissaient régulièrement dans les médias en étalant des biens luxueux ou au cours de soirées arrosées en compagnie de célébrités.

⁷⁹ La « loi de convertibilité » fit suite au plan Austral qui comme nous l'avons vu avait été mis en place pour lutter contre l'hyperinflation. Le plan de convertibilité fût voté le 27/03/1991 et mis en servie le 1/04/91. Le 1/01/1992 l'austral fût remplacé par le peso argentin qui fût paritaire avec le dollar.

⁸⁰ Les noms des spectacles qui se produisaient alors en Argentine sont assez révélateurs de la place de la classe moyenne au sein de la conscience collective à cette époque: *Requiem para la clase media* (1975); *Clase media, todavía existe ?* (1982), *El fin de la clase media* (1989), *Adiós clase media, adiós* (1992); *Desaparece la clase media?* (1996) (Seoane 2004:439-440).

⁸¹ Alberto Minujin fût le premier sociologue à utiliser ce concept dans un livre paru en 1992 (*Cuesta abajo. Los nuevos pobres: efectos de la crisis en la sociedad argentina*) pour définir les personnes de la classe moyenne qui tombaient progressivement dans la pauvreté.

de la *plata dulce*. Leurs voyages et leur mode de vie furent basés sur la consommation (Oliveto 2002:130) qui leur permettait de se différencier des autres, des « perdants ». Ils avaient la possibilité de sortir, d'acheter les appareils électroniques de dernière génération, des vêtements de marque et de partir en vacances à l'étranger (Seoane 2004). Grâce à leur monnaie forte, « les gagnants » partaient en vacances aux Etats-Unis, faire des achats à Miami ou encore visitaient « le vieux continent ». Cette partie de la population se retrouvait complètement en phase avec le gouvernement de Carlos Menem et l'idéologie de l'ostentatoire.

L'Argentine fût ainsi démantelée au niveau des lois garantissant les droits humains au niveau économique mais aussi au niveau symbolique (Wortman 2007:35). Les Argentins entrèrent alors dans une ère de contradiction entre les vieilles valeurs de la solidarité et de l'égalitarisme et le règne de l'individualisme et du néolibéralisme. Aux valeurs mises dans l'éducation et le travail se substituât la perte des crédences universitaires ; entre la possibilité même de travailler ; l'argent facile et la consommation à outrance pris le pas. La possibilité de consommer était la marque de distinction entre les gagnants de la crise et les perdants. Les premiers pouvaient se rapprocher du style de vie proposé par le modèle hégémonique, alors que les seconds sentaient que leur niveau de vie était de plus en plus similaire avec les personnes de la classe populaire. La diminution drastique de leur pouvoir d'achat et l'augmentation du chômage entraîna la destruction progressive des piliers sur lesquels se basait la construction de leur subjectivité. Au cours de cette période c'est tout le fondement de ce que signifie *faire partie de la classe moyenne* qui se retrouva mis en doute mais également ce qui symbolisait l'Argentine en tant que nation du progrès.

En effet, la privatisation des entreprises publiques entraîna la détérioration de l'espace urbain : écoles, universités, parc, hôpitaux, etc. alors que le spectre de l'insécurité⁸² se faisait de plus en plus menaçant. Dans sa « chute vertigineuse »,

⁸² Comme le note Victoria Rangugni, lorsque l'on parle de l'insécurité en Argentine, les violences de genre, les malversations de fonds public, l'enrichissement illicite, etc. ne sont que très rarement pris en compte. Nous ne parlerons ici que de l'insécurité qui touche à l'intégrité physique des citoyens (2010).

la classe moyenne sentait son pays s'éloigner de plus en plus de ses origines européennes pour se latino-américaniser. Des pratiques jusque-là inconnues, mais qui, pour les Argentins, représentaient les états de non droit d'autres pays latino-américains, commencèrent à faire leur apparition comme des enlèvements de courte durée contre une rançon, souvent minimales mais se soldant aussi parfois par un assassinat, se multiplièrent (*secuestro express*). Une partie de la population avait alors le sentiment qu'elle se retrouvait au niveau des « pays en voie de développement » ; des autres pays latino-américains, qu'elle avait pu parfois regarder avec dédain.

Cette période représentera une rupture totale avec le passé et donna une sensation de chaos au peuple argentin, un sentiment d'anomie, de violence, de peur face à l'inconnu (Wortman 2007:11). *L'époque d'or* était bien révolue et l'Argentine ne pouvait plus être comparée à des pays comme l'Australie, le Canada où les États-Unis. Les dix ans du gouvernement de Carlos Menem marqua la fin d'un rêve, celui d'un pays, l'Argentine et celui de sa colonne vertébrale, la classe moyenne. Cette période fût une période d'angoisse du futur, face à laquelle certains choisirent de prendre le chemin de l'aéroport international d'Ezeiza, alors que d'autres choisirent de se révolter.

CHAPITRE VII

LA RUPTURE ET LE DÉBUT D'UNE NOUVELLE ÈRE

LA FIN DES ANNÉES 1990 ET LES CONTESTATIONS POPULAIRES

Durant les années 1990, L'Argentine connut de nombreux mouvements sociaux face à l'injustice instaurée au cœur de l'Etat. En 1990 une marche du silence fût organisée par la population de Catamarca suite au viol et au meurtre d'une jeune étudiante : Maria Soledad Morales⁸³, par les fils du député de la province de Catamarca. En 1993, des jeunes de la Plata se mobilisèrent face au meurtre par la police de l'étudiant U. Bru. En 1994 une partie de la population de Neuquén manifesta son indignation suite à l'assassinat par les militaires d'O. Carrasco. En 1997, des marches se déroulèrent également suite aux attentats contre l'ambassade d'Israël et contre le crime du journaliste politique de la revue *Noticias*, José Louis Cabezas.

En 1998, la crise asiatique toucha l'ensemble du continent latino-américain. Face à l'incapacité des pouvoirs publics à répondre aux problèmes économiques et au cynisme du gouvernement, la classe populaire ouvrit de nouveau le bal de manifestations. Les mouvements de protestations sociales prirent des formes variées⁸⁴. Des récupérations d'usine furent organisées dès 1995 par la CGT⁸⁵

⁸³ Carlos Menem interviendra au niveau judiciaire de la province pour qu'il ne soit pas jugé.

⁸⁴ La résistance se fera par le biais des productions culturelles. Par exemple, la troupe de théâtre Catalinas se crée comme un acte de résistance sociale en de la Boca, (un des quartiers pauvres

auxquelles s'ajoutèrent des contestations non institutionnelles faites d'actions directes et des protestations spontanées⁸⁶ qui furent organisées durant les assemblées de quartier⁸⁷. L'année 1996 et 1997 furent celles où se mirent en place les premiers barrages routiers des « *piqueteros* » afin protester contre la privatisation de l'entreprise étatique de pétrole YPF, privatisation qui avait laissé des milliers de travailleurs sans emplois. La classe populaire est suivie par une partie des commerçants, des enseignants et des petits travailleurs qui se sentaient progressivement évincés de la classe moyenne. Ils mirent en place les premiers « *apago de luces* » (éteindre les lumières) et en 1997 organisèrent le premier « *cacerolazos* » (concert de casseroles) de manière spontanée à Buenos Aires.

Face à une augmentation constante des fermetures d'usines, les mouvements sociaux s'intensifièrent. Les ouvriers de la classe populaire bloquèrent les routes pendant des mois (*los piqueteros*); les personnes de la classe moyenne organisèrent des concerts de casseroles qu'ils brandissaient dans la rue ou devant les banques (*los cacerolazos*). En 1999 les producteurs « *agropecuarios* » étouffés par le paiement des péages routiers organisèrent des coupures de routes à Buenos Aires, Santa Fé, entre Rios, Cordoba, Santiago del Estero, Rio Negro et presque toutes les provinces du pays. Les enseignants firent grèves pour réclamer des salaires et les chômeurs organisèrent les premières coupures de routes en terre de feu, Neuquén, San Louis et Corrientes (Bonnet 2007:376).

Les choses semblèrent se calmer lors de l'élection de Fernando de la Rúa alors à la tête de l'alliance entre l'UCR et le FREPASO⁸⁸, mais l'accalmie ne sera que

mais touristiques de Buenos Aires). Elle met en place deux spectacles qui ont comme un effet de cathexis sociale. *Venimos de muy lejos* (1990) est un hommage à l'espoir des migrants européens qui vinrent en Argentine au début du siècle dernier *El fulgor argentino. Club social y deportivo* (1998) présente les grands moments qui marqueront l'histoire de l'Argentine de 1930 à 2030. Ce spectacle qui fera salle comble sera également présenté à Barcelone en 2001.

⁸⁵ Confédération Générale de Travail de la République Argentine.

⁸⁶ Les femmes eurent une place décisive au sein des mouvements sociaux argentins. Voir *Mujeres en la sociedad argentina. Una historia de cinco siglos*, Dora Barrancos 2010:309-319.

⁸⁷ Pour une description des assemblées de quartier voir : *Nuevo país, nueva pobreza*, María del Carmen Feijoo, fondo de cultura económica, 2003, 129-134

⁸⁸ Le FREPASO (*Frente País solidario*) est un regroupement de plusieurs partis qui se forma en 1994. Le parti déclara sa dissolution suite à la crise de décembre 2001.

passagère. En laissant la loi de convertibilité active, comme il l'avait promis durant sa campagne, la situation économique du pays s'aggrava. En juin 2001, le gouvernement de Fernando de la Rúa demanda une aide complémentaire au FMI et aux banques privées mais cette mesure, qui sera appelée « *Megacanje* », n'empêchera pas la récession et la fuite des capitaux.

Le pays connu alors deux grèves générales votées par l'ensemble des syndicats. La première, fût votée le 9 juin 2000 et dura jusqu'à la fin du mois d'octobre de cette même année. Durant cette période, les chômeurs organisèrent des coupures de routes dans la périphérie de Buenos Aires. La deuxième, qui fût votée les 24 et 25 novembre 2000, isola Fernando De la Rúa à la tête du gouvernement. Le FEPASO se retira progressivement du gouvernement, l'UCR fût en proie à des disputes internes alors que dans le même temps le parti *justicialista* et une partie de la bourgeoisie commença à battre en retraite. Le ministre de l'économie⁸⁹, Ricardo Hipolito Lopez Murphy mis en place des mesures de coupe budgétaire⁹⁰ qui entraînèrent de nombreuses protestations. Il finit par renoncer au pouvoir et fût remplacé le 20 mars 2001 par Domingo Cavallo⁹¹ qui diminua les salaires des enseignants, des employés de l'Etat et des retraités de 13%.

Domingo Cavallo avait été ministre de l'économie sous Carlos Menem et bénéficiait d'une image populaire positive dans la classe moyenne puisqu'il était reconnu comme celui qui avait sorti l'Argentine de l'hyperinflation en 1989 (Bonnet 2007:302). Néanmoins, son image se dégrada lorsqu'il mit en place le *corralito*⁹² qui entraîna en partie l'évasion massive des devises. La fuite des dépôts sera d'environ 19.000 millions de dollars durant l'année 2001 dont 5 millions seulement pour le mois de novembre (Bonnet 2007:319). Cette course

⁸⁹ De 1999 à 2001, il fût ministre de la défense et au plus dur de la crise, en 2001 Fernando de La Rúa le fera ministre de l'économie alors qu'il avait promis durant sa campagne qu'il ne le choisirait pas.

⁹⁰ 2.000 millions de dollars au sein de l'administration publique dont une grande partie (5%) dans le financement des universités.

⁹¹ Domingo Cavallo avait été ministre de l'économie sous Carlos Menem est c'est lui qui avait mis en place la loi de convertibilité ce qui le rendit populaire dans la classe moyenne puisque dans la représentation populaire, il sortit l'Argentine de l'hyperinflation en 1989 (Bonnet 2007:302).

⁹² *Corralito* est en espagnol le diminutif de *corral* qui signifie enclos à animaux d'élevage. Ce terme fût utilisé pour la première fois pour définir la situation argentine par le journaliste économiste Antonio Laje dans une colonne qu'il avait faite dans le programme Daniel Hadad.

aux liquidités, poussa le gouvernement à limiter le retrait en banque à 250 dollars par semaine, c'est-à-dire 1000 dollars par mois ce qui se trouvaient alors être largement au-dessus du salaire moyen argentin de l'époque. Le *corralito*, qui était prévue pour durer 90 jours et qui restera en vigueur une année provoquera la panique au niveau financier et la chute du gouvernement de Fernando de la Rúa.

Le *corralito*, qui fût le point culminant de la crise, compliqua la vie quotidienne des Argentins tout en violant leurs droits patrimoniaux. Cette mesure affecta surtout les commerçants et les travailleurs informels mais aussi une grande partie de la classe moyenne. Les petits épargnants furent touchés de plein fouet quand l'état décida de geler les dépôts bancaires. Plus d'un million de petits épargnants perdirent leur économie alors que le Fond Monétaire International refusa d'éliminer une partie de la dette. Le chômage concernait alors 19% de la population ; un Argentin sur dix se retrouva sans pension de retraite ou de couverture de santé ; les hôpitaux se retrouvèrent sans financement ; et les écarts entre les riches et les pauvres ne firent que se creuser. La mise en place du *corralito* et la fin de la loi de convertibilité créa la panique chez les petits épargnants et représentera également une chute symbolique pour l'Argentine en tant que nation. L'équivalence entre le peso argentin et le dollar américain avait en effet pendant presque dix ans représentée une fierté nationale en symbolisant le fait que l'Argentine était un pays comparable aux Etats-Unis d'Amérique et par extension à l'Europe (Minujin et Anguita 2004:36).

DU CORRALITO A NESTOR KIRCHNER

Les deux dernières semaines de décembre marqueront une rupture définitive. Le 11 et le 12 décembre 2001, l'Argentine fût en proie à de nombreuses révoltes populaires. Les travailleurs, les étudiants, les petits commerçants, les épargnants, les voisins, les chômeurs organisèrent des *cacerolazos*, des *piquetes*, des *apagones* dans le grand Buenos Aires et les villes de l'intérieur afin de demander un changement de politique économique et sociale (Seoane 2004:452). Ces manifestations eurent une grande répercussion dans tout le pays et furent suivies de la 7^{ème} grève générale. Du 13 au 19 décembre des *saqueos*⁹³ furent organisés par des organisations de chômeurs dans des grandes surfaces telles que Carrefour, Coto mais aussi dans des banques.

Face à l'augmentation des violences et à la paralysie du pays le 19 décembre au soir, à 21h, Domingo Cavallo donna sa démission et l'état d'urgence fût décrété. Celui-ci rappela à la population la période terrible de la dictature et au lieu de créer une accalmie, elle intensifia les mouvements sociaux. Les *cacerolazos* défilèrent dans toutes les grandes villes et commencèrent à se regrouper devant les édifices publics. Les cris qui accompagnaient les bruits faits par le martellement des casseroles: - « *Qué boludos, qué boludos, el estado de sitio, de lo meten en el culo* » (tu peux te le mettre dans le cul ton état de siège)- signifiait clairement que le peuple dans la rue rejetait l'autorité du gouvernement.

La rébellion du *corralito* fût une période de solidarité inter-classe qui avait eu cours une seule fois dans l'histoire du pays ; à la fin de la dictature militaire. En l'an 2000, les *Pymes* (Commission des petites et moyennes entreprises) organisèrent une marche au congrès pour réclamer des mesures d'urgence. Ces marches furent suivies à Buenos Aires mais aussi à l'intérieur du pays (Seoane 2004). Durant cette manifestation, les groupes de la classe moyenne votèrent dans les assemblées de quartier (3000) de s'unir avec la classe populaire.

⁹³ Contrairement aux *saqueos* que connut l'Argentine en 1989, ceux de 2001 furent organisés comme des actes de protestations politiques. Ils ne furent pas pratiqués par les personnes les plus pauvres comme cela pouvait être le cas dans d'autres pays d'Amérique latine, mais par des travailleurs dont le pouvoir d'achat avait été complètement pulvérisé.

Cette révolte fût une manière pour la population de montrer son mécontentement, sa désillusion du pouvoir politique et de signifier une rupture citoyenne avec ce dernier (Bonnet 2007:251). Durant les manifestations, les slogans scandés par la foule appelèrent à une unification du peuple. Tous les exclus du système, les ouvriers et les chômeurs, les patrons de petites entreprises, les salariés et les femmes au foyer, etc., s'unirent autour des mêmes cris revendicatifs : « *piquete y cacerola, la lucha es una sola* » (piquete et cacerola, la lutte est la même); « *argentina, argentina, el pueblo unido jamas ser vencido* » (Argentine, Argentine, le peuple uni jamais ne sera vaincu) ou encore « *si este no es el pueblo, el pueblo, donde esta?* » (Si ça ce n'est pas le peuple, où est-il ?)

Classe moyenne et classe populaire formèrent pendant un temps une seule et même classe solidaire contre l'ensemble des partis politiques. C'est ensemble qu'ils sortirent dans la rue le 27 décembre pour demander le départ de tous les politiciens en se réunissant sous les cris de « *Que se vayan todos, Que no quede ni uno solo* » (qu'ils s'en aillent tous, qu'ils n'en restent plus aucun). Dans les cortèges des manifestants, ce ne sont pas les drapeaux politiques qu'ils sortirent mais le drapeau argentin, ce ne furent pas les chants des partis qui furent scandés mais l'hymne nationale, parfois entrecoupée d'un *Ar-gen-tina* ! Alors que les grandes villes du pays furent prises dans des combats de rues entre les policiers et les manifestants, Fernando de la Rúa annonça qu'il refusait de démissionner.

Les images des grands-mères de la place de mai, symbole argentin de la lutte pour les droits humains et de la démocratie, battues par les policiers furent un véritable choc pour une grande partie de la population. Le 27 décembre, en milieu de journée, le gouvernement décida de fermer une partie de la place de mai pour contenir les manifestants. La police continua de riposter par des tirs de bombes lacrymogènes et des tirs de balles réelles. La ville de Buenos Aires fût complètement paralysée et enveloppée de fumée, le congrès encerclé. A 16 heures de l'après-midi Fernando de la Rúa fit un discours sur la chaîne nationale pour annoncer qu'il allait discuter de manière ouverte avec

l'opposition. A 19 heures il annonça l'échec de ses discussions et sa démission. Il fuit la Casa Rosada⁹⁴, alors entourée de manifestants, en s'envolant par hélicoptère. Les manifestants retournèrent alors dans la rue mais cette fois-ci pour fêter le départ du président. Ces deux journées qui causeront la vie à 7 manifestants⁹⁵ et la chute du gouvernement ouvriront une période de confusion.

Les mouvements sociaux furent un des moyens d'actions mis en place par les citoyens argentins. L'autre passa par les urnes. Lors du vote de 2001 42% des personnes votantes votèrent blanc, annulèrent leur vote ou n'allèrent tout simplement pas voter. C'est ce que les Argentins nommeront *el vote bronca* (le vote de la colère)⁹⁶. Celui-ci peut se définir comme un rejet collectif, semi-spontané et massif d'une partie de la classe moyenne et de la classe populaire qui souffrirent de la crise (Bonnet 2007:147)⁹⁷.

L'année qui suivit le *corralito* ne fût pas une année de récupération. Les chiffres du chômage, de la pauvreté, des salaires, de la dette (132 000 millions de dollars) etc., furent les pires que connut l'Argentine depuis que les registres existent (Lindenboim 2010:41). Au début de l'année 2002, chaque Argentin devait 7 200 dollars en termes de dette et le salaire moyen était de 200 dollars. En novembre, les photos de deux enfants morts de faim dans la région du Tucuman ébranlèrent la société argentine toute entière et firent rapidement le tour du monde. L'Argentine fût face à la réalité de la crise dans ses termes les plus durs. L'image de l'Argentine comme un pays grenier du monde fût remplacée par une grande partie de la population par l'image d'un pays qui laisse mourir ses enfants. Les manifestations et les violences urbaines

⁹⁴ Siège du pouvoir exécutif argentin qui est situé au centre de Buenos Aires.

⁹⁵ Les coupables n'ont toujours pas été retrouvés. Entre le 19 et le 20 décembre mouraient 39 personnes dans tout le pays dont 9 personnes mineures.

⁹⁶ L'abstention et les votes blancs ne sont pas un acte de contestation nouveau. En 1963, alors que sont convoquées des élections qui donneront gagnant Arturo Umberto Illia, celui qui arrivera en seconde position sera le vote blanc utilisé par les péronistes pour manifester contre l'interdiction de leur parti. Aux élections législatives de 1997, le vote blanc représentera 21,8%, aux élections présidentielles de 1999 18,1% et à 26,3% en octobre de 2001 (Bonnet 2007:147). En 2001, le « *voto bronco* » sanctionnera plus l'UCR et le parti justicialiste que la gauche qui tripla ses votes (Bonnet 2007:384).

⁹⁷ Il réunit donc à la fois les *porteños* de la classe moyenne, les *porteños* producteurs agraires ou les chômeurs du grand Rosario. Des publicités, venant des mères de la place de mai ou d'organisation de chômeurs avaient été faites pour le « *voto bronco* ». On ne peut donc pas parler totalement d'un vote spontané mais comme le note Alberto Bonnet, ce vote est l'expression d'un rejet massif de la politique économique de l'état.

continuèrent tout au long de l'année 2002. Le 26 juin, deux jeunes Dario Santillan et Maximilinao Kosteki perdirent la vie dans une manifestation de *piqueteros*⁹⁸. Devant l'indignation populaire, Eduardo Duhalde appela des élections anticipées, et annonça qu'il ne se représentera pas à la présidence.

L'élection de Nestor Kirchner en 2003 fût synonyme du chemin de la normalité institutionnelle. Nestor Kirchner, quasiment inconnu des citoyens avant son élection en 2003, pris en compte les demandes populaires scandées lors des rebellions⁹⁹. Il prit également des mesures populaires en remettant au centre de sa politique la nécessité d'un Etat juste et droit. Il rénova la cour suprême de justice et ouvrit des procès contre la violation des droits humains au cours de l'ultime dictature.

Durant les premières années de la démocratie et durant les années du gouvernement de Carlos Menem, les personnes ayant participé à la dictature furent en effet toujours protégées par la loi. La loi d'amnistie dite de « Point final » fût votée en décembre 1986 par Raul Alfonsin. Le 4 juin 1987, Alfonsin fit passer la loi d'amnistie dite d'« Obéissance due », dont bénéficièrent notamment le capitaine Alfredo Astiz et le général Antonio Domingo Bussi. Carlos Menem ira plus loin en déclarant une amnistie générale pour tous les coupables durant la guerre sale.

Sous le gouvernement de Nestor Kirchner, la Cour suprême argentine votera en 2005 anti-constitutionnelles les lois d'amnistie ouvrant ainsi la possibilité de poursuites judiciaires contre les militaires ayant commis des crimes sous la dictature. Antonio Domingo Bussi sera condamné à la réclusion à perpétuité en 28 août 2008 et l'ange blond de la mort, Alfredo Astiz, sera condamné le 26 octobre 2011 à la réclusion à perpétuité après 22 mois de procès. Le 6 juillet

⁹⁸ Cette manifestation, où également 33 personnes seront blessées par balles, sera appelée plus tard le « massacre de Avellaneda ». Avellaneda est une ville qui se trouve dans la province de Buenos Aires. Elle fût ainsi nommée en l'honneur du président argentin Nicolas Avellaneda qui gouverna l'Argentine de 1874 à 1880.

⁹⁹ Carlos Menem se présenta également lors de ces élections. Il obtint 27% des voix au premier tour. Il décida d'abandonner les élections. Les sondages le donnaient perdant et il reçut des menaces de mort s'il se présentait.

2012, après six mois de délibération, ce sont les dictateurs Rafael Videla et Reynaldo Benito Bigone qui sont condamnés pour l'enlèvement d'enfants de disparus.

Economiquement, le gouvernement de Nestor Kirchner entreprit une prise d'autonomie face au Fond Monétaire International en remboursant une partie de la dette. Grâce à l'augmentation du prix international des aliments, principale exportation de l'Argentine, une partie des « nouveaux pauvres » purent accéder de nouveau au style de vie de la classe moyenne. Ce qui fera gagner le parti par trois fois, c'est bien entendu une meilleure gestion politique et économique mais c'est aussi un discours qui donna une place particulière à la nation argentine, sa jeunesse et la classe moyenne. Pour Ezéquiél Adamosky, aucun président de l'histoire de l'Argentine n'avait mis tant la classe moyenne au centre de ses discours (2009:474). On retrouve également des références à *l'époque d'or* de l'Argentine, la migration européenne, la redistribution des richesses¹⁰⁰, etc. Nestor Kirchner proposa de « refonder la patrie », « reconstruire un pays normal » et faire de la solidarité une fierté nationale.

Dans la réalité, depuis 2001, l'Argentine a vu son chômage diminuer et son système économique se normaliser. Néanmoins, la population connut une dévaluation de 300% de son pouvoir d'achat. Si la classe moyenne a retrouvé sa vitesse de croisière et que Christina, la femme de Nestor Kirchner aujourd'hui au pouvoir pour un deuxième mandat, parle de la volonté d'en finir avec l'injustice sociale, aujourd'hui l'Argentine compte 20 millions de pauvres et 8 millions d'indigents. De plus, l'agence Fitch vient de baisser la note économique générale de l'Argentine, la mettant dans la catégorie des pays en défaut de paiement, ce qui, comme le rappelle la journaliste Mathilde Damgé ne peut que réveiller le souvenir des heures sombres de 2001 (2012).

¹⁰⁰ Voir le site du Ministère du travail argentin : www.trabajo.gov.ar/prensa/documentos/discurso_presidente.doc

LES DIX ANS DU GOUVERNEMENT DE CARLOS MENEM ET LA DIVISION DE LA CLASSE MOYENNE

Comme je l'ai souligné toutes les personnes faisant partie de la classe moyenne ne furent pas touchées de la même manière par la mise en place des politiques néolibérales. Durant le gouvernement de Carlos Menem, les « perdants » ne trouvaient plus les références traditionnelles qui leur permettaient de composer leurs identités mais la différence se fit de manière très nette selon la catégorie professionnelle. Par exemple, les personnes travaillant pour l'Etat sont celles qui vécurent le mieux. Elles furent néanmoins également touchées par les coupures de budget de l'Etat, les impôts à la consommation, etc. Les petits producteurs urbains et ruraux ainsi que les personnes qui occupèrent des emplois de services, les professions indépendantes furent également touchées par la crise et plus particulièrement par le gel de leur épargne lors du *corralito* (Bonnet 2007:396).

La mise en place du système néolibéral entraîna une restructuration du marché du travail vecteur d'une augmentation importante des inégalités. Premièrement, par la mise en place d'une flexibilité salariale toujours plus importante. Les personnes sous-employées furent en constante augmentation : 8,5% entre 1991-1993 ; 11,8% entre 1994-1996 ; 13,3% entre 1997-1998 et 15,5% entre 1999-01. Le nombre de travailleurs sur-employés, c'est-à-dire le nombre de personnes travaillant plus de 45 heures par semaine, augmenta également régulièrement. Deuxièmement, les patrons de petites entreprises durent se convertir au nouveau système monétaire ou faire banqueroute. Ainsi, 2500 entreprises fermèrent leur porte entre 1995 et 2001 (Bonnet 2007:325).

Durant cette période, les Argentins durent faire face à deux phénomènes nouveaux : l'augmentation du travail précaire¹⁰¹ et le chômage. Le chômage passa de 7,6% en 1991 à 15,4% en 2001 et toucha particulièrement les personnes à faible qualification et celles qui travaillaient dans les services et l'industrie. Les personnes qui purent garder leur emploi ont quant à elles dû affronter de

¹⁰¹ Les personnes qui ont un travail précaire ne touchent pas d'aide sociale.

nouveaux contrats de travail temporaire mis en place dès 1991. L'écart de revenus entre les pauvres et les riches se fit quant à lui abyssale. En 1974, à Buenos Aires et sa banlieue 10% des plus riches avaient un revenu 12,3% plus important que ce qu'avaient les 10% des plus pauvres. En 1989, la brèche avait augmenté de 23,1 fois. En 2001, année de la crise, les plus riches gagnaient 33,6 fois ce que gagnaient 10% des moins fortunés.

Les dix ans de gouvernement de Carlos Menem changèrent ainsi totalement la pyramide sociale en affectant principalement une tranche spécifique de la classe moyenne. Ceux qui perdirent le plus furent « la classe moyenne autonome », c'est-à-dire les petits industriels et commerçants, les employés administratifs et les vendeurs (Seoane 2004). La pyramide de la structure sociale de l'Argentine faite par Artemio Lopez et Martin Romeo, donne à voir les changements importants qu'ont connu cette catégorie sociale. En 1974, le nombre de personnes pauvres et indigentes représentait 6% de la population, en 2004, 42% de la population argentine faisaient partie de cette catégorie. Selon la sociologue argentine Susana Torrado le pourcentage des personnes qui faisaient partie, objectivement, de la classe moyenne passa de 47,4% en 1980 à 38% en 1991. Les personnes ne faisant plus partie de la classe moyenne se retrouvèrent clairement dans le groupe des pauvres et des indigents puisque le pourcentage des personnes faisant partie de l'élite, 1% de la population argentine, resta stable.

1. TABLE : Artemio Lopez y Martin Romeo, *La declinación de la clase media argentina : transformaciones en la estructura social (1974-2004)*

Source: Ezequiel Adamovsky, *Historia de la clase media argentina.*, p 425

Face à ces changements objectifs, la perception subjective des individus faisant partie de la classe moyenne changea également. En 1974, 93% de la population se sentaient appartenir à la classe moyenne, en 2004 ils n'étaient plus que 56%¹⁰². Cette chute fût économique, politique, sociale et symbolique. La mise en place de la politique ménémiste entraîna en effet un traumatisme subjectif pour la classe moyenne. En quelques décennies, la « communauté imaginée » de l'Argentine construite à *l'époque d'or* s'effondra et c'est surtout la classe moyenne qui vécut la « chute vertigineuse » (Minujin et Anguita 2004:18, 19).

¹⁰² La classe moyenne est souvent subdivisée entre la classe moyenne basse, la classe moyenne-moyenne et la classe moyenne haute. Je ne prends pas en compte ces sous-divisions dans cette thèse car celle-ci ne porte pas sur la classe moyenne argentine.

2. ENCART : *Que se vayan todos*, 2003, La Mosca tsé-tsé, groupe argentin

¿Que pasó?
¿dónde fué la risa ?
¿qué pasó ?
¿quién se la llevó ?
sin querer
nos volvimos parias
sin poder
ni confiar en Dios
Y ahora que
ya no hay tanta prisa
por llegar
a ningún lugar
como hacer
cuando todo cae
y nada es
como lo soñas
Yo ya sé
que todo es mentira
pero sé
que te tengo a vos
Que se va´
que se vayan todos
que se va´
que se vayan ya
que se va´
que se vayan todos
que se vá
que se vayan ya
Nos hacen creer
que todo es en vano
luchar por cambiar
no tiene razón
si la ilusión
va pintada de negro
habrá que pintar
pa´ cambiarle el color
Yo ya sé
que todo es mentira
pero sé
que te tengo a vos

Malos presagios
nuestra fatalidad
falsas promesas
que no aguanto más
se siente olor a mierda
donde quiera que busques
que se vayan todos
solo quiero que
Que se va´
que se vayan todos, ect.

3. ENCART: La clase media no se rinde.



CHAPITRE VIII

LA CRISE, LA CLASSE MOYENNE ET LES GENRES

UNITÉ FAMILIALE, GENRES ET CLASSE MOYENNE ARGENTINE

L'unité familiale est une unité de production qui peut-être définie comme :

« Une institution sociale inscrite au sein des nécessités humaines universelles : la sexualité, la reproduction et la subsistance quotidienne. Les membres partagent un espace social défini par des relations de parenté, de conjugalité et de pater-maternité. On parle donc d'organisations sociales, d'un microcosme de relations de production, reproduction et distribution avec ses propres structures de pouvoir et des composants idéologiques¹⁰³ et affectives fortes. » (Jelin 2005)

Cette unité qui est basée sur la division sexuelle du travail se maintient par le biais de liens amoureux mais ceux-ci ne furent pas toujours de mise entre les individus formant une famille¹⁰⁴. Comme le note l'historienne argentine Dora

¹⁰³ J'utiliserai le terme d'idéologie en suivant la définition donnée par la sociologue argentine Susana Torrado, c'est-à-dire comme « synonyme d'idéationnel, de système de configuration des idées, éléments culturels qui peuvent correspondre à un groupe social, à une ambiance géographique, à une époque, etc. C'est-à-dire que le concept ne se limite pas aux idéologies politiques » (2005:127)

¹⁰⁴ Pour une révision des différentes théories quant à la construction familiale chez les humains voir (Meler 2010)

Barrancos, les mariages chrétiens étaient privilégiés dans la perspective de préserver la « race blanche »¹⁰⁵ (2010:29). Les mariages étaient ainsi surtout arrangés dans les familles de l'oligarchie afin de contrôler la transmission d'un patrimoine.

Toujours selon Dora Barrancos, le mariage romantique en Argentine, qui devint par la suite la raison essentielle dans le choix de partenaire¹⁰⁶, fût d'abord une pratique des classes pauvres (Barrancos 2010:35). Cet amour, mélange d'*éros* et d'*agapè*, s'est instauré progressivement comme le lien permettant la construction de l'unité familiale. L'amour filial entre générations, la *strogé*¹⁰⁷, s'est renforcé lors de la transition démographique. La diminution des décès de nouveaux nés ou d'enfants en bas âge favorisa en effet la construction d'un lien affectif entre parents et enfants basé sur le respect.

Ces changements ont eu une grande répercussion sur la production des subjectivités des genres qui se construisit de manière différenciée selon le sexe des individus. En Amérique Latine comme en Argentine, la subjectivité féminine est basée sur un échange affectif exclusif envers les enfants¹⁰⁸. A partir de cette époque, les femmes seront décrites comme des êtres sensibles, les garantes d'un « empire de sentiments » alors que les hommes, aux « passions froides » (Torrado 2005), seront décrits comme les garants de la rationalité. Alors que l'unité de production se trouvera progressivement déplacer à l'extérieur de l'unité familiale, les femmes furent réduite à prendre en charge le secteur privé et intime de l'unité familiale (Burin 1998). Elles intégrèrent

¹⁰⁵ Néanmoins, comme le note Dora Barrancos, à cette époque une loi de « corruption d'amour » existait afin de permettre la libération d'esclaves noires, surtout lorsque celles-ci avaient des descendances avec leur « maître ».

¹⁰⁶ La population indienne en Argentine représente aujourd'hui treize groupes différents qui représentent 1 % de la population totale (*Mujeres Latinoamericanas en Cifras, Tomo comparativos, 1995*). Très peu de données sont disponibles sur la façon dont était construite l'unité familiale des indiens vivants en Amérique du sud avant la colonisation. De plus les indiens qui ont survécus aux différents génocides ne gardèrent pas de construction familiale spécifique (Dore 1997). L'unité familiale que l'on retrouve aujourd'hui en Argentine découle donc de la colonisation espagnole.

¹⁰⁷ De nos jours, le terme d'amour filial est utilisé pour parler de l'amour partagé entre les membres d'une même famille, *philia* signifie en grec l'amour que l'on peut ressentir pour un ami.

¹⁰⁸ Les enfants en échange contracte une dette: celle de la gratitude. En effet, comme le note la psychologue argentine Mabel Burin, le travail maternel implique une « dette, personnelle, unique et non transférable » qui se mesure « seulement à travers la prestation de services affectifs » et qui se fonde principalement sur les liens amoureux (1998).

subjectivement la « morale maternelle » comme une condition naturelle. Leur rôle fût dès lors de répondre aux demandes émotionnelles familiales. Cette vision stéréotypée qui superpose la féminité à l'espace privé et la masculinité à l'espace public se renforcera à l'avènement du système capitaliste alors que l'enfermement des rôles féminins et masculins dans des rôles spécifiques sera soutenu par la législation. En effet, les différents gouvernements votèrent des lois obligeant les individus à suivre un modèle familial précis.

La famille en tant qu'unité nucléaire ne pouvait qu'être formée par un couple hétérosexuel avec des enfants¹⁰⁹. La mise en place du système légal de la *patria potestad*, où le père avait pouvoir d'autorité sur sa femme et ses enfants et était le représentant légal de sa famille¹¹⁰, firent des femmes les subordonnées des hommes (le père, le frère ou le mari) alors que les rôles sexués de « père-mari-chef de foyer » pour les individus de sexe masculin et de « mère-épouse-femme au foyer » pour les individus de sexe féminin¹¹¹, furent transformés en idéal social. Ainsi, le code civil qui définit les rôles des femmes et des hommes dans la partie des « droits de la famille » en 1869 consacrait le mariage religieux, monogame, indissoluble et réaffirmait la famille patriarcale en appuyant sur le rôle de l'homme en tant que personne ayant l'autorité vis-à-vis de son épouse et vis-à-vis de ses enfants.

Il faudra attendre le début de la démocratie pour que l'unité familiale change socialement et légalement. A la fin de la dictature, beaucoup de femmes qui avaient fui l'Argentine durant la dictature, revinrent en Argentine avec des idées féministes qu'elles avaient acquies à l'étranger (Barrancos 2010:272). La place des femmes ainsi que la perception de la construction des couples et de la famille changea alors progressivement. Dans les années 1990 et 2000, le nombre de personnes vivant en union libre augmenta de 13,6% à 21% (Jelin

¹⁰⁹ Il n'existe cependant pas de définition universelle de la famille. Celle-ci peut prendre de multiples formes et peut être entendue en tant que famille nucléaire, composée de parents ayant un lien biologique, mais peut aussi inclure d'autres types de lien de parenté, voire des amis.

¹¹⁰ A la fin du XIX^{ème} siècle, seul le veuvage leur permettait d'acquies les mêmes droits que les hommes (Dore 1997).

¹¹¹ Une des transformations importantes au sein de la dynamique familiale est celle de l'apparition d'hommes seuls qui vivent avec leur(s) enfant(s) (2,9% en 2001) et de l'augmentation du nombre de familles recomposées sans pour autant que celles-ci aient une validité juridique (Jelin 2005)

2005). Les jeunes de la classe aisée commencèrent également à quitter le foyer parental sans pour autant former une union consensuelle ou se marier¹¹² (Jelin, 2005). Aux foyers familiaux où se regroupaient en général trois générations (qui représentent encore 20% des foyers), se substitua progressivement, des logements où vivaient des personnes seules¹¹³.

Dans le même temps, les différents gouvernements votèrent une législation progressive. En 1985, fût votée la fin de la *Patria Potestad* et donc l'égalité des sexes dans le droit familial. En 1987, ce sont les hommes et les femmes qui gagnèrent en liberté lorsque le droit au divorce fût adopté. Les premiers débats au parlement argentin pour appliquer le droit au divorce se produisirent en 1932 (Barrancos 2010:132-171) et fût voté en décembre 1954. Toutefois, le gouvernement militaire qui prit le pouvoir en septembre 1955 dérogea à cette loi (Torrado 2005:180) tout en permettant le divorce par consentement mutuel en 2001. Celui-ci reste néanmoins encore peu pratiqué : 3,9% en 1960 ; 4,8% en 1991 et 4,8%. Dans le prolongement du droit au divorce, fût votée en 1995 la suppression du délit d'adultère (Barrancos 2010:295).

En 2003, fût passée la loi assurant l'accès aux méthodes contraceptives des femmes, et la possibilité pour des personnes de même sexe de s'unir civilement. L'avortement¹¹⁴ est légal depuis 2012, année où fût également votée la reconnaissance du *fémicide* et le droit aux changements de sexe. Les femmes sont aujourd'hui des citoyennes¹¹⁵ et des sujets à part entière néanmoins, les requis sociaux de la féminité et de la masculinité impliquent toujours de fortes inégalités sur le marché du travail.

¹¹² Cette pratique n'est celle que des secteurs élevés de la société étant donné que vivre seul à un coût. C'est de plus, une pratique plus masculine (des célibataires ou des divorcés) que féminine (souvent des veuves) (Jelin 2005).

¹¹³ La conception des étapes de la création d'une unité familiale est pourtant toujours basée sur trois étapes différentes. Avant de former un foyer, les individus passent par une période de concubinage, puis au mariage et ensuite seulement le couple pourra avoir des enfants. Les femmes vivant seules avec leurs enfants furent décrites dans les années 1950 comme des familles « non traditionnelles », un « nouveau phénomène », une « anormalité » ou un « mal social » par certains chercheurs (Dore 1997). De nos jours cette pratique est acceptée mais est plus fréquente chez les hommes que chez les femmes.

¹¹⁴ Lors du mariage, les femmes argentines ont la possibilité comme en Espagne de garder leur nom de famille. Elles peuvent faire suivre leur nom de l'article 'de' suivi du nom de leur mari (*Mujeres Latinoamericanas en cifras, Tomo Comparativo, 1992*).

¹¹⁵ Les femmes obtinrent le droit de vote durant la première présidence de Juan Domingo Perón en 1947.

GENRES, CLASSE MOYENNE ET ACTIVITÉ SALARIALE EN ARGENTINE

La réalité familiale en Argentine ne s'est jamais totalement superposée à la dichotomie du « père-mari-chef de foyer » et « mère-épouse-femme au foyer¹¹⁶. Durant la période coloniale et précapitaliste, les femmes (indiennes et immigrées) participaient par exemple au travail agricole. Elles étaient aussi servantes, laitières ou nourrices (Barrancos 2010:139-148). Néanmoins, l'encadrement de leur possibilité de travail par la loi a pu laisser penser que celles-ci n'avaient jamais travaillé car le droit de travailler leur fût accordé légalement en 1926. A partir de cette époque les femmes entrent dans les commerces, les bureaux ou encore les usines et purent dès lors disposer de leurs biens et toucher leur salaire.

Plus tôt que dans tous les autres pays d'Amérique Latine, on retrouve en Argentine toutes les caractéristiques (l'industrialisation, l'urbanisation, l'augmentation du niveau d'étude et la diminution du nombre d'enfants) conduisant à une augmentation du travail féminin. Néanmoins, celui-ci ne fit que décroître dans la première moitié du XIX^{ème} siècle. Il passa de 59% en 1869 à 27% en 1914 pour atteindre son niveau le plus bas dans les années 50 (Torrado 2005:210).

Socialement, il fût en effet mal perçu pour une femme de travailler. C'était une *anormalité* qui conduisait au *désordre social*. Ainsi, les femmes travaillant, qui faisaient en grande partie de la classe populaire¹¹⁷, furent décrites jusque dans

¹¹⁶ De plus, avant 1869, la plupart des foyers ne comptaient pas d'homme ce qui implique que la majorité des femmes sont les chefs de foyer dans 52% des foyers; 55% des foyers non conjugaux et 83% des foyers incomplets. De plus 45% des femmes chefs de foyer était célibataires (Torrado 2005:463).

¹¹⁷ Aujourd'hui c'est néanmoins les individus faisant partis de la classe populaire qui sont le plus attachés aux stéréotypes du genre (Geldstein 2004). Les femmes de la classe moyenne ou de

les années 30 comme des *hybrides dégénérées* qui manquaient à leur *devoir naturel* de mère et d'épouse (Lobato 2000). Rester à la maison pour s'occuper des enfants et du foyer fût un exemple de réussite sociale pour les familles de la classe moyenne et d'élite. Elles furent également restreinte légalement à préserver une fonction de mère et d'épouse. Ce n'est seulement qu'en 1974 qu'une loi leur accordant la complète égalité avec les hommes fût votée. Son application n'empêcha pourtant pas la construction de niches économiques spécifiques et l'inégalité au niveau des salaires selon le sexe des individus.

De nos jours, en Amérique latine, les femmes sont encore enfermées dans des rôles économiques auxiliaires qui les contraignent à rester subordonnées à leurs maris et les rendent plus vulnérables à la pauvreté que les individus de sexe masculin (Bellone Hite et Viterna 2005). Cette pauvreté se traduit par une augmentation du nombre de femmes « cheffe de foyer »¹¹⁸ alors que leur salaire est moindre que celui des hommes.

La modification au niveau subjectif est plus difficile à se faire. L'idéologie du genre, partagée par les hommes et les femmes, est gouvernée par des facteurs culturels et structurels qui influencent en effet la manière dont les femmes et les hommes perçoivent leur rôle en dépit des évolutions socio-économiques. Le rôle du chef de famille n'est pas seulement lié au salaire. Il s'inscrit au cœur des subjectivités individuelles et est dû aux attentes de l'autre partenaire aussi bien qu'à l'attachement des individus dans leur rôle respectif¹¹⁹ : «Les travaux relatifs aux ressources révèlent seulement une partie limitée de l'image. La division du travail dépend aussi des maris et des épouses, des attitudes et des cognitions sur les rôles, mais également s'ils ont assumé la responsabilité d'être un fournisseur ou d'un soutien de famille » (Crouter et al. 1999).

l'élite sont de plus celle qui peuvent employer quelqu'un pour prendre en charge les travaux domestiques, ce qui leur permet d'avoir une activité salarié.

¹¹⁸ Célibataire ou en situation monoparentale.

¹¹⁹ Selon Steven Hitlin et Jane Allyn Piliavin la relation entre les valeurs du travail et le genre ne serait pas apparente sans prendre en compte une autre structure sociale comme celle de l'éducation: «Le sexe n'affecte pas les valeurs du travail directement, mais le sexe influe sur les valeurs initiales qui ont à leur tour un effet de sélection sur le niveau d'éducation, un processus qui permet d'expliquer une partie de la stratification des sexes dans la population active» (2004).

Ainsi, les femmes « cheffes de foyer », ne se considèrent pas comme telles (Jelin 2005) alors que les deux sexes conçoivent le travail des femmes comme un travail auxiliaire et ce, même si elles sont la principale ressource financière de la famille. De plus, en Argentine, les femmes ne voient pas toujours dans leur travail une opportunité de se réaliser individuellement. Le travail salarié est encore bien souvent pour elle une simple opportunité d'aide financière à la famille. Elles se déclarent ainsi sans activités lorsqu'elles sont au chômage et lorsque leur mari parvient de nouveau à subvenir aux besoins financiers de la famille, elles laissent leur emploi : 19,1 % de femmes devinrent économiquement actives lorsque leur mari avait perdu leur emploi contre 9,4 % lorsque leur mari garda leur emploi (Bayón 2002:152). L'image traditionnelle du masculin et du féminin est aujourd'hui encore très forte en Argentine où les normes sociales continuent d'exercer une pression sur ces dernières afin que celles-ci s'occupent des enfants et du travail ménager. Cette pression existe aussi sur les hommes qui se doivent de conserver socialement leur statut de « chef de foyer ».

Il existe ainsi un manque de concordance entre les représentations culturelles, les nouvelles normes et pratiques familiales (Arriagada 2002). L'image prédominante reste celle de l'homme en tant que « chef de foyer » comme pourvoyeur financier principal, fort et autoritaire, et celle de la femme comme épouse et mère empreinte d'affectivité, de tendresse et d'amour (Ferriera, 2004).

LES CONSÉQUENCES DE LA CRISE SUR LES SUBJECTIVITÉS DES GENRES

Les crises économiques sont en général favorables à la visibilité des femmes dans le marché du travail puisque la contribution financière de celles-ci est nécessaire afin de pallier la diminution des capacités économiques des hommes que ce soit au sein de la classe populaire ou de la classe moyenne. En Argentine, dès le début des années 1990, le salaire d'une seule personne ne fût plus suffisant pour satisfaire les besoins basiques alors que l'exclusion permanente ou temporaire du « chef de foyer », en général l'homme, du marché du travail faisait tomber une famille dans la pauvreté. L'entrée des femmes sur le marché du travail a permis à la fois d'augmenter les revenus devenus insuffisants mais également d'assurer une sécurité durant la période où la stabilité de l'emploi n'était plus de mise¹²⁰.

Ainsi, la crise économique de 2001 n'a pas touché de manière égale toutes les classes sociales et n'a pas eu les mêmes répercussions en termes d'emploi selon le sexe des individus. Jusqu'à son éclatement en décembre 2001, le taux de femmes au travail en Argentine resta faible et assez constant dans le temps. Il passa de 20 % en 1970 à 27,9 % en 1990 (*Mujeres Latinoamericanas en Cifras, Tomo Comparativo, 1995*)¹²¹. Des années 1990 aux années 2000, cette augmentation fût quant à elle trois fois plus rapide : 27,9 % en 1990 à 38,4 % en 2000 (CEPAL. ECLA 2002). Malgré l'augmentation de la pauvreté et du chômage, la participation des femmes au marché du travail - qu'elles soient avec un haut niveau d'éducation, jeunes ou célibataires, ou mariées avec des enfants - ne fit que croître.

¹²⁰ Durant cette période, c'est la participation de tous les membres qui fût requise. Des années 1980 à 2000, le travail des enfants (moins de 14 ans) a augmenté pour les filles de 33,4 % à 43,6 % mais a diminué chez les garçons passant de 73,7 % à 64 % (CEPAL. ECLA 2002).

¹²¹ Les chiffres donnés dans ce chapitre et au chapitre suivant en ce qui concerne l'emploi ont des sources différentes. Les pourcentages de ces documents ont pour source l'EHP (Encuesta Permanente de Hogares) de l'INDEC (Instituto Nacional de Estadística y Censo de la República de Argentina) qui ne prend en compte que la ville de Buenos Aires et les 19 agglomérations qui l'entourent. Cet ensemble est entendu comme El Gran Buenos Aires et contient un tiers de la population, environ 36 millions de personnes, concentrées sur seulement 0,2 pourcent du territoire argentin.

En ce qui concerne le taux de chômage, il existe une disparité entre les hommes et les femmes. Le chômage des femmes passa de 7,3 % en 1990 à 13,8 % en 1999 alors que pour la même période celui des hommes passa de 7,4 % à 16,9 % (Barrancos 2010:302). Ces deux augmentations sont à examiner d'une manière distincte. En effet, pour les hommes cette augmentation correspond à des licenciements massifs alors que pour les femmes il correspond à leur grande difficulté à rentrer sur le marché du travail (Bayón 2002). Malgré les chiffres, ce sont donc les hommes et non les femmes qui ont dû faire face à une augmentation du chômage et à une augmentation plus grande de la précarité de l'emploi. Ainsi, durant ces années le nombre de femmes sur le marché du travail augmenta (24,1 % en 1980 à 38,4 % en l'an 2000) alors que celui des hommes diminuait (71,1 % en 1980 à 67,7 % en l'an 2000) (CEPAL. ECLA 2002).

Pour ce qui est de la précarité de l'emploi¹²², si elle est restée importante chez les femmes, elle augmenta plus rapidement chez les hommes pour finir à une quasi parité à la fin des années 1990 (voir table ci-dessous). La crise économique a atténué la différence de la place des femmes et des hommes sur le marché du travail par une augmentation du taux de chômage et par l'insécurité du travail plus importante chez ces derniers alors que les Argentins avaient pour référence un marché du travail à peu près stable où l'homme en tant que « chef de famille » pourvoyait aux besoins économiques du foyer.

¹²² Un emploi précaire est considéré comme tel lorsqu'une personne travaille involontairement à temps partiel ou moins de 35 heures par semaine (Bayón 2002).

2. TABLE : Emplois précaires, travailleurs à leur compte et sans-emplois selon les genres, 1990-2000.

| | 1990 | | | 2000 | | |
|------------------------|--------|--------|-------|--------|--------|-------|
| | Femmes | Hommes | Total | Femmes | Hommes | Total |
| Emplois non précaires | 45,7 | 52,4 | 49,9 | 38,6 | 43,00 | 41,2 |
| Emplois précaires | 25,9 | 19,4 | 21,7 | 29,4 | 24,00 | 26,2 |
| Salariés à leur compte | 21,3 | 22,1 | 21,8 | 13,7 | 18,4 | 16,5 |
| Sans emploi | 7,1 | 6,3 | 6,6 | 18,4 | 14,6 | 16,2 |

Source : Bayón 2002

Le changement du marché du travail entrainera un changement du modèle familial nucléaire basé sur le salaire unique du père-mari. De 1980 à 2000, le modèle familial avec un seul pourvoyeur économique baissa de 74,5% à 54,7% alors que le modèle avec deux pourvoyeurs économiques augmenta de 25,5% à 43,3% (Jelin 2005).

Les conséquences de cette restructuration ont été importantes quant au bien-être des individus et ce sont surtout les hommes, dont la base identitaire est basée sur le rôle de « chef de foyer », qui ont eu le plus de mal à vivre ces changements. La construction de l'identité masculine rend en effet la perte du travail rémunéré plus difficile pour ces derniers (Willott et Griffin 1997). L'étude de Brendan Burchell montre en outre que ce n'est pas tant la division entre travailleurs ou chômeurs qui apparaît le plus problématique mais l'insécurité du marché du travail qui génère un stress psychologique chez les hommes à cause

de leur impossibilité de remplir leur rôle du genre (2011). De plus, la restructuration du système économique et la désarticulation du système social ne permis plus aux Argentins de retrouver les valeurs qui formaient leur conception du travail, c'est-à-dire la possibilité d'une évolution sociale. Ceci eût pour conséquence une augmentation de l'anxiété et de la dépression pour les hommes liées à une baisse de statut et donc de l'auto-estime (Bayón 2002).

Cette conception fluctue néanmoins selon la classe sociale¹²³. Les hommes de la classe populaire connaissaient déjà une situation précaire sur le marché du travail. Depuis toujours, ils durent affronter un chômage plus long et un retour à l'emploi difficile. Les hommes de la classe moyenne virent la perte de leur travail comme une fracture importante car leur niveau d'études rend plus difficile un retour à l'emploi. Avant la crise, ils étaient de plus bien rémunérés et avaient une possibilité d'évolution sociale mais durant la crise, leur statut a baissé et ils ont dû affronter de nouvelles conditions qui se rapprochent des conditions vécues par la classe populaire. Les hommes de la classe moyenne tendent ainsi à faire une différence plus importante entre le travail stable et non stable alors que les nouvelles conditions salariales semblent moins affecter les hommes de la classe populaire. Ainsi, si avoir un travail est fortement lié à un sentiment de dignité pour les hommes de la classe moyenne et de la classe populaire, les hommes de la classe moyenne semblent s'être sentis plus humiliés en cherchant du travail quand il n'y en avait pas (Bayón 2002).

Cette différence de perception face aux changements salariaux entre les hommes de la classe populaire et ceux de la classe moyenne peut être rapprochée de la conception du travail des femmes. À la différence des hommes, l'alternative économique pour les femmes fût de trouver un emploi à temps partiel ou d'exercer un emploi au sein du foyer afin de rendre compatibles le travail productif et le travail reproductif. Ainsi, si le nombre de femmes entrant sur le marché du travail a augmenté, leur référence au travail est tout autre que celui des hommes. Les processus de socialisation étant différents selon les genres, elles ressentent moins de culpabilité et/ou de honte devant

¹²³ Mais aussi du statut de la famille, de la génération ou tout simplement de la référence à l'emploi.

l'impossibilité de soutenir financièrement leur famille. Être le « chef de foyer » reste un des fondements de l'identité masculine et ce malgré le changement dû au nouveau système économique. Cette résistance idéologique aux changements peut s'expliquer par les conséquences négatives, en termes de bien-être, qu'une désorganisation des rôles peut avoir sur les individus. Dans cette perspective, en ce qui concerne la perte d'emploi, ce sont les hommes qui semblent les plus sensibles puisque le rôle de « chef de foyer » est une des caractéristiques principales de la construction de leur identité alors que les femmes ont la possibilité d'avoir des sources d'identités alternatives (Loscocco et Spitze 2007).

Le travail des femmes peut ainsi avoir un impact sur leur statut social mais ne pas changer les échanges sociaux des genres et renforcer l'asymétrie du système du genre et ce même lorsqu'elles acquièrent un travail salarié et donc améliore leur situation économique (Tienda et Booth 1991). Ainsi, lorsque les femmes gagnent autant ou plus que leurs conjoints ou lorsque leurs conjoints sont sans emploi, elles continuent à faire la majorité du travail ménager (Menjívar 1999). Les hommes de toutes classes sociales confondues eux ne s'impliquent que très peu dans le travail domestique. Si les hommes participent aux travaux ménagers, cette participation est moindre en nombre d'heures et est perçue comme une aide ou une collaboration qui n'implique ni obligation ni constance. Lorsque le salaire le permet les familles paient des femmes pour faire le ménage, lorsque le salaire ne le permet pas et que les femmes doivent travailler, ce sont souvent les filles aînées ou des parentes qui aident à prendre en charge le travail ménager (Ferreira, 2004). Néanmoins, pour Irma Arriagada, en Amérique Latine, la division du travail semble s'éloigner du modèle traditionnel et être à un niveau transitionnel car les hommes participent à l'éducation des enfants (2002) mais le travail domestique reste lui l'apanage des femmes.

PARTIE III

MIAMI ET BARCELONE.

**DIFFÉRENCES ET SIMILITUDES DE
DEUX CONTEXTES D'IMMIGRATION ARGENTINE**

CHAPITRE IX

LES LATINOS-AMERICAINS AUX ÉTATS–UNIS ET EN ESPAGNE

L'IMMIGRATION LATINO-AMÉRICAINNE AUX ÉTATS-UNIS ET EN ESPAGNE

Les Etats-Unis et l'Espagne sont deux pays différents de par leur situation géographique, leur histoire, leur position au sein de l'économie mondiale, leur constitution en tant que nation et aussi leur histoire migratoire. En effet, les Etats-Unis ont toujours été un pays récepteur d'immigrants alors que pour l'Espagne l'immigration internationale est un phénomène récent. Si pour le premier, les Etats-Unis, la migration des colons européens et la migration forcée par le biais de l'esclavage ont été constitutives de la nation moderne au XVIIIème siècle, pour l'autre, l'Espagne, l'immigration internationale est surtout apparue dans les années 1980 après l'avènement de la démocratie. Cependant, au début des années 2000, ces deux pays connaîtront en même temps une augmentation de l'immigration.

L'arrivée en plus grand nombre d'immigrants en Espagne et aux Etats-Unis n'est pas propre à ces deux pays puisque, durant les années 2000, le nombre d'immigrants dans le monde a augmenté dans de nombreux pays. Ce qui les rapproche, c'est la provenance des immigrants. En effet, au cours des années 2000, les Etats-Unis et l'Espagne ont connu en même temps une augmentation importante des immigrants venants des pays latino-américains.

Ainsi, en 2004, le pourcentage d'immigrants Latino-américains aux Etats-Unis et en Espagne était à peu près similaire puisqu'ils représentaient 12 % de la totalité des immigrants aux Etats-Unis et 10 % en Espagne (Connor et Massey 2010).

Toutefois, les liens qui unissent les Etats-Unis et l'Espagne avec l'immigration provenant de l'Amérique latine sont construits par des liens historiques différents. Pour les Etats-Unis, l'immigration latino-américaine est due à la proximité géographique, pour l'Espagne, cet accroissement est dû à des raisons historiques et de commodités linguistiques puisque l'Espagne fût le principal pays colonisateur de ce continent où la langue majoritairement parlée est l'espagnol¹²⁴.

La répartition géographique sur ces deux territoires varie quant à elle d'une région à l'autre mais ceux-ci se concentrent principalement en Californie, au Texas et en Floride pour les Etats-Unis et dans les régions de Madrid, de Barcelone et de Valence pour l'Espagne.

Les groupes latino-américains aux Etats-Unis et en Espagne ne sont pas formés par les mêmes nationalités d'immigrants. Durant les années 2000, l'immigration mexicaine aux Etats-Unis est restée la plus importante mais les groupes latino-américains se sont diversifiés. Le nombre d'immigrants venant de l'Amérique Centrale et des Caraïbes ont augmenté plus que les autres (Connor et Massey 2010). En Espagne, dans les années 1970, les immigrants chiliens et argentins fuyant les gouvernements dictatoriaux de leur pays étaient les plus nombreux. Dans les années 1980, la majorité des immigrants latino-américains venant en Espagne étaient les Cubains et des Dominicains alors qu'en 1995, les immigrants venaient principalement du Pérou et de la République dominicaine. En 1999, se produit une augmentation des immigrants cubains, équatoriens et péruviens. En l'an 2000, Ce sont les immigrants de la République Dominicaine, d'Equateur et de la Colombie qui augmentèrent le plus (Zapata-Barrero 2004:85).

¹²⁴ Ce n'est qu'en 1997 que les immigrants venant du « Sud » seront majoritaires en Espagne. Auparavant, les immigrants venant de la communauté européenne étaient majoritaires. Jusque dans les années 2000, les immigrants venaient principalement des pays européens et du continent africain. A partir des années 2000, la majorité d'entre eux viennent des pays latino-américain (Actis et Fernando 2008).

Les immigrants en provenance de l'Amérique Latine, sans distinction de nationalité, semblent être plus pauvres et moins instruits aux Etats-Unis qu'en Espagne. Pour Phillip Connor et Douglas Massey l'explication réside dans le fait que les immigrants aux Etats-Unis viendraient plutôt d'une classe sociale basse alors que ceux qui immigreront en Espagne viendraient d'une classe sociale moyenne (Connor et Massey 2010)

Enfin, en interrelation avec les différences énoncées ci-dessus, s'ajoute celle du statut des immigrants. Les immigrants illégaux sont plus nombreux aux Etats-Unis, qu'en Espagne, principalement en raison d'une législation différente. L'Espagne a une politique assez souple en matière d'immigration et vis-à-vis de ceux qui n'ont pas de papiers en règle. En témoigne la fréquence des différentes lois de régularisation des migrants dans ces deux pays. La dernière législation de régularisation des migrants aux Etats-Unis eut lieu en 1986. Le gouvernement espagnol mis en place cinq grands programmes de régularisation : en 1986, 1991, 1996 en 2000 et 2001¹²⁵.

L'IDENTIFICATION ETHNO-RACIALE DES IMMIGRANTS VENANT D'AMÉRIQUE LATINE AUX ÉTATS-UNIS ET EN ESPAGNE

Chaque dénomination ethno-raciale¹²⁶ attribuée aux immigrants venant d'Amérique Latine aux Etats-Unis et en Espagne, reflète l'histoire de l'appréhension de « l'autre » dans un contexte spécifique, ainsi que les enjeux de pouvoir entre les différents groupes d'une société donnée. Ces dénominations ne sont pas les mêmes et n'ont pas la même valeur (légale et symbolique) aux Etats-Unis et en Espagne.

¹²⁵ Ainsi, entre 1996 et 2007, 1 032 357 immigrants illégaux ont été régularisés en Espagne (Arango et Jachimowicz 2005). Aux Etats-Unis, entre 1986 et 2009, 1 596 912 immigrants illégaux ont été régularisés (Kerwin, Brick, et Kilberg 2012). Les Argentins représentent 3% de la régularisation de 2001 en Espagne

¹²⁶ L'exo-identification pour les migrants est souvent basée sur la « race » et souvent confondue avec le groupe ethnique (Poutignat, Streiff-Fenart 2008:157). Comme la « race » et l'ethnie sont intrinsèquement liées dans le langage commun, j'utiliserai plutôt le terme de catégorie ethno-raciale plutôt que de catégorie ethnique.

Aux Etats-Unis, le décompte par le census des immigrants venant d'Amérique latine ou ayant une origine latino-américaine, a commencé en 1973. Le census a choisi le terme d'« *hispanic* » pour les identifier. La catégorie ethnique d'« *hispanic* », qui est la seule catégorie du census qui ne prend pas en compte la « race », fait référence à une supposée origine commune des individus liée à la péninsule ibérique.

Cet « acte de catégorisation » est comme l'affirme le sociologue Pierre Bourdieu, « un pouvoir en soi » qui constitue une réalité en usant du pouvoir de *révélation* et de *construction* exercé par *l'objectivation dans le discours* » (Bourdieu 1980a). Il peut aussi bien être le reflet d'une réalité, d'une constitution d'un groupe en soi, que pousser les individus à créer un groupe ethnique et à s'identifier à un groupe ethnique. Cette identification, comme le note Max Weber s'inscrira dans la subjectivité des individus. En effet, les groupes ethniques sont des groupes dont les membres « nourrissent une croyance subjective à une communauté d'origine fondée sur des similitudes de l'habitus extérieur ou des mœurs, ou des deux, ou sur des souvenirs de la colonisation ou de la migration, de sorte que cette croyance devient importante pour la propagation de la communalisation – peu importe qu'une communauté de sang existe ou non objectivement » (1922 :30).

La construction de l'identité ethno-raciale s'inscrit ainsi dans un jeu dialectique entre l'hétéro et l'auto identification qui implique des transformations de la catégorie elle-même. L'identification ethno-raciale est « imposée » mais les individus identifiés ethniquement ont une marge de manœuvre et peuvent la rejeter, l'assimiler, la manipuler, voire renverser les critères qui les définissent et avec lesquels ils se définissent. Ainsi, si la catégorie « *hispanic* » fût pendant très longtemps une catégorie administrative, celle-ci fût par la suite une identité ethnique qui est « l'objet d'une politique et le foyer d'une action collective » (Poutignat et Streiff-Fenart 2008:158).

L'origine commune liée à la péninsule ibérique, qui implique également de manière implicite le partage d'une langue commune, l'espagnole, a été remise en question dans les années 1980. En effet, dans la plus part des pays latino-américains construits à travers la colonisation des Espagnols, les individus ne

s'identifient pas avec l'Espagne. De plus, comme le note Susana Oboler, l'Amérique latine a une très large population qui parle des langues indiennes telles le quechua ou le aymara, alors que certaines recherches inclut les Brésiliens comme les « *hispanic* » (2005). Ainsi, dans les années 1980, aux Etats-Unis, les Américains qui devaient de manière explicite s'identifier à la catégorie « *hispanic* », protestèrent contre ce label « *pan-ethnic* » qu'ils jugeaient « conservateur et qui ne prenait pas en compte les batailles politiques et économiques pour une égalité des représentations » (Tienda, 2000)¹²⁷. C'est ainsi que fût introduit le terme *latino* par l'administration américaine. Contrairement au terme « *hispanic* » qui peut faire référence à la péninsule ibérique, le terme *latino* ne fait pas référence à la péninsule ibérique¹²⁸.

Selon une enquête du *Pew Hispanic Center* à Washington, un tiers des migrants qui entre dans la catégorie *latino*, préfère s'identifier selon leur pays d'origine, c'est-à-dire qu'ils s'identifient premièrement par leur nationalité. Le choix de la terminologie « *latino/hispanic* » varie, quant à elle, selon l'Etat de résidence. Ainsi, en Floride et au Texas un tiers des personnes qui fait partie intégrante de cette catégorie préfère le terme « *hispanic* » à celui de *latino*. Le terme *latino* est quant à lui préféré par un dixième des personnes qui s'identifie à cette catégorie en Californie et à New York. Une majorité des individus vivant au sein de ces quatre Etats, n'a pas de préférence et peut utiliser indifféremment les deux (Suro 2006).

L'Espagne offre un paysage totalement différent. Dans certains instituts de recherche et au niveau universitaire, le terme *latino* peut être utilisé pour désigner les immigrants venant de l'Amérique latine mais contrairement aux Etats-Unis, il n'existe pas de relevé statistique ethno-racial en Espagne. Les immigrants venant des pays latino-américains peuvent également être qualifiés de *sudaca* dans le langage courant. Ce label, qui est défini par le dictionnaire de la *Real Academia* espagnole comme un « argot générationnel », semble avoir d'abord été utilisé par les jeunes durant la période de la transition démocratique lorsque de nombreux exilés argentins, chiliens et uruguayens venaient chercher refuge en Espagne. Cette

¹²⁷ Aux Etats-Unis, les catégories ethno-raciales ne s'appliquent pas seulement aux immigrants primo-arrivants puisqu'elles servent également à identifier leurs descendants et par là-même les faits apparaitre eux-mêmes comme des migrants.

¹²⁸ J'utilise le terme *latino* dans cette recherche.

dénomination a un caractère péjoratif et est la contraction de *SUDA-meri-CA-no*, c'est-à-dire sud-américain en français. Elle s'est surtout popularisée dans les années 1990, lorsque l'Espagne a commencé à recevoir de plus en plus d'immigrants latino-américains.

CHAPITRE X

L'IMMIGRATION DES ARGENTINS AUX ETATS-UNIS ET EN ESPAGNE

LES QUATRES PÉRIODES DE L'ÉMIGRATION ARGENTINE

L'Argentine fût pendant longtemps un pays d'immigration et non d'émigration. L'émigration argentine peut historiquement être divisée en quatre périodes distinctes. La première période qui s'étend des années 1950 aux années 1970, a surtout été composée de personnes de la classe moyenne et de la classe dominante avec un haut niveau de qualification, tels que les membres des professions libérales, techniciens, cadres et administrateurs (Oboler 2005). Cette émigration est généralement définie comme une fuite des cerveaux.

La deuxième période est due à la dictature militaire qui a dirigé l'Argentine de 1976 à 1983. En 1982, le Consulat Argentin estimait à 500 000 individus le nombre de personnes vivant en dehors du territoire (Maletta, Szwarcberg, et Schneider 1988). Cette migration était politique et aussi économique. Elle était à la fois due à la mise en place de l'Etat de terreur et également à la chute des salaires touchant toute la population à l'exception d'une petite part de l'élite (Marshall 2001). Face à la dictature, ce sont en premier lieu les personnes subissant la répression du gouvernement (travailleurs, étudiants, intellectuels, militants politiques, etc.) qui ont choisi de partir. Ce fût le cas en général de la classe moyenne qui quittèrent leur pays, d'une part parce qu'ils avaient les moyens financiers permettant de

choisir cette option et d'autre part, parce que beaucoup d'entre eux avaient déjà des parents à l'étranger (Maletta et al. 1988). En terme de répartition, 22 % d'entre eux choisirent les Etats-Unis, 39 % les pays limitrophes à l'Argentine, 11 % l'Europe et 4 % l'Australie (Marshall 2001).

La troisième période de 1980 à la fin des années 1990, fût composée d'exilés économiques et peut être considérée comme le résultat des législations néolibérales appliquées par le gouvernement argentin¹²⁹. Cette émigration est une émigration économique, qui est composée de personnes moins qualifiées que celles qui avaient choisi de partir durant la période de la dictature.

La quatrième période de la migration argentine débuta dès 1999, lorsque la situation économique commença à se dégrader gravement puis atteignit un pic en 2001, année du *corralito*. L'année 2002 enregistre une certaine stabilisation, alors que l'année 2003, année où les Argentins éliront un nouveau président : Nestor Kichner, l'émigration commença à diminuer.

Les Argentins immigrèrent principalement en Espagne, où beaucoup ont pu prétendre à la citoyenneté parce qu'un de leur ancêtre avait immigré en Argentine deux ou trois générations auparavant. Ils immigrèrent également en Italie où le nombre d'Argentins (ayant seulement la nationalité argentine) passa de 2002 à 2006 de 10 114 à 13 422 (Istituto di Statistica Italia)¹³⁰.

En étant le pays qui à la quatrième communauté juive du monde, une partie importante de la population argentine a choisi également d'émigrer en Israël du fait de la religion. En l'an 2000, 1300 personnes ont immigré en Israël, en 2001, 1500. Le nombre des Juifs argentins en Israël était de 70000 en 2002. La majorité des Argentins qui a immigré en Israël durant la crise est issue de la classe moyenne ou de la classe populaire (Melamed 2002).

¹²⁹ Entre 1997 et 1999, l'Argentine a connu la plus rapide augmentation des inégalités sociales de tous les pays latino-américains (Bayón 2002:77).

¹³⁰ Nombre d'entre eux avaient la nationalité italienne et ceux-ci n'apparaissent pas dans les chiffres.

Les deux pays qui semblent avoir accueilli le plus grand nombre d'Argentins dans les années 2000 sont les Etats-Unis et l'Espagne. En l'an 2000, le nombre de personnes nées en Argentine recensées sur le territoire américain fût de 100 864 et en 2005 de 185 618 (census). En Espagne, l'immigration argentine fût jusque la crise de 2001, une immigration modérée¹³¹ mais elle augmenta considérablement durant la période du *corralito*. Ainsi en l'an 1999, 60 020 personnes nées en Argentine étaient recensées sur le territoire espagnol. 40 767 d'entre eux avaient la nationalité espagnole. En l'an 2001, ils étaient 84 872 dont 47 247 avec la nationalité espagnole et en l'an 2005, ils étaient 260 887 dont 75 010 avec la nationalité espagnole (INE). Le nombre d'Argentins augmenta de manière beaucoup plus rapide en Espagne qu'aux Etats-Unis au moment de la crise économique, politique et sociale que connut l'Argentine en 2001. En 2010, les chiffres sont à peu près équivalents puisque le census dénombra 236 558 argentins sur le territoire américain alors que l'Institut de statistique espagnol dénombra 291 740 Argentins dont 104 630 de la nationalité espagnole. Le nombre d'Argentins aux Etats-Unis semble ainsi avoir augmenté de façon continue et de manière plus modérée qu'en Espagne où il y eut un pic entre les années 1999 et 2005. La crise économique que connaît l'Espagne depuis 2008 peut peut-être expliquer que le nombre d'Argentins n'augmenta pas autant en Espagne qu'aux Etats-Unis (voir chapitre XVII).

De plus, en Espagne, le nombre d'Argentins ayant la nationalité espagnole semble avoir également augmenté de manière significative entre 2005 et 2010. Cette augmentation peut être due à la réintégration de la nationalité espagnole par les Argentins après leur immigration. En Effet, en 2002, l'Espagne reforma la loi de nationalité, facilitant la réintégration de la nationalité espagnole à certains Argentins puisque à partir de cette date, selon le texte de loi « les personnes dont le père et la mère étaient été originairement espagnole et né-es en Espagne, ont le droit d'opter pour la nationalité espagnole » (cité par Pilar Gonzalez Bernaldo et Fanny Jedlicki, 2001 :9). Ce nouveau texte renforce la loi de la nationalité en l'inscrivant dans la durée, puisque l'ancienne législation de 1995 ne fût que transitoire jusqu'en 1997 (Gonzalez et Jedlicki 2011:9)

¹³¹ L'Espagne a accueilli de nombreux exilés politiques durant la dictature. L'immigration argentine en Espagne connu une forte augmentation : entre 1985 et 1989, il y eu une augmentation de 50% des Argentins en Espagne (Mira Delli-Zotti et Osvaldo Esteban 2008).

La suite de ce chapitre décrit le contexte dans lequel sont arrivés les immigrants argentins en prenant en compte la législation migratoire aux Etats-Unis et en Espagne. Celles-ci ne sont pas identiques. Alors que les Argentins immigraient en nombre aux Etats-Unis et en Espagne, ces deux pays, à la suite des attentats terroristes qu'ils connurent, renforcèrent leur contrôle des frontières et mirent en place diverses lois afin de réduire le nombre d'immigrants illégaux sur leur territoire.

LA LÉGISLATION MIGRATOIRE AMÉRICAINE ET ESPAGNOLE

- **La législation américaine**

Avant 2001, les Argentins n'avaient pas besoin de visa pour rentrer aux Etats-Unis. Face à l'effondrement économique, un nombre important d'entre eux essaya de rester au-delà des 90 jours permis par le « *US Visa Waiver Program* » (VWP). L'année où l'immigration argentine était en plein boom, coïncida avec la période où les Etats-Unis connurent les attentats terroristes du 11 septembre 2001, suite auxquels, ils renforcèrent les contrôles de leurs frontières et votèrent de nombreuses lois dans la perspective de « lutter » contre la migration illégale. Ainsi, huit jours après les attentats terroristes, le Congrès américain passa le *Anti-Terrorism Act of 2001*. Celui-ci permit aux forces de l'ordre américaines de détenir indéfiniment les personnes qui se trouvent sur le territoire américain qui ne sont pas citoyens. *L'Homeland Security Act*, voté en 2002, permit à 22 Agences américaines, dont le Service de l'immigration et de la naturalisation des Etats-Unis (INS), de mettre en commun leurs informations. Dans un deuxième temps, via le *PATRIOT Act*, Le Bureau fédéral d'investigation (FBI) fût autorisé à divulguer la passé criminel des individus à l'INS. L'obtention des visas, même étudiants, fût rendu plus compliquée. Enfin, plus aucune amnistie des personnes entrées sur le territoire des Etats-Unis de manière illégale ne fût autorisée, c'est-à-dire que les immigrants illégaux n'avaient désormais plus le droit d'obtenir la « *Green card* »

ou éventuellement la citoyenneté américaine (Rosenblum 2011). Ces différentes lois restrictives touchèrent directement les Argentins puisqu'à partir de 2002, ils devaient avoir un visa pour rentrer sur le territoire.

Aux Etats-Unis, les Argentins peuvent acquérir la nationalité américaine sous trois conditions. Soit ils gagnent à la loterie de la « *Green Card* », soit ils ont été des résidents permanents durant trois ans, soit il épouse un-e citoyen-ne américain-ne (ils doivent dans ce cas passer un test d'anglais pour certifier qu'ils savent communiquer dans cette langue).

- **La législation espagnole**

Il y a toujours eu un accord tacite entre l'Espagne et l'Argentine pour faciliter l'entrée des Argentins en Espagne. Ainsi en 1988 fût signé un traité général de coopération et d'amitié entre la République argentine et l'Espagne qui devait faciliter la délivrance des permis de travail des Argentins en Espagne, et des Espagnols en Argentine. Ces facilités législatives ont quelque peu été mises à mal depuis le début des années 2000.

Selon Ricardo Zapata-Barrero, l'année 2000 peut être qualifiée de « l'année de l'immigration » pour l'Espagne (2004). A la fin des années 2000, l'Espagne connaît une arrivée d'immigrants provenant principalement de pays extra-communautaire. Les immigrants viennent à la fois du continent africain, asiatique et de l'Amérique Latine. C'est également durant cette période que l'Espagne applique des lois de plus en plus restrictives envers les immigrants.

En l'an 2000, l'immigration est reconnue dans sa dimension permanente. La loi organique sur les droits et les libertés des étrangers en Espagne et leur intégration sociale entre en vigueur. En 2001, le gouvernement de José Maria Aznar, reviendra sur celle-ci et, dans l'objectif de limiter l'immigration illégale, il imposera des restrictions quant à la délivrance des visas, des permis de résidence et de travail.

De plus, la loi de la *contrareforma* (la contre-reforme) suspend le mécanisme de régulation automatique et supprime tous les droits aux immigrants illégaux (droit de réunion, de manifestation, droit de grève, d'adhérer à une association, à un syndicat) et limite le regroupement familial. C'est également à cette période que sont signés des accords avec les différents pays de provenance des immigrants : L'Equateur, la Colombie, le Maroc, la République Dominicaine, le Nigeria, la Pologne et la Roumanie.

En 2002, l'Espagne connaît également des attentats terroristes à Madrid à la suite desquels est mis en place le plan GRECO¹³² (Programme global afin de réguler et de coordonner les résidents étrangers et les immigrants en Espagne). Le plan GRECO a pour objectif de donner plus de pouvoir aux régions en ce qui concerne l'intégration de la population immigrante¹³³ (Ortega Pérez 2003)

S'alignant sur les demandes faites au niveau européen, ces changements s'accompagnent d'une politique beaucoup plus restrictive vis-à-vis des personnes se trouvant sur le territoire espagnol dans l'illégalité. Ainsi, depuis 2001 le nombre d'Argentins reconduits à la frontière est en constante augmentation. En 2007, 600 Argentins qui n'ont pas pu entrer sur le territoire espagnol. En 2008, ce chiffre passe à 750 et en 2009 à 1.100. Brisant les accords tacites qui existaient entre l'Espagne et l'Argentine, l'expulsion des Argentins au cours de ces années, suscitera un certain émoi de l'opinion publique argentine.

Au cours des années 2000 et 2001, l'immigration est également un sujet de plus en plus traité, et ce de manière négative, dans la presse quotidienne (Zapata-Barrero 2004:93). Les médias présentèrent l'immigration comme un « problème » en décrivant souvent le migrant comme l'auteur d'actes de délinquance. Dans le même temps, le sujet de l'immigration devient une préoccupation sociale (Zapata-

¹³² Actif jusqu'en 2004, le plan GRECO, se définissait par quatre grandes points principaux: Reconnaître l'immigration comme un phénomène souhaitable en Espagne, promouvoir l'intégration des immigrants, mettre en avant l'admission régulière afin d'assurer une coexistence sereine au sein de la société espagnole et mettre en place des programmes pour les réfugiés et les personnes déplacées. Ce plan renforça également le rôle des gouvernants régionaux pour l'intégration des populations.

¹³³ L'autonomie de la Catalogne ne donne aucune compétence juridique à « *Generalitat* » en ce qui concerne les migrants qui viennent sur le territoire catalan. Elle peut simplement mettre en place des programmes pour l'intégration des migrants. C'est dans cette perspective que les cours de catalan sont proposés gratuitement par la « *Generalitat* ».

Barrero 2004:87-88). Toutefois, les Argentins appartiennent à « l'élite des migrants » en Espagne (Gonzalez et Jedlicki 2011:18), comme le montre en particulier l'enquête faite par le Centre d'Investigation sociologique (CIS) en 2003 sur la manière dont sont perçus les migrants. Cette enquête montre que si 42 % des Espagnols pensent qu'il y avait trop d'étrangers en Espagne, de tous les étrangers venant d'Amérique latine présents sur le territoire espagnol, 73,5 % des Espagnols interrogés disent préférer les Argentins, envers qui ils ont de la « sympathie », avec qui ils se sentent « proches » et ont une certaine « familiarité ».

CHAPITRE XI

LA COMMUNAUTÉ¹³⁴ ARGENTINE AUX ÉTATS – UNIS ET EN ESPAGNE

LES RÉSEAUX ENTRE L'ARGENTINE ET LES PAYS D'IMMIGRATION DES ARGENTINS

Face au nombre important d'émigrants Argentins, le gouvernement argentin a mis en place différents programmes afin de protéger ou de garder des liens avec ces citoyens vivant à l'extérieur. Chronologiquement, dès 1965 une commission spéciale de scientifiques a vu le jour dans l'objectif d'étudier la migration des scientifiques, cadres, techniciens et ouvrier qualifiés. En 1984, fût mis en place une commission nationale pour prendre en charge les Argentins retournant en Argentine à la fin de la dictature. En 1991, les Argentins résidants de manière permanente à l'étranger acquirent le droit de vote pour l'élection du Président de la République argentine. C'est également en 1991 que se créa une direction générale pour les Argentins vivant à l'extérieures, en direction des consulats, du Ministère des relations extérieures, du Ministère du commerce international et du Ministère du culte de la nation argentine. En 2003, est votée une loi qui permit au gouvernement argentin de passer des accords avec les Etats où réside un nombre important de leurs ressortissants afin de leur assurer un accès au travail et aussi de facilité l'envoi d'argent pour soutenir financièrement leur famille. Les Argentins

¹³⁴ La communauté est ici prise dans son acceptation commune, et non dans son sens sociologique de groupe d'interconnaissance.

vivant à l'extérieur peuvent également aujourd'hui élire les représentants du Congrès national grâce au « Programme 25 » qui a été mis en place sur l'initiative du Ministère de l'intérieur.

Dans leurs pays d'immigration, les Argentins ont également mis en place des associations qui leur permettent parfois de resserrer le lien social avec l'Argentine. L'étude de Fernando Pedrosa montre que la majorité des associations des Argentins vivant à l'étranger sont des associations récentes constituées après 2001, c'est-à-dire durant la dernière période de la migration argentine (2011). Elles peuvent être virtuelles, comme le site de *madrepatria*, mais aussi des associations qui ont pour objectif de consolider les liens réels avec les Argentins vivant l'étranger. Ces associations peuvent être diverses et variées mais la majorité d'entre elles ont un caractère social ou politique, qu'elles soient transnationales ou non, c'est-à-dire qu'elles peuvent avoir l'ambition de maintenir ou de consolider des contacts avec l'Argentine ou d'établir des espaces de sociabilités pour les Argentins vivant dans une ville ou une région déterminée.

Les deux pays qui ont le plus de d'associations argentines sont l'Espagne et les Etats-Unis (Pedrosa 2011). La présence plus ancienne des Argentins en Espagne et les liens qui unissent l'Espagne avec l'Argentine expliquent également le fait que les organisations argentines soient plus nombreuses en Espagne qu'aux Etats-Unis.

LES SIMILITUDES DE LA COMMUNAUTÉ ARGENTINE AUX ÉTATS-UNIS ET EN ESPAGNE

Au niveau national, par rapport aux autres communautés d'immigrants, les Argentins n'ont pas le même poids aux Etats-Unis et en Espagne. Ainsi, aux Etats-Unis, en 2005, les Argentins formaient la dixième communauté la plus importante des immigrants latino-américains alors qu'en 2007, en Espagne, les Argentins étaient la quatrième communauté la plus importante d'immigrants venant de

l'Amérique latine derrière les Equatoriens, les Colombiens et les Péruviens (Tedesco 2010:125).

La communauté argentine ne s'insère pas dans le même tissu social en Espagne et aux Etats-Unis mais des similitudes existent entre celles-ci dans ces deux pays. Les communautés argentines aux Etats-Unis et en Espagne sont similaires sur bien des points. Aux Etats-Unis, comme en Espagne, la répartition selon le sexe des individus argentins est quasiment la même. En 2005, aux Etats-Unis, 51,6 % des Argentins sont des hommes et 48,4 % des femmes (Census). En Espagne, en 2007, il y avait 50,2 % d'hommes et 49,8 % de femmes¹³⁵ (Actis et Fernando 2008). On retrouve également une similitude en ce qui concerne l'âge moyen. Pour les deux pays il est le même : 33,5 ans¹³⁶. De plus, aux Etats-Unis comme en Espagne ce sont surtout des groupes familiaux qui ont immigrés. 56,9 % en Espagne et 53,4 % aux Etats-Unis ont migrés en couple (Census).

Enfin, une autre similitude peut être soulignée : celle de la répartition géographique des Argentins sur le territoire états-unien et le territoire espagnol. En effet, aux Etats-Unis, en 2006, 60 % des Argentins vivaient dans trois Etats seulement : la Floride (52 682), la Californie (33 529) et New York (22 869) (Census). En 2007, en Espagne, les Argentins nés en Argentine se concentraient au sein de la région de la Catalogne et de la région madrilène avec respectivement 47,364 et 31,181 Argentins (INE). En Floride, le nombre d'Argentin passa de 22,881 en 2000 à 52,682 en 2005. En Catalogne, le nombre d'Argentins passa de 12,651 en 1999 à 50,870 en 2005. Au sein de ces deux régions, les Argentins semblent s'être regroupés dans les deux villes les plus peuplées que sont Miami et Barcelone.

¹³⁵ Cette tendance est le reflet d'une tendance générale à l'internationale de l'augmentation des femmes en tant que migrantes. Néanmoins, nous pouvons noter ici que les femmes latino-américaines sont en générale plus nombreuses que les hommes latino-américains à migrer en Espagne surtout du fait de femmes équatoriennes. Embauchées surtout dans le secteur des services principalement pour les péruviennes, le Paraguay, le Nicaragua, le Guatemala et la Colombie (Pizzaro 2010 : 78)

¹³⁶ L'âge médian en Argentine est d'environ 30 ans.

CHAPITRE XII

MIAMI ET BARCELONE,

DEUX VILLES D'IMMIGRATION ARGENTINE

INTRODUCTION

Miami et Barcelone¹³⁷ semblent, au premier abord, deux villes très différentes. Miami ne comprenait que 83 personnes en 1830. En 1890, ce nombre avait augmenté à 861. Un peu plus de cent ans plus tard, Miami devint la ville la plus peuplée de l'Etat de Floride avec 2 496 435 habitants en 2010. Elle s'étend sur 6 297 km² (dont 1 257 km² d'eau) et est composée par 35 municipalités. Se situant à la pointe de la péninsule de la Floride sur un territoire sans relief, la ville de Miami a un climat tropical. Elle se trouve en bordure de la mer et est entourée de marécages. Le pôle touristique est la municipalité de Miami Beach qui est un des rares endroits où il est possible de se déplacer à pied est connue pour sa vie nocturne et son architecture Art déco¹³⁸. La ville de Miami a un plan en damier avec des rues à angle droit, typique des villes américaines. Elle est jumelée, entre autre, avec la ville de Buenos Aires.

¹³⁷ Sauf mention de ma part, lorsque je parle de Miami, je fais référence au *county* de Miami-Dade et lorsque je parle de Barcelone, je fais référence à l'aire métropolitaine de Barcelone.

¹³⁸ L'Art déco est un mouvement artistique qui naquit vers 1910.

La ville de Barcelone, fondée il y a environ 1600 ans, est aujourd'hui composée par 36 municipalités où vivent 311 081 habitants. Elle est beaucoup moins étendue que Miami puisqu'elle ne s'étend que sur 633 km². Cette ville au climat méditerranéen est limitée, dans son extension par un ensemble de colline qui l'entoure, dont la plus haute la Collserola, où se trouve la pointe du Tibidabo, est haute de 512 mètres. Se situant à l'extrémité nord est du territoire espagnol, Barcelone n'est pas très loin de la France, ni de l'Italie (ce qui peut expliquer qu'un certain nombre d'Argentin d'origine italienne choisirent de venir à Barcelone). Le centre historique de la ville est le lieu qui attire le plus de touristes. La ville de Barcelone est connue pour sa vie nocturne, culturelle et son architecture moderniste. Certains quartiers sont construits avec des plans en damier, d'autres sont caractéristiques des villes du sud de l'Europe et sont formés d'une succession de rues étroites. La ville de Barcelone¹³⁹ est jumelée avec, entre autres, la ville de Rosario en Argentine.

Ces deux villes, qui se trouvent en bord de mer, ont toutes les deux une économie tournée vers le commerce international et le tourisme. Ce sont également deux villes où deux langues coexistent, avec toutefois un statut différent, l'espagnol et le catalan à Barcelone et l'espagnol et l'anglais à Miami. Elles ont toutes les deux une image de ville multiculturelle avec un nombre important d'immigrants vivant sur le territoire. Ce sont de plus, deux villes avec une communauté argentine importante. L'estimation du nombre d'Argentins à Miami¹⁴⁰ en 2000 était de 13 341, en 2005 de 30 973 (Census)¹⁴¹. A Barcelone, en 2000, il y avait 11 491 Argentins, dont 7 336 avec la nationalité espagnole et en 2005, il y avait 46 696 Argentins dont 12 322 avec la nationalité espagnole (INE)¹⁴². Le nombre d'Argentins est plus important à Barcelone qu'à Miami. La communauté a augmenté entre 2005 et 2010, puisqu'en 2010, 50 571 Argentins, dont 17 064 avec la nationalité espagnole, ont été recensés. La communauté argentine à Miami

¹³⁹ Je parle ici de la ville de Barcelone et non de l'air métropolitaine.

¹⁴⁰ Selon le Vice-consul d'Argentine à Miami, M. E. Gowland¹⁴⁰, le nombre d'Argentins vivant en Floride est sous-estimé et serait d'environ 150 000 personnes. Selon les chiffres officiels, la communauté argentine est concentrée dans la ville de Miami.

¹⁴¹ Malheureusement, une comparaison avec le dernier census en date est impossible. Pour le groupe des latinos, mis à part les populations les plus importantes numériquement (Mexicains, Cubains, Porto Ricains, Dominicains), les autres pays latins d'Amérique du Sud, tel l'Argentine, étaient catégorisés comme 'autres' jusqu'en l'an 2000. Le sous-continent d'Amérique du sud, est de plus la moins documentée en ce qui concerne la migration aux Etats-Unis (Oboler 2005).

¹⁴² Les Argentins semblent être plus dispersés sur le territoire de la Floride qu'en Catalogne, puisque le nombre d'Argentin en Floride était de 52 682 et le nombre d'Argentin la même année en Catalogne était de 50 870.

quant à elle diminue puisqu'en 2010, 27 643 Argentins ont été recensés. C'est-à-dire qu'alors que le nombre d'Argentins a continué d'augmenter à Barcelone, il a légèrement diminué à Miami.

MIAMI : UNE MÉTROPOLE LATINO-AMÉRICAINNE

Miami est la ville des Etats-Unis avec le plus grand nombre de personnes nées en dehors du territoire américain (40,2 %). Les circonstances géographiques et historiques font que les *Latinos* forment la majorité des immigrants (93 %). Selon les événements dans cette région du monde (l'Amérique du Sud), la nationalité des immigrants change, mais l'identité de Miami comme « porte communicante » entre l'Amérique du Nord et l'Amérique du Sud est restée intacte. La transformation de Miami de « *Southern's US City* » en « *Latin American Metropolis* » s'est faite grâce aux vagues successives de migrants et à l'internationalisation de l'économie tournée vers l'Amérique Latine (Nijman 2010). La majorité des vols long-courriers partant des Etats-Unis pour l'Amérique Latine ou les Caraïbes s'arrêtent à l'aéroport international de Miami ce qui a également une conséquence sur le déplacement des personnes.

Étudier les migrations dans une ville comme Miami ne peut se faire sans spécifier les différents groupes ethniques qui composent la ville et sans prendre en considération que c'est la seule ville des Etats-Unis où le pouvoir politique et économique est entre les mains d'Américains issus de l'immigration latino-américaine. En 2005, les Cubains représentaient environ 29 % de la population totale et 45 % des *latinos* (Census). La présence des Cubains à Miami est liée avec le développement de la ville qui s'est surtout effectué au cours des années 1980. En mai 1980, 125 000 cubains arrivèrent à Miami lorsque Fidel Castro laisse partir de l'île de Cuba ceux qui le voulaient et qui le pouvait. Ils reçurent, de la part de la première génération de Cubains arrivée dans les années 1950 et 1960, de l'aide pour se loger, se nourrir et trouver du travail. C'est suite à l'exode de Mariel¹⁴³ que

¹⁴³ Les Cubains ne se définissent pas comme immigrants mais comme exilés.

Miami est devenue la capitale de « l'autre Cuba » (Portes et Stepick 1994:18,19,138). Même si cela a un caractère anecdotique, une phrase que j'ai souvent entendue venant d'eux est : « Ce qui est bien avec Miami, c'est que c'est à près des Etats-Unis » (*Lo bueno de Miami es que esta cerca de Estados-Unidos*), à quoi succède parfois « *Ici c'est Cuba* ». Suite à l'événement de Mariel, les « blancs » anglophones perdirent leur leadership au sein des institutions de Miami. Les Cubains furent majoritaires au sein de la Chambre de commerce et d'industrie de Miami et prirent progressivement le contrôle politique de la ville et celui des médias.

Le journal de référence à Miami, publié en Anglais, *The Miami Herald*, a été créé en 1939. Une traduction en espagnol de quelques-uns de ses articles est publiée depuis 1977. Face aux pressions de 'The Cuban American Nacional Fondation' (CANF)¹⁴⁴ mais aussi grâce à leur support financier, son directeur, Knight Ridder, créa *El Nuevo Herald*, publié en 1987 en espagnol. Ce journal, reconnu pour être un journal cubain à tendance anti-castriste, est le journal en langue espagnol le plus vendu aux Etats-Unis (Stepick et al. 2003:48).

Le pouvoir de contrôle de la communauté cubaine à Miami est important. Il est difficile d'y exprimer ses opinions politiques si celles-ci ne sont pas anti-castristes et anti-communistes. Comme le notent Alejandro Portes et Alejandro Stepick:

« Pour être cubain à Miami, il ne suffit pas de s'être échappé de l'île, l'on doit également épouser les points de vue qui sont répéter sans cesse par les éditorialistes de langue espagnole des radios et de la presse miamienne – les mêmes voix qui prennent soin de dénoncer chaque membre de la communauté qui reste trop loin du bateau » (Portes et Stepick 1994:139).

Sans que les Cubains perdent leur pouvoir économique et politique, le pourcentage de Cubains décroît depuis les années 1990 (59,2 % en 1990 à 50,4 % en 2000 pour atteindre 45 % en 2005), alors que l'ensemble des autres nationalités de *Latinos* à Miami est en constante augmentation (49,2 % en 1990 à 57,3 % en 2000) (Aranda

¹⁴⁴ La CANF, créée en 1980, est une fondation anticastriste qui a une très forte influence sur les décisions prises par le gouvernement américain envers les Cubains (Stepick et al. 2003:47).

2007). La composition des groupes de *Latinos* à Miami a ainsi changé ces dernières années. En l'an 2000, le groupe le plus important était formé par les Cubains (650 601), suivi des Portoricains (80 327), des Colombiens (70 066) et des Nicaraguayens (69 257). Les Argentins se trouvaient, eux, en dixième position avec 13 341 personnes. Des immigrants venants spécifiquement du sous-continent d'Amérique du sud, c'est la quatrième communauté la plus importante, derrière les Colombiens, les Péruviens (23 327) et les Vénézuéliens (21 593). En 2005, les Cubains sont toujours le groupe le plus nombreux à Miami (736 073) suivi des Nicaraguayens (95 745), des Colombiens (90,303) et des Portoricains (80 854). Les Argentins sont la neuvième communauté d'Amérique latine le plus nombreux avec 30 973 personnes dénombrées. Des immigrants venant spécifiquement du sous-continent d'Amérique du sud, les Argentins sont toujours la quatrième communauté la plus importante derrière les Colombiens, les Vénézuélien (42 849) et les Péruviens (37 361) (Census).

Miami est une ville à forte ségrégation autant ethno-raciale qu'économique. Comme le montre les cartes pages 127, 128, 129, la population miamienne tend à se regrouper selon les groupes ethniques¹⁴⁵. Les personnes dites « noires », se regroupent dans le Nord de la ville et dans le sud, c'est-à-dire dans les municipalités de Miami Garden, North Miami, North Miami Beach et Opa Locka. Les personnes dites « blanches » se regroupent, principalement dans les municipalités de Miami Beach, Miami, Coral Gables et de manière moins dense à Aventura, Hialeah et Culture Bay. La population dite latino s'étale presque sur tout le territoire de Miami. Néanmoins, elle se concentre dans certaines municipalités telles que Hialeah, Miami, Miami Beach puis de manière moins dense à Miami Garden, Miami Lake, North Miami et North Miami Beach.

Dans ces différentes municipalités se regroupent parfois les immigrants selon leur nationalité. Ainsi, certaines zones sont nommées de manière informelle *Little Havana*, *Little Haitie*, *Little Niaragua*, etc. Le quartier argentin, *Little Buenos*

¹⁴⁵ Contrairement à Barcelone, je n'ai pas pu pour la ville de Miami, trouvé la répartition géographique par nationalité, c'est-à-dire savoir où se regroupait les Argentins au sein des différentes municipalités. Le census ou le service de *Planing & Zoning* de Miami-Dade, présentent les chiffres selon l'ethnie et la race des individus.

*Aires*¹⁴⁶, est quant à lui situé à North Beach, entre la 65ème rue et la 80ème, c'est-à-dire dans un quartier majoritairement de personnes dites « blanches » et *latinos* mais aussi où il y a une certaine concentration de personnes dites « noires ». Le quartier argentin de Miami se trouve ainsi dans une des zones de Miami qui est peut être une des zones les plus multi ethnique de la ville. Cela ne veut pas dire que tous les Argentins vivent dans ce quartier. En effet, un nombre important d'entre eux, vivent également à Aventura, municipalité qui se situe dans le nord et où est regroupé un nombre important de personnes dites « blanches » *latinas* mais aussi de confession juive. Miami est en effet la sixième ville du monde en termes de population juive. Celle-ci est principalement regroupée dans le Nord de Miami, près d'Aventura.

Cette répartition de la population ethno-raciale entre Miami et le reste de la Floride entraîne également une répartition spécifique sur le territoire des personnes parlant anglais ou espagnol, ce qui entraîne des divisions sociales selon l'origine des individus :

« Les Africains-américains soulignent le fait que les Cubains reçoivent le fruit de leurs mouvements pour les droits civiles. La classe moyenne blanche américaine soit quitte la ville soit tente d'initier des mouvements tel le mouvement « Seul l'anglais ». Les hommes d'affaires blancs américains expriment de la frustration et de la confusion que les Cubains ou les autres communautés latino-américaines puissent réussir sans parler anglais ou rejoindre la « *mainstream* » américaine et les organisations civiques. Les immigrants non-cubains, comme les Haïtiens et les Nicaraguayens, pensent qu'ils sont discriminés en comparaison avec les Cubains. »
(Stepick et al. 2003:11)

En Floride, 74,6 % de la population parle seulement l'anglais, 25,4 % une autre langue comme l'Espagnol ou le créole. Ainsi, les « Blancs » anglophones choisissent pour beaucoup de vivre dans des villes limitrophes. La concentration des *latinos* à Miami, 67 %, s'arrête donc aux limites de la ville (Census), alors que le pourcentage de *latinos* en Floride, environ 14 %, est équivalent au pourcentage

¹⁴⁶ Comme le quartier cubain, le quartier argentin ne porte pas le nom du pays mais de la capitale. L'identité du pays est donc ici représentée via l'identité de sa capitale ; Buenos Aires.

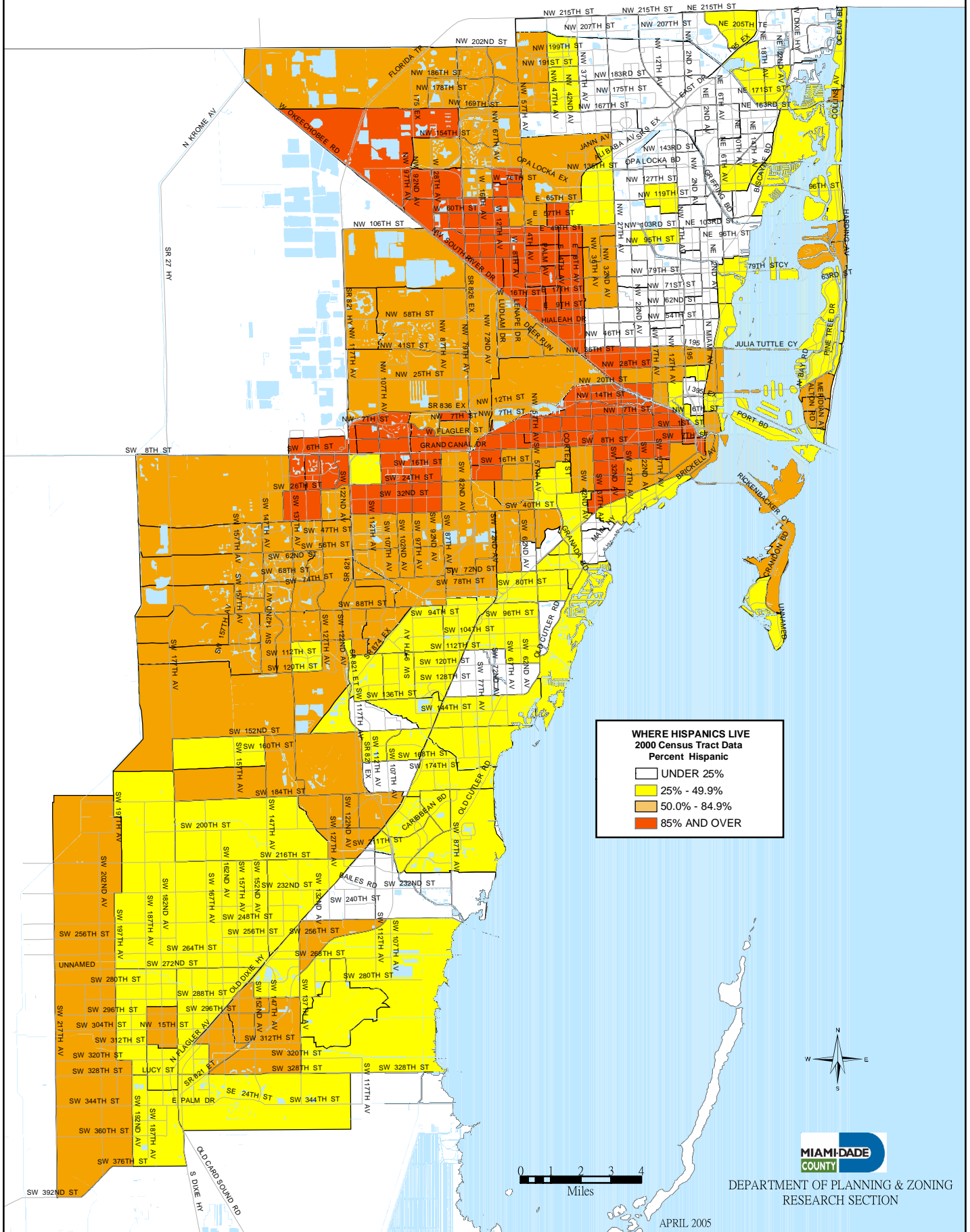
national. Le choix de la Floride, et plus spécifiquement de Miami¹⁴⁷, par les immigrants latino-américains, peut ainsi se comprendre par l'importante communauté de *latinos* mais aussi par la facilité à vivre dans un environnement où l'Espagnol est la première langue utilisée¹⁴⁸.

¹⁴⁷ Le *County* de Miami-Dade.

¹⁴⁸ Dès 1962, des programmes bilingues furent mis en place dans les écoles alors que le 'Miami Dade County School Board' ne comportait pas de *latinos*. En 1972, la ville fût officiellement reconnue comme bilingue et biculturelle (Stepick et al. 2003:39).

MIAMI-DADE COUNTY, FLORIDA

WHERE HISPANICS LIVE



MIAMI-DADE COUNTY, FLORIDA WHERE WHITE NONHISPANICS LIVE

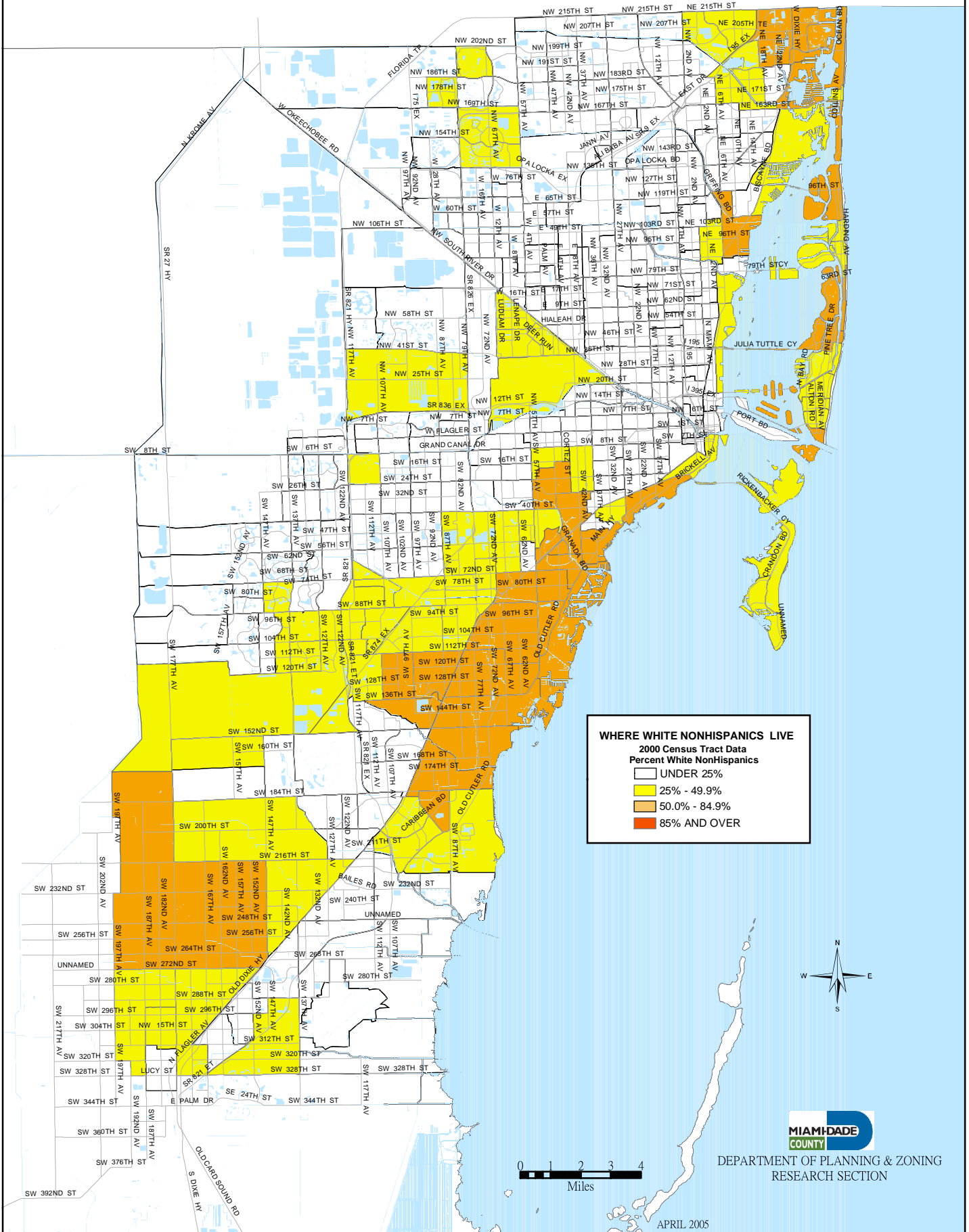


PLANCHE PHOTOS 1: Miami

Photo 1 : Miami Dow Town



Photo 3 : Vue du pont qui relie Down



Photo 2 : Miami Dow Town



Photo 4 : South Beach



BARCELONE : UNE VILLE MULTICULTURELLE

La nation catalane a toujours eu un rôle d'accueil des immigrants venus de France et des populations venant du reste de l'Espagne, surtout entre 1870 et 1970 où elle accueille 2,3 millions d'Espagnols (Miret 1996). A partir de la transition démocratique et de l'acquisition d'une certaine autonomie pour la Catalogne (1979), la croissance de l'économie espagnole entraîne une diminution des migrations internes alors que le rétablissement de la démocratie attire des immigrants venus principalement du continent africain, de l'Asie et de l'Amérique latine.

La Catalogne était en 1999, la région d'Espagne qui avait reçu le plus d'immigrants en provenance des pays en voie de développement (Zapata-Barrero 2004:91). En 2011, en Catalogne, les immigrants venaient principalement du continent américain (31,36 %), et principalement de l'Amérique du sud, puis, par ordre décroissant, des autres pays européens (30,33 %), de l'Afrique (26,96 %) et de l'Asie (11,32 %). En l'an 2000, les immigrants venaient principalement du continent africain (41,97 %), puis des autres pays européens (28,06%) et enfin du continent américain (22,05 %) et de l'Asie (7,80 %). De l'année 2000 à l'année 2005, le nombre d'immigrants venant du continent africain diminua, alors que le nombre d'immigrants venant du continent américain augmente. Ainsi, en 2005, les immigrants venant du continent américain formaient le groupe le plus nombreux (Idescat).

La ville de Barcelone a connu un accroissement rapide de sa population étrangère. Le nombre d'étrangers passa d'environ 74 000 personnes en 2000 à plus de 341 000 en 2011. En 2001, ce chiffre atteint 6,3 % et en 2006, 16,3 %. La provenance des immigrants à Barcelone est presque la même qu'au niveau national, ici ce n'est que les Asiatiques sont plus nombreux que les personnes venant du continent africain. A Barcelone, en 2000, la majorité des immigrants viennent du continent américain (40,18%), et spécifiquement de l'Amérique du Sud, des autres pays européens (26,70 %), de l'Asie (17,34 %) et du continent africain (15,56 %) (Idescat).

L'attrait pour la ville de Barcelone, qui compte aujourd'hui un des plus grands nombres d'étrangers des villes espagnoles, est, en partie, une conséquence de la tentative d'ouverture du marché économique à un niveau international. La ville de Barcelone a aujourd'hui une économie basée principalement sur le secteur tertiaire¹⁴⁹. Cette ouverture s'est accompagnée d'une succession de projets urbanistiques qui a engendré une « gentrification » de la population et la ségrégation de la population étrangère dans certains quartiers spécifiques qui se trouvent principalement dans le centre historique de Barcelone, notamment dans le district de Ciutat Vella¹⁵⁰ et de l'Exemple.

La majorité des immigrants se concentrent principalement dans la périphérie de Barcelone, à Barcelone même, à l'Hospitalet de Llobregat, à Badalona et à Terrassa. Au sein de Barcelone, les Argentins se regroupent majoritairement dans quatre autres quartiers spécifiques. Le quartier de l'Exemple, de San Marti et de Montjuic. Dans le quartier de l'Exemple, les Argentins sont la troisième communauté la plus importante après les Chinois et les Equatoriens. Dans le quartier de San Marti, les Argentins sont la sixième communauté la plus importante après les Pakistanais, les Chinois, les Equatoriens, les Marocains et les Colombiens. Dans le district de Montjuic, les Argentins sont la septième communauté la plus importante après les Pakistanais, les Marocains, les Chinois, les Philippins, les Indiens et les Colombiens (voir carte)¹⁵¹. En dehors de la ville de Barcelone, la ville de Castelldefels est un lieu où se trouve également un nombre important d'Argentins. Ces derniers ont commencé à s'installer dès les années 1960 dans cette municipalité qui se situe au Nord de Barcelone en bordure de la Mer Méditerranée. Cette métropole, peuplée d'environ 55 000 personnes, avait environ 17% de sa population qui sont nés à l'étranger en 2004. Les personnes étrangères venant du continent latino-américain totalisent 39,89 % du total des étrangers de la municipalité. Le groupe le plus important est celui des Argentins qui représentent 13,25 % de la population étrangère de Castelldefels. Les

¹⁴⁹ L'économie de Barcelone était principalement basée sur l'industrie et le tourisme. Néanmoins, au moment où un nombre important d'immigrants non-européens arrive à Barcelone, se produit un effet de désindustrialisation.

¹⁵⁰ Le district de Ciutat Vella est depuis les années 50 un quartier récepteur de la population venant d'autres régions espagnoles (Aramburu 2002).

¹⁵¹ Je n'ai pas pris ici en compte les immigrants appartenant à la communauté européenne.

Colombiens (6,87 %) et les Uruguayens (5,75 %) sont les deux autres groupes *latinos* les plus importants (site internet de l'Ajuntament Casteldefells – mairie de la ville de Casteldefells)

La ville de Barcelone se présente aujourd'hui comme une ville « multiculturelle », « civique » et « tolérante » (Goldberg 2007:99). Néanmoins, les changements radicaux de ces dernières années ont entraîné des tensions entre les autochtones et les populations étrangères, surtout depuis les années 2000, que ce soit dans certaines manifestations sociales contre des migrants ou encore dans les discours de certains politiciens¹⁵². Par exemple, en 1999, A *Premia Mar*, une ville qui se trouve au nord de Barcelone, est organisée une marche contre les migrants. En août de 2001, des immigrants subsahariens sans papier en règle qui s'étaient regroupés sur la Place de Catalogne, qui se trouve dans le quartier touristique de Barcelone, furent violemment expulsés. En 2001, la femme de Jordi Pujol, alors président de la *Generalitat* (gouvernement catalan), fit un discours lors d'une conférence à la Fondation la *Caixa*,¹⁵³ dans laquelle, elle critiquait le fait que l'aide sociale allait à des personnes qui ne connaissaient rien de la Catalogne car elles ne savaient pas parler Catalan ou parce qu'elles n'étaient pas de religion chrétienne. Dans son discours, ce sont les personnes de religion musulmane qui ont été stigmatisés. La même année, l'ancien secrétaire de la gauche républicaine catalane et ex-président du gouvernement catalan se prononce en faveur de la « loi de l'étranger » et annonce la disparition de la Catalogne si les immigrants continuent de venir comme ils le font.

Un facteur de tension important peut également être la connaissance et la pratique de la langue catalane. Pour être reconnu comme Catalan il ne s'agit pas seulement

¹⁵² Ceci n'est pas spécifique à la ville de Barcelone. A l'époque où l'Espagne cessait d'être un pays émetteur pour devenir un pays récepteur, les migrants étaient les bienvenus car l'Espagne avait la tasse de natalité la plus basse d'Europe. Son économie était florissante et le marché du travail offrait des emplois. C'est néanmoins, au début des années 2000, que commencent à se créer certaines tensions sociales vis-à-vis des migrants. Ce fût par exemple le cas de la ville *El Ejido*. Cette petite ville d'Andalousie a attiré nombre d'Espagnols mais aussi des personnes venant de l'étranger. Présence de colonie marocaine, roumaine, équatorienne, argentine et russe. Il y eut un scandale après la sortie du film *El Ejido* en 2006 (*El Ejido: la ley del beneficio*) de Rhalib Jaouad. Dans ce reportage, Rhalib Jaouad dénonce la situation des migrants travailleurs sans papiers qui gagnent un salaire entre 2 et 2,50 euros de l'heure. A la suite de ce reportage seront légalisés 20.000 personnes travaillant dans le secteur agricole. La plupart abandonnèrent leurs employeurs quelques mois après.

¹⁵³ La Caixa est une caisse d'épargne de Catalogne.

d'être sur le territoire, même depuis plusieurs générations, il faut également parler le catalan. Le gouvernement catalan, depuis sa prise d'autonomie relative¹⁵⁴, a mis en place des politiques afin de re-instituer l'usage de la langue catalane comme langue légale, avec l'espagnol, au sein des institutions et des universités. La loi de normalisation linguistique votée en 1983 fait légalement de l'Etat Catalan un Etat bilingue où peuvent être parlé à la fois le castillan et le catalan. La langue peut être facteur de division entre les différentes nationalités d'immigrants qui vivent à Barcelone.

Le gouvernement catalan a voté plusieurs lois promouvant l'usage du Catalan, qui sont parfois perçues comme discriminatoires pour les personnes qui ne parlent pas le catalan. Par exemple, les commerçants ont l'obligation de donner toutes les informations à leurs clients en Catalan (menu, étiquettes, etc). La connaissance écrite et parlée du catalan (mais aussi de l'espagnol) est obligatoire pour accéder aux postes de la fonction publique. L'enseignement primaire et secondaire se fait dans les deux langues, le catalan et le castillan (Site internet du *Parlement de Catalunya* – Parlement Catalan).

En 2007, 27,7 % de la population vivant en Catalogne ne comprenait pas le Catalan. Des 72,3 % qui le comprenaient, 30,7 % savaient le parler et 31,2 % le lire et 18,7 % l'écrire (idescat). L'usage du catalan est inégal sur le territoire de la Catalogne. C'est surtout dans les départements intérieurs que le Catalan est le plus utilisé dans la vie courante alors que dans les zones littorales, il l'est beaucoup moins.

Au-delà de l'usage et de la compréhension du catalan, il s'agit parfois de défendre l'autonomie de la Catalogne, c'est-à-dire de considérer la Catalogne comme une nation indépendante de l'Espagne, et parfois dans le même temps de rejeter toute identification à l'Espagne¹⁵⁵.

¹⁵⁴ C'est en effet lors de l'avènement de la démocratie qu'apparaîtront les premières revendications du droit à l'usage du catalan et de son institution via des actions politiques et des lois concrètes.

¹⁵⁵ Dans cette perspective, il est intéressant de demander à ces personnes ce qu'ils entendent par Espagne car souvent pour eux l'Espagne est définie comme le gouvernement espagnol, puis des régions espagnoles particulières comme celle de Madrid voire de Séville.

CARTE : Division de Barcelone selon les districts



Source: Barcelomia World Press

PLANCHE PHOTOS 2 : Barcelone

Photo 1 : Tag de Mafalda sur une maison condamnée à Barcelone



Mafalda est un personnage argentin de bande dessinée créé par Quino

Photo 3 : Vue des rues de Barcelone dans le quartier historique



Photo 2 : Vue de Barcelone du Tibidabo



PARTIE IV

POUR UNE OBJECTIVATION DES EMOTIONS

CAPTUREES A TRAVERS LE DISCOURS

« Que de fois même il y a un véritable contraste entre l'état véritablement éprouvé et la manière dont il apparaît à la conscience ! Nous croyons haïr quelqu'un alors que nous l'aimons et la réalité de cet amour se manifeste par des actes dont la signification n'est pas douteuse pour des tiers, au moment même où nous nous croyons sous l'influence du sentiment opposé » (Durkheim 1898)

CHAPITRE XIII

LE TRAVAIL RÉFLEXIF

INTRODUCTION

La place que l'on doit accorder à la « subjectivité du chercheur et des modalités de son insertion au sein des groupes sociaux qu'il étudie, du point de vue de la plausibilité et de la véracité des énoncés produits » (Sardan 2008:168) fait partie intégrante de la recherche. L'implication du chercheur sur le terrain est productive. Ainsi, le travail de réflexivité est un travail qui s'effectue tout au long du processus de production du savoir. Il est permanent.

Au cours de ce chapitre, je reviendrai en premier lieu sur ma place vis-à-vis des enquêtés à Miami et à Barcelone. Par la suite, j'aborderai ma perception de ces deux villes et comment m'ont perçue les enquêtés à Miami et à Barcelone. Enfin, j'expliquerai le choix du thème, de l'objet et du sujet de ma thèse de doctorat.

PREMIER TRAVAIL RÉFLEXIF

A Miami comme à Barcelone, les enquêtés m'ont placée dans la position d'*outsider* de leur groupe et de leur expérience migratoire. Ils m'ont conféré le statut de femme du « premier monde ». Cette distance symbolique m'a sans cesse été rappelée pour signifier qu'il y aurait toujours quelque chose que je ne pourrais pas

saisir de leur histoire. J'avais néanmoins une position intermédiaire sur mes deux terrains. J'étais en effet une *outsider* du groupe mais en même temps, je partageais le lieu de vie des Argentins. De plus, je ne suis pas Argentine mais comme eux, je n'étais ni Américaine ni Espagnole et j'ai dû m'adapter à mes différents terrains. Je partageais également avec eux le fait que je ne parlais pas la langue des autochtones. En effet, lorsque je suis arrivée à Miami, je ne parlais pas l'anglais et lors de mon expérience de terrain à Barcelone, je ne parlais pas le catalan.

A Miami, les personnes rencontrées sur le terrain m'ont souvent demandé si j'allais écrire un livre sur leur histoire. J'ai aussi eu l'impression qu'ils me mettaient parfois dans la position d'une porte-parole, que les entretiens étaient un moyen pour eux de restituer leur histoire personnelle mais aussi leur histoire collective. La plupart des enquêtés ne souhaitaient pas forcément garder l'anonymat alors que d'autres ont été méfiants et ce principalement à Miami car ils pensaient que je pourrais les dénoncer à la police en tant qu'immigrants illégaux.

De mon côté, j'ai vécu mes deux terrains de manière complètement différente. A Miami, j'ai suivi mon ex compagnon dans un pays que je ne connaissais pas et dont je ne parlais pas la langue (l'anglais). De plus, durant les trois années où je suis restée à Miami, j'ai eu différents statuts. Pendant plus d'un an, j'ai traversé la frontière américaine tous les trois mois afin de renouveler mon droit de séjour en tant que touriste. Par la suite, mon échange universitaire entre l'Université Paris Descartes et l'Université de Miami, m'a permis de rester légalement sur le territoire avec un visa d'étudiant.

Pour ce qui est de Barcelone, je connaissais déjà la ville avant de commencer mon terrain. Comme pour Miami, je ne parlais pas la langue des autochtones (le catalan). Mon statut y était celui d'étrangère européenne (ou de *gabacha*¹⁵⁶ pour les catalans). Contrairement à Miami, où je vivais avec mon ex compagnon, à Barcelone j'ai vécu en colocation ce qui me permis de faire la connaissance d'un nombre important d'Argentin puisque mon colocataire, qui connaissait bien

¹⁵⁶ *Gabacha* est le terme en catalan pour parler des Français. Il fût utilisé pour la première fois au XVIème siècle pour désigner les personnes venant du nord des Pyrénées (*Real Academia*). En Argentine, mais aussi à Miami et à Barcelone, certains enquêtés m'ont appelé *franchute*. Ce terme en argentin à la même connotation péjorative que celui de *Gabacha*.

l'Argentine pour avoir de la famille à Cordoba, a un réseau d'amis argentins qui appellent son appartement « l'ambassade argentine à Barcelone ».

Mon imprégnation à Miami et à Barcelone n'a ainsi pas été la même¹⁵⁷. En effet, le fait que je sois restée trois ans à Miami a entraîné d'autres types de relations avec les enquêtés et avec les lieux qu'à Barcelone où je suis restée trois mois.

Le choix de la chronologie des terrains : Miami, Barcelone puis Argentine, est également à prendre en compte dans la manière dont j'ai pu faire mon terrain. Si dans les deux cas, j'ai vécu de totales immersions sur le terrain, je n'ai pas effectué de la même manière mes entretiens d'une ville à l'autre. A la fin de mon expérience de terrain à Barcelone, j'avais par exemple acquis une certaine aisance avec la langue, l'accent et les expressions argentines.

J'ai parfois regretté de ne pas avoir fait mon terrain en Argentine avant mon terrain à Miami et à Barcelone. Cela m'aurait en effet peut-être permis de rentrer plus en phase avec ce que me disaient les enquêtés. D'un autre côté, mon esprit était libre de toute image préconçue sur l'Argentine.

PERCEPTIONS MIAMMIENNES ET BARCELONAISES

Georg Simmel soulignait dans son article *The Metropolis And The Mental Life* publié la première fois en 1903, comment la vie en métropole influait sur la vie sensitive des individus :

« L'impression durables, la petitesse de leurs différences, l'habitude de leur régularité de leur formation et de contrastes entre eux, consomme, pour ainsi dire, moins d'énergie mentale que le télescopage rapide des images changeantes, des différences marquées dans ce qui est saisi d'un seul regard, et de l'inattendu de stimuli violents. Face à

¹⁵⁷ Par ailleurs, j'ai fait ma thèse de doctorat en cotutelle avec l'Université Autonome de Barcelone, ce qui m'a amenée à y séjourner régulièrement alors que je ne suis jamais retournée à Miami depuis mon départ en 2009.

l'étendu que la métropole crée ces conditions psychologiques - à chaque traversée du stress, le tempo et la multiplicité de la vie économique, professionnelle et sociale - qu'elle crée dans les fondations sensorielles de la vie mentale, et le degré de prise de conscience nécessaire par notre organisation, un contraste profond avec le plus lent, plus habituelle, plus en douceur, le rythme d'écoulement de la phase sensori-mentale de la petite ville rurale et de l'existence. » (1903)

L'expérience sensorielle des individus vivant en ville décrite par Georg Simmel est différente que celles que vivent les individus dont parle Alain Corbin dans son livre, *Les cloches de la terre* (Corbin 2000). Les individus décrits par Alain Corbin ne vivent pas dans la vitesse, ne sont pas entourés de stimuli qu'il décrit comme « violents ». Vivant à la campagne, leur vie est rythmée par le son des cloches d'église.

Selon Adrian Scribano les expériences sensorielles se construisent à travers le « dispositif de régulation des sensations » qui est construit par la triade, perceptions, sensations et émotions (2007). Les impressions d'objets, de phénomènes, de processus structurent les perceptions que les individus accumulent et reproduisent. La perception est une faculté à la fois physiologique, cognitive et culturelle qui permet d'appréhender le monde qui nous entoure, notre environnement¹⁵⁸.

Les perceptions et les sensations sont fortement liées à l'organisation spatiale qui influence la structuration de la vie affective. Le type d'architecture, les murs, les trottoirs, les bruits, les façades, les odeurs, la météo, le type de végétation, etc. sont liés à des représentations spécifiques selon les individus.

Ces sensations et ces perceptions donnent naissance aux émotions et dépendent à la fois des représentations personnelles et des représentations collectives. Les émotions exprimées vis-à-vis des lieux nous donnent ainsi à voir les mécanismes

¹⁵⁸ Les perceptions d'objet, de phénomènes se structurent aux niveaux biologiques pour donner naissance aux sensations.

identitaires des individus. Chaque lieu de vie, se rapporte à un sentiment d'appartenance, elle est le lieu des ancrages, de l'enracinement, de l'attachement¹⁵⁹. La familiarité avec des bruits, des odeurs, les construisent et *marque* notre appartenance à un lieu spécifique¹⁶⁰, même que nous nous en rendions compte.

Les lieux sont ainsi composés de relations affectives¹⁶¹ qui influencent notre rapport affectif à l'espace et les représentations que nous avons. Par exemple, un individu peut choisir de migrer dans une ville qui lui rappellera son lieu d'origine ou au contraire peut choisir de migrer dans une ville qui lui permettra de complètement s'en détacher.

Ainsi, les interviewés de Mar del Plata, (ville balnéaire des côtes argentines) m'ont dit clairement que Miami ressemblait à leur ville d'origine, à cause de l'odeur de la mer alors que certains Argentins de Barcelone appréciaient le fait que cette ville soit de taille humaine contrairement à Buenos Aires. D'autres ont fait des rapprochements entre Barcelone et leur ville d'origine, ils s'y sentaient « comme à la maison » : les *locutorios*¹⁶² ont les mêmes enseignes de marques, les taxis sont de mêmes couleurs jaune et noire, etc.

Cette faculté des sens que chaque humain a en sa possession s'inscrit dans l'espace mais aussi dans le temps¹⁶³. L'appréhension d'un nouveau lieu de vie demande en effet un temps d'adaptation, une compréhension de l'environnement, que ce soit pour les enquêtés, surtout en ce qui concerne cette recherche puisque les enquêtés sont des immigrants comme pour le chercheur.

L'appréhension sensorielle d'un nouveau cadre de vie est sans doute plus accrue dans les premiers temps de la recherche de terrain, lorsque l'on est face à

¹⁵⁹ Le thème de cette thèse n'est pas celui du lien émotionnel des individus avec la géographie de la migration.

¹⁶⁰ Les lieux, et la perception que nous en avons, structurent ainsi la pensée, l'imagination et le corps.

¹⁶¹ Voir la thèse de Benoit Fieldel : <http://leblogdelaville.canalblog.com>

¹⁶² Magasin de service permettant d'avoir accès à internet et de passer des communications à l'étranger pour un moindre coût.

¹⁶³ La géographie ainsi que l'urbanisme sont deux disciplines qui ont pris en compte les émotions avant la sociologie.

l'étrangeté d'un nouveau lieu que l'on n'a pas encore fait le sien. C'est sans doute à ce moment que les sensations visuelles, auditives, corporelles sont plus fortes, car nouvelles dans la vie du chercheur. Ma perception de Miami et celle de Barcelone, mais aussi mon insertion sentimentale ont variées considérablement.

Mon insertion affective a été plus importante à Miami qu'à Barcelone, ce qui tient à mon enquête prolongée ; et ce malgré le fait que j'aie pendant longtemps considéré Miami comme une ville hostile en comparaison avec Barcelone. L'architecture a aussi joué dans mon approche de ces deux villes, et dans la façon de rencontrer mes enquêtés.

La ville de Miami est une ville de type américain où chaque déplacement nécessite une voiture, alors qu'à Barcelone les transports en commun sont largement développés. J'ai dû passer mon permis de conduire à Miami pour pouvoir appréhender cette ville, Barcelone permettant de s'y déplacer à pied ou en métro. Les sons que je garde en mémoire, eux-mêmes sont différents. A Miami, le vent des ouragans, les tempêtes tropicales, la chaleur parfois étouffante, le ciel bleu et le soleil presque toujours visibles, ont entraîné des sensations corporelles spécifiques. Au jour d'aujourd'hui, chaque orage me rappelle un peu Miami avec nostalgie alors que parfois lorsque j'entends le bruit du vent dans les arbres, je pense au vent qui glissait sur les feuilles de palmier. A Barcelone les sons du métro et de la circulation des voitures que l'on entend lorsque l'on marche sur les trottoirs sont quant à eux des sons qui me sont plus familiers puisque j'ai grandi en banlieue parisienne.

PRÉSENTATION DES ENQUETÉS

Trente entretiens ont été effectués à Miami, avec dix-huit femmes et douze hommes et vingt entretiens à Barcelone avec dix femmes et dix hommes. J'ai également effectué un terrain de trois mois à Buenos Aires où j'ai fait cinq entretiens de vérification avec trois femmes et un homme.

Les personnes qui ont participé à cette enquête ont été contactées de différentes manières :

- 1) par le biais d'une annonce que j'ai mise dans le journal argentin de la ville de Miami,
- 2) en rencontrant des personnes dans les commerces argentins,
- 3) par réseau d'interconnaissances.

Mon réseau d'interconnaissances était beaucoup plus ancien et développé à Barcelone. Les enquêtés y ont surtout été contactés par ce biais. Néanmoins, quelques enquêtés ont également été rencontrés dans des commerces, des associations argentines ou de migrants à Barcelone. La manière dont ont été contactés les enquêtés a été prise en considération dans l'analyse des résultats. En effet, une personne qui a été contactée à travers les réseaux d'association argentine ne va peut-être pas exprimer les mêmes sentiments vis-à-vis de son pays, par exemple, qu'une personne qui ne fait pas partie d'une association argentine, ou qui ne veut pas en faire partie.

Les entretiens à Buenos Aires et à Mar Del Plata ont, quant à eux, tous été effectués par le biais de réseaux d'interconnaissances. J'ai pu prendre contact avec Diego par le biais de sa tante qui vit à Barcelone. J'ai rencontré Agustina, Eugenia et Carolina par le biais d'une amie qui vit à Mar Del Plata.

Les lieux d'investigation ont été divers et variés : dans les parcs, les cafés, sur la plage, chez les enquêtés ou sur leur lieu de travail.

Durant ma pré-enquête, je n'ai pas effectué de sélection au préalable. Ce n'est que par la suite que j'ai sélectionné les différentes variables (Ex : sélection de l'année d'arrivée des enquêtés). Les enquêtés faisaient partie de la classe moyenne argentine et avoir migré entre 1999 et 2003¹⁶⁴.

A Miami comme à Barcelone, le choix des enquêtés a été dépendant de leur situation familiale, c'est-à-dire s'ils migraient seule, en couple ou en couple avec des enfants. Faire une comparaison entre les individus qui ont migré en famille ou

¹⁶⁴ 1999 est l'année antérieure à la crise et l'année 2003, l'année de l'élection de Nestor Kirchner.

seul me permet de focaliser cette recherche dans la construction du processus émotionnel et de ces différences ou similitudes selon qu'elle est vécue par un groupe, un homme, ou une femme.

Dans mon groupe d'enquête, il existe une certaine homogénéité dans la répartition des sexes, de la tranche d'âge et aussi en termes de classe sociale entre Miami et Barcelone. Ils faisaient tous partie de la classe moyenne en Argentine. Avant leur migration, à Miami, la majorité des enquêtés faisait partie de la catégorie des entrepreneurs et des cadres. A Barcelone, la plupart d'entre eux avaient une profession libérale. En ce qui concerne le statut de migrant, la grande majorité d'entre eux avait un statut légal, que ce soit à Miami ou à Barcelone.

Tous venaient de grandes villes d'Argentine. Néanmoins, une majorité d'entre eux venait de la capitale Buenos Aires et de sa région qui concentrent près de la moitié de la population argentine.

CHAPITRE XIV

L'OBJECTIVATION DES EMOTIONS

INTRODUCTION

Les différentes étapes qui composent la production du savoir ne sont pas dénuées d'émotion. En effet, le chercheur ressentira différentes émotions, selon son implication dans sa recherche, au moment du choix du sujet (qui n'est jamais neutre comme je l'ai expliqué dans l'introduction de cette thèse), du recueil des données, de la retranscription, de l'analyse et de l'interprétation des résultats, du processus d'écriture et enfin du jugement de sa recherche par ses pairs.

Au cours de ce chapitre, je reviendrai plus en détail sur les différents protocoles d'enquête que j'ai mis en place afin de tendre vers une objectivation des émotions recueillies sur le terrain (recueil des données et interprétation des résultats). Dans une première partie, je vais prendre en compte les émotions qui se jouent sur le terrain, que ce soit de la part du chercheur, c'est-à-dire moi-même, ou de la part des enquêtés. En effet, si l'objectif de cette recherche fût de prendre en considération les émotions au cours du processus migratoire, d'autres émotions ont été éprouvées, exprimées, partagées au cours du travail d'enquête. Par la suite, je reviendrai aux techniques que j'ai appliquées pour l'analyse des émotions recueillies sur le terrain, c'est-à-dire à l'analyse et l'interprétation des résultats.

L'ENQUETE DE TERRAIN: DES ÉMOTIONS ÉPROUVÉES, EXPRIMÉES, PARTAGÉES ET/OU CONTRADICTOIRES

- **Perspectives méthodologiques**

La perception des émotions au niveau du savoir commun influence la production du savoir sociologique, c'est-à-dire scientifique. Ainsi, afin de respecter cette scientificité, une certaine tradition sociologique implique que le chercheur sur le terrain évacue les émotions qu'il ressent au moment de la production de la connaissance et de la restitution de sa recherche. Par exemple, dans la perspective positiviste, il est communément entendu, qu'au cours de son travail le chercheur ne doit pas *tout dire* et que les émotions ressenties sur le terrain sont des émotions à garder pour soi. Ceci impliquerait implicitement que les chercheurs seraient incompetents, qu'ils n'ont pas « réussi à saisir le point de vue des natifs ou pire, ils seront accusés d'ethnocentrisme rampant » (Kleinman et Copp 1993:7). Toutefois, ne pas prendre en compte les émotions ressenties par le chercheur durant sa propre recherche permet d'évacuer la subjectivité de ce dernier et ainsi de donner l'illusion d'une recherche totalement *objective*. Pourtant qu'est-ce que le terrain (ou le travail de recherche) sinon une expérience du partage du sensible¹⁶⁵ ?

Le terrain, qui peut être défini comme un rite de passage dans le processus de production de la connaissance (Ghasarian 2002), est un moment qui peut entraîner de la peur, de la joie, de la fierté, des doutes, de l'angoisse, de la déception de l'enthousiasme et aussi de l'abattement lorsque l'on a l'impression que *rien ne fonctionne*.

Prendre en compte les émotions exprimées lors des entretiens et de l'enquête de terrain n'entraîne pas la rupture du « pacte ethnographique » dont parle Jean-Pierre Olivier de Sardan (2008:30). Cette empathie, cette perméabilité du

¹⁶⁵ Le livre de l'anthropologue François Laplantine, *Le social et le sensible, introduction à une anthropologie modale* (2005) est la seule illustration à ma connaissance d'une analyse systématique du partage du sensible sur le terrain

chercheur, une fois identifiée, intégrée et analysée lui permet de renforcer son ambition de véracité.

Dans cette perspective, d'autres prennent le parti que les émotions ressenties lors du travail de terrain, que la subjectivité du chercheur, ont un caractère central dans la recherche et la production des données. Par exemple, Georges Devereux, ethnographe et psychanalyste ira quant à lui plus loin. Pour lui, la recherche d'une vision purement objective est contreproductive. L'angoisse que peut ressentir un chercheur sur le terrain sont pour lui des données essentielles de sa recherche car ce qu'observe le chercheur n'est autre que les réactions à ses propres observations (1998). C'est dans cette perspective qu'il propose que l'anthropologue au même titre que le psychanalyste prenne en compte les transferts et ses réactions à ses propres transferts.

Le sociologue des émotions Julien Bernard, propose quant à lui trois chemins réflexifs afin de prendre en compte les émotions (la quatrième étant la réflexivité de la discipline). La première implique une réflexivité du chercheur sur ses propres émotions, ce qu'il nomme l'analyse des émotions à la « première personne », la prise en compte à la « deuxième personne » est celle des enquêtés et enfin, en suivant la perspective de Patricia Paperman et de Ruwen Ogien (1995 :13), il rajoute une analyse à la « troisième personne », c'est-à-dire une prise en compte « situationnelle » afin de rendre compte « des modes d'évaluation et de jugements des émotions des uns et des autres sur les uns et les autres » (Bernard 2008, 2009).

- **Les émotions du chercheur**

L'expérience de terrain est, entre autre, la rencontre entre deux ou plusieurs individus qui est déterminée par plusieurs facteurs : les affinités idéologiques, le sexe, l'origine sociale, la sympathie¹⁶⁶ et l'antipathie, la manière dont s'est

¹⁶⁶ La compréhension de ce langage se fait par le biais de l'empathie cognitive. C'est ce que Candace Clarck appelle le « sentiment de sympathie », c'est-à-dire la tentative de ressentir l'émotion ou le sentiment que ressent l'autre (1987:28) sans oublier le fait que le langage émotionnel est socialement et culturellement déterminé.

effectuée la prise de contact, le lieu de l'entretien. Lorsqu'un chercheur fait son terrain, c'est justement lui qui le fait. Celui-ci va tenter de rencontrer les personnes susceptibles de lui faire comprendre le phénomène qu'il a choisi d'étudier mais ces rencontres se feront également selon ses affinités. Ces *choix* sont ainsi en partie déjà conditionnés et peuvent influencer la production du savoir et entraîner des émotions spécifiques.

J'ai essayé en règle générale, de faire des entretiens des espaces de discussion afin que les enquêtés se sentent à l'aise. Néanmoins, durant certains d'entre eux (mais aussi durant l'observation participante), j'ai ressenti différentes émotions qui m'ont empêchées de le faire. Par exemple, durant deux entretiens que j'ai effectués, un à Miami, l'autre à Barcelone, j'ai éprouvé de la colère. A Miami, l'entretien avec Fernando fût difficile car il n'eut de cesse de me dire que la dictature en Argentine avait été une bonne chose et que le système démocratique avait « tout gâché ». Je ne l'ai pas contredit durant l'entretien, je l'ai écouté et j'ai enchaîné les questions que je lui posais. Ma colère (qui n'empêche pas l'empathie) venait du fait que j'étais idéologiquement complètement en désaccord avec lui. C'est aussi de la colère que j'ai ressentie en faisant l'entretien avec Roberto à Barcelone. Cette colère était ici aussi liée à la frustration de ne rien dire lorsque Roberto me draguait, plus ou moins ouvertement et plus ou moins subtilement. La colère n'est pas la seule émotion que j'ai ressentie lors des entretiens. J'ai également pris du plaisir à rencontrer certaines personnes qui sont devenues des amis aujourd'hui, j'ai éprouvé de la joie mais aussi de la tristesse devant le récit d'histoires de vie parfois douloureuses¹⁶⁷.

Des émotions peuvent également être éprouvées durant le travail de terrain. Je ne connaissais pas Miami, qui comme je l'ai dit, fût pour moi une ville assez hostile où je ne pensais pas que j'allais rester trois ans. La manière de vivre dans cette ville contredisait totalement ma manière de vivre normalement. Le manque de transports en commun est sans doute ce qui m'a le plus énervée à Miami. J'ai au départ voulu me déplacer en bus. Néanmoins, les trajets effectués en bus prennent des heures alors que ceux-ci ne passent pas régulièrement. Il m'est ainsi arrivé des

¹⁶⁷ Les émotions éprouvées par le chercheur peuvent entraîner un biais dans l'interprétation des résultats par le chercheur. Comme je l'expliquerai lors du prochain chapitre, l'utilisation d'Excel m'a permis de réduire ce biais et d'atteindre une certaine objectivité.

mésaventures sur mon terrain qui m'ont mis « hors de moi ». Une fois notamment, j'attendais le bus à South Beach pour aller dans le nord de Miami afin de rencontrer un enquêté. Après une demi-heure d'attente mon bus arriva enfin. J'avais calculé que le trajet devait prendre environ une heure. Après une heure et demie de trajet dans un bus dans lequel la température était glaciale à cause de la climatisation, je suis allée voir le chauffeur pour lui demander à quel moment j'arriverai à destination. Celui-ci m'apprit que je n'avais pas pris le bon bus car le numéro qui figurait sur la devanture du bus n'était pas le bon. Il avait oublié de le modifier après son changement de service. Il me dit d'attendre que le bus fasse demi-tour pour que je puisse retourner à South-Beach et prendre le bus que je souhaitai. Après que les derniers passagers soient descendus à la dernière station, je me suis retrouvée seule avec le chauffeur dans le bus. Il a continué à rouler et s'est arrêté à une station essence, assez isolée, afin de faire une pause pour son café. Je me suis mise en colère en criant contre « le bus, contre le chauffeur et contre ce pays » (en espagnol). Le chauffeur s'est alors excusé et ne m'a pas fait payer le retour.

C'est également en bus que j'ai voulu aller au bureau du service d'immigration afin de faire ma carte de résidente. Je suis descendue quelques stations avant en pensant pouvoir marcher jusqu'à destination. J'ai assez vite compris que je n'étais pas dans un des quartiers les plus sûrs de Miami à cause de l'architecture des bâtiments et des voitures qui s'y trouvaient. Alors que je marchais le long du trottoir en essayant de comprendre ce que me disait un homme avec des dents couleur or, une voiture de police s'est arrêtée et les policiers qui se trouvaient à l'intérieur m'ont demandé ce que je faisais là. J'étais assez rassurée de les voir et j'ai accepté qu'ils me conduisent au service de migration.

Les attentes infinies, sous le soleil ou sous une tempête tropicale, aux stations de bus sans abri auront eu raison de ma patience. J'ai fini par passer mon permis de conduire à Miami alors que je n'aime pas conduire¹⁶⁸. Je n'ai pas eu les mêmes expériences à Barcelone, mais j'ai pu ressentir des émotions similaires. J'ai par exemple ressenti de la colère lorsque des personnes parlant catalan ne voulaient

¹⁶⁸ Le fait d'avoir pu passer mon permis de conduire pour 20 dollars m'a procuré une certaine joie. J'avais en effet essayé de le passer cinq fois en France sans succès.

pas me parler en castillan alors que je ne comprenais pas ce qu'elles me disaient, de la peur lorsque j'ai compris qu'en face de ma porte d'entrée d'immeuble avait élu domicile un voleur à l'arraché qui sévissait une à deux fois par semaine vers quatre heures de l'après-midi.

- **Les émotions des enquêtés**

L'expérience de terrain est une expérience émotionnelle comme le sont les entretiens faits avec les enquêtés. Lors de cette rencontre humaine, les enquêtés vont également ressentir des émotions spécifiques. Certains enquêtés m'ont dit que l'entretien leur avait « fait du bien ». Certains ont eu l'impression d'avoir pu verbaliser pour la première fois des moments de leur vie et de leur expérience migratoire¹⁶⁹. Le moment de l'entretien a ainsi parfois été un moment de confiance d'auto-analyse de leur vie, où certains se sont sentis libres d'évoquer certaines choses qu'ils ne diraient pas à leurs proches. Certaines personnes m'ont dit qu'elles avaient eu l'impression de parler par exemple à une psychologue. Le fait que je leur sois inconnue a pu entraîner cette libération de parole. Cependant, *la confession* de leur histoire émotionnelle n'a pas été évidente pour tous, certaines personnes ont été plus aptes à se raconter que d'autre. Quelques femmes se sont livrées à la confiance en me racontant les problèmes de couple qu'elles avaient rencontrés avant et après la migration. La plupart n'avait pas de permis de travail et vivaient dans une grande solitude. Les données recueillies dépendent évidemment presque autant de ma façon de présenter les questions que du jour où j'ai rencontré mes enquêtés et du lien qui m'unit à eux.

L'expression des émotions de la part des enquêtés dépend également du lieu où se sont déroulés les entretiens : dans un café, au bureau ou au domicile, dans un parc ou sur la plage. Comme le note Myriam Hachimi-Alaoui, le café en tant que lieu public est un lieu neutre, et libre de tout affect (2004 :166), mais c'est aussi un lieu où l'affect ne peut pas complètement être exprimé. Toutefois, les lieux où s'effectuent l'enquête peut avoir un impact différent selon la personne, certaines

¹⁶⁹ J'ai essayé de faire des entretiens libres et en profondeur tout en suivant le canevas du questionnaire.

personnes n'ont pas de problème pour extérioriser leurs émotions dans les lieux publics à cause de l'anonymat de ces lieux, par exemple. D'un autre côté, si les lieux publics sont moins chargés d'affects personnels, ce sont des lieux où les individus vont se comporter de manière à ne pas *perdre la face* (Goffman 1974).

Les personnes qui m'ont dit qu'ils avaient eu l'impression d'avoir parlé à une psychologue me l'ont toujours dit quand les entretiens s'étaient déroulés en huit clos, c'est-à-dire dans un moment de face à face, soit à leur domicile soit dans leur bureau, mais jamais lorsque l'entretien avait été effectué dans un lieu avec d'autres personnes. De la même façon, les pleurs pour les femmes ne sont jamais survenus en présence d'autres personnes (les hommes n'ont jamais pleuré en face de moi).

Ainsi, mon enquête de terrain et les entretiens ne me donnèrent pas accès à la manière dont les individus ont effectué un « travail émotionnel » mais plutôt son résultat¹⁷⁰. Par exemple, je me suis rendu compte de la dichotomie qui existait entre ce que pouvaient me raconter les hommes et les femmes à propos de leur expérience migratoire, en faisant des entretiens croisés avec des époux et des épouses. Les hommes me racontaient qu'ils étaient partis à l'aventure, qu'ils n'étaient pas partis pour des raisons économiques alors que leurs épouses me parlaient de la dépression de leur époux suite à la perte de leur emploi comme raison de la migration familiale. Bien entendu, mon objectif ne fût pas de déterminer qui disait le vrai ou le faux mais de comprendre comment les individus interprètent ce qu'ils ont vécu selon la construction de leur subjectivité ou comment ils *jouèrent* leur rôle devant moi à travers les émotions qu'ils exprimèrent. Si je n'ai pu accéder à la manière dont a pu se produire ce « travail émotionnel », les entretiens et l'observation participante m'ont permis, comme nous le verrons lors de l'analyse des résultats de comprendre le pourquoi.

Le jeu des rôles des genres s'est également produit entre les enquêtés eux-mêmes. En effet, certaines femmes avec qui j'avais pris rendez-vous pour un entretien sont venues avec leur époux. L'enjeu du pouvoir de la prise de parole et de ce qu'exprimaient les enquêtés face à leur conjoint biaisait le résultat. En règle

¹⁷⁰ Pour comprendre comment celui-ci s'effectue, mon enquête de terrain aurait dû être tout autre. Elle aurait dû s'effectuer en deux temps. J'aurais en effet dû prendre en compte la situation initiale et la situation finale.

générale, les hommes finissaient bien souvent par répondre à la place des femmes, ou ils me fournissaient une réponse commune pour une question à laquelle je leur avais demandé de répondre séparément. J'ai donc décidé par la suite de ne pas prendre en compte ces entretiens pour mon analyse. Ils m'ont néanmoins servi pour comprendre comment la *performance* du genre s'effectue lors des entretiens et comment celle-ci peut influencer les résultats.

CAPTURER ET OBJECTIVER LES ÉMOTIONS EXPRIMÉES A TRAVERS LE DISCOURS

- **Le choix de la méthode et des techniques d'analyse**

Faire des émotions l'objet d'une recherche sociologique, fait resurgir la question primordiale de la construction de la connaissance et donc de l'utilisation de la méthode empirique comme moyen de récolter les données. La sociologie des émotions n'est pas une discipline qui est totalement structurée, les approches, les visions peuvent être totalement différentes d'un chercheur à un autre selon l'approche scientifique choisie. Très peu d'études ont été menées afin d'explicitier les dispositifs méthodologiques (et épistémologiques) qui permettent de capturer les émotions au sein d'une recherche sociologique. La mise en place d'une méthodologie rigoureuse pose parfois encore problème mais le chercheur a des outils en sa possession pour être au plus près de celle-ci. En effet, l'interprétation des émotions recueillies sur le terrain, ainsi que leur analyse et leur interprétation, peut s'effectuer grâce à l'utilisation d'outils méthodologiques classiques qui permettent de rester au plus près des sentiments exprimés par les enquêtés.

Comme tout objet sociologique, les émotions peuvent être prises en compte soit par une analyse quantitative, soit par une analyse qualitative. Le choix de la méthode s'effectue sous deux conditions : les aspirations du chercheur et le choix de la méthode la mieux appropriée afin de prendre en compte ce qu'il souhaite

observer. Le chercheur devra ainsi déterminer au préalable ce qu'il souhaite prendre en compte : les sensations, les pratiques, les états physiologiques ou cognitifs. Pour ma part, mon objectif était de comprendre l'interconnexion entre les émotions, les représentations, les actions et leurs influences dans une perspective du genre au cours du processus migratoire. J'ai donc privilégié le recueil des données par l'utilisation de la technique qualitative. Les entretiens et l'observation participante (des pratiques et des discours) m'ont en effet permis d'être au plus près des états cognitifs des participants.

Une fois la méthode sélectionnée, j'ai construit mon questionnaire. Le canevas d'entretien que j'ai utilisé pour ma recherche de doctorat est celui que j'avais construit au cours de mon Master. Celui-ci découle d'une pré-enquête que j'avais faite à Miami. Les questions étaient générales et ouvertes et étaient divisées en quatorze sous-thèmes qui me permettaient d'appréhender différentes thématiques et de prendre en compte les différentes étapes de la migration¹⁷¹. Aucune question ne portait *sur* les émotions sauf une, implicitement, celle où je demandais aux enquêtés quels étaient les sentiments qu'ils ressentaient pour leur pays¹⁷². Au départ de l'enquête, je n'ai pas cherché à trouver telle ou telle émotion selon les thèmes que je voulais aborder avec mes enquêtées. Je n'avais pas d'idée sur les émotions qui allaient ressortir de cette enquête. Je ne savais pas où elles allaient se loger, lesquelles allaient ressortir et à propos de quel sujet. C'est seulement lors de l'analyse des données que j'ai pu déconstruire la structure émotionnelle propre aux individus selon leur genre. J'avais néanmoins quelques idées préconçues. Par exemple, lorsque j'ai commencé ma recherche à Miami, je pensais que les enquêtés allaient exprimer la nostalgie et ce ne fût pas le cas.

Je n'ai dit à aucun de mes enquêtés que je travaillais sur les émotions afin de saisir leur discours émotionnel et non pas leur discours *sur* les émotions. Cette perspective m'a ainsi permis de minimiser la «rhétorique de contrôle» (1987), c'est-à-dire d'avoir un discours sur les émotions, où que les enquêtés me disent avoir ressenti les émotions dont j'aurais pu parler alors que ce n'était pas le cas. Dans cette perspective, il est également possible qu'ils aient ressenti des émotions

¹⁷¹ Voir annexe

¹⁷² Le choix du terme pays est volontaire. Ils pouvaient ainsi me parler des Etats-Unis, de l'Espagne ou de l'Argentine. Ils ont tous répondu en parlant de l'Argentine.

qu'ils n'ont pas exprimées au cours des entretiens et de mon observation participante. En me basant principalement sur les entretiens et non sur une observation à vif du processus migratoire, j'ai dû également tenir compte le fait que les émotions exprimées étaient le résultat d'une reconstruction mémorielle. Elles se basaient sur des souvenirs qui sont comme le rappelle Anne Muxel des « fictions vraies » (2007). La temporalité fait ainsi partie intégrante des résultats obtenus. Ce travail de recherche utilise donc la méthodologie comparative selon le genre, le lieu de migration et aussi temporelle.

Cette comparaison ne s'est pas effectuée entre le temps de départ et le temps d'arrivée pour les enquêtés mais le temps écoulé entre mes deux terrains qui comme je l'expliquerai influence les émotions exprimées par les individus. J'ai pu observer des pratiques lors de l'observation participante qui m'ont permis d'affiner ma connaissance sur certaines émotions exprimées durant les entretiens, mais je n'ai pu lier les pratiques avec les émotions ressenties sur le vif par les personnes migrantes. Cela aurait en effet demandé un tout autre type d'enquête, comme celui de suivre le cheminement de la migration d'une ou plusieurs familles, tel que le donne à voir Susana Novick dans son reportage sur la migration des Argentins partis entre 1999 et 2001¹⁷³. Ce type d'enquête aurait demandé la mise en place d'un protocole totalement différent. En effet, il n'y a pas seulement le microphone qui se situe dans le jeu entre l'enquêté et l'enquêteur, il y a aussi la vidéo, qui permet certes de capturer les émotions de manière systématique et de prendre en compte la concordance des émotions exprimées verbalement et corporellement, mais qui peut aussi influencer les émotions exprimées par les enquêtés¹⁷⁴. L'utilisation de la vidéo, aurait cependant permis de prendre en compte d'autres modalités d'expression des émotions telles que les postures corporelles ou les mimiques du visages.

¹⁷³ Ce reportage a été fait dans le cadre d'un projet de recherche. Un livre collectif a également été fait sur l'émigration des Argentins. Voir : *Sur/norte* (Novick et Actis 2007)

¹⁷⁴ Ce type d'enquête ne permet pas de capturer toutes les émotions puisque parfois elles peuvent s'exprimer par des changements corporels qui passent par les mains moites, le réchauffement de la peau, etc.

- **Le choix de la modalité d'expression des émotions à analyser**

Les émotions sont des phénomènes complexes qui découlent d'un processus neuronal envoyant des stimuli et des signaux qui se traduisent par l'activation des glandes sudoripares, lacrymale, etc. mais aussi de postures corporelles et/ou des mimiques du visage. Elles peuvent mobiliser l'expression de tout le corps et ne pas avoir besoin de mots pour s'extérioriser. En suivant l'étude de Charles Darwin tout un pan de la psychologie mais aussi de l'anthropologie et de la sociologie les naturalise ainsi. Par exemple, Charles Kemper, Nico Fridja, s'intéressent à l'expression des mimiques du visage en en faisant un objet fixe¹⁷⁵. Si Charles Darwin et ses successeurs, tel que Paul Ekman, ont utilisé des photographies afin de montrer le caractère universel de leur expression à travers le visage, de nos jours ce sont des programmes informatiques¹⁷⁶ qui ont la charge de décrypter les émotions faciales.

Les sociologues des émotions Turner and Stets aspirent à l'utilisation de ces nouvelles technologies afin de mesurer les émotions et de les analyser¹⁷⁷ sociologiquement (2005:317). Néanmoins, comme le soulignait Katharina Scherke lors de la quatrième conférence du groupe européen de sociologie des émotions, il faut rester sceptique quant à cette utilisation¹⁷⁸. En effet, ces mesures sont difficiles à réaliser au cours d'une observation, d'un travail de terrain. Elles ne peuvent s'appliquer aux situations de la vie réelle et l'utilisation de nouvelles technologies peut influencer ou parasiter la situation d'enquête. De plus, comme le souligne David Le Breton, cette perspective ne laisse aucune place à l'ambiguïté individuelle (Le Breton 2004). La manière dont les émotions s'expriment silencieusement à travers le corps dans les postures corporelles mais aussi par le biais des

¹⁷⁵ Dans une perspective néodarwinienne, elles seraient des invariants qui répondent à l'évolution de l'espèce humaine.

¹⁷⁶ Le premier programme fût mis en place par une équipe de Cambridge au Royaume-Unis et avait pour objectif de départ d'aider les autistes à décrypter les émotions non verbales exprimées par les autres. Aujourd'hui, il est utilisé afin de comprendre « l'intelligence émotionnelle ».

¹⁷⁷ Définir ce que j'entends par émotions implique de s'approcher des différentes manières de les appréhender en sociologie. Je reviendrai de manière plus ample sur la méthodologie utilisée pour cette recherche au cours du chapitre IV.

¹⁷⁸ Ambiguous Indicators for Emotions: Laughter and Crying. Présentation lors de la 4^{ème} conférence de l'*European Sociological Association. Research Network of Emotion*. Le 11 octobre 2012.

expressions du visage représente une infinie diversité humaine qui doit être pris dans son contexte et aller au-delà d'une simple superposition d'un système de valeur. En effet, la fixité de l'expression des émotions qui ressort de ses images, que ce soit à travers un programme informatique ou une photographie, permet-elle vraiment de décrypter l'émotion ? Un sourire capturé serait-il un sourire de joie ou de frustration ? Comment peut-on dire qu'une émotion est positive ou négative ou neutre ? Prenons l'exemple de l'amour, si une personne aime une personne inaccessible ou qui lui veut du mal, est-ce positif ou négatif ?

Par ailleurs, cette fixation sur le visage ne prend pas en compte l'héxis corporelle qui bien souvent accompagne les émotions exprimées par le visage. Elle passe également un peu trop rapidement sur le fait que l'expression corporelle des émotions n'est pas seulement due au seul facteur biologique. Elle est socialement construite. Le corps lui-même est un « objet socialisé » (Mauss 1936; Le Breton 2004). L'héxis corporelle, c'est-à-dire ses postures, ses dispositions et perceptions sont dues à des apprentissages culturels et sociaux (Bourdieu 1998:49) qui sont liés aux structures sociales. Marcel Mauss l'avait déjà souligné en faisant le lien entre l'expression des émotions par le corps et les structures sociales. Dans son texte, *L'expression obligatoire des sentiments* (1921), il conclut que l'expression des larmes ou du chagrin et de la colère à travers les cris, les hurlements, sont fixés collectivement, ils sont une obligation sociale.

Le chercheur doit ainsi se demander comment analyser les émotions recueillies, c'est-à-dire dans ma perspective, comment analyser les émotions exprimées durant le moment de l'entretien. Faut-il seulement se centrer sur le discours des enquêtés ou prendre en compte les expressions des émotions corporelles qui les accompagnent ? Le discours émotionnel peut être accompagné par des larmes, les rires, des gestes, des mimiques de visages, un son de voix, etc. qui peuvent être pris en compte par un travail d'observation assidu et intense.

Durant ce travail, j'ai choisi de ne pas prendre en compte ces éléments paralinguistiques. Mon objectif n'était pas d'analyser la concordance entre l'héxis corporelle et les émotions exprimées à travers le discours. L'expression paralinguistique a néanmoins pu influencer mon travail puisque je l'ai vue et

entendue. J'ai entendu les fluctuations de la voix des enquêtés, le son des rires, j'ai vu leur visages se crispier, j'ai vu leurs larmes couler, j'ai vu leur gestes brusques ou calmes. De ces moments d'entretien, c'est sans doute la voix qui me reste le plus, à cause du travail de retranscription¹⁷⁹. Lorsque je lis les extraits sélectionnés pour ce travail de recherche, j'ai en mémoire ces intonations¹⁸⁰. Le lecteur n'aura ainsi pas les mêmes perceptions des émotions exprimées par les enquêtés que les miennes. J'ai néanmoins toujours tenté de limiter ce *biais interprétatif* par l'analyse des entretiens avec Excel.

L'ANALYSE TEXTUELLE

La volonté de tout chercheur est d'être au plus près de la réalité et de rester *fidèle* au discours des enquêtés. Afin d'analyser les entretiens de manière systématique et d'être au plus proche de l'objectivation des émotions j'ai utilisé Excel. J'ai créé un tableau croisé avec le nom des enquêtés en abscisse. J'ai introduit les entretiens en entier dans ce tableau Excel, c'est-à-dire que chaque question est suivie d'une réponse. Mes questions sont codifiées comme P, c'est-à-dire *pregunta*, question en castillan et les réponses des enquêtés sont codifiées comme R, *respuesta*, réponse en castillan. J'ai parfois divisé ces réponses en plusieurs parties afin de faciliter mon analyse. Chacune des questions et des réponses des enquêtés est numérotée. Ces numéros apparaissent dans les extraits sélectionnés pour cette thèse comme « num. reg », c'est-à-dire numéro de registre.

Cette technique¹⁸¹ m'a permis d'introduire les entretiens retranscrits en castillan et de codifier toutes les réponses selon des variables prédéfinies : histoire personnelle, histoire migratoire, travail, histoire aux Etats-Unis/Espagne, famille, histoire époux/épouse, histoire enfant, *argentinité*, genre, langue, intégration,

¹⁷⁹ Les intonations de la voix ne sont pas forcément relatifs des émotions éprouvées par les enquêtés durant le processus migratoire, mais de celles qu'ils expriment durant le moment de l'entretien.

¹⁸⁰ Les intonations de la voix, les pauses dans le discours ou ce qui ne sera pas exprimé à travers celui-ci sont peuvent permettre au sociologue de comprendre l'expérience émotionnel d'un individu ou la charge émotive d'une situation vécue.

¹⁸¹ L'utilisation de cette technique m'a été proposée par Maria Jesus Izquierdo.

niveau socio-économique, idéologie, transnational. En abscisse apparaissent également des informations sur les enquêtés : âge ; sexe : femme, homme ; enfants : oui, non ; statut : légal, illégal, année de migration : 1999, 2000, 2001, 2002, 2003 ; ville d'origine : Buenos Aires, La Plata, Tucuman, Mar Del Plata, Quilmes, Rosario, Rio Tercero, Salta, San luis, Cordoba.

L'utilisation d'Excel m'a facilité l'identification des fréquences à travers lequel les individus expriment des émotions verbalement et la mise en évidence des émotions comme objet d'étude. Cette technique m'a également permis de prendre en compte le moment où elles sont apparues lors de l'entretien. L'analyse des entretiens avec Excel m'a en outre permis de limiter certains biais d'interprétation : émotions que j'ai pu ressentir lors des entretiens qui aurait pu interférer mon interprétation, par exemple. J'ai ainsi pu tendre vers une certaine objectivité¹⁸².

L'utilisation d'Excel m'a aussi permis de faire des comparaisons *automatisées*, par thématique ou par recherche de mot-émotion spécifique et ainsi de limiter les biais interprétatifs que peut entraîner un simple regroupement des lectures des entretiens retranscrits. Les huit émotions sélectionnées -espoir, culpabilité, tristesse, colère, peur, honte, amour, nostalgie- ont ainsi été le fait d'une recherche continue et précise. Je n'ai pas cherché à prendre en compte les différences des mots relatifs à des émotions qui font partie du même ensemble, ni une différence d'intensité des émotions qui peut être culturelle. L'objectif était ici plutôt de prendre en compte l'émotion exprimée et de rendre compte de son mécanisme de fonctionnement social au cours du processus migratoire dans une perspective du genre.

De plus, ma recherche ne s'est pas limitée à une recherche de mot-émotion. Le discours humain a un effet pragmatique, dans le sens où les linguistes le comprennent dans l'analyse du discours. Ainsi, les individus peuvent utiliser des termes vagues pour décrire les émotions. J'ai donc également cherché les

¹⁸² Le fait d'avoir fait un nombre assez important d'entretien m'a permis également d'atteindre cette généralité. Les émotions exprimées lors de ceux-ci n'étaient pas le fait de la « personnalité » des enquêtés où résultantes du moment de l'entretien.

expressions qui pouvaient exprimer une émotion. Par exemple, l'espoir (*esperanza*) est une émotion qui est liée à l'avenir. Des extraits d'entretien qui expriment une idée sur le futur ont pu être codifiés comme une expression de l'espoir. Une fois la codification terminée, j'ai également effectué un va-et-vient avec la définition théorique de ces émotions. Ces définitions n'existent pas forcément dans le corpus du savoir sociologique et que lorsque c'est le cas, elles viennent presque toujours de la sociologie américaine¹⁸³. Celles-ci diffèrent peu des émotions en France¹⁸⁴. Je me suis servie de ces différentes définitions en les comparant avec les émotions qu'exprimaient les Argentins. Elles m'ont également permis de créer une distance nécessaire à la compréhension des émotions des enquêtés.

Dans le tableau ci-dessous, j'ai disposé les émotions prises en compte et leurs différentes modalités d'expressions verbales au sein des entretiens. Le mot peut apparaître au sein de l'entretien et ne pas être lié au processus de migration. La manière de l'employer peut également changer selon qu'il concerne une autre personne, une histoire qui n'a rien à voir avec l'histoire migratoire des enquêtés, ou encore lorsqu'il y a l'utilisation d'une négation, par exemple : j'aime ou je n'aime pas. Si la structure linguistique a son importance, je n'ai pas pris en compte l'ordre des mots mais seulement les temps du verbe lorsqu'ils avaient leur importance.

La comparaison des deux terrains m'a permis d'avoir une compréhension globale du fonctionnement des émotions au cours du processus migratoire. Seul le va-et-vient entre l'analyse de mes entretiens avec Excel, l'observation participante et mes nombreuses lectures m'ont permis de définir les émotions. Sans cette interaction entre ces différentes sources, je n'aurais pu interpréter les émotions ni faire le lien entre la construction de la subjectivité du genre, le processus migratoire et les émotions. Comme je l'expliquerai dans les différentes parties qui explicitent les résultats, l'observation participante m'a permis de donner un nouvel éclairage aux entretiens et d'apporter des informations importantes pour la compréhension des émotions ressenties par les individus lors du processus migratoire.

¹⁸³ Voir Tableau en fin de chapitre

¹⁸⁴ Je ne parle pas ici de leur fonctionnement ni de leur utilisation sociale.

LA TRADUCTION COMME TRAVAIL D'INTERPRÉTATION

Comment être certaine que mon interprétation d'un mot-émotion est la bonne ? Par exemple, lorsqu'un individu exprime une émotion que j'interprète comme de la colère, est-ce bien de la colère qui est exprimée ?

La traduction se base sur un pacte sémantique car les mots ou expressions qui sont traduits ne se recouvrent jamais exactement mais elle peut entraîner le même « *biais interprétatif* » que la description (Sardan 2008) au moment de l'interprétation de ces mots-émotions et de ces expressions. En effet, il ne suffit pas de comprendre la langue pour comprendre les sentiments dans une autre culture (Lutz 1988). Le travail de traduction implique ainsi un premier travail de réflexivité sociologique. Ainsi, les grandes monographies qui traitent des émotions en anthropologie ont une partie qui est consacrée aux émotions propres à la culture du chercheur. C'est, par exemple, ce que fait Catherine Lutz dans son livre *Unnatural Emotions: Everyday Sentiments on a Micronesian Atoll and Their Challenge to Western Theory* (1988). Un chapitre entier concerne la perception des émotions en Occident et dans la société « blanche » américaine de classe moyenne¹⁸⁵. Il s'agit ainsi de prendre en compte les similitudes et les différences entre les émotions du chercheur et des enquêtés. Ces différences ne sont pas un obstacle pour la recherche, elles permettent justement de créer de la distance, de tendre vers une objectivation des émotions. Dans cette perspective, le travail de traduction suppose une double prise en compte des émotions. La recherche implique de comprendre ce que sont socialement les émotions étudiées et comment elles fonctionnent pour les enquêtés et pour le chercheur, afin de rester au plus proche de l'émotion exprimée via un mot ou une expression.

Mon niveau d'espagnol m'a permis de faire les entretiens en espagnol sans traducteur. Si j'ai pu comprendre l'ensemble des entretiens, j'ai eu un temps

¹⁸⁵ Je n'ai pas pu faire un travail de réflexivité aussi complet à cause du temps limité du travail de recherche de doctorat.

d'adaptation afin de m'habituer à l'accent argentin et les expressions exprimées sont très différentes du castillan parlé en Espagne, celui que j'ai appris et que je parlais en arrivant à Miami, ne serait-ce que par les expressions utilisées.

Les entretiens effectués au début de mon travail de recherche à Miami, ont ainsi nécessité plus de travail de compréhension que ceux effectués à Barcelone¹⁸⁶. Les entretiens ont été disposés dans mon tableau Excel en castillan. Ce n'est qu'une fois les extraits sélectionnés et intégrés dans mon corpus que je les ai traduits. Les mots ou expressions sélectionnés comme étant l'expression d'une émotion l'ont ainsi été en espagnol¹⁸⁷. Je les ai néanmoins cognitivement traduits en français lorsque j'ai commencé à codifier les réponses des enquêtés avec Excel.

¹⁸⁶ Ce travail s'est avéré compliqué par le fait que je pratique l'espagnol et que je pense parfois en espagnol. J'ai appris les bases de la langue espagnole en Espagne, je l'ai perfectionnée à Miami et je me suis par la suite imprégnée de l'espagnol argentin. Dans ces trois régions du monde, l'espagnol est totalement différent. Je parle moi-même un espagnol qui mélange les expressions d'Espagne, de Miami (c'est-à-dire du Spanglish) et de l'Argentine.

¹⁸⁷ Les perspectives théoriques ont quant à elles été pensées en langue anglaise du fait que la majorité de mes références sont en anglais.

3. TABLEAU : Mots-émotions et tournures de langages recherchés dans Excel¹⁸⁸

| Emotions | | | | | | | | | | | |
|-------------------------------|------------------|------------------|---------------------|-----------------|-------------------------|-------------------------|------------------------|-----------------|-----------------|---|--|
| Colère | <i>Bronca</i> | <i>Enojo</i> | <i>Frustración</i> | <i>Rabia</i> | <i>“Como puede ser”</i> | <i>Resentido</i> | | | | | |
| Espoir | <i>Esperanza</i> | <i>Esperanza</i> | <i>Expectativas</i> | <i>Futuro</i> | <i>“Ir adelante”</i> | <i>“salir adelante”</i> | <i>“Probar suerte”</i> | <i>objetivo</i> | <i>lograr</i> | <i>Oportunidad// Posibilidades // oportunidades</i> | |
| Joie (liée à l'espoir) | <i>Feliz</i> | <i>Felicidad</i> | <i>Alegría</i> | <i>Contenta</i> | <i>Infelic</i> | | | | | | |
| Culpabilité | <i>Culpa</i> | <i>abandono</i> | <i>arrepentirse</i> | <i>Perdona</i> | | | | | | | |
| Nostalgie | <i>Nostalgia</i> | <i>Extrañar</i> | <i>Dolor</i> | <i>Tristeza</i> | <i>Faltar</i> | <i>Recuerdos</i> | <i>Acordar</i> | <i>Echar de</i> | <i>Lamentar</i> | | |

¹⁸⁸ J'ai choisi ici de laisser les mots-émotions en espagnol puisque c'est ceux-ci que j'ai analysé mes entretiens en espagnol.

| | | | | | | | | | | | |
|------------------|------------------|---------------------|----------------|--------------------|-------------------|------------------|----------------------|------------------|------------------|-----------------|------------------|
| | | | | | | | | <i>menos</i> | | | |
| Tristesse | <i>Tristeza</i> | <i>Dolor_</i> | <i>Duele</i> | <i>Sufrir</i> | <i>Desilusión</i> | <i>Depresión</i> | <i>Pesimista</i> | <i>Pena</i> | <i>Desespera</i> | <i>abandono</i> | <i>Decepción</i> |
| Aimer | <i>Amor</i> | <i>Pasión</i> | <i>Gustar</i> | <i>(En)carinar</i> | <i>Querer</i> | | | | | | |
| Peur | <i>Miedo</i> | <i>Inseguridad</i> | <i>Valor</i> | <i>Desafío</i> | <i>animo</i> | <i>Angustia</i> | <i>incertidumbre</i> | <i>Inestable</i> | | | |
| Honte | <i>Vergüenza</i> | <i>Estúpida</i> | <i>Tonta</i> | <i>Absurda</i> | | | | | | | |
| Emotion | <i>Emoción</i> | <i>Sentimientos</i> | <i>Afectos</i> | <i>Emocional</i> | | | | | | | |

- Des mots clés sont apparus au cours de cette étude. Ceux-ci ne sont pas des mots-émotions mais définissent des états ou des tournures de phrase qui permettent aux individus de décrire un sentiment : *agradecer, anfermedad, dignidad, tranquilidad, libertad, desear, sonar, quedar, volver, fácil/difícil, independencia, buena onda, estable, despedida, democracia, corrupción, crecer*

4. TABLE : Définition théorique des émotions

| Emotions | Définition théorique ¹⁸⁹ | Lien avec l'action | Codification selon le sexe ¹⁹⁰ |
|--------------------|--|--|---|
| Espoir | L'espoir est proches des attentes et des aspirations (réalistes ou utopiques). Il est une anticipation, une projection future qui est pensée par les individus comme meilleur que le temps présent. | | |
| Culpabilité | Cette émotion fonctionne avec les responsabilités attribuées aux personnes et les sentiments de respect aux devoirs et de la dignité (Rivera 1989). Elle peut également être éprouvée et/ou exprimée lorsque les individus n'ont pas rempli les mandats sociaux. Dans cette perspective, la culpabilité est liée aux sentiments de remord et de regret mais aussi à la colère. En effet, la culpabilité est une colère dirigée contre soi-même lorsqu'une personne ne pense pas mériter l'amour d'une autre. | La culpabilité peut entrainer un acte de réparation. | Féminine |

¹⁸⁹ Dans ce tableau est présenté les définitions des émotions que j'ai utilisées dans mon travail de recherche. Je n'ai pas cherché à faire un récapitulatif de toutes les études qui traitent des émotions pour chaque émotion prise en compte au cours de ce travail de recherche.

¹⁹⁰ La codification du genre ne sous-entends pas que l'émotion est exprimée (ou ressentit) par un genre et pas l'autre. Cette codification reflète ici ce qu'il est socialement accepté comme expression des émotions pour les femmes et les hommes. Comme nous l'avons spécifié dans la partie théorique, ces 'règles de sentiments' qui construisent le genre sont culturels.

| | | | |
|------------------|---|--|-----------|
| Colère | La colère apparaît lorsqu'une personne se sent offensée ou injuriée. Cette émotion est fortement liée avec la violation d'un code moral et au sentiment d'injustice. Elle est aussi « une réponse aux limitations personnelles et aux frustrations » (Lutz 1988). | La colère peut pousser les individus à agir pour arrêter les frustrations ou ce qui est vécu par les individus comme une injustice (J. Eller et A. Eller 2007). | Masculine |
| Tristesse | Le sentiment de tristesse est un sentiment de perte et de désavantage. | | |
| Peur | La peur est une appréhension face à une menace réelle ou imaginée. Le sentiment de peur est lié à l'idée que les événements futurs vont être pires que la situation présente. Elle peut aussi être une réaction à quelque chose qui se passe dans le présent. Dans ce cas elle est une réponse à un danger potentiel. La peur est connectée à l'anxiété mais elle se distingue de celle-ci puisque l'anxiété peut surgir sans qu'il y ait de menaces externes ou immédiates. Dans l'angoisse le danger ne peut être évité et est perçu comme incontrôlable. | La peur entraîne des actes qui permettent aux individus de s'échapper ou d'éviter d'être en confrontation avec l'objet de la peur. Elle peut également entraîner la paralysie. | Féminine |

| | | | |
|--------------|---|---|--|
| | | | |
| Honte | <p>Cette émotion fût prise en compte par de nombreux sociologues. Par exemple, Georg Simmel montre dans son article, <i>Philosophie de la mode</i> (1938), que la honte fonctionne comme une sanction sociale contre les individus qui se démarquent du groupe. Dans son livre <i>Le processus de civilisation</i> (1969), Norbert Elias décrit la honte comme “la peur de la dégradation sociale”.</p> <p>La honte découle d’un sentiment d’infériorité de celui qui a honte et de supériorité de celui qui regarde une personne qui va se sentir honteux.</p> <p>Le sociologue Jack Katz donne une description détaillée du fonctionnement de la honte dans son livre <i>How emotions work</i> (2001). Pour lui, les moments de honte ont en commun dix caractéristiques : 1) une étrange révélation de soi-même, 2) qui entraîne un isolement du groupe, 3) qui se perçoit dans le ‘visage’ de la communauté effrayée, 4) ce qui est révélé est 5)</p> | <p>Que ce soit pour Norbert Elias ou Georg Simmel, les individus auront tendance à faire comme le groupe afin de ne pas ressentir de la honte.</p> <p>Elle permet ainsi un certain contrôle social en poussant les individus à avoir des pratiques mimétiques.</p> <p>Ce contrôle s’effectue également sur l’expression des émotions. En effet,</p> | |

| | | | |
|--|--|---|--|
| | <p>l'infériorité morale d'une personne, 6) ses vulnérabilités, 7) à des forces irrésistibles, 8) chaotiques, 9) et holistiques, 10) qui entraîne un sentiment d'humilité.</p> <p>La honte se rapproche de la culpabilité car comme cette dernière, elle peut être éprouvée lorsque les individus n'ont pas remplis, ou pensent avoir violé, les codes moraux. Néanmoins, la honte se distingue de la culpabilité par les actions qui lui sont liées.</p> | <p>les individus selon leur genre pourront ressentir de la honte de ne pas suivre les « règles de sentiments ».</p> <p>La honte se caractérise par sa passivité : l'expérience de la honte laisse les personnes avec la perte prolongée de toutes conduites socialement expressive (Katz 2001:145).</p> <p>Elle se caractérise par son absence de</p> | |
|--|--|---|--|

| | | | |
|------------------|--|---|--|
| | | réponse parce que les individus ont honte d'avoir honte | |
| Amour | L'amour se caractérise par la tendresse, la compassion et l'affection qu'une personne peut ressentir et/ou exprimer pour une autre, un objet (réel ou imaginaire) ou une image. Il existe quatre types d'amour différents: i) la <i>philia</i> qui se rapproche de l'amitié; ii) l' <i>eros</i> qui se définit comme l'amour sexuel; iii) l' <i>agapé</i> qui est l'amour altruiste et qui entraîne l'empathie et enfin iv) la <i>strogê</i> qui se définit comme l'affection filiale. | L'amour entraîne un acte de rapprochement avec la personne, l'objet (réel ou imaginaire) ou de l'image vers qui déclenche ce sentiment. | |
| Nostalgie | La nostalgie vient du verbe grecque <i>Nostos</i> qui signifie « retourner » et du nom douleur. Le terme nostalgie fût pour la première fois utilisé afin de décrire le phénomène migratoire. C'est en 1688 qu'un médecin suisse utilise ce terme afin de décrire la maladie qui affectait les soldats suisses en France. Il décrit les symptômes de la nostalgie comme « une obsession douloureuse pour revenir chez soi » (Littré). La nostalgie est un sentiment impulsé par une | | |

| | | | |
|--|--|--|--|
| | <p>séparation physique qu'elle soit géographique et/ou temporelle.</p> <p>Pour se développer la nostalgie a besoin de la présence de l'absence et du manque du passé toujours sublimé. Cette idéalisation, qui peut être vue comme une défense face à la perte, fait que la nostalgie est à la fois liée à la tristesse et à la joie.</p> <p>Au cours de la migration, la nostalgie permet aux migrants de rester intrinsèquement liés dans leur imaginaire avec leur pays et/ou ville d'origine.</p> <p>La distance géographique et temporelle qui découle du processus migratoire donne à la nostalgie l'espace de s'exprimer. Sociologiquement, elle peut être définie comme une stratégie pour continuer d'appartenir à la communauté d'origine et pour continuer de participer à la vie sociale (Anwar 1979).</p> | | |
|--|--|--|--|



PARTIE V

RÉSULTATS

CHAPITRE XV

LES ÉMOTIONS ET L'ASPIRATION A L'ÉMIGRATION

INTRODUCTION

La migration est un phénomène qui implique un mouvement physique et mental. Elle peut être due à une fuite (de conflits armés, face à des catastrophes naturelles, etc.) mais aussi à un acte d'espoir pour un futur meilleur, qui se fonde à travers des représentations construites et partagées socialement par les individus. Au cours de ce chapitre, ce sont ces représentations constitutives de l'espoir, autour duquel s'érige le projet migratoire, que je vais analyser. Dans une première partie, j'observerai et interpréterai l'appréhension de la migration des Argentins de la classe moyenne dans une perspective du genre, à travers ces représentations et aussi à travers l'acte migratoire. Comme je vais le montrer, il existe une différence quant à l'aspiration à l'émigration entre les hommes et les femmes. Néanmoins, ces différences ne sont pas construites de façon rigide. La construction de la subjectivité des genres va en effet au-delà de la dichotomie du féminin et du masculin. Ainsi, certaines femmes et certains hommes ont les mêmes représentations de l'acte migratoire.

En prenant en compte ces différences et ces similitudes, j'ai construit quatre catégories de subjectivité du genre qui se basent sur la situation familiale des

individus lors de la migration (partis en couple ou seul). Ces différentes catégories sont présentées de manière schématique et non définitive à la fin de ce chapitre.

Tout au long de l'analyse des résultats, j'ajouterai les informations qui me permettront de les compléter. Ces catégories, présentées dans ce chapitre, ne rendent pas compte de l'ambivalence que peuvent vivre les individus selon leur genre vis-à-vis de la migration. Celle-ci ressortira progressivement lorsque je prendrai en compte les autres émotions qu'ont exprimées les enquêtés vis-à-vis du phénomène migratoire.

Dans une deuxième partie, j'analyserai la construction du projet migratoire selon le lieu de migration. Je prendrai en compte les différents réseaux utilisés par les enquêtés, ainsi que les attentes de ces derniers vis-à-vis de Miami et de Barcelone. La prise en compte des espoirs miamiens et barcelonais permettra de comprendre pourquoi les individus choisissent d'émigrer à un endroit plutôt qu'à un autre. Au cours de cette dernière partie, je ne ferai pas de différence entre les hommes et les femmes car celles-ci n'ont pas été significatives.

LES GENRES ET LES ASPIRATIONS A L'ÉMIGRATION

- **La migration au masculin**

Durant les entretiens, certains hommes en couple à Miami ont présenté la migration comme une de leur initiative. En règle générale, ce sont les hommes qui partirent les premiers afin de trouver une situation dans la ville de destination. Les femmes, quant à elles, restaient en Argentine et continuaient de travailler¹⁹¹. Lorsque leurs époux avaient trouvé travail et logement, elles vendaient leurs biens¹⁹², démissionnaient de leur emploi et les rejoignaient. La séparation fût de 2 à 8 mois selon les couples. Pour les couples, l'émigration s'est presque toujours déroulée de la même manière mais des différences ont néanmoins été observées

¹⁹¹ Peu de femmes parties en couple avaient perdu leur travail avant la migration.

¹⁹² Tous les participants n'ont pas vendu leur appartement. Certains l'ont gardé et mis en location « au cas où ».

entre Miami et Barcelone. Par exemple, pour les couples qui ont émigré à Barcelone, l'émigration des femmes et des hommes s'est faite en même temps. Ceci peut s'expliquer par la prise en compte de différents facteurs. Premièrement, certains enquêtés qui ont choisi d'émigrer à Miami ne font pas partie de la même catégorie socioprofessionnelle que ceux qui ont émigré à Barcelone. En effet, les enquêtés à Miami sont pour la plupart des travailleurs indépendants, alors que, à Barcelone, beaucoup d'enquêtés étaient de profession libérale. A cela, s'ajoute le fait que Barcelone se trouve plus loin de l'Argentine que Miami. Par conséquent, le voyage entre l'Argentine et l'Espagne est plus cher que le voyage entre l'Argentine et Miami. Malgré ces différences entre mes deux terrains, des caractéristiques communes se retrouvent entre Miami et Barcelone quant aux représentations de la migration et de l'acte migratoire pour les hommes partis en couple mais aussi pour les hommes partis seuls.

En émigrant, à Miami comme à Barcelone, certains hommes avaient l'espoir d'acquérir, ou de retrouver, un bien-être familial et d'atteindre une stabilité économique et professionnelle. Ces espoirs migratoires reflètent la construction de leur subjectivité masculine. Il semble que la migration leur permet de performer leur rôle du genre. La migration est décrite par certains hommes comme une conquête, une possibilité d'exprimer leur potentiel et d'accéder à leurs aspirations personnelles. Elle est alors présentée comme un « défi », une possibilité « d'aller de l'avant », qui leur permet de progresser, comme l'explique ici Juliano :

« Pour toi, c'est peut-être différent, mais moi, ce qui me rend heureux c'est de voyager. J'aime connaître d'autres endroits, avoir la possibilité de progresser. Je suis toujours en train de chercher de nouvelles opportunités pour aller de l'avant. » (Reg. 2120. Homme, Miami.)

Dans cette perspective, la migration est ainsi pour certains hommes un acte courageux et ce sont eux, qu'ils soient partis avant leur épouse ou pas, qui ont, en quelque sorte, bravé leur peur de l'inconnu.

Cette conception de la migration est également le fait de certaines femmes. En effet, l'acte migratoire est souvent présenté par certaines femmes comme un acte masculin courageux, qu'elles soient parties en couple ou seule comme l'exprime ici Marcela :

« Si j'avais été un homme, avec mon caractère, je pense que je n'aurais pas pris la décision de déménager. [...] Je n'aurais pas décidé de migrer seule. Je n'en aurais pas eu le courage. » (Reg. 1039. Femme. Miami.)

Ce courage masculin face à la migration peut également être validé socialement par les amis ou la famille comme l'explique ici Alejandro :

« Lorsque j'ai pris la décision de migrer, les amis me félicitaient parce qu'ils me disaient que j'avais eu le courage de faire ça. A l'époque, je le voyais comme un défi personnel. Je ne voyais pas vraiment les risques. Je ne voulais pas que ma vie se déroule sans que j'aie eu la possibilité de vivre dans un autre endroit. En vérité, je trouve cela triste que les gens ne puissent pas expérimenter ça, parce que cela t'ouvre beaucoup l'esprit. C'est comme Platon et l'allégorie des cavernes. C'est exactement ainsi. C'est comme un monde totalement différent. Mais je ne sais pas si je conseillerais aux gens d'émigrer. Parce que, c'est également très difficile. C'est compliqué et au mieux tu peux faire un essai avec tes propres croyances. Mais quand tu t'en vas, ce n'est pas seulement les gens, les choses, qui te manquent. C'est aussi la dimension de... tu commences à voir le monde. » (Reg. 2713. Homme, Barcelone.)

Néanmoins, l'acte migratoire ne représente pas tout à fait la même chose pour tous les hommes. Les individus tendent à se socialiser afin de remplir le rôle du genre qui vise une masculinité légitimée mais la construction subjective des individus, que ce soit la masculinité ou la féminité, est plurielle.

La construction de la subjectivité masculine n'est pas uniforme et leur statut familial influence leur représentation de la migration. Ainsi, les hommes partis

seuls se distinguent de ceux partis en couple. Le fait de ne pas avoir de famille à *leur charge* permet à certains hommes partis seuls de se représenter la migration comme une « aventure », un moyen de « tenter leur chance ». Toutefois, que ce soit pour les hommes partis en couple ou seuls, la performance du genre masculin s'effectue sur deux niveaux identiques qui se complètent. D'un côté, l'émigration peut être définie comme un acte masculin ; de l'autre, cette performance est valorisée socialement.

Pour certains hommes partis en couple, la performance d'une partie de leur masculinité à travers l'émigration va néanmoins au-delà de la représentation de celle-ci comme un « défi » ou un acte de courage.

A la fin des années 1990, la « chute vertigineuse » de l'Argentine s'était accélérée. Un nombre important d'Argentins faisant partie de la classe moyenne tomba dans la catégorie des « nouveaux pauvres »¹⁹³. Cette situation eut des répercussions dans la division des rôles sexués. La libéralisation des marchés avait entraîné à la fois une division de la classe moyenne et un réajustement du travail selon le sexe des individus. En effet, durant la crise, la restructuration du marché du travail a entraîné une réduction de la disparité entre les hommes et les femmes. Au cours des années 1990, en Argentine, le nombre de femmes suivant des études supérieures et de femmes travaillant a augmenté. Dans le même temps, ces années furent significatives d'une précarisation du marché du travail qui toucha particulièrement les hommes.

Dans le meilleur des cas, certains hommes ont dû affronter des nouveaux contrats de travail partiel et une diminution de leurs revenus. Au pire de la crise, beaucoup se sont retrouvés au chômage. Dans les deux cas, ils ne pouvaient plus remplir leur rôle du genre en tant que pourvoyeur économique de leur famille. Certains d'entre eux se sont ainsi retrouvés dans une position dichotomique entre la construction de leur subjectivité masculine et la réalité de la crise qui ne leur permettait plus de faire ce qui était socialement attendu d'eux. Ils vécurent alors une perte de ce qui

¹⁹³ Le concept des « nouveaux pauvres » est utilisé par certains universitaires argentins mais pas dans le langage courant.

définit une partie de leur masculinité. Cette chute économique, et aussi symbolique, entraîna de la colère et de la honte vis-à-vis de l'Argentine¹⁹⁴.

En émigrant, certains hommes partis en couple souhaitaient pouvoir de nouveau subvenir aux besoins de leur famille et la protéger de l'insécurité financière et physique¹⁹⁵. La colère¹⁹⁶ est ainsi l'expression de la disjonction entre les attentes sociales et les pratiques des individus. Mais elle est également liée à la frustration et à un sentiment d'impuissance face à leur chute sociale ne fût pas le fait que de certains hommes partis en couple. Certains hommes partis seuls aspiraient également à retrouver les caractéristiques qui définissent leur masculinité. La migration peut ainsi être vue, en partie, comme un refus de se soumettre à la situation qu'ils vivaient en Argentine et s'apparenter, dans une certaine mesure, à une fuite, un « sauve qui peut ».

La colère exprimée vis-à-vis de leur perte de statut peut également être accompagnée par la honte ou de l'embarras face à ce qu'ils pensent être une perte d'une partie de leur masculinité.

La honte est une émotion qui s'exprime très rarement par le biais du discours¹⁹⁷. Cette absence, ou quasi absence, d'expression de la honte en fait une émotion qui

¹⁹⁴ Si tous les hommes expriment ce sentiment, certaines femmes parties seules ou en couple l'expriment aussi et d'autres pas. Je n'ai pas pu faire des catégories logiques vis-à-vis de ce sentiment. Néanmoins, certaines femmes qui ressentent de la culpabilité, comme l'expliquerai au cours du prochain chapitre, mais n'expriment pas de colère. La culpabilité est, en effet, une colère dirigée vers soi-même. Le fait qu'elles ne l'expriment pas vis-à-vis de l'Argentine pourrait alors expliquer cette différence. Le caractère du genre de la honte et de son lien avec la colère serait une hypothèse à vérifier. Cela permettrait également de comprendre de manière plus fine, si la colère exprimée par une partie des femmes peut être liée à leur impossibilité de remplir leur rôle de genre en Argentine. De la même manière, il pourrait être intéressant de tester si, chez les hommes, seule l'impossibilité de remplir leur rôle de genre entraîne le sentiment de honte.

¹⁹⁵ Une comparaison entre les femmes et les hommes permet de souligner le fait que ce sont en majorité les hommes qui parlent de l'insécurité. De plus, les femmes qui expriment de la culpabilité vis-à-vis de la migration ont tendance à ne pas voir de problème quant à l'insécurité en Argentine qui, pour elles, n'est pas une préoccupation majeure.

¹⁹⁶ L'analyse des différents types de colère exprimée par les participants sera faite dans le chapitre XVIII.

¹⁹⁷ La honte peut s'exprimer à travers des manifestations physiologiques (voix qui tremble, changement de la couleur de la peau, etc.) et aussi de l'*hexis* corporelle, comme le fait de baisser les yeux.

pose peut-être plus que d'autre la question de la mise en place d'un dispositif méthodologique pour la capturer¹⁹⁸.

Contrairement aux autres émotions prises en compte au sein de cette recherche, ce n'est pas à travers l'analyse des entretiens que j'ai analysé cette émotion mais à partir de situations d'entretien. Les entretiens croisés avec les épouses de certains de mes enquêtés m'ont permis de comprendre qu'il y avait d'autres raisons à leur émigration que celles qu'ils me présentaient lors de leur entretien. En effet, durant les entretiens, certaines épouses¹⁹⁹ me parlèrent de la dépression de leur conjoint ou compagnon, suite à des périodes de chômage ou à leur diminution de salaire, alors que leurs époux me parlaient de « défi » et d'un acte qui leur permettrait « d'aller de l'avant ».

Ce fût, par exemple, le cas d'Alicia. Alicia et sa famille vivent à Hialeah²⁰⁰. Elle avait répondu à une annonce que j'avais mise dans le journal argentin de Miami²⁰¹. Lorsque je suis arrivée chez eux, elle m'attendait avec son époux²⁰². La prise de contact fût assez facile. Après mon arrivée, nous nous installâmes autour de la table ronde du salon. Alicia se leva plusieurs fois pour aller chercher à boire, prendre des gâteaux, etc., puis s'éclipsa le temps que je fasse l'entretien avec son époux. Durant l'entretien, Adrian m'expliqua qu'ils avaient émigré afin de « voir du pays » parce qu'ils « aimaient » voyager, mais aucunement à cause d'une nécessité économique comme l'explique ici Adrian :

« C'était pour sortir de l'Argentine et voir un autre pays, rien de plus. Jamais nous n'avons eu besoin de migrer pour des raisons économiques. » (Reg. 3807. Homme. Miami)

¹⁹⁸ Néanmoins, comme le souligne Jack Katz, si elle s'exprime rarement explicitement, elle peut se métamorphoser en d'autres émotions. Les pleurs, les cris ou encore la colère peuvent ainsi être des indices de sa manifestation (Katz 2001:145). Cette perspective est différente de celle de Thomas Scheff pour qui la honte est une émotion secondaire qui est composée de la colère, la peur et la tristesse (2000).

¹⁹⁹ Cette présentation de la migration par les femmes est elle aussi une présentation du genre de la part de certaines femmes.

²⁰⁰ Voir carte page 127.

²⁰¹ Cette méthode pour prendre contact avec les enquêtés a été pratiquée à Miami mais pas à Barcelone. A Miami, seules des femmes ont répondu à cette annonce.

²⁰² Lorsque je venais pour faire les entretiens avec les femmes, les époux m'attendaient souvent avec elles, et ce même s'ils ne souhaitaient pas faire d'entretien. Comme je l'ai expliqué dans la partie méthodologie, les entretiens faits en couple n'ont pas été pris en compte pour cette recherche.

Je me suis, par la suite, entretenue avec la femme d'Adrian. Alicia m'expliqua qu'ils avaient tout perdu en Argentine²⁰³ et qu'ils étaient partis pour des raisons économiques car son époux n'avait plus de travail. En n'exprimant pas son incapacité à remplir son rôle du genre en Argentine, Adrian dévoile, en quelque sorte, la disjonction qu'il a vécue entre son idéal masculin et la perte de la croyance en son accessibilité dans la réalité.

La honte est toujours liée au fait de se voir de manière négative et au dévoilement brutal d'une identité fondatrice. Comme le souligne Georg Simmel, la honte est une « réflexion mécanique de nous-mêmes » (1904 :184-185), c'est-à-dire que l'individu ressentira de la honte en s'imaginant ce que les autres pensent de lui. Cet isolement se fait ainsi toujours par le biais d'un jugement social qui est construit de manière dichotomique et verticale entre l'amoral/le moral et l'inférieur/le supérieur. Durant les entretiens, certains hommes ont peut-être voulu me présenter l'image d'une masculinité spécifique lors de l'entretien.

Au cours des rites d'interaction, les individus tendent à confirmer l'image de « soi » et peuvent ressentir un certain « malaise », si celle-ci n'est pas confirmée socialement, surtout lorsque les individus sont sentimentalement attachés à cette image (Goffman 1974:12). Certains hommes, en présentant l'émigration comme un défi ont pu ainsi éviter une situation embarrassante pour eux en ne dévoilant pas « l'objet » qui peut entraîner chez eux ce sentiment. Exprimer ce qu'ils pensent être une défaillance de leur masculinité aurait pu leur faire éprouver de l'embarras vis-à-vis de moi, une enquêtrice, « blanche », européenne, en thèse²⁰⁴, ils ont ainsi performer leur rôle du genre en ne parlant pas de leur dépression, de la perte de leur emploi, de leur difficulté économique avant leur émigration. Ces différences de statuts ont pu intensifier le besoin pour Adrian de cacher son échec et ses

²⁰³ Au cours de son étude sur la pauvreté au Mexique, l'anthropologue américain, Oscar Lewis, regroupera ses données avec des enquêtes faites séparément avec les membres d'une même famille (Lewis 1978). C'est le croisement des données qui lui permettra véritablement de construire son interprétation de la pauvreté comme une culture intergénérationnelle. Si je n'ai pas systématisé cette méthode au cours des entretiens avec les couples, les résultats obtenus, en ce qui concerne la honte, montre que celle-ci aurait besoin d'être généralisée.

²⁰⁴ Il ne m'est pas possible ici de déterminer si un statut prévaut sur l'autre quant à cette gestion des émotions. Une autre recherche faite avec plus d'une enquêtrice permettrait de le savoir.

faiblesses. En n'exprimant pas leurs difficultés, certains hommes ont ainsi peut-être tenté d'éviter la honte.

Les individus vont rarement exprimer la honte en tant que telle car ils ont honte d'avoir honte (Scheff 2000). Cette envie de se cacher provient du fait que ce qui est dévoilé est la marque d'une infériorité. Ce n'est pas la honte que les individus tentent d'éviter de rendre public. C'est l'objet de cette honte qu'ils souhaitent garder secret pour ne pas dévoiler socialement ce qui est perçu comme amoral, tabou et donc inavouable aux regards des autres²⁰⁵.

Ainsi, dans les moments de honte qui se déroulent en public, les individus ont le souhait de disparaître, le désir de « s'en aller en courant », de devenir invisible (Katz 2001:145). C'est ce que firent certains hommes au sens figuré. Ils décidèrent de quitter l'Argentine en partie afin de sauver leur honneur. En effet, leur impossibilité de remplir leur rôle du genre leur fit perdre leur honneur « d'homme »²⁰⁶.

Comme le soulignait Pierre Bourdieu, dans certaines « sociétés méditerranéennes », le sens de l'honneur s'inscrit dans les règles d'un jeu de riposte et de défi vis-à-vis d'une autre personne perçue comme son égal en honneur. L'homme d'honneur est également « défini essentiellement par la fidélité à soi, par le souci d'être digne d'une certaine image idéale de soi. » (Bourdieu 1980b:39). Le défi pour certains hommes fût peut-être double. Ils y virent d'abord un défi envers eux-mêmes. L'acte migratoire pourrait ainsi être un acte « défi d'honneur » qui serait un premier pas afin de reconquérir leur propre dignité d'homme. Dans cette perspective, la migration, en tant que riposte, fût un moyen de trouver une issue honorable, respectueuse, vis-à-vis de la situation qu'ils vivaient en Argentine. Le second défi fût peut-être pour certains par rapport à

²⁰⁵La honte n'est pas la seule émotion qui a un lien avec la morale puisque comme le note Turner et Sets, les émotions sont une expérience d'engagement moral se construit à travers le processus de socialisation et donne une sensation de sécurité et de familiarité aux individus (Turner et Stets 2005:115).

²⁰⁶ De nombreux enquêtés m'ont, par exemple, mentionné le fait que leurs pères refusaient qu'ils envoient de l'argent. Ce refus, qui est contourné par l'envoi de cadeaux, d'achat de médicaments, etc., est une marque d'honneur social des pères qui, par ce moyen, montrent qu'ils ne faillissent pas à leur rôle.

l'Etat²⁰⁷ qui les a déshonorés en ne leur permettant pas d'accomplir leur rôle du genre.

Si quelques hommes affrontent la peur de l'inconnu grâce à leur courage, l'aspiration à l'émigration est motivée peut-être la honte et la colère qui se caractérisent toutes les deux par le fait qu'elles peuvent entraîner des actions qui amènent les individus à lutter pour retrouver leur statut perdu. La chute économique et symbolique de la famille (à cause de la situation économique, politique et sociale en Argentine) entraîna pour certains hommes un sentiment d'échec de leur masculinité. L'acte migratoire a pu pour certains hommes être motivé, en partie, par la honte et la colère qu'ils ont pu éprouver.

Seuls les entretiens avec les épouses m'ont permis de comprendre comment s'était opéré un « travail émotionnel » de la part de certains hommes durant les entretiens. Dans le même temps, la pratique d'entretiens croisés m'a permis de comprendre le « travail émotionnel » cognitif qu'avaient effectué certains hommes vis-à-vis de ce que représente pour eux l'acte migratoire. Les résultats obtenus ne me permettent néanmoins pas de déterminer quel type de travail ils ont effectué, à savoir si ce travail cognitif s'effectua seulement lors de l'entretien ou s'il est relatif à une *suppression* de la honte par un changement plus permanent des « images, des idées ou des pensées » qu'ils ont de leur émigration.

En effet, rien n'interdit de penser qu'Adrian a pu changer sa représentation de la migration, construire une nouvelle version de son histoire, et finir par réellement « croire » qu'il était parti à l'aventure, ce qui lui permettrait ainsi de confirmer sur un mode valorisant son identité du genre. Faire de sa migration une aventure en fait un acte de liberté, alors qu'un départ à cause de difficulté financière en fait un acte de circonstance, de soumission aux aléas.

Les entretiens croisés permettent également de montrer comment la présence du chercheur peut entraîner des émotions chez les enquêtés et que ces émotions produites lors de la situation d'entretien sont à prendre en compte comme résultat.

²⁰⁷ La honte vis-à-vis de l'Etat argentin sera analysée au cours du chapitre XVIII.

- **La migration au féminin**

Les espoirs qui fondent l'acte migratoire sont les mêmes pour les hommes et les femmes : ils espèrent, en général, avoir un futur et une vie meilleurs en émigrant. La manière de l'atteindre est néanmoins construite différemment selon le genre des individus. Pour certains hommes partis en couple, la migration passe par l'aspiration à satisfaire leurs ambitions professionnelles afin d'apporter le bien-être à leur famille. Pour certaines femmes, le bien-être familial passe par le renoncement de leurs aspirations personnelles. L'émigration fût souvent décrite par les femmes comme un sacrifice²⁰⁸. Les femmes parties en couple n'ont, en général, pas présenté la migration durant les entretiens comme un acte désiré mais comme la décision de leur époux. Dans cette perspective, l'émigration n'est pas un acte de courage mais un sacrifice pour le bien de leur époux et de leurs enfants comme l'explique ici Valeria :

« Tout d'abord, la première chose que je voulais (en migrant), c'était de voir mon mari aller bien. S'il va bien, disons que nous, nous pouvons continuer. Je savais que je n'allais pas avoir le même travail que celui que j'avais en Argentine et, pour moi, c'était vraiment frustrant parce que j'avais fait toute ma carrière en Argentine et ici (aux Etats-Unis), j'ai dû tout recommencer encore une fois, en partant de rien, de rien. » (Reg. 851. Femme. Miami)

Valeria place son époux en tant que « chef de famille ». Il en est le pivot central : *S'il va bien, disons que nous, nous pouvons continuer*. Durant l'entretien, elle m'expliqua que son mari fit une dépression à la suite de son licenciement en l'an 2000. A l'époque, elle avait toujours son emploi d'institutrice²⁰⁹ mais l'a quitté afin de repartir de zéro pour le « bien-être » de son mari et de sa famille.

²⁰⁸ Comme je le montrerai dans le chapitre XIX, cette abnégation de leur intérêt personnel, ce sacrifice se confond bien souvent avec la représentation des femmes de l'amour construit par le biais de l'abnégation et de l'altruisme.

²⁰⁹ Lorsque l'époux perdit son emploi, les couples privilégièrent toujours la migration. Ce choix peut être compréhensible dans la mesure où les hommes gagnent mieux leur vie que les femmes en

Le sacrifice de l'acte migratoire pour le bien de la famille aurait pu être dû au fait que Valeria est de confession juive. Néanmoins, ce sacrifice fût exprimé par d'autres enquêtées qui n'étaient pas de confession juive.

L'émigration fût, par exemple, également pour Cecilia qui a émigré à Barcelone un sacrifice. L'émigration a été pour elle une rupture importante. Cecilia vécut difficilement la démission de son emploi et aussi la rupture avec les réseaux familiaux et amicaux²¹⁰. Durant l'entretien, elle justifia sa résignation à la migration (*y bueno tuve que nada acompañar a mi marido* : « Et bon, j'ai dû accompagner mon mari) en mettant en avant le fait que son mari « avait raison »²¹¹ » :

Cécile : « Quelle fût ta réaction lorsque la décision de migrer fût prise ? »

Cecilia : « Très mal, très mal. Je me suis sentie très mal. Mes enfants aussi. Nous n'avions pas envie de partir. J'avais toute ma vie là-bas. J'étais biochimiste. J'ai travaillé toute ma vie là-bas. J'avais mes amis et c'était le moment, comme on dit, de récolter les fruits, non de couler. Et bon, j'ai dû accompagner mon mari parce que je comprenais réellement qu'il avait raison et, maintenant, je suis contente de l'avoir décidé parce que l'Argentine est toujours la même ». (Reg. 2911. Femme, Barcelone.)

Cecilia donne la priorité à l'éthique du *care* plutôt qu'à celle du *cure*. Cette éthique normative implique que les individus agissent afin de remplir leur rôle du genre selon les standards d'un système du genre spécifique. Pour Cecilia, il semble qu'il soit plus important de se sacrifier pour le bien-être de sa famille que de penser à sa

Argentine. Le salaire des femmes n'était donc peut-être pas suffisant pour subvenir financièrement aux nécessités de la famille.

²¹⁰ La construction de la subjectivité féminine des Argentins de classe moyenne est fortement liée à ces réseaux.

²¹¹ La sécurité fût une raison de la migration souvent invoquée chez les hommes. Mettre en avant ce facteur comme raison de leur migration leur permet de projeter dans la migration l'accomplissement de leur rôle de genre.

propre carrière et au bien-être (en termes d'indépendance et/ou d'autonomie²¹²) que pouvait lui donner son emploi.

Il semble ainsi, pour certains hommes comme pour certaines femmes, que l'émigration fût une possibilité d'accomplissement d'une partie de leur identité du genre. Néanmoins, pour certains hommes, elle est liée à la fierté d'avoir eu le courage de partir, alors que pour certaines femmes, l'émigration est liée à la tristesse et à un sacrifice.

Toutefois, l'émigration en tant qu'abnégation de leurs propres aspirations permet aux femmes de pratiquer le *care*. En effet, dans les descriptions de la migration des couples faites par les enquêtés, les rôles du genre suivant les règles hégémoniques du *care* et du *cure* ont été maintenus.

Ici, Nina explique comment leur émigration (d'elle et de son mari) fût un projet préparé en couple. Son époux et elle ont mis de l'argent de côté et ont vendu leur maison²¹³. Ils ont cherché à avoir des contacts avec des personnes à Miami et ont commencé à prospecter pour avoir un emploi. Nina ne ressentit pas d'angoisse²¹⁴ face à la migration car elle savait « ce qui l'attendait » :

« Honnêtement, je n'étais pas angoissée par ce qui allait m'attendre parce que nous avons tout planifié. Grâce à notre force, à notre travail acharné, nous avons gagné de l'argent que nous avons mis de côté. Nous avons vendu la maison à des amis. Nous sommes arrivés avec de l'argent et des contacts pour le travail. Nous sommes venus avec un plan de travail, nous avons la tante de mon mari qui vivait ici. Donc, en vérité, nous n'allions pas complètement vers l'inconnu. Cela ne m'est pas arrivé puisque, en plus, mon mari était venu en octobre pour tout organiser, la question des papiers, des avocats. On savait exactement ce que nous avions à faire. » (Reg. 719. Femme, Miami.)

²¹² L'autonomie et l'indépendance sont prises en compte au cours du chapitre XVI.

²¹³ Ce ne fût pas le cas pour tous les participants. Beaucoup d'entre eux m'ont dit avoir gardé leur appartement à Buenos Aires qu'ils louèrent avant d'immigrer.

²¹⁴ Comme je le montrerai au cours du chapitre XVIII, l'angoisse est liée à un vide de perspective et l'impression de perte de contrôle.

Néanmoins, comme pour les hommes, l'aspiration à l'émigration présentée lors des entretiens peut également être due à une performance d'un certain idéal du genre féminin vers lesquels elles devraient tendre, comme je vais le montrer dans les exemples suivants.

Les femmes parties seules ont plus d'autonomie que celles parties en couple. Toutefois, elles présentent également l'émigration en suivant les catégories du genre. Leur statut de célibataire permet à certaines femmes d'envisager l'émigration de façon différente car la migration est également une « aventure », un moyen de « tenter sa chance », présentation de l'émigration qui, comme je l'ai souligné, se retrouve chez certains hommes partis seuls. C'est, par exemple, le cas de Sandra :

« C'était un peu confus mais on a parlé avec un ami, on voulait tenter notre chance. Moi, j'étais déjà venue en vacances à Miami avec ma mère, et ensuite avec une amie. Le second jour, j'étais décidé à venir vivre ici. La situation était très mauvaise et très dure en Argentine. Ce n'est pas possible de progresser. C'est comme si on te demande de faire certaines choses, d'étudier, et tu n'as jamais un travail en lien avec tes études. Avec un ami, on a décidé de venir ici tenter notre chance. On a tout organisé pour venir. » (Reg. 2588. Femme, Miami.)

Le fait de ne plus avoir de relation de couple leur permet d'acquérir une certaine autonomie et une indépendance. Dans cette perspective, les femmes célibataires peuvent décider d'émigrer car elles n'ont pas de relation et sont plus ou moins libres de leur choix, comme l'explique Maria José :

« Une femme qui travaille avec moi m'a demandé : "Pourquoi tu ne pars pas ? Tu n'es pas mariée, tu n'as pas de petit ami, tu n'as pas d'enfants." Elle me disait aussi : "Si tu ne le fais pas maintenant, tu ne le feras jamais, après tu ne pourras plus le faire." Je lui ai répondu : "Tu as raison." Elle a ajouté : "Tu peux y aller en vacances, pour connaître de nouvelles choses

et, si tu n'aimes pas, tu reviens.' Ce qu'elle m'a dit m'a convaincue. Ce n'était pas grand-chose mais je me suis dit qu'elle avait raison. » (Reg.3614. Femme. Barcelona)

Toutefois, contrairement à certains hommes partis seuls, certaines femmes parties seules ne présentèrent jamais l'émigration comme un acte de courage mais comme un sacrifice. C'est ce que fit par exemple Silvina qui m'a dit durant l'entretien qu'elle émigra pour le bien-être de sa famille restée en Argentine²¹⁵ :

« En vérité, moi, j'ai migré ici parce que je voulais donner autre chose à ma famille. Parce que je savais que je ne pouvais pas le leur donner en Argentine. Je ne pouvais pas. Lamentablement, moi, je ne pouvais pas leur donner. Et j'étais la plus grande, celle qui devait toujours tout arranger. J'ai eula chance de rencontrer cette fille²¹⁶. Elle m'a payé le voyage et je suis venue. J'ai dit adieu à tout le monde. Ça ne leur a pas plu mais... Dieu merci, j'ai une famille, j'ai un père, qui m'a toujours soutenue, mais ils savent, ils savent que je ne partais pas que pour moi mais aussi pour eux. » (Reg. 2017. Femme, Miami.)

Silvina présente son émigration comme un acte qui lui permet de donner autre chose à sa famille. Elle présente l'émigration comme un sacrifice pour leur bien-être à travers une perspective que l'on pourrait dire masculine, c'est-à-dire pour des raisons financières. Néanmoins, durant l'entretien, elle m'expliqua que l'émigration lui permit également (ou peut-être surtout) de fuir une situation familiale difficile en Argentine. Fille aînée d'une famille de six enfants, son père est alcoolique et travaille de manière sporadique. Sa mère ne travaille pas pour pouvoir s'occuper de ses enfants. En Argentine, Silvina était la personne qui subvenait aux besoins économiques de la famille. Elle a émigré seule et n'envoie pas d'argent à sa famille. Au cours de l'entretien, elle me dira qu'elle ne veut pas rentrer en Argentine, même pour rendre visite. A la suite de l'émigration, Silvina a

²¹⁵ Les hommes ne présentèrent jamais la migration de cette façon. Ils me parlèrent toujours de défi et d'aventure. Ce qui ne fût pas le cas de Susana.

²¹⁶ Une « amie » de Susana lui a payé son billet d'avion. Après son arrivée, elle a travaillé pendant un temps dans un bar à hôtesses. Elle est aujourd'hui femme de ménage et vit avec une amie à Hallapatha. Voir carte page 127.

acquis de l'indépendance et de l'autonomie. Ce fût également le cas pour d'autres femmes parties seules. Cette indépendance financière et l'autonomie furent possibles car il y a eu séparation physique²¹⁷ avec la famille restée en Argentine.

Pour certaines enquêtées parties seules, l'émigration peut également être une « aventure », une possibilité de progresser professionnellement, d'aller de l'avant. Ce fût, par exemple, le cas de Paula pour qui la migration fût en effet une possibilité d'assouvir des aspirations professionnelles comme elle l'explique ici :

« Moi, ce que je voulais, c'était de pouvoir progresser un peu et m'échapper d'une situation, d'une relation de malade avec mon petit ami. Mais surtout, je voulais pouvoir progresser professionnellement »
(Reg. 2202. Femme, Miami.)

Paula a décidé d'émigration suite à une rupture sentimentale en Argentine. Sandra venait de rompre avec son petit ami de l'époque. Cette conjoncture « rupture sentimentale – migration » est assez récurrente pour les femmes parties seules. A ce moment de leur vie, certaines d'entre elles ont pu affirmer leurs propres choix et désirs. L'émigration peut également être le moyen pour elles de s'éloigner géographiquement d'un lieu, d'une ville, qui peut leur rappeler cette séparation.

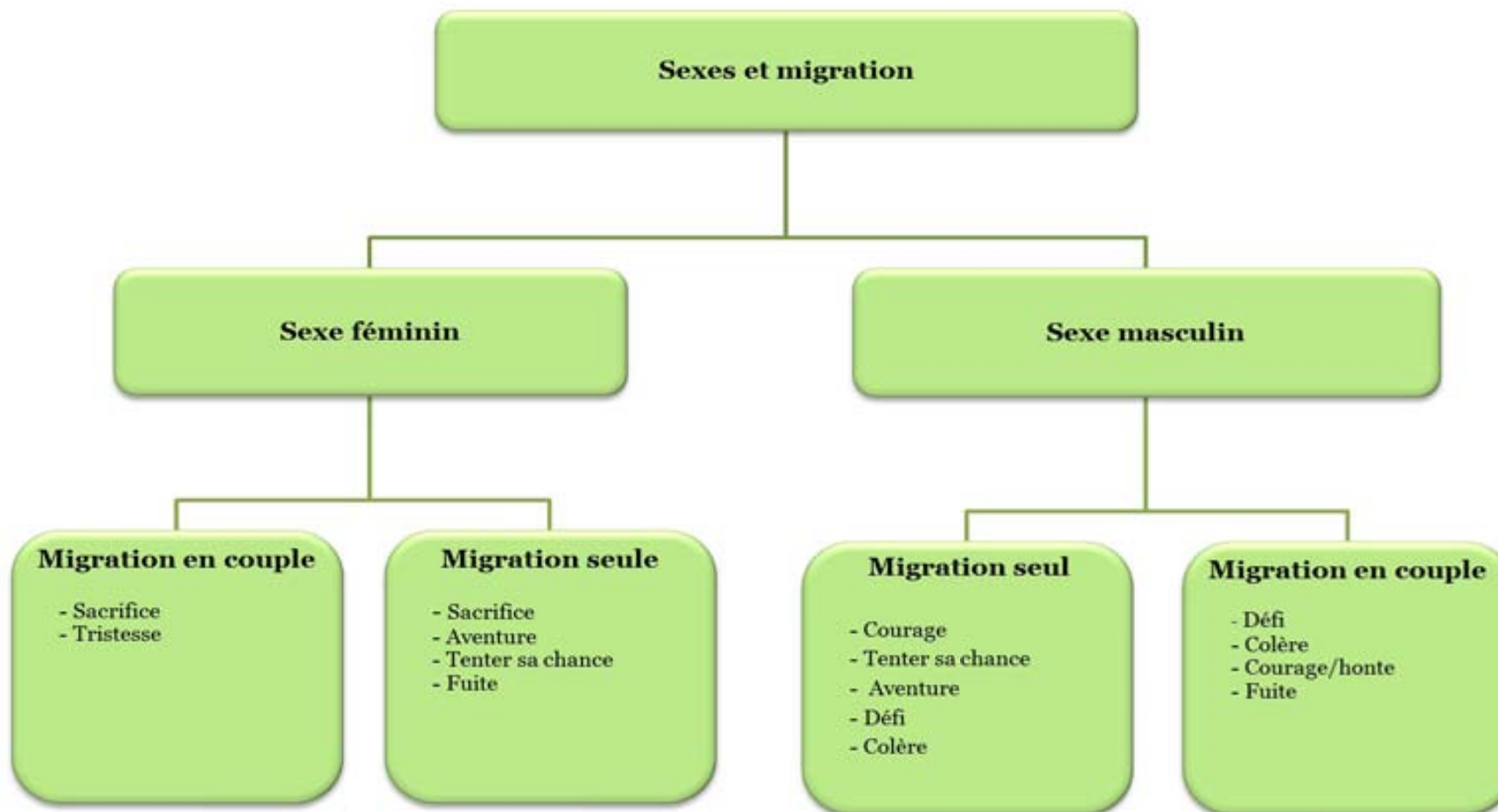
L'émigration a également pu être mise en œuvre dans l'objectif de se rapprocher des personnes avec qui les enquêtés sont sentimentalement liés. Ce fût, par exemple, le cas de trois femmes : deux à Miami, et une à Barcelone qui ont migré afin de rejoindre leurs enfants qui étaient partis quelques années auparavant. Ces derniers étaient partis suite au *corralito* pour vivre une « aventure », faire un « voyage » et suite à leur installation, elles ont choisi de venir vivre auprès de leurs enfants qui les avaient encouragées à émigrer. Ce fût le cas de Silvia à Miami et de Laura.

²¹⁷ Séparation et détachement ne doivent pas être confondus. La première relève de l'indépendance (catégorie objective), la seconde de l'autonomie (catégorie subjective). Alors que, pour certains, une séparation est nécessaire à la construction de l'autonomie, pour d'autres, elle ne l'est pas, et ce pour des raisons sociales. Comme je l'expliquerai au cours du chapitre XVI, certaines femmes acquièrent l'un sans l'autre.

Silvia, divorcée, 60 ans, venue en 2001 de Buenos Aires, statut légal. Dans les années 80, elle avait migré à Miami avec son mari. Elle est repartie quelques années après avec ses deux filles nées sur le territoire américain. A Buenos Aires, elle a ouvert une agence immobilière. En l'an 2000, ses deux filles sont parties en voyage à travers l'Europe et les Etats-Unis. Elles se sont installées à Miami où vivait toujours leur père. Silvia avait de plus en plus de mal à gérer économiquement son agence immobilière, mais c'est surtout à la suite d'un cancer des ovaires qu'elle a décidé de rejoindre ses filles à Miami. Silvia a encore trois de ses sœurs à Buenos Aires. Elle vit aujourd'hui (2012) à New York.

Laura est également divorcée, dans la soixantaine (elle a 63 ans), est également venue, en 2001, de Buenos Aires avec un statut légal. Elle était directrice du centre culturel de l'université de Belgrano. Ses trois enfants avaient émigré aux Etats-Unis où ils se sont mariés et ont eu des enfants : ces deux fils à Washington et sa fille, à Miami, qu'elle décida de rejoindre en 2001. Ces deux femmes ont présenté leur émigration comme une épreuve à cause de leur âge, même si elles rejoignaient leurs enfants.

GRAPHIQUE 1 : Sexes et migration



LE CHOIX DU LIEU DE MIGRATION²¹⁸

- **Le « capital migratoire » au service des aspirations à l'émigration**

L'année 2001 fût l'année du pic de la crise avec le *corralito* qui entraîna le départ de millions d'Argentins à travers le monde²¹⁹. Elle fût également l'année des attentats du World Trade Center, à New York. A la suite de ces attaques, les Etats-Unis ont renforcé les mesures de contrôles à leurs frontières. Ces mesures touchèrent les personnes de nationalité argentine. En effet, à partir de février 2002, les Argentins eurent besoin d'un visa afin d'entrer aux États-Unis. Alors que leur situation se dégradait en Argentine, ils virent progressivement se restreindre les possibilités légales pour émigrer à Miami. Ainsi, les attentats du 11-septembre précipitèrent parfois le départ des Argentins candidats à l'émigration. De nombreux articles dans les journaux, tels que *Clarín* ou *La Nación*²²⁰, avertirent la population de la fermeture progressive des frontières des Etats-Unis, ce qui décida certains des enquêtés à avancer leur départ ou tout simplement à partir, afin de pouvoir entrer sur le territoire avant qu'un visa ne soit obligatoire ; sachant que, par la suite, ils allaient être immigrants sans papiers sur le territoire américain et qu'il leur faudrait passer à travers les dures exigences de l'administration américaine pour avoir leur sésame.

Pour certains enquêtés, le choix du lieu de migration dépendit en partie du « capital migratoire ». Le « capital migratoire » peut être défini comme le capital social et économique intégré au processus de migration. Le capital social intégré au processus de migration, c'est-à-dire la construction de liens sociaux entre la ville

²¹⁸ Comme je l'ai signalé en introduction ce chapitre et le suivant ne prennent pas en compte les différences entre les hommes et les femmes.

²¹⁹ Le pic de l'émigration argentine se situe en 2001.

²²⁰ *La Nación* et *Clarín* sont les principaux quotidiens argentins. Ces deux journaux ont un impact dans la société argentine. Le premier est un quotidien plutôt conservateur mais tous les deux critiquent vivement le gouvernement de Kirchner. La propriétaire de *Clarín* est aujourd'hui en procès avec les mères de la Place de mai, qui l'accusent d'avoir adopté illégalement un enfant de *desaparecidas*.

de la migration et de la ville des origines, peut influencer la migration des personnes ou une famille (Connor et Massey 2010). Ainsi, certains Argentins qui ont choisi d'émigrer à Miami connaissaient en général cette ville au préalable pour y avoir été en vacances ou, tout du moins, connaissaient quelqu'un qui vit là-bas. Les Argentins qui ont émigré à Barcelone n'y avaient, en général, jamais été auparavant mais connaissaient une personne qui y vivait. A cette connaissance, du lieu de migration ou de personne vivant sur le lieu de migration, s'ajoute également la connaissance de la pratique migratoire. La connaissance de la pratique migratoire en tant que ressource, pour la personne qui veut migrer ou pour sa famille²²¹, peut en effet être rajoutée à la définition du « capital migratoire ». Cette connaissance a influencé leur aspiration à l'émigration.

Pour certains enquêtés, les réseaux furent amicaux, familiaux mais aussi, dans le cas spécifique de Miami, religieux. L'utilisation du « capital migratoire » peut, par exemple, permettre aux individus d'avoir des papiers pour rester légalement sur le territoire. Certains Argentins qui ont émigré à Barcelone avaient dans ce sens un « capital migratoire » plus facile à mobiliser puisque, administrativement, ils peuvent faire appel à leurs origines afin d'avoir des papiers en règle, ce qui a été un des facteurs qui leur a fait choisir d'émigrer à Barcelone²²².

Certains enquêtés ont obtenu la réintégration de la nationalité espagnole de leurs parents ou de leurs grands-parents afin d'émigrer²²³. La réintégration de la nationalité implique un retour sur l'histoire familiale afin de trouver une filiation européenne d'un des membres de la famille qui leur permettra d'accéder au « pass de mobilité ». Cette recherche de « nationalité de secours » peut s'effectuer sur plusieurs générations (Gonzalez Bernardo et Jedlicki 2011:8,10,29). Dans le cas de certains enquêtés, cette coopération familiale s'est faite en Argentine, avant le départ²²⁴.

²²¹ Il est aussi, comme je le montrerai au cours du chapitre suivant, l'acquisition de la pratique migratoire, son intériorisation et aussi sa transmission.

²²² Comme pour les Argentins ayant choisi Miami comme ville de destination, les Argentins semblent avoir choisi d'émigrer à Barcelone afin de pouvoir continuer à parler espagnol.

²²³ Mise à part une Argentine qui avait un père catalan, les autres personnes interrogées sont la troisième génération d'Argentins.

²²⁴ La série télévisée « *Vientos de Agua* », sortie en 2006 relate l'histoire de cette migration circulaire entre l'Argentine et l'Espagne à travers l'exil d'un espagnol fuyant les problèmes politiques en Argentine en 1934 et le retour en raison de la crise économique de son fils en 2001.

Certains enquêtés ont également fait appel à des réseaux d'interconnaissance afin de préparer leur projet et de migrer plus facilement. La migration fût ainsi, à Barcelone comme à Miami, orientée par les réseaux d'interconnaissance des enquêtés comme l'explique ici Alejandro :

« Oui, je suis venu à Barcelone, principalement parce que j'avais un ami qui vivait ici. Je suis venu en 2000/2001. J'avais 28 ou 29 ans et j'ai choisi Barcelone principalement pour cette raison. Parce que cela me facilitait vraiment les choses d'aller quelque part où je connaissais quelqu'un, chez qui je pouvais dormir. Je suis resté à peu près trois mois chez lui, jusqu'à ce que je puisse louer un appartement. Après ma copine de l'époque, qui était restée en Argentine, m'a rejoint et on a commencé à vivre ensemble. » (Reg. 2701. Homme, Barcelone.)

Pour Alejandro et son ex-femme Augustina, le choix de l'Espagne a été motivé par le fait qu'ils pouvaient rester légalement sur le territoire, puisque Augustina a la nationalité italienne.

Certains d'entre eux n'ont pas pu faire ces démarches avant le départ et ont donc réintégré la nationalité espagnole une fois arrivée à Barcelone. Cependant, tous les enquêtés n'ont pas des ancêtres espagnols. Certains d'entre eux ont des ancêtres italiens, mais pour eux aussi, choisir Barcelone est un choix stratégique, car la capitale catalane est proche géographiquement de l'Italie. Il fût donc facile pour de nombreux Argentins de s'y rendre, afin d'avoir des documents qui leur permettaient de rester légalement sur le territoire européen, et ensuite de revenir à Barcelone²²⁵. Ce voyage permit également à quelques-uns de faire connaissance avec leur famille italienne qu'ils n'avaient, pour certains, jamais vue et ainsi de maintenir l'identité transnationale de leur famille.

Paradoxalement, certains Argentins à Miami ont pu activer un « capital migratoire » familial à l'étranger, ce qui ne fût pas le cas de certains Argentins à

²²⁵ L'association FEDELATINA (www.fedelatina.org) de Barcelone offre de l'aide aux Argentins pour réintégrer leur nationalité en Italie.

Barcelone. En effet, aucun des participants n'a été accueilli par de la famille en Espagne mais la possibilité de pouvoir rester légalement dans un pays étranger a poussé certains participants à émigrer à Barcelone où, contrairement à Miami, dans la majorité des cas, les Argentins étaient en situation régulière.

En général, les enquêtés de Miami n'avaient pas de papiers pour rester légalement sur le territoire mais ils n'étaient pourtant pas démunis de « capital migratoire » puisque tous ont fait appel à des réseaux d'interconnaissance pour émigrer. Dans le groupe de mes enquêtés à Miami, certains Argentins ont un « capital migratoire » plus important que d'autres, ce qui leur ont permis d'obtenir des papiers plus facilement. C'est le cas des Argentins de confession juive. En effet, lors de la crise argentine, les différentes communautés juives à travers le monde se sont mobilisées afin d'aider les Argentins de confession juive à sortir du pays.

Par exemple, Marcelo envoya une lettre à différentes communautés juives à travers le monde. Il choisit avec sa femme de partir à Miami car la personne avec qui il fût en contact, dans la communauté juive d'Orlando, était Argentine. Faire partie de la communauté juive a été une valeur ajoutée pour la migration des Juifs argentins à Miami. Leur « capital migratoire » leur permet en effet de pouvoir obtenir plus facilement des papiers afin de pouvoir rester légalement sur le territoire des Etats-Unis.

Les Argentins de confession juive ont choisi de venir à Miami spécifiquement pour sa culture *latina* et juive *latina*. En effet, la ville de Miami est la ville des Etats-Unis avec la plus forte présence de Juifs *latinos*²²⁶. Miami représente ainsi un double avantage pour les Argentins de confession juive. En venant à Miami, ils aspiraient pouvoir continuer à pratiquer leur religion (ils pensent subir moins de préjudices à Miami, qu'en Argentine) mais aussi à continuer à parler argentin comme l'explique ici Marcelo :

« J'ai commencé à chercher des solutions et ça s'est terminé à Miami. Voilà mon histoire : lorsque j'avais 18 ans, j'ai été en Israël et, après de nombreux cours, j'ai été reçu comme directeur de communauté.

²²⁶ Au sein du groupe des *latinos*, un pour cent de la population est en effet de religion juive.

J'avais un bon curriculum au sein de la communauté juive. Ma femme à l'époque également. On a mis notre curriculum sur le net et on a envoyé comme 1 800 mails à la communauté juive dans le monde. Du Mexique jusqu'en Europe. L'idée c'était : rien en Amérique Latine, mis à part le Mexique. On a reçu beaucoup de réponses. Enormément. Parce qu'à l'époque en Argentine, c'était la crise économique. On a reçu des réponses de l'Allemagne, de l'Australie, du Canada. Ils nous ont envoyé les documents pour faire les papiers d'immigration, pour voir si on pouvait se qualifier pour un travail. De San Martin, de l'Italie. Beaucoup de réponses et dans toutes ces réponses, il y avait Orlando. Notre anglais était vraiment mauvais mais notre correspondante à Orlando était Argentine, donc la communication était plus facile. » (Reg. 2273. Homme, Miami.)

La communauté juive d'Orlando fit ainsi venir Marcelo et sa femme et, à leur arrivée, un repas de bienvenue fût organisé au cours duquel de l'aide leur fût proposée. Marcelo et son ex-femme eurent ainsi un logement dont le loyer était gratuit pendant un an, une voiture et des cartes cadeaux des différents grands magasins que l'on peut trouver en Floride. C'est également par le biais de la communauté juive d'Orlando que Marcelo trouva du travail et, par la suite, un statut légal. Durant un an, Marcelo a donné des cours de religion à la synagogue, ce qui lui permit d'avoir un visa religieux. Dans le même temps, la communauté juive l'aida à trouver un avocat pour obtenir les papiers afin de rester légalement sur le territoire américain.

Ils peuvent se mouvoir au sein de deux groupes différents dans la même ville. Cette double appartenance peut néanmoins créer certaines frictions et leur faire subir certains préjudices : celle des autres Argentins et de la communauté juive elle-même et ce, principalement, à cause du fait qu'ils ne parlent pas anglais (Gordenstein 2005). En effet, les Argentins de confession juive participent à de nombreuses réunions religieuses à Miami dans lesquelles l'anglais est la langue communément parlée²²⁷.

²²⁷ Ceci pourrait laisser supposer que les Argentins juifs apprendront plus facilement l'anglais que les Argentins non juifs qui resteront plus en relation avec des personnes ne parlant qu'espagnol.

Cette division aura une influence certaine dans la construction de la communauté juive à Miami. La différence dans le « capital migratoire » entre les Argentins de confession juive et ceux qui ne le sont pas est un facteur de tensions à Miami. Durant les entretiens, des Argentins non juifs ont exprimé de la colère vis-à-vis des Argentins de confession juive. Cette colère exprime de la frustration de leur part car les Argentins non juifs n'ont en effet pas pu avoir recours à l'aide qu'ont eu les Argentins de confession juive²²⁸. Cette différence dans le processus migratoire entre les Argentins juifs et ceux qui ne le sont pas laisse penser que le processus d'acculturation des Argentins à Miami²²⁹ va se faire de manière différenciée selon leur confession.

- **Le « rêve américain » et « l'Argentine de l'Europe »**

Comme je l'ai souligné dans le chapitre précédent, il y a des différences entre les statuts des Argentins qui ont émigré à Barcelone et ceux qui ont émigré à Miami. Les Argentins qui ont émigré à Miami ont plus de difficultés à avoir des papiers en règle que ceux qui ont migré à Barcelone. Deuxièmement, j'ai noté que les migrants argentins faisaient tous partie de la classe moyenne mais pas de la même catégorie socioprofessionnelle. En effet, les Argentins qui ont émigré à Miami étaient plutôt des petits commerçants ou des entrepreneurs, alors que certains Argentins qui ont émigré à Barcelone exerçaient plutôt des professions libérales. Ces différences peuvent influencer les aspirations vis-à-vis du lieu de migration. Certains Argentins qui émigrent à Miami choisissent la terre du « rêve américain », alors que les Argentins ayant émigré à Barcelone choisissent de migrer dans le pays qui a accueilli de nombreux intellectuels et réfugiés politiques argentins durant la dictature. Deux grandes lignes pourraient alors être tracées quant au choix de la ville de destination par les Argentins. Le choix de Miami semble être plus un choix économique, alors que le choix de Barcelone semble être plus politique.

²²⁸ Au-delà de la différence de religion, cette colère est liée à un sentiment général chez les Argentins à Miami et à Barcelone. Pour tous les participants, les Argentins ne sont pas solidaires entre eux. J'analyserai et interpréterai le sentiment de solidarité au cours du chapitre XVIII.

²²⁹ Tous les Argentins juifs m'ont dit se sentir plus Argentins que juifs.

Les aspirations à l'émigration à Miami et à Barcelone sont également construites à travers des images que se font certains Argentins de ces deux villes et de leurs aspirations. Celles-ci sont assez différentes puisque certains Argentins qui ont émigré à Miami aspirent à vivre le « rêve américain », alors que certains Argentins qui ont émigré à Barcelone aspirent à vivre dans « l'Argentine de l'Europe ». Ces images se rejoignent néanmoins dans leurs aspirations à vivre au sein du « premier monde ».

C'est ce qu'explique ici Valeria. Valeria et sa famille ont fait appel à l'aide d'associations juives afin de partir de l'Argentine. (*Hebrew Immigrant Aid Society* - HIAS)²³⁰. Comme Marcelo, sa famille et elle choisirent Miami entre toutes les destinations proposées à cause de la communauté *latina* et la possibilité de parler argentin mais aussi parce qu'ils avaient pour ambition de faire partie de vivre au sein de ce que représente pour eux la « première puissance économique mondiale » :

« Je voulais aller quelque part, où réellement cela valait la peine. Si on s'en va, on va dans le premier monde. On ne va pas au Mexique²³¹. Non. Si on fait un déplacement, on va dans un endroit où il y a un futur pour les enfants et l'on va essayer. Nous n'avons pas vendu l'appartement. Nous n'avons rien vendu. On a laissé la maison comme elle était. On voulait essayer un an. Moi j'ai demandé une année sabbatique à mon travail. On voulait essayer. Si cela fonctionne, si ça marche, on ne revient pas ; si ça ne marche pas, on reviendra et on continuera de lutter ici ou on trouvera un autre endroit. Cela aurait été plus difficile pour les enfants mais ici (Miami) c'est vraiment là où il y a du potentiel. » (Reg. 844. Femme, Miami.)

²³⁰ En 2001, HIAS s'établit pour la première fois à Buenos Aires (<http://global.hias.org/en/pages/argentina>). Cette association a pour but d'aider les juifs qui se retrouvent dans des situations difficiles à travers le monde. Les juifs argentins n'ont donc pas seulement migré en Israël. Les juifs argentins migrèrent également au Canada, en Italie ou encore au Mexique (Melaned 2002).

²³¹ L'association HIAS leur avait proposé de les accueillir au Mexique.

Miami est également la ville où les enquêtés veulent vivre le « rêve américain »²³². La plupart des participants connaissaient Miami pour y avoir été en vacances avant leur émigration mais les représentations de la réalité miamienne sont construites avec les images qu'ils ont regardées depuis tout petit à travers les médias argentins où elle est très présente. Les représentations de Miami sont très présentes dans la culture argentine. Dès les années 1980, ces représentations se sont construites à travers les séries télévisées. De plus, Durant les dix ans du gouvernement de Carlos Menem, Miami fût un lieu de villégiature pour les Argentins de la classe moyenne. A l'époque du « *deme dos* », ce fût la ville privilégiée par certains Argentins de la classe moyenne pour voyager et faire des achats. C'est aussi la ville où des familles aisées de classe moyenne font escale avant la visite du parc d'attractions de *Walt Disney*. Miami est également redevenue le lieu où les tours opérateurs d'Argentine organisent des voyages pour célébrer les « *quinceañeras* »²³³. Toutes les semaines, les journaux parlent des acteurs ou des stars de la télévision argentine, des journalistes qui vont y faire des achats y passent leurs vacances, ou profitent de leur résidence secondaire²³⁴.

Dans le discours de certains enquêtés, Miami est décrite comme une ville du fantastique et de la fantaisie, d'une ville où tout est possible, comme l'explique ici Isabela :

« L'histoire est longue. Pour faire court, depuis que je suis petite mes grands-parents m'ont élevée en regardant *Miami Vice*²³⁵. Je me souviens, j'avais 8 ou 9 ans et, chaque fois, je me souviens, je disais 'je veux vivre ici, dans cette ville, je veux vivre dans cette ville, je veux aller dans cette ville'. Et j'ai quitté mon village. Je suis allée à l'université de Cordoba. J'ai étudié le marketing. J'ai obtenu ma licence de marketing tout en étudiant le théâtre, l'art scénique, dramatique, toutes les nuits à Cordoba. Il y a beaucoup de théâtre et 14 petits programmes de télévision. J'ai eu ma licence et j'ai eu la chance de

²³² Le rêve américain est un concept qui se base sur l'idée que toutes les personnes vivant aux Etats-Unis peuvent, en partant de rien, réussir par leur travail et leur détermination. Cette idée est surtout basée sur le fait que les immigrants, nouveaux venus sur le sol américain, peuvent espérer une mobilité ascendante.

²³³ Fête des 15 ans des jeunes filles, qui se célèbre en Amérique latine. Cette fête symbolise le passage d'état d'enfant à femme.

²³⁴ C'est, par exemple, le cas de l'acteur Ricardo Darin.

²³⁵ *Deux flics à Miami* est une série américaine sortie dans les années 80 qui se déroule à Miami.

décrocher une bourse pour l'Espagne. Je suis allée à Madrid. Deux semaines, mais j'ai failli mourir de dépression et d'ennui. Alors je suis partie en Italie. Et là, je suis tombée amoureuse d'un Italien qui a été méchant avec moi. Je suis rentrée en Argentine, j'ai parlé avec mes parents et je leur ai dit que j'allais à Miami. Et eux m'ont répondu : 'Mais tu es folle', et ceci et cela, mais je suis allée à Miami. » (Reg. 2528. Femme, Miami.)

Si certains Argentins qui ont émigré à Miami aspirent à vivre le « rêve américain », certains enquêtés qui ont émigré à Barcelone aspirent à vivre dans « l'Argentine de l'Europe » (Reg. 3501. Femme, Barcelone.). Cette image montre à la fois la sensation de proximité de certains Argentins avec la culture espagnole mais aussi leur désir d'identification européenne. Contrairement à Miami, les personnes qui ont immigré à Barcelone ne connaissaient de cette ville et de l'Espagne que ce qu'ils avaient pu lire à travers les livres et les journaux ou à travers la transmission d'une histoire familiale.

Toutefois, qu'ils aient migré à Barcelone ou à Miami, ils aspiraient à vivre dans un pays qui leur apporterait une stabilité économique et politique. Les Etats-Unis et l'Espagne semblent être pour eux des pays démocratiques respectant leurs citoyens. Ils les décrivent au cours des entretiens, comme des pays qui leur paraissent plus justes économiquement et socialement et aussi plus sûrs. Les Etats-Unis et l'Espagne pourraient aussi représenter pour eux un pays de liberté où ils pourront vivre avec dignité. Dans cette perspective, certains enquêtés peuvent exprimer plus de satisfaction à occuper à l'étranger un emploi moins valorisé socialement que d'avoir un emploi plus valorisé socialement en Argentine.

Le choix de la ville de Miami et de Barcelone s'est également fait en raison des similitudes qu'ils rejettent ou veulent garder avec ses villes et leurs villes d'origine. Miami et Barcelone peuvent être pour eux, deux villes qui situent en bordure de mer où ils peuvent vivre « tranquillement », à proximité de la nature, comme l'explique ici Lorenzo :

« Le plus, le climat et le type de vie que je peux vivre. La mer. Mais ce n'est pas facile. Tu dois travailler beaucoup, ne jamais t'arrêter pour faire des choses bien. Mais oui, j'aime tout ce mélange de bonnes choses et de 'relax' (en anglais). Les gens sont tranquilles. A Buenos Aires, c'est stressant et le niveau de pollution est élevé comme dans toutes les grandes villes. Ici, tu sais qu'il ne se passe rien. Il n'y a pas ces trucs d'économies et, dans tous les cas, l'énergie est 'relax' (en anglais). Quelque chose de bien va toujours t'arriver. Tu vas à la plage. Le mauvais : les ouragans et ne pas avoir l'équipe de Boca à côté d'ici, de Boca Junior (rire), mais pas beaucoup plus. » (Reg. 1967. Homme, Miami.)

L'économie de ces deux villes fonctionne en grande partie grâce au tourisme. Elles sont, de plus, des villes plus petites en termes de population et en étendue que Buenos Aires. Les enquêtés originaires de Mar Del Plata²³⁶ ressentirent une certaine familiarité avec Miami à cause de la proximité avec la mer. Les personnes venant de Buenos Aires²³⁷ ou des villes de l'intérieur, comme Rosario, mirent en avant le fait de vivre dans une ville plus petite où la nature est plus proche comme l'explique ici Ernesto :

« Maintenant, je suis à Castelldefels. C'est en direction de Tarragona. C'est un peu plus loin mais la question est de trouver un endroit où tu puisses vivre en toute tranquillité et ils m'ont proposé cet endroit et j'y suis allé et j'ai adoré ; je suis à 50 mètres de la plage. Pour l'instant, je n'ai pas pu en profiter, j'attends qu'il fasse un peu plus chaud. Le soir, j'irai à la plage pour terminer ma journée. Et j'aime vraiment la possibilité d'avoir la mer et la montagne à côté. J'aime Buenos Aires mais j'ai toujours eu ce manque. Il n'y a ni la montagne ni la mer. Et ici, je me libère un peu. Moi, j'aime Barcelone le week-end. J'aime être à Clot ou Castelldefels. J'adore cet endroit. » (Reg. 3125. Homme, Barcelone.)

Enfin, si certains sont partis afin dans l'espoir de vivre dans un pays stable économiquement et politiquement, dans les deux cas, ils ont dû faire face à la crise

²³⁶ Un nombre important d'Argentin de Mar Del Plata ont choisi d'émigrer à Mallorca (Jofre 2003).

²³⁷ La majorité des participants viennent de Buenos Aires.

économique mondiale qui débuta en 2007. En effet, Miami et Barcelone furent également fortement touchées par la crise économique, « la grande récession », qui coïncida à chaque fois avec la fin de mes terrains de recherche. La fin de mon enquête à Miami a, en effet, coïncidé avec le début de la crise des « *sub-primes* » et la fin de mon terrain à Barcelone avec la crise économique qui touche durement l'Espagne encore aujourd'hui. Durant mes enquêtes, la situation économique des Etats-Unis et de l'Espagne ne semblait pas préoccuper les participants puisque face à la crise ils étaient plutôt dubitatifs. Lorsque j'essayais de parler de la crise avec eux, ceux-ci me répondaient ironiquement « La crise, quelle crise ? (rire) » (Reg. 3702. Femme. Barcelone.). Les crises qui se sont produites aux Etats-Unis et en Espagne sont perçues comme moins graves que celles qu'ils ont vécues en Argentine. En effet, les systèmes financiers ne se sont pas totalement écroulés même si l'un des deux pays, l'Espagne, doit faire face à des problèmes économiques majeurs. Néanmoins, à Miami, certaines personnes m'ont dit avoir été à la banque pour vérifier que l'argent qu'ils avaient sur leur compte était toujours là. Le fait que leur argent soit toujours sur leur compte renforça leur idée qu'aux Etats-Unis, il ne pouvait pas se passer ce qui s'était passé en Argentine. Pour ces personnes, ce fût la preuve que ce pays n'était pas un pays corrompu mais un pays démocratique, plus juste et plus respectueux de leur vie. Ces réactions furent les mêmes à Miami et à Barcelone.

Toutefois, la situation espagnole est aujourd'hui critique et rappelle dans une certaine mesure la situation dans laquelle se trouvait l'Argentine en 2001. D'ailleurs, un parallèle saisissant peut être fait entre les causes et les conséquences de la crise argentine en 2001 et de la crise espagnole qui commença en 2008. Les manifestations qui suivirent la crise économique sont l'expression d'une frustration, d'une indignation et d'une déception du système représentatif (politique). Elles sont l'expression d'une aspiration aux changements dans la politique et des hommes politiques. Le 15 mai 2011, une partie de la population espagnole se retrouva ainsi à la « *Puerta Del sol* »²³⁸, et dans toutes les grandes villes du pays, en scandant des slogans tels que « Le peuple uni ne sera jamais vaincu ! » (*El pueblo unido jamas sera vencido*) ou « Qu'ils s'en aillent tous ! » (*Que se vayan todos*). Ces slogans furent les mêmes que ceux scandés dix années plus tôt en

²³⁸ La Porte du soleil est située dans le centre-ville de Madrid.

Argentine devant la « Casa Rosada »²³⁹. A la suite des manifestations du *15M* (15 mai 2011) à Madrid, toutes les villes d'Espagne ont rapidement vu se lever des camps de protestation au centre-ville. Barcelone fût, elle aussi, témoin de ce mouvement. Aucun des enquêtés qui participèrent à l'enquête n'avait participé aux mouvements de 2001 en Argentine. Ceux avec qui j'ai gardé contact ne participèrent pas, à ma connaissance, aux manifestations des '*Indignés*' de Barcelone.

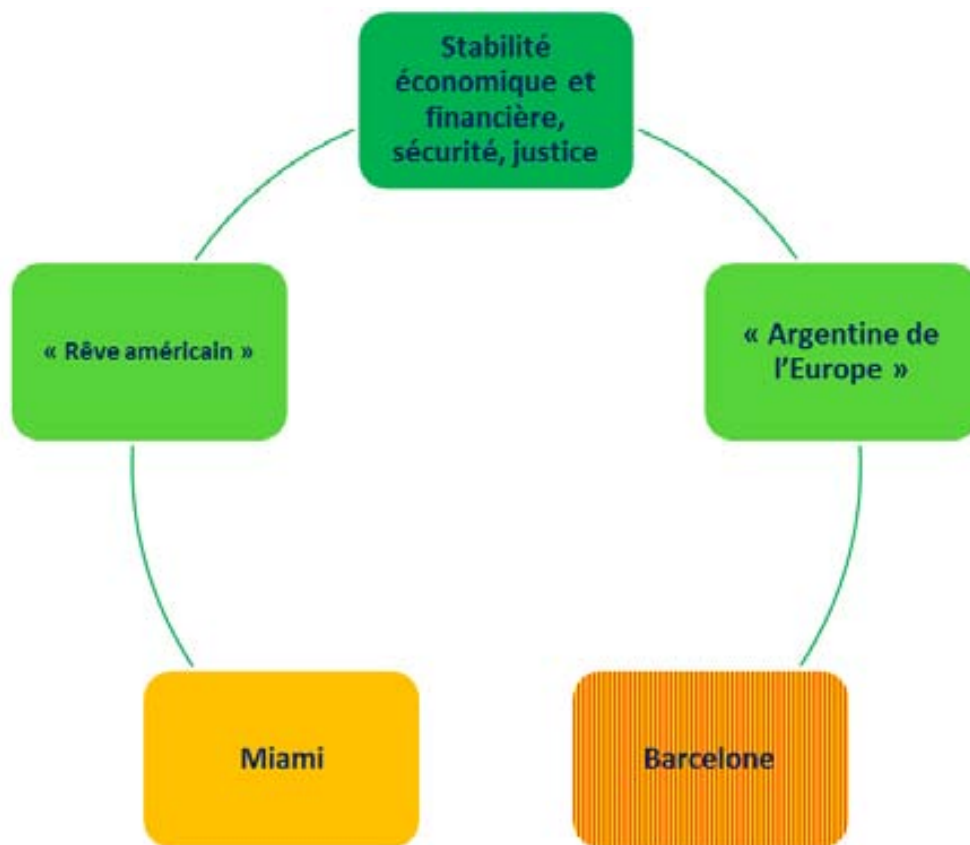
Cette situation a engendré un processus d'émigration des Espagnols mais également une migration du retour pour les Argentins en Argentine. Le nombre d'Argentins résidant en Espagne diminua de 9,3% en un an (2010-2011). Ainsi, les Argentins forment la quatrième nationalité qui a la plus contribué à la diminution de l'immigration en Espagne, après les Equatoriens, les Colombiens et les Boliviens. Néanmoins, pour le sociologue Walter Actis²⁴⁰, spécialiste de la migration argentine, cette diminution n'est pas forcément synonyme de retour puisque, entre 2009 et 2010, 21 849 Argentins ne figuraient pas dans les registres de *padrón*. De plus, un nombre considérable d'Argentins prirent la nationalité espagnole (10 963 personnes) ou italienne (1 119). La diminution du nombre d'Argentins en Espagne à cause d'une autre migration est donc très peu significative car elle fût relative à 1,6 % entre la fin de 2008 et le début de 2010. Pour Walter Actis, ce faible pourcentage de retour est dû, entre autre chose, au fait que, pour les chômeurs, l'Espagne offre une couverture sociale plus intéressante que celle proposée en Argentine. Walter Actis souligne que ceci aurait freiné leur retour et que les Argentins attendraient peut-être que la situation espagnole s'améliore car la situation n'offrait pas de perspective meilleure dans le pays d'origine²⁴¹ (2011).

²³⁹ Les mouvements en Argentine et en Espagne n'étaient pas spontanés puisque les manifestations se firent en marge de tout mouvement politique et des syndicats. Néanmoins, en Espagne, il s'agit plus d'un mouvement que de manifestations. En Argentine, les manifestations eurent lieu de manière spontanée. En Espagne, elles se mirent en place par le biais des réseaux sociaux sous l'influence du livre de Stéphane Hessel *Indignez-vous* (2010). Ce mouvement, qui engendra des manifestations dans d'autres pays que l'Espagne, se regroupe au sein de l'organisation citoyenne Démocratie Réelle (*Democracia real ya*).

²⁴⁰ Walter Actis, interviewé par Juan Carlos Algañaraz pour *Clarín* (2011)

²⁴¹ Les statistiques concernant la migration sont toujours publiées en décalage avec la réalité. La crise en Espagne s'est aggravée depuis 2011 et laisse présager un retour plus important des Argentins en Argentine.

GRAPHIQUE : « Le rêve américain » et « L'Argentine de l'Europe »²⁴²



²⁴² A chaque émotion correspond une couleur. Celles-ci n'ont pas été choisies par hasard. J'ai choisi d'illustrer les émotions par les couleurs qui ressortent dans l'étude que fit Adrian Scribano sur le lien entre les couleurs et les émotions en Argentine (2012). J'ai donc illustré la peur et la tristesse avec la couleur noire et la colère de couleur rouge. Le marron pour la honte est de mon propre fait. En choisissant le marron, j'ai voulu symboliser la terre où les individus disent vouloir disparaître lorsqu'ils parlent de ce sentiment. Le bleu choisit pour illustrer l'Argentine est le bleu du drapeau argentin. Les états et les images qui caractérisent les émotions étudiées sont symbolisées par des couleurs qui appartiennent à la même gamme.

4. ENCART: *Miami: inmigrantes judíos encuentran ayuda en un programa local*²⁴³

El Programa de Migración Latinoamericana de un centro de la comunidad judía de Miami brinda ayuda para obtener trabajo, visas y apoyo económico a los judíos que se mudan a esa ciudad.

Cuando Bernardo Michanie se mudó de Buenos Aires a Miami hace dos años, se enfrentó a una situación difícil en un país extraño. Llegó sólo con una visa de turista; vivía en un apartamento sin muebles y tenía que encontrar la forma de traer a su familia y garantizarle un estatus legal.

"Era una situación muy difícil, me preocupaban mis tres hijos, las escuelas, el trabajo para mí y mi mujer, pero más que nada quería un futuro para mi familia", aseguró.

Fue entonces que un amigo le habló del Programa de Migración Latinoamericana de un centro de la comunidad judía de Miami. A través del programa --conocido como LAMP por sus siglas en inglés--, Michanie encontró trabajo para su esposa, ayuda para obtener visas para su familia y un apoyo para comenzar una nueva vida.

LAMP se fundó en 1999 con el objetivo de ayudar a los inmigrantes judíos que han huido de la inestabilidad económica y política en Latinoamérica. Además de asistir en la búsqueda de empleos y escuelas, el organismo también se encarga de conectar inmigrantes judíos con abogados y corredores de bienes raíces, y de orientarlos sobre templos, clases de inglés y actividades para integrarse socialmente a la comunidad. La coordinadora del programa es Marina Blachman.

LAMP es financiado por la Federación Judía del Gran Miami, y del 2000 a la fecha la entidad ha ayudado a 1,058 familias, 90 por ciento de éstas provenientes de Argentina, explicó Juan Dircie, gerente de caso de LAMP.

"Tenemos desde gente que llama para pedirnos las direcciones de los templos y asistir a los servicios hasta gente a la que le damos ayuda económica para su familia", dijo Dircie.

Valeria Finstein, también argentina y esposa de Michanie, dice que LAMP les indicó sobre otro programa de becas para hijos de inmigrantes judíos latinoamericanos.

²⁴³ Article du 10/2/2004 parut online dans *Jai*. 96.3 La radio *Jai* est une radio juive qui est née en 1992 après les attentats contre l'ambassade d'Israël à Buenos Aires en 1992.

"Nos amueblaron el departamento y además nos regalaron juguetes", dijo Michanie.

Una de las razones por las que LAMP se fundó fue el éxodo argentino, el mayor en la historia del país, que se originó por la recesión económica y se agravó con las restricciones financieras del 2001 que limitaron a los argentinos el acceso libre y directo a sus ahorros bancarios. Argentina posee la comunidad judía más numerosa de América Latina. Esta depresión económica puso al 25 por ciento de los judíos argentinos --familias como los Michanie-- cerca o debajo de la línea de la pobreza, según un informe de Bernardo Kligberg, presidente del Comité de Desarrollo Humano del Congreso Judío Latinoamericano.

"Decidimos venir en un momento de desesperación", dijo Finstein. 'Mi marido se había quedado sin trabajo. Nuestros ahorros estaban en el `corralito' y nuestra vida quedó acorralada".

LAMP, que es única en todo Estados Unidos, surgió originalmente cuando un grupo de jóvenes judíos argentinos que residían en Miami comenzaron a recibir llamadas de amigos que llegaban pidiendo ayuda. Con el éxodo, esta iniciativa personal creció tanto que encontró el apoyo moral y económico de la Federación Judía de Miami.

La comunidad judía de Miami es la novena más grande de Estados Unidos, con 137,000 miembros. Según el estudio demográfico judío del Condado de Miami-Dade, es también la ciudad donde se queda la mayoría de los inmigrantes judíos de Latinoamérica.



CHAPITRE XVI et CHAPITRE XVII

LES IDENTIFICATIONS EN MOUVEMENT ET LES ÉMOTIONS

INTRODUCTION CHAPITRE XVI ET CHAPITRE XVII

La migration est un processus qui s'inscrit dans le temps et dans l'espace et qui questionne ou entraîne des changements d'identification chez les individus. Les chapitres XVI et XVII sont présentés ensemble car ils prennent tous les deux en compte les émotions que les individus ont exprimées durant les entretiens vis-à-vis de leurs identifications durant le processus migratoire. Le chapitre XVI se centre sur l'identification des genres. Dans une première partie, je ferai une comparaison entre les émotions exprimées par les hommes et les femmes vis-à-vis de la transformation de la famille à un niveau transnational, en analysant leur récit des communications transnationales. J'analyserai, par la suite, les émotions exprimées par les individus lors des entretiens vis-à-vis de leurs relations de couple. Le chapitre XVII se centrera sur leur identification en tant qu'immigrants argentins et leur identification ethno- raciale spécifique au contexte de Miami et de Barcelone. En ce qui concerne l'identification ethno- raciale, je ne ferai pas de différences entre les hommes et les femmes. Aucune différence significative n'a en effet été trouvée lors de mon enquête de terrain. Cela ne veut pas dire néanmoins qu'elles n'existent pas, mais je n'ai pas montré mon questionnaire afin de me centrer spécifiquement sur cette thématique.

CHAPITRE XVI

MIGRATION

ET

ÉMOTIONS DES GENRES

LES ÉMOTIONS ET LA TRANSFORMATION DE LA FAMILLE A UN NIVEAU TRANSNATIONAL

- **Le manque de coprésence féminine**

Visiter leur pays d'origine pour participer à des événements familiaux qui ponctuent la vie de famille est une façon de manifester leurs engagements à l'égard de leur famille. Selon les événements qui ponctuent la vie familiale, les visites peuvent être des obligations morales et, dans ce cas, les individus se doivent d'être « là » afin, entre autre, de créer l'image d'une famille unie pendant un moment. Néanmoins, les migrants peuvent se retrouver face à l'impossibilité de voyager à cause de leur statut ou pour des raisons financières²⁴⁴. Ceci explique en partie pourquoi certains peuvent prendre des risques afin de rencontrer les membres de leur famille ou d'assister à certains événements familiaux. Valeria, par exemple, a choisi de traverser la frontière alors qu'elle n'avait pas de papiers en règle. Lorenzo, illégal sur le territoire américain, n'a pas voulu prendre le risque de

²⁴⁴ Loretta Baldassar, Wilding Raelene et Cora Baldock font une typologie des différents types de visites où le migrant peut avoir la nécessité d'être "là", de vivre la coprésence avec leur famille : 1) les visites de crises (décès, maladies, etc.), 2) les visites de devoir (anniversaires, mariages, etc.), 3) les visites de routine (lorsque les individus peuvent voyager régulièrement), 4) les visites spéciales (visites une ou deux fois au cours de la vie) et enfin 5) les visites de tourisme (2007). Dans ce chapitre, les enquêtés parlent des visites de type 1, 2 et 3. Le renoncement à une visite n'entraînera pas les mêmes émotions selon le type de visite projetée.

traverser la frontière à la suite du décès de son père. De même, Gladys n'a pas pu rentrer en Argentine, suite à sa migration, parce qu'elle était en situation irrégulière sur le territoire américain. A Alicia, le visa a été refusé deux fois à ses parents qui ne connaissent pas leurs petits-enfants à Miami. Lors de l'entretien, Alicia s'est mise à pleurer en m'expliquant que l'écran de l'ordinateur était les grands-parents pour les enfants car ils ne se connaissent qu'à travers Skype²⁴⁵.

L'utilisation des nouvelles technologies permet aujourd'hui aux migrants de pallier à leur absence, de diminuer leur manque de coprésence. Ces communications, où peut être introduite l'image, donnent également l'illusion aux individus qu'ils sont proches physiquement. Garbiela, par exemple, fût atteinte d'un cancer du sein quelques années après sa migration. Elle est aujourd'hui en rémission mais durant sa maladie les communications régulières avec ses amis et sa famille ont rendu leur présence virtuelle essentielle. Les communications régulières avec eux lui ont donné l'impression qu'ils « étaient ici ».

Les communications transnationales leurs permettent de se sentir proche de leur famille en dépit de la distance géographique. A travers elles, ils peuvent s'apporter un soutien moral, échanger des informations dont certaines émotions via le discours. Néanmoins, elles ne permettent pas le partage de tous les sens qui peuvent être importants dans la communication entre les individus. Comme le note l'anthropologue Maruska Svasek, la distance ne permet pas aux individus d'expérimenter la multi-sensorialité de toute relation humaine car celle-ci ne se limite pas à la possibilité de voir ou d'entendre (2008). En effet, les communications transnationales ne permettent pas aux individus, par exemple, de se toucher, de se prendre dans les bras, choses qu'ils peuvent faire lorsqu'ils se retrouvent après une longue séparation.

L'utilisation des outils informatiques afin de communiquer par-delà les frontières semble permettre de conserver les liens mais ils ne permettent pas de palier la coprésence physique. Elles pourraient même dans certains cas souligner l'absence,

²⁴⁵ Skype est un logiciel inventé par des Estoniens, en 2003. Il permet d'avoir des communications orales et visuelles par l'intermédiaire d'un ordinateur. Les communications sont gratuites via l'ordinateur et ce logiciel permet également d'appeler sur des téléphones fixes en prenant un abonnement.

voire l'impossibilité de se trouver dans un même endroit, *proche* physiquement des membres de la famille. En effet, à travers les communications transnationales l'absence se fait réalité, les proches, les amis, la famille ne sont pas «ici», dans le même lieu.

Par exemple, Nancy n'a pas pu « assister » au mariage de sa sœur pour des raisons financières. Sa famille et elles utilisèrent Skype afin qu'elle puisse vivre le mariage de sa sœur presque en temps réel :

« Ce qui me ferait rentrer, c'est tout. D'avoir perdu le mariage de ma sœur (pleurs), ça, c'est quelque chose que je ne me pardonne pas (pleurs). J'ai été six heures pendue au téléphone en vivant le mariage de ma sœur. On avait un plan avec une amie de ma sœur. Elle prenait des photos à l'église et elle partait en courant au *locutorio*²⁴⁶. Il y en a beaucoup en Argentine et ils sont ouverts 24 heures sur 24. Elle se connectait et m'envoyait la photo. Et je voyais tout, je ne sais pas, avec 20 minutes de différence. Comment ma sœur était entrée dans l'église, comment elle s'était mariée, comment elle était sortie, comment elle était entrée à la réception. Et moi, je lui ai fait un film d'ici (pleurs). Je ne me le pardonne pas. » (Reg. 298. Femme. Miami)

Les nouvelles technologies ont permis à Nancy de vivre le mariage de sa sœur pratiquement en direct mais ne purent remplacer sa présence physique. Elle a ainsi pu avoir l'impression de manquer à ses engagements vis-à-vis de sa famille d'où le sentiment de culpabilité (Je ne me le pardonne pas).

Des émotions sont également transmises durant les communications transnationales. Par exemple, les moments de communication transnationale sont également des moments où les parents peuvent rappeler, de manière parfois indirecte, leur souffrance de vivre au sein d'une famille transnationale. C'est ce que semble faire la mère de Marcela. Celle-ci semble la rendre coupable de manière

²⁴⁶ Magasin de service avec des ordinateurs à disposition et des téléphones pour les appels à l'étranger.

indirecte, c'est à dire en lui faisant des reproches lors de leurs contacts téléphoniques :

« Ma mère regrette beaucoup que je sois partie. Elle s'en est rendue malade. Elle a fait une dépression. Oui, oui la dépression la tient. C'est une dépression physique. Elle est malade. Donc, non, pour ma mère, ce ne fût pas facile. Jour après jour, grâce à Dieu, elle ne me le dit pas directement parce qu'elle sait que cela me fait du mal. Mais jusqu'à aujourd'hui, ce matin, elle me dit : 'Ah, j'ai rêvé que j'étais avec tous mes petits-enfants.' Mais c'est impossible. En plus maintenant, mon frère aussi est parti de la maison (de sa mère), alors à chaque fois, cela devient de moins en moins possible. » (Reg. 716. Femme. Miami)

Marcela lie son émigration à la maladie de sa mère qui s'est déclarée après son départ. De par sa migration, elle est entrée en conflit avec la définition de la situation familiale.

Selon W. Thomas, avant d'agir, tout individu va procéder à une définition de la situation, c'est-à-dire à son examen. Les individus tendent en général à favoriser les activités hédonistes, (le plaisir avant tout) alors que la société favorisera les activités utilitaires (sécurité avant tout). La définition de la situation sociale est définie par la morale, c'est-à-dire un set de lois ou de normes comportementales, régulant les expressions et les désirs. Ces deux définitions de la situation, l'une individuelle, l'autre sociale, peuvent ainsi entrer en rivalité (1923). Dans cette perspective, afin de faire respecter une définition de la situation, la famille²⁴⁷ a intérêt premièrement à supprimer les désirs et les activités de l'individu qui entrent en conflit avec l'organisation existante, ou qui semblent le point de départ d'une disharmonie sociale, et deuxièmement à encourager les désirs et les actions qui sont exigés par le système social existant (1923).

²⁴⁷ La famille, premier groupe où les individus sont socialisés, est un groupe primordial dans ce mécanisme qui est appliqué aux individus d'une même famille et à toutes ses générations.

Ici, c'est principalement la migration des femmes qui entre en conflit avec la définition de la situation familiale. La nouveauté de la situation, comme peut l'être la migration, entraînera une désorganisation, un changement ou le besoin d'un nouveau type d'organisation familiale puisque les femmes doivent en règle générale remplir le rôle du *care*, c'est-à-dire au maintien de la vie de famille, qui implique une proximité physique (Di Leonardo 1987). Les reproches sont en effet des rappels de règles qui ne s'appliquent pas aux actions mais qui en sont précurseurs (Hochschild 2003). Les rappels à l'ordre peuvent ainsi être envisagés comme un moyen de pression afin de les pousser à rentrer. Ce sont surtout les femmes qui expriment d'ailleurs le désir de rentrer en Argentine²⁴⁸. Cette aspiration au retour pour être proche de la famille pourrait être envisagée comme un acte de réparation entraîné par un sentiment de culpabilité puisque le retour, en tant que « travail émotionnel » (elles agissent afin de changer une émotion éprouvée) leur permettrait d'être en phase avec la définition sociale de la situation familiale. La culpabilité peut en effet pousser les individus à affirmer leur engagement vis-à-vis des autres et peut aussi pousser certaines femmes à pratiquer leur rôle du genre.

L'expression des reproches est souvent le fait des mères alors que l'expression de la culpabilité vis-à-vis de la migration fût le fait des femmes. Bien entendu, l'expression de ce sentiment peut être une manière pour certaines femmes de performer leur rôle du genre et de donner l'image de leur famille comme une famille unie vis-à-vis de moi-même.

- **Le bien-fondé de la migration masculine**

Les communications transnationales sont des moments où des émotions sont partagées par les membres d'une même famille mais aussi des moments qui permettent aux familles de rappeler les droits et les devoirs des migrants selon leur genre. Néanmoins, ce sont les femmes qui tendent à se culpabiliser face aux

²⁴⁸ La culpabilité est également un sentiment qui pourrait expliquer l'investissement plus important des femmes au sein des réseaux familiaux transnationaux.

reproches qui leur sont faits alors que les hommes ont plus tendance à se sentir dans leur droit. Les reproches n'ont en effet pas les mêmes « effets » selon que la personne qui les reçoit est un homme ou une femme.

En effet, les hommes reçoivent également les reproches mais ceux-ci ne semblent pas les affecter comme ils affectent les femmes, comme l'explique ici Ernesto :

« Et ma mère, elle m'a dit : 'Pourquoi tu es parti ?' Et moi, j'ai dit quelque chose d'horrible, j'ai dit que je ne pouvais pas vivre la tête, le corps et le cœur tiraillés de tous les côtés. Et je lui ai dit : 'Parce que je n'ai pas de motif de rester' et elle m'a dit : 'Et moi?' C'est, je crois la douleur de... mais bon. Elle a fini par accepter. » (Reg. 3008. Homme. Barcelone).

La migration semble permettre aux hommes d'entrer en phase avec la construction de leur subjectivité du genre et le rôle qu'il leur est attribué socialement. En effet, les reproches peuvent être proférés par la famille en Argentine mais la socialisation masculine peut peut-être permettre aux hommes de passer outre et de justifier et de se justifier du bien-fondé de leur action²⁴⁹, comme l'explique ici Juliano :

« Regarde. L'Argentine, c'est mon pays, mais c'est comme je le dis à tout le monde : l'équation est simple. Si tu es où tu es, et que tu es bien économiquement et que tu n'as pas tes affects (*sentimientos*) ou ta famille ou tes amis à côté. Ou que tu es en train de gagner de l'argent et que tu t'en sors, tu ne souffres pas tant que ça. Maintenant, au contraire. Si tu es avec toute ta famille, tous tes amis. Parfait. Et tu n'as pas de travail et tu n'as pas d'argent. Tu souffres beaucoup parce que tu ne peux pas progresser et tu ne peux pas aller de l'avant. Et ça, c'est ce qui m'est arrivé en Argentine. Moi, j'avais tous mes amis, tous. Bien sûr, j'avais mon travail, mais je ne pouvais pas progresser. Je ne gagnais pas d'argent et j'étais malheureux. Tu dois donc sacrifier une chose ou l'autre pour aller de l'avant mais non, le monde idéal n'existe pas. Bien sûr, j'aurais pu rester en Argentine sans aller de l'avant, en travaillant, en

²⁴⁹ Comme je l'ai spécifié plus haut, ces modèles sont des typifications de la réalité. Les individus ne s'inscrivent pas systématiquement de manière catégorique au sein de ceux-ci.

étant proche de ma famille mais j'ai préféré aller chercher mon bonheur, ce qui me rend heureux. »
(Reg. 2119. Homme. Miami)

Si les « reproches <--> culpabilité »²⁵⁰ semble être un mécanisme du genre, la tristesse face à la séparation est, quant à elle, une émotion qui est exprimée par certains hommes et par certaines femmes, comme le montre l'exemple de Sergio qui a migré en laissant son ex-femme et ses deux filles en Argentine. Sergio, s'est remarié et a eu un enfant à Miami, avec sa seconde femme qui est de Puerto Rico. Son choix ne fût pas et n'est pas vécu de manière sereine, comme il l'explique ci-dessous. Néanmoins, le fait de pouvoir accomplir son rôle en envoyant de l'argent à ses filles restées en Argentine lui permet de relativiser la distance de la séparation²⁵¹. Sergio relativise ce qu'il perçoit comme un abandon, car sa migration lui permet de remplir son rôle du genre :

« Le même sentiment que j'ai maintenant, c'est-à-dire l'abandon. Je me suis senti comme si j'avais... parce que j'avais trois enfants et, à ce moment, mes enfants étaient petits et ce fût très dur, très dur. En vérité, je crois qu'aujourd'hui encore mais, j'ai pris la décision parce que mes filles allaient à l'école privée, mais une école privée pas trop chère, donc une école privée avec un bon niveau mais humble. Et j'ai commencé à avoir du retard dans mes paiements, donc à un moment l'école me dit : 'si tu ne paies pas, elles ne peuvent plus venir à l'école.' Et j'ai eu un déclic dans ma tête. Je me suis dit : 'je dois résoudre cela.' La seule manière de trouver une solution était de quitter mon pays. Je pense que cela a facilité ma prise de décision. Je crois que le mot exact serait « désespérance » parce que j'étais désespéré. J'étais vraiment préoccupé, alors j'ai décidé de partir pour un temps et les choses ont commencé à bien marcher ici, et maintenant, à chaque fois que j'y vais, et grâce à Dieu, je peux y aller quand je veux et continuer de voyager. Chaque fois que je dois revenir, j'ai ce même sentiment, j'ai l'impression que je suis en train de les abandonner. J'ai l'impression que l'Argentine reste chez moi, mais j'ai la possibilité de choisir maintenant et je continue de choisir ici (Miami).

²⁵⁰ La culpabilité peut apparaître sans que soit énoncé un reproche.

²⁵¹ Un enquêté à Miami et un enquêté à Barcelone sont dans cette situation.

Mais à chaque fois que j'y vais, je dois recommencer avec ces sentiments d'angoisse et encore une fois je laisse les enfants. Mais si tu me demandais ce qui arriverait si j'avais mes filles ici, je crois que je n'aurais pas ces sentiments mais..., je me suis adapté à ce pays et je crois que ce pays m'a vraiment donné des opportunités. Dans ce pays en huit ans, j'ai pu obtenir, ce que dans mon pays, j'ai mis trente ans à avoir. Alors, tu mets tout ça dans une balance au moment de prendre ta décision, ou lorsque tu te demandes de quel côté je vais, où je vais vivre. Donc ce fût plusieurs facteurs, pas seulement l'affectif. Quand tu rencontres des problèmes économiques, les problèmes affectifs deviennent encore plus grands. Ça ne devrait pas être comme cela, mais c'est ce qui arrive. Donc si je devais choisir, je choisirais encore une fois de vivre ici (Miami). » (Reg. 516. Homme. Miami)

Le sacrifice afin de remplir le rôle du genre ne semble pas être une caractéristique féminine. En effet, à travers l'émigration, en voulant performer leur rôle du genre, certains hommes, qu'ils laissent leurs enfants ou non en Argentine, peuvent faire un acte de sacrifice afin de remplir leur rôle de pourvoyeur économique. Ainsi, l'émigration peut également entraîner pour eux l'abandon d'aspirations qu'ils avaient en Argentine.

Sergio est un père qui voudrait être proche physiquement de ses filles mais il a choisi en partie de répondre aux attentes sociales normatives et de remplir son rôle de pourvoyeur économique et donc de migrer. Il exprime ici une ambivalence²⁵² entre deux aspirations contradictoires. Néanmoins, il tente de la résoudre en justifiant son choix. Il est triste puisqu'il a la sensation qu'il abandonne ses filles, mais d'un autre côté, il a l'impression d'agir comme il se doit afin de remplir son rôle du genre.

Subvenir aux besoins financiers de ses enfants est un acte socialement valorisé qui lui permet de relativiser la séparation et la distance et d'atténuer son ambivalence vis-à-vis de la migration (ce que ne peuvent peut-être pas faire les femmes). De

²⁵² Dans la perspective métonienne de l'ambivalence que causent les structures sociales en assignant des statuts et des rôles aux individus qui peuvent entrer en contradiction avec les croyances et les pratiques (1976:8).

plus, comme le dit Sergio, entre être près de ses filles, qu'il a l'impression d'abandonner, et ne pas subvenir à leur besoin économique, il continuerait de choisir « l'abandon »²⁵³. Il semble ainsi que la construction de la subjectivité masculine permette à certains hommes de ne pas limiter l'acte de migrer à une transgression morale, à la peur de la perte de l'amour de leur famille, c'est-à-dire d'un acte qui entraînerait de la culpabilité, comme c'est le cas chez certaines femmes. De plus, cette perspective contraste avec celle de certaines femmes. Qui sont parties seules migrent pour être proches de leurs enfants, alors que pour certains hommes, la migration des hommes les en éloigne. Toutefois, dans les deux cas, la migration semble permettre aux individus de remplir leur rôle du genre.

Les émotions exprimées durant les entretiens par les enquêtés vis-à-vis de la transformation de la famille à un niveau transnationale n'est pourtant pas un travail qui dépend seulement de la construction de la subjectivité des individus selon leur genre. Comme je vais le montrer maintenant, celui-ci dépend également de l'acquisition de la pratique migratoire et de son appréhension au niveau familial dans le temps.

- **La redéfinition de la situation familiale**

Les analyses qui ont été faites durant le précédent chapitre montrent que certains hommes et certaines femmes, qui partirent seuls, étaient partis pour « tenter leur chance » et/ou à « l'aventure ». La migration ne fût pas perçue par leur famille comme un acte radical pour la construction d'une vie ailleurs. Les émotions exprimées par les individus lors des entretiens vis-à-vis de la migration sont ainsi différentes selon les raisons de la migration et la manière dont les migrants l'ont présenté à leur famille. De plus, certains enquêtés, femmes et hommes partis seuls, présentent leur décision de rester comme une décision qui s'est faite dans le temps.

²⁵³ Il serait ici intéressant de savoir si certains hommes n'ont pas souhaité migrer à cause de l'éloignement que cela impliquerait avec leurs enfants et ou la famille et les amis.

Certains migrants et leur famille peuvent ainsi changer les représentations pour changer les émotions qu'ils éprouvent au cours du processus qu'ils sont en train de vivre. Ils procèdent ainsi à une redéfinition de la situation familiale²⁵⁴ postérieurement de la migration, comme l'explique ici Sandra :

Cécile : « Et comment tes parents ont-ils réagi face à ta décision de partir ? »

Sandra : « Au début, très bien, ils étaient contents. Ils ne savaient pas vraiment ce qui se passait. Parce qu'ils pensaient que je partais seulement pour trois mois et je n'ai jamais rien dit de précis. Mais quand je suis rentrée la deuxième fois, cela faisait des années que je ne les avais pas vus. Je suis partie quelques mois et je ne suis pas revenue. Ma mère fut la plus consciente de ce qui était en train de se passer, dans le sens où, ici (à Miami), j'ai plus d'avenir que là-bas. Les autres, c'est plus... Ma sœur, mon père. Tous, ils me disaient de rentrer et qu'ici je trouverai du travail. Mais celle qui souffrit le plus... ce fut moi. » (Reg. 2609. Femme. Miami)

L'induction de la culpabilité paraît dépendre des raisons données aux départs. Les parents des migrants peuvent être en mesure de soutenir une migration pour des raisons économiques ou politiques, mais pas pour une décision individuelle (Baldassar 2010)²⁵⁵. La famille de Sandra s'est donc rendu compte, après la migration, que leur enfant allait rester à l'étranger ce qui entraîna des reproches. Les parents de Sandra avaient envisagé son départ comme une expérience, une aventure, pas comme un projet définitif. Ils avaient, en quelque sorte, effectué un « travail émotionnel » en supposant qu'elle allait rentrer. Lorsqu'ils comprirent que ce n'était pas le cas, ils commencèrent à lui faire des reproches lorsque son absence fut jugée trop longue. La culpabilisation se fait ainsi ici de manière rétroactive à travers les communications transnationales.

²⁵⁴ C'est ce qui leur permet de la comprendre différemment : il n'y a plus de futur en Argentine. Le futur se trouve ailleurs.

²⁵⁵ Par exemple, lors de l'entretien que j'ai fait avec Lila à Mar Del Plata, celle-ci me dit qu'elle ne comprenait pas le fait que sa sœur soit partie à Miami, qu'il n'y avait pas d'excuse, qu'elle l'aurait compris seulement en cas de guerre, c'est-à-dire, seulement si leur vie, avait pour elle, été réellement menacée.

Certains enquêtés ont pu faire un « travail émotionnel » vis-à-vis de la migration. Ils ont ainsi effectué une redéfinition de la situation familiale qui a entraîné un changement des émotions qu'ils pouvaient exprimer vis-à-vis de la migration. La migration a pu également les amener à éprouver certaines émotions qui leur ont permis de redéfinir la situation familiale.

Dans les deux cas, les émotions ressenties par les individus vis-à-vis du phénomène migratoire ne sont pas fixes dans le temps. Les émotions sont en effet des états transitoires qui implique des droits et des devoirs de sentiments qui sont établis selon trois facteurs : « l'*étendue* (on peut ressentir « trop » de colère ou « pas assez »), la *direction* (on peut ressentir de la tristesse alors que l'on devrait ressentir de la joie) et la *durée* d'un sentiment, compte tenu de la situation dans laquelle il se présente » (Hochschild 2003).

La prise en compte d'une possible redéfinition de la situation familiale et des émotions en tant qu'état transitoire permet de comprendre pourquoi, à Barcelone, certaines femmes n'ont pas exprimé de sentiment de culpabilité au temps présent. En effet, contrairement à certaines femmes qui ont émigré à Miami, ce sentiment fût exprimé au passé. Les commentaires, les demandes ou les reproches des familles pour un retour sont également décrits comme étant des discours qui appartiennent au passé, comme l'exprime ici Jimena :

« Très mal, très mal. Ils pensaient que c'était une folie. Ils me disaient que c'était une folie. Je te le dis, il y en a aucun qui m'a suivie dans mon projet. J'ai un frère, il est venu me voir après cinq ans et il m'a dit : 'Comment tu peux vivre là-dedans ?' Et après plus personne. Personne. Ni ma mère quand j'ai eu ma fille. Personne. Ils me regardent toujours comme si j'étais, comme si j'étais... Ils me disent que je suis super froide, que je ne suis pas avec mes frères, que la petite est loin de ses grands-parents et, à un moment, ils pensaient que j'allais rentrer. Mais maintenant, ils ne me le demandent plus. Jusqu'aux cinq ans, mais maintenant non. Ils ne me le demandent plus. » (Reg. 2838. Femme. Barcelone)

La migration de Jimena peut être également analysée comme un défi et une position idéologique ; comme une rébellion vis-à-vis de sa famille restée en Argentine, voire également comme une fuite. Ses parents lui reprochent d'avoir des sentiments inappropriés ou plutôt de ne pas avoir de sentiments puisqu'ils jugent Jimena « froide ». Ils sanctionnent Jimena à travers leurs paroles et la rappellent à l'ordre sur les sentiments qu'elle devrait exprimer. C'est ici la direction des sentiments qu'ils tentent de contrôler. Le fait qu'ils lui demandent sans cesse la date de son retour est une manière de lui demander de rentrer.

La création de liens familiaux transnationaux permet de mettre en place un contrôle social de la part des familles vis-à-vis des migrants et ce par le biais des émotions. Les femmes sont moins susceptibles de recevoir la « permis de partir » (*licence to leave*) (Baldassar 2008). Le fait d'émigrer seule pour une femme peut être vu comme un acte qui outrepassé les normes sociales surtout lorsque l'aventure s'éternise. Cette expérience ne change pas les structures sociales du genre mais elles permettent un assouplissement des règles vis-à-vis de la migration qui s'effectue durant le processus migratoire. La prise en compte des émotions exprimées vis-à-vis de la famille transnationale fournit un exemple de subordination des individus aux rôles des genres socialement déterminés mais la comparaison entre Miami et Barcelone a permis de mettre en avant que l'intériorisation de cette nouvelle situation et le détachement des individus des conventions sociales sont néanmoins plus ou moins variables dans le temps.

- **Emotions et « capital migratoire »**

Les émotions exprimées par les individus lors des entretiens vis-à-vis de la transformation de la famille à un niveau transnational seront différentes selon la « famille imaginée » qu'ils ont et la place et le rôle qui leur sont assignés au sein de la famille. Le fait d'avoir déjà vécu une séparation géographique avec la famille lors d'une émigration internationale ou nationale n'entraîne pas l'expression des mêmes émotions de la part des migrants et de leur famille. En effet, une première expérience migratoire permet de mettre en perspective la distance géographique.

Les émotions exprimées par les individus lors des entretiens vis-à-vis de la transformation de la famille à un niveau transnational seront différentes selon le « capital migratoire » des individus, c'est-à-dire selon l'acquisition de la pratique migratoire à un niveau familial. En effet, certains parents n'exprimèrent pas de reproches à leurs enfants face à leur émigration. La connaissance de la pratique migratoire, et parfois sa transmission, implique ainsi une appréhension différente de la migration comme l'exprime ici Violeta :

« Ma mère, elle, a trois filles en dehors de la maison (en dehors de l'Argentine). Mon père a migré il y a vingt-cinq ou trente ans, je ne sais plus très bien. Je crois que ma mère a eu de la peine mais il me semble que dans une classe sociale privilégiée avec un haut niveau socio-économique, en Argentine, les parents ont l'habitude parce qu'il y a beaucoup d'enfants qui s'en vont. Ils savent que c'est quelque chose qui peut arriver. » (Reg. 406. Femme. Miami)

Cette « normalité » face à l'acte migratoire est dû au fait que Violeta avait déjà émigré une première fois à New York à la fin de son adolescence. De plus, toutes les sœurs de Violeta vivent dans un Etat différent des Etats-Unis. Son père, quant à lui, a fui le pays au cours de la dictature et n'est jamais rentré en Argentine. La pratique migratoire est ici une pratique familiale.

L'acquisition de la pratique migratoire peut également se faire par le biais d'une migration régionale. Par exemple, Marcela avait déjà émigré au niveau national. Elle n'habitait déjà plus géographiquement à côté de ses parents. L'étendue du territoire argentin fait qu'elle était obligée de prendre l'avion pour aller les voir. La migration à Miami fût pour ses parents plus facile à accepter puisqu'elle n'habitait déjà plus à côté de chez eux :

« En vérité, ils furent très contents. Je ne vivais déjà plus à Cordoba. Je me suis mariée à Cordoba, mais nous sommes partis nous installer à Sale, dans le nord du pays. Ce n'était pas facile de venir nous rendre visite. On était déjà séparés. Cela fût la première fois, la première séparation. Quand on a

décidé de venir ici [à Miami], ils l'acceptèrent. Ils acceptèrent la décision. » (Reg. 994. Femme. Miami)

Ce « capital migratoire » entre en jeu dans l'induction de la culpabilité des individus. Si les femmes parties en couple ou seules eurent tendance à présenter la migration comme un sacrifice, certaines ne ressentirent pas de culpabilité vis-à-vis de la migration²⁵⁶. Ainsi, une fois l'expérience migratoire acquise par les individus, la migration en tant que pratique peut être envisagée de manière différente. L'intégration de la pratique migratoire paraît influencer les émotions qu'ont les enquêtés et leur famille vis-à-vis de la migration. Elle peut leur permettre une redéfinition de la situation familiale qui se fait par l'acquisition et l'intégration dans la pratique de leur expérience migratoire.

D'un autre côté, l'expérience migratoire peut être une expérience émotionnelle que la famille ne souhaite pas transmettre. Dans ce cas, les parents ou grands-parents ne souhaitent pas qu'un membre de leur famille parte car ils savent que cela peut signifier qu'il ne rentrera jamais auprès d'eux. Certains enquêtés m'ont dit avoir été « mis en garde » par des oncles, des parents qui ont essayé de leur expliquer les conséquences de la migration. Certains parents ou grands-parents ont, dans cette perspective, exprimé de la tristesse mais aussi de la colère à l'annonce du départ des enquêtés. Dans ce cas, les reproches vont survenir au moment de la migration. Ce fût, par exemple, le cas des parents de l'époux de Natacha. Ces derniers ont très mal réagi à la migration de leur fils parce qu'ils sont eux-mêmes migrants :

«La mère de Nicolas est italienne, et les grands-parents de Nicolas sont italiens. Évidemment, ils pensent que la famille doit rester unie et que, si l'un s'en va, il ne reviendra jamais, parce qu'eux ne sont jamais retournés en Italie. Ils n'ont pas bien pris que l'on décide de partir» (Reg. 3906. Femme. Miami)

²⁵⁶ La construction subjective n'est pas fixe. L'expression de la culpabilité dépend également d'un changement de subjectivité qui vient après la migration. J'analyserai et interpréterai ces changements au cours du chapitre XVI.

Cette acceptation et compréhension de la migration sont déterminées par le contexte. Les réalités sociales et économiques peuvent également influencer l'expression des émotions de la famille des enquêtés et des enquêtés eux-mêmes. Si la situation dans le pays d'immigration se dégrade alors que celle du pays d'origine s'améliore, les familles peuvent de nouveau recourir à des reproches afin de faire rentrer les participants. En effet, pour les parents, les amis ou la famille, la migration était acceptée parce que la situation en Argentine justifiait la migration. Un rétablissement de la situation économique en Argentine et/ou la crise en l'Espagne peuvent laisser envisager une réactivation des reproches et une demande pressante du retour de leurs proches. Elle peut entraîner également l'aspiration au retour de la part des enquêtés.

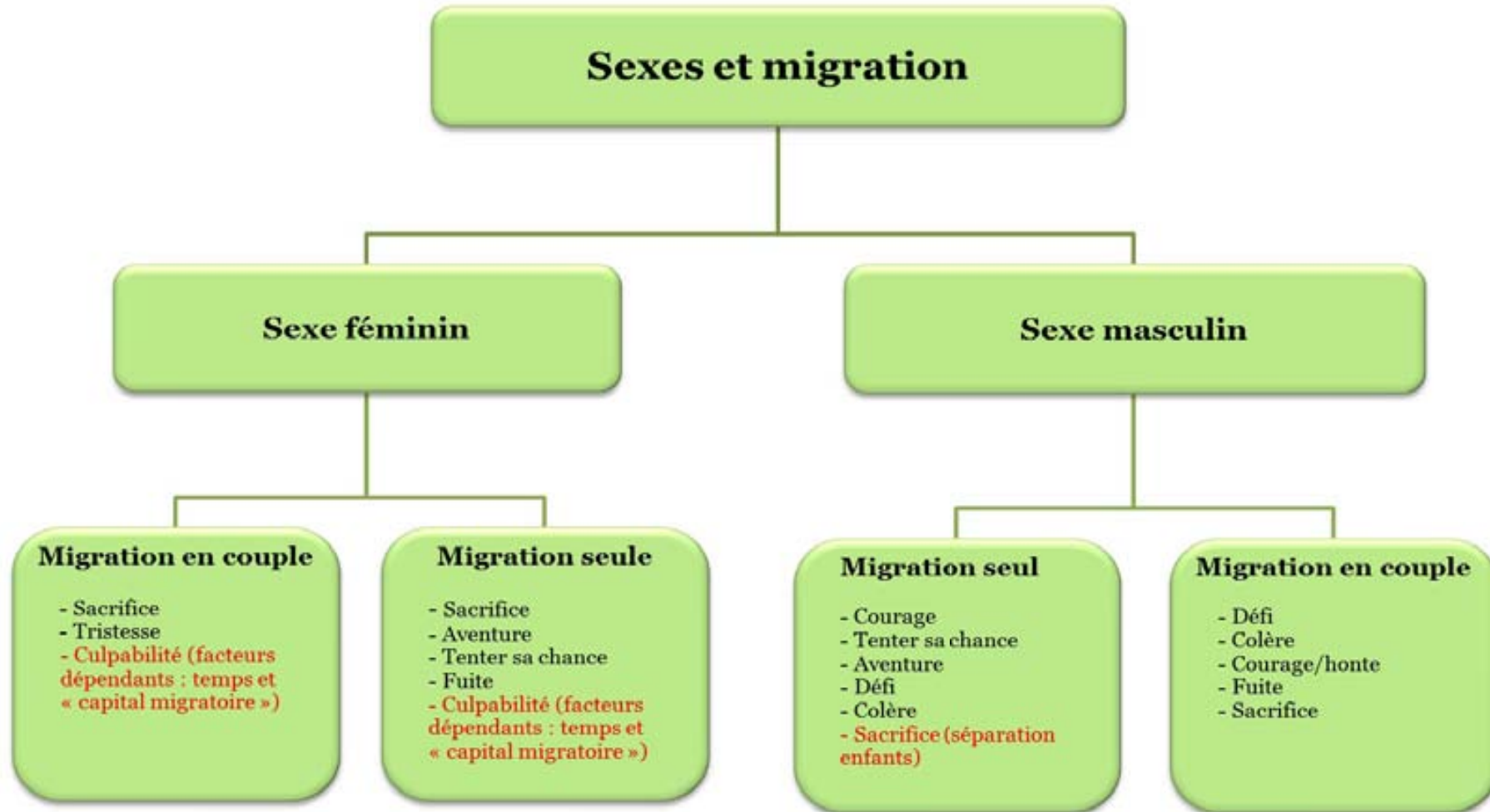
Une fois acquise cette pratique, certains enquêtés n'envisageaient pas de rentrer en Argentine et semblent être prêts à répéter l'expérience vers d'autres destinations s'il le faut. Cette possibilité a surtout été évoquée par des Argentins de confession juive pour qui la migration peut être constitutive d'une partie de leur histoire familiale de manière peut être plus prégnante que les Argentins qui ne le sont pas. En effet, de par leur histoire, les personnes de confession juive vivent en diaspora. La culture de la diaspora ne se construit pas via l'idée d'une terre originelle. Sa réalité n'a pas de centre territorialisé, elle est multcentrée puisqu'elle se base sur une dispersion des individus dans un nombre important de pays (Cuche 2001). Le « capital migratoire » qui est transmis de génération en génération leur permet ainsi peut-être d'envisager la migration différemment. Ils peuvent ainsi exprimer leur désir de migrer ailleurs, dans un autre pays, plutôt que de retourner en Argentine. Le Brésil et l'Australie furent les pays les plus cités :

« Maintenant, je ne sais pas où je vais finir. Je ne sais pas maintenant, je suis là. Je crois que je suis partie lorsque j'avais 18 ans. Lorsque je suis partie, les gens me demandaient pourquoi. 'Tu as un problème avec ta famille?' Mais non, non. Nous nous aimons énormément et, lors des départs, je souffre beaucoup et je pleure horriblement. Et, tu me prends de l'Argentine et je vais en Chine et bon c'est que maintenant c'est plus facile. Oui, bon. Une autre fois, les sentiments mais bon. Maintenant, je n'ai plus

peur. J'irai là où je devrais aller. Je ne vais pas m'arrêter. Je ne vais pas laisser ma vie me passer devant. Et si je dois bouger une autre fois, s'il y a le moindre problème, je bougerai. Je ne vais pas rester. Cela fût ma curiosité de ne pas avoir peur et d'essayer et de montrer à mes enfants que non, si tu n'es pas bien, tu dois bouger. Les sentiments, tu vas toujours les avoir. » (Reg. 879. Femme. Miami)

« Je ne sais pas où je vais vivre demain. Aujourd'hui, je vis ici et peut-être que, demain, à cause de mon entreprise, je serai en France ou en Espagne. Je ne dis pas que je vais vivre à Miami toute ma vie. Je peux peut-être aller en Californie, à New York. Je ne sais pas. Aujourd'hui, je vis ici. Je me suis installée ici. Et il peut y avoir mille motifs pour que je déménage encore une fois. Ce que je sais, c'est que l'Argentine ce n'est pas un lieu à choisir. Ou ce ne sera pas le lieu que je vais choisir. Si je rentre, ce sera pour d'autres raisons. » (Reg. 2312. Homme. Miami)

GRAPHIQUE 2 : Sexes et migration



LES IDENTITÉS DES GENRES EN MOUVEMENT

- **Émotions et relations des genres**

Face à un gain d'indépendance de leurs épouses suite à la migration, certains hommes ont pu réagir parfois violemment. Ce fût par exemple le cas du mari de Nancy. Nancy fût élevée dans une famille catholique, elle s'est mariée jeune, avec « son premier amour ». Elle m'expliqua que ce mariage lui permit de « fuir sa famille ». Eduardo, son mari, décida d'émigrer en l'an 2000 suite au décès de son père qui mourut d'une crise cardiaque après la fermeture de son entreprise. Pour Eduardo, « l'Argentine » fût responsable de la mort de son père. Nancy quant à elle n'a « jamais souhaité migrer ». Les parents de Nancy n'ont jamais accepté l'émigration de leur fille et Nancy. Du coup, ils ont décidé de rompre tout contact avec elle. Les parents de Nancy ont ainsi en quelque sorte effectué un « travail émotionnel » à travers la rupture. En effet, le fait de ne plus vouloir de contact avec leur fille peut être dû au fait que l'émigration de Nancy a pu entraîner certaines émotions qu'ils ne voulaient plus éprouver. Si elle réussit à renouer les liens petit à petit avec eux, elle vécut très mal la migration. Alors que sa relation avec son époux se dégradait et qu'elle ne supportait plus sa vie à Miami, où elle se sentait isolée, elle décida de rentrer. Elle s'arrangea avec une de ses amies à Buenos Aires pour loger chez elle avec ses deux fils à son retour. Face à ce désir qui marque une prise d'autonomie et d'indépendance de la part de Nancy, Eduardo, son époux, l'empêcha violemment de partir :

« Une fois, j'ai fait mes valises. Eduardo a cassé la porte parce que je voulais partir. Eduardo ne m'a pas laissé partir et la porte, la porte. La maison était en carton, donc ça n'a pas été si compliqué mais non. Moi ici, je suis désespérée parce que j'étais attachée, pieds et poings liés. Je n'avais pas de voiture à *North Beach*. En 2001, à *North Beach*, il y avait quelques Argentins mais pas tant que ça, non plus. Et ça me manquait, ça me manquait. C'était terrible. Moi, je suis venue le 28 novembre 2001 et le 10 décembre,

c'est-à-dire dix jours après, il y a eu la crise en Argentine. Nous, on avait vendu l'appartement et on avait laissé l'argent à la banque pour avoir du crédit. 19 000 dollars que l'on avait mis à la banque et ils nous ont rendu 400 000 pesos. Si tu les convertis en dollars, ça fait quatre dollars. A mon frère, ils lui volèrent la voiture que je lui avais laissée. En une année, je me suis retrouvée sans travail, sans famille, sans amis, sans maison, sans voiture, sans rien et tout ça, à 10 000 kilomètres, sans pouvoir rentrer. Je voulais rentrer, mais les billets étaient chers. Eduardo devait travailler ici et c'est vraiment ce qu'il voulait faire. Et je n'avais pas beaucoup d'autres options. J'aurais pu peut-être faire quelque chose mais je n'étais pas sûre de moi. Et maintenant, ça fait 8 ans, et je n'aime toujours pas être ici. » (Pleurs) (Reg. 278. Femme. Miami)

Le cas de Nancy montre comment certains hommes peuvent utiliser la violence physique afin de signifier leur impuissance et leur échec face à une situation. La violence d'Eduardo est, en effet, l'expression de son refus du départ de Nancy qui, en souhaitant le quitter, marque son autonomie vis-à-vis de lui²⁵⁷. Comme je l'ai montré au cours du chapitre XV, certains hommes partis en couple aspirent à « sauver leur honneur » ainsi que celui de leur famille. Suite à la migration, certains hommes peuvent ainsi se retrouver dans des situations où leur rôle en tant que pourvoyeur économique de la famille est moins fragilisé qu'en Argentine. Néanmoins, la migration ne permet pas toujours aux hommes de rétablir une répartition des rôles comme ils la connaissaient avant la migration.

Pour certains couples, la migration a renforcé le rôle du genre vers le *care* pour les personnes de sexe féminin et le *cure* pour les personnes de sexes masculins. Ce fût le cas de Violeta, pour qui les rôles des genres après la migration se sont recentrés sur les modèles hégémoniques du *care* et du *cure*. L'émigration fût à la fois une perte de statut et un défi face à une redéfinition des rôles des genres²⁵⁸. Comme de

²⁵⁷ Nancy a divorcé en 2010. Son mari a engagé des avocats pour qu'elle ne puisse pas sortir du territoire avec ses enfants qui ont, depuis, été naturalisés Américains. Elle vit toujours avec eux à Miami.

²⁵⁸ Dans l'ensemble des cas, les tâches ménagères et la prise en charge des enfants sont imparties aux femmes et ce malgré une indépendance et une autonomie financière plus importante suite à la migration. Seule une des interviewées était celle qui travaillait, alors que son conjoint prenait en charge leur enfant. Elle trouva facilement du travail, alors que son époux, éducateur spécialisé, n'avait pas pu faire valoir ses diplômes en Catalogne. La première année qui suivit leur migration, il a donc dû prendre en charge les tâches domestiques.

nombreuses familles de la classe moyenne²⁵⁹, Violeta et son époux avaient une employée de maison qui prenait en charge les travaux domestiques. A Miami, ils ne purent financer de nouveau ce service. Après la migration, elle s'est retrouvée sans emploi, sans le soutien des réseaux familiaux et sociaux et est « devenue » femme au foyer. Elle exprime le sacrifice que représenta pour elle la migration. La culpabilité qu'elle ressent du fait d'avoir fait vivre l'expérience migratoire à ses filles :

« S'occuper de la maison fût difficile parce que j'étais habituée à avoir une personne qui s'occupait de toute la maison et, d'un coup, j'ai dû tout prendre en main. Ça a été un défi important. En plus, je n'aime pas ça. Je ne le fais pas beaucoup mais je fais beaucoup plus que ce que je faisais à Buenos Aires. Mais il y a des choses comme laver et j'ai décidé que ce ne sera pas parfait. Je ne suis pas habituée. J'ai des amies américaines qui s'occupent de leur maison. Je pense que c'est culturel et cela dépend de la manière dont tu es élevée. Je me rends compte, par exemple, que ma plus grande fille aime cuisiner, ainsi que la plus petite qui grandit à Miami. Je crois aussi que j'ai pu découvrir une relation avec mes enfants. Les peigner, leur faire à manger, choisir leurs vêtements. Ce n'est pas pareil. Il y a plein de choses fantastiques. Tout n'est pas mauvais. Le travail donne des récompenses et la relation qui se forme... après avoir passé l'étape, j'ai été surprise mais cela a été un poids. Je me rappelle. Laver les vêtements. Moi, j'ai trois filles et laver les vêtements, c'est quelque chose d'interminable. C'est comme cuisiner tous les soirs. Moi, je cuisine tous les soirs, mais je cuisine pour cinq, et mes filles, elles n'aiment pas la cuisine de la cafétéria. Alors, je ne vais pas les laisser manger cette saleté. Donc tous les jours, je dois faire à manger pour le midi aussi. Mais il y a des récompenses. Le plus dur, ce fût les premiers mois. De m'adapter à la souffrance que j'avais provoquée à mes filles à cause de la migration. » (Reg. 389. Femme. Miami)

La culpabilité qu'exprime Violeta n'est pas une culpabilité exprimée vis-à-vis de la distance géographique avec la famille. Elle est liée à son rôle de mère. L'émigration

²⁵⁹ Avoir une aide-ménagère est chose courante en Argentine. Cela est un signe de distinction entre la classe moyenne et la classe populaire.

est décrite comme un événement traumatisant dans la vie de ses enfants. Le sacrifice que fait Violeta *pour* ses filles peut être ainsi interprété comme une réponse au sentiment de culpabilité. En effet, comme je l'ai souligné dans le chapitre XV, la culpabilité est un sentiment qui peut entraîner le sacrifice d'un individu qui se sent coupable face à une action qu'il a faite²⁶⁰. Violeta présente la prise en charge des tâches imparties à son rôle de mère comme un sacrifice duquel elle tire des « récompenses ». Violeta souhaite être reconnue socialement comme une « bonne mère » aux Etats-Unis. La prise en charge des tâches relevant du *care*, c'est-à-dire du rôle de mère au foyer, est ainsi pour Violeta une manière de palier le traumatisme qu'elle pense avoir fait subir à ses filles.

Le gain d'autonomie et/ou d'indépendance chez certaines femmes parties en couple entraîne un changement que les hommes doivent appréhender vis-à-vis de leur propre rôle et subjectivité. En effet, le système du genre est un système relationnel et situationnel qui se construit en jeu de miroir (María Jesús Izquierdo 1998:50; Ridgeway et Correll 2004). Le rôle et la subjectivité des hommes peuvent être modifiés au cours du processus migratoire, mais ces changements et modifications peuvent être vécus difficilement au sein des couples pour les hommes et pour les femmes. Ce fût, par exemple, le cas de Nina. Son mari n'a pas « supporté » le changement de statut qu'a entraîné la migration, mais ici, c'est aussi Nina qui a eu du mal à s'accommoder aux changements des rôles des genres suite à la migration :

Cécile : « Et tu penses que la migration a changé ta relation avec ton mari » ?

Nina : « Oui, parce que j'ai découvert des aspects de mon mari que je ne connaissais pas avant et je te parle d'une personne que je connais. Je ne me suis pas mariée à l'improviste. Je pensais que je connaissais mon mari à 100%, parce que j'ai été onze ans avec lui avant de me marier. Donc, je savais qui j'épousais. Je pensais savoir. Mais non. Ce truc d'immigration. D'un autre côté, je ne l'aurais jamais su. Mon mari nous a mis dans cette situation et il n'a

²⁶⁰ Cela laisse à penser que l'âge des enfants lors de la migration peut également avoir une incidence sur les émotions exprimées par les individus.

pas pu la gérer. Et je ne pouvais pas le croire. Je ne pouvais pas croire qu'il ne pouvait pas la manager. Qu'il devait le faire. Jusqu'à aujourd'hui encore, on se dispute. Parce que la question de la langue, c'est fondamental et c'est à lui que ça a coûté le plus. » (Reg. 724. Femme. Miami)

Face à ces changements, Nina nous dit qu'elle a dû s'adapter au fait que son mari ne put « manager » la situation avant, mais aussi après la migration. La perte de statut la toucha également car la chute sociale du statut de son mari implique également une chute sociale pour elle.

- **Autonomie et indépendance**

La vie des migrants est, quand cela est possible, ponctuée par les retours dans le pays d'origine afin de voir leur famille et leurs amis. Ces moments de retrouvailles et de départ sont des moments où les individus éprouvent des émotions. Durant les entretiens, les enquêtés parlèrent de la joie de rentrer dans leur pays et de voir leur famille, de la tristesse des séparations et de l'absence²⁶¹. Néanmoins, certains individus peuvent ne pas avoir envie de voir leur famille restée en Argentine. Comme le souligne Loretta Baldassar et al, les retours peuvent être des mauvaises expériences pour les migrants (2007:262). En effet, les voyages de visite peuvent ne pas être désirés par les individus : « Lorsque je reviens en Argentine, je compte les minutes qui restent pour prendre l'avion et rentrer à Miami. » (Reg. 2312. Homme. Miami) Ces moments de coprésence²⁶² permettent aux individus d'exprimer et de partager des émotions, de se sentir appartenir à une même communauté, à une même famille²⁶³. Les émotions exprimées au cours de ces visites ne seront pas les mêmes alors que l'impossibilité de voyager selon le type de

²⁶¹ Certains lieux, tels que les aéroports, sont des lieux où se croisent des individus qui expriment ces émotions contradictoires. Alors que certains pleurent et expriment de la joie en retrouvant leur famille ou leur amis, d'autres pleurent car ils doivent les laisser pour un temps.

²⁶² Pour Zlatko Skribis (2008) il existe 5 perspectives différentes: 1) l'analyse du travail émotionnel comme une dimension de la vie de la famille transnationale, 2) l'émotion et l'expérience de la coprésence, 3) l'émotion et l'appartenance, 4) l'émotion et la famille nationale et enfin 5) l'émotion et les écrits des migrants. Ce chapitre prend en compte le 1 qui sous-entend les perspectives 3 et 4.

²⁶³ Comme le note Rhacel Salazar Parreñas, les lois gouvernementales qui donnent ou non des facilités de retour jouent un rôle sur le bien-être des migrants (2005).

visites n'entraînera pas les mêmes émotions. Lors de leur retour pour une visite, certains migrants peuvent être déçus ou désillusionnés. Les visites peuvent également les renvoyer à un état qu'ils ont voulu laisser en partant ou leur renvoyer l'image de leur changement qui peut ne pas être accepté.

Dans cette perspective, à la joie des retrouvailles, peut suivre un sentiment d'étouffement qui n'empêche pas la tristesse des départs et la joie de partir. C'est ce qu'exprime ici Jimena:

« J'ai appris à vivre toute seule et, même si je suis toute seule et que j'ai mal, lorsque je vais là-bas, je me sens comme enfermée. Je ne sais pas mais cela m'est un peu difficile. Normalement, je pars pour un mois de vacances et quand j'arrive, les premiers quinze jours, je me sens enfermée. La troisième semaine, je commence à aimer et la dernière j'adore et je dois rentrer. Mais au début, ils m'appellent et me disent : « Viens manger, viens par ici, par là » et alors, je me sens enfermée. Cela me manque d'être seule. C'est la même chose lorsque je vais chez mes parents. » (Reg. 2873. Femme. Barcelone).

Les parents de Jimena l'ont blâmée pour sa migration et son envie d'être seule. Ne pas vouloir rentrer peut également être dû à la pression morale que peut lui faire vivre sa famille lors de ces retours²⁶⁴.

Comme, le souligne Loretta Baldassar, lorsque la culpabilité est trop écrasante, les migrants peuvent perdre de l'intérêt dans les relations familiales afin d'éviter ce sentiment (2010). Les retours peuvent ainsi être vécus comme un étouffement face à l'acquisition d'indépendance et d'autonomie des enquêtés suite à la migration. Ce gain d'indépendance vis-à-vis de la famille a également été exprimé par certains hommes partis seuls. Ainsi, la culpabilité peut être considérée comme une émotion qui pousse les migrants à se rapprocher de la famille malgré la distance géographique, mais aussi qui pousse les migrants loin de leurs familles.

²⁶⁴ En prenant en compte les mécanismes de fonctionnement social de la culpabilité, Maria Jesús Izquierdo montre que les migrantes philippines expriment ce sentiment mais que le gain d'indépendance et d'autonomie qu'elles acquièrent suite à la migration ne les fait pas rentrer. Or, l'acte de retour pourrait peut-être leur éviter de ressentir le sentiment de culpabilité (2007)

Toutefois, l'indépendance n'est pas garante infaillible de l'autonomie puisqu'elle nécessite une séparation physique (2006:134). Séparation et détachement ne doivent pas être confondus, la première relevant de l'indépendance (catégorie objective), le second de l'autonomie (catégorie subjective). Alors que pour certains une séparation est nécessaire à la construction de l'autonomie, pour d'autres elle ne l'est pas et ce pour des raisons sociales. Afin d'acquérir une autonomie, les individus peuvent nécessiter une séparation physique (Ramos 2006:134). Ce fût le cas de Maria José :

« J'ai ressenti beaucoup de culpabilité parce que c'était comme si, de mes trois frères, j'ai toujours été celle qui faisait ce que papa et maman voulaient. Non parce qu'ils le voulaient mais parce que je voulais le faire afin d'être un peu privilégiée. Ça, c'est beaucoup d'années de thérapie, je te le dis. Je te résume. J'ai une sœur jumelle c'est comme si je devais me différencier d'elle, faire mieux. Quand je suis venue ici, ma sœur était déjà là. Elle est venue parce qu'économiquement ça n'allait pas en Argentine. Elle n'avait pas de travail. Mais lorsque, moi, j'ai décidé de venir, alors que ça allait économiquement, ma mère ne l'a pas compris. Alors, j'ai ressenti de la culpabilité, mais c'est parce que je prenais en charge sa souffrance. Jusqu'au jour où j'ai compris que sa vie, c'était sa vie. C'est ma mère. Et ma vie, c'est ma vie. Je dois vivre ma vie. Je ne pouvais pas le faire autrement. Si j'avais eu d'autres possibilités, je l'aurais fait. Mais je ne pouvais pas. » (Reg. 3511. Femme. Barcelone)

La culpabilité est pour Maria José, qui a émigré à Barcelone, un sentiment passé. Le temps de la séparation physique lui a permis de prendre de la distance et d'acquérir une certaine indépendance (catégorie objective) et également de l'autonomie (catégorie subjective).

La migration a également donné à Susana cette autonomie et indépendance qu'elle n'arrivait pas à acquérir vis-à-vis de sa famille en Argentine. Susana est la fille aînée d'une fratrie de six enfants. Elle aidait sa mère dans les tâches ménagères et avait pris en charge l'éducation de ses frères et sœurs. Elle était souvent la

principale ressource financière pour la famille, lorsque son père avait « bu » son salaire avant la fin du mois. Susana décida de partir à Miami « tenter sa chance ». La migration lui a surtout permis de « sortir » du cercle familial et de vivre de manière plus indépendante :

« Il est bien ce pays. J'aime bien ce pays parce qu'il m'a appris des choses. Être plus indépendante que je ne l'étais. Et aussi d'autres choses, de savoir que tu peux. Tu peux atteindre plein de choses. C'est ce qui est bien avec ce pays. Si tu as envie et si tu te donnes des objectifs en te disant tu vas les atteindre sans faire de mal à personne, tu peux y arriver. Et tu es contente parce que tu l'as fait, tu as réussi. Et ici, tu peux faire ça. Malheureusement, dans nos pays, ce qui est le cas de notre pays, tu es seulement l'employée. Ici, tu peux monter l'entreprise. »
(Reg.2041. Femme. Miami)

Susana ne réside pas légalement sur le territoire américain. Elle ne peut pas et ne veut pas rentrer en Argentine. Elle exprime le désir de retourner là-bas pour rendre visite à sa famille, seulement si elle peut vivre dans un logement à elle, et non au domicile de ses parents. Durant l'entretien, elle a présenté la migration comme un sacrifice mais n'a pas exprimé de culpabilité. En prenant en compte les représentations de l'émigration des femmes que j'ai expliquées en première partie, on peut ainsi penser que certaines femmes se trouvent dans une ambivalence de sentiments entre le fait de prendre soin de leur famille (époux, enfants) et de leurs proches restés en Argentine. Cette ambivalence de sentiment durant le processus migratoire est peut-être plus prégnante pour certaines femmes, à cause des rôles du genre qu'elles doivent remplir socialement.

Valeria gagna également en autonomie et en indépendance vis-à-vis de son époux à la suite de la migration. Son mari lui trouva le même emploi qu'elle exerçait à Salta. Elle travaillait dans une école juive du centre de Miami et pouvait rester légalement sur le territoire américain grâce à un visa religieux. Le fait d'être la personne par qui la famille pouvait rester légalement sur le territoire des Etats-Unis lui permit de vivre la migration comme une expérience valorisante. De plus,

Valeria passa son permis à Miami et eut un droit de regard sur les comptes en banque familiaux, chose qu'elle n'avait pas en Argentine. Avant la migration, c'était en effet son mari qui gérait l'argent de la famille :

«En Argentine, par exemple, il me donnait de l'argent et ici non. Ici, j'ai ma propre carte de crédit. Il contrôle le compte, il le contrôle mais je dois déposer de l'argent de la même manière que lui. J'ai besoin d'argent pour sortir. J'ai besoin d'argent pour me déplacer. Je crois que cela m'a rendue plus forte, plus indépendante, et j'ai plus de responsabilités. »
(Reg. 904. Femme. Miami)

Valeria travaillait en Argentine mais n'était pas indépendante financièrement. Elle n'avait aucun moyen de paiement puisque son mari avait les cartes de paiement et s'occupait du compte en banque familial. Lorsqu'il perdit son emploi en Argentine, il décida d'émigrer seul pour trouver une situation pour sa famille. Après huit mois, il fit venir Valeria et leur fils unique. Au cours de l'entretien, Valeria a présenté la migration comme un sacrifice et n'exprima pas le désir de rentrer en Argentine. Valeria n'exprime pas de culpabilité suite à la migration qui ne l'empêche pas de remplir son rôle du genre. Valeria fait en effet partie des femmes qui avaient acquis la pratique migratoire avant la migration à Miami.

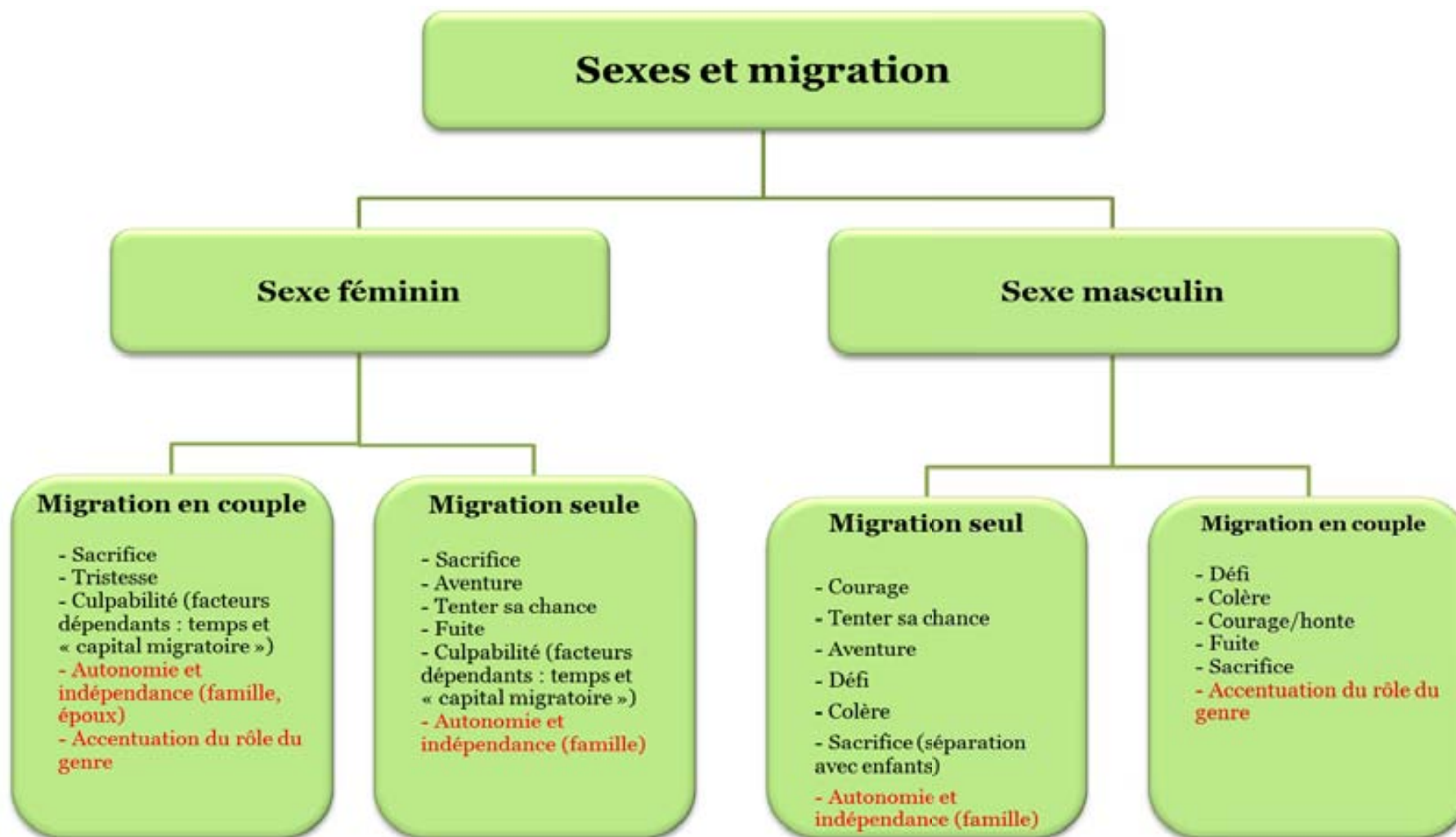
Nina acquit également de l'indépendance et de l'autonomie vis-à-vis de son époux à la suite de la migration. Nina avait jusqu'alors travaillé avec lui au sein de l'entreprise familiale. Sans statut particulier en Argentine, elle a acquis une liberté aux Etats-Unis :

« C'était mon soleil (son travail). C'était ce dont j'avais besoin. Un travail indépendant parce que ces quinze dernières années, j'avais travaillé avec mon mari. Depuis que je le connais. Donc, ça a été une opportunité : avoir mon propre travail, mon propre employeur. » (Reg. 730. Femme. Miami)

Mais la migration est une « expérience émotionnelle » qui va au-delà de la transformation des relations familiales et/ou des relations de couple, car le

mouvement géographique implique également des changements, des repositionnements, des questionnements quant aux identifications des individus.

GRAPHIQUE 3: Sexes et migration



CHAPITRE XVII

ÊTRE ARGENTIN MIGRANT A MIAMI ET A BARCELONE

INTRODUCTION

Au cours de ce chapitre, je vais analyser les émotions qu'ont exprimées les enquêtés durant les entretiens vis-à-vis de leur nouvelle identification en tant qu'immigrant à Barcelone et à Miami. Dans cette perspective, j'analyserai l'auto-identification des Argentins en tant qu'immigrant et l'hétéro-identification dans leur contexte de migration. En premier lieu, je prendrai en compte le statut de migrant puis les identifications ethno-raciales propres aux deux terrains. L'analyse des disjonctions existantes entre l'hétéro et l'auto-identification des Argentins à Miami et à Barcelone permettra de comprendre les émotions qu'ils expriment, vis-à-vis de leurs statuts de migrant et des catégories ethno-raciales. Durant cette partie, comme je l'ai expliqué dans l'introduction, je ne fais pas de différence entre les hommes et les femmes.

ÊTRE MIGRANT

L'image du migrant est une image importante au sein de la « communauté imaginée » argentine. Avoir des origines d'ailleurs, mais surtout de l'Italie et de l'Espagne, c'est être un « Argentin typique ». Ainsi, lorsque j'ai demandé aux enquêtés d'où venaient leurs parents et leurs grands-parents, tous ont fait référence à leurs origines étrangères. Ils sont Argentins mais leur nom de famille parle de leur histoire : « C'est pour cela que j'ai un nom de famille français » ; « Mon nom de famille, c'est Pelligrini, plus italien que ça, il n'y a pas », « Je suis moitié italien et moitié espagnol, un Argentin typique ». En se définissant de la sorte, ils présentent la migration comme quelque chose de normal puisqu'ils font ce qu'ont fait les membres de leur famille²⁶⁵.

Si certains enquêtés peuvent se définir comme descendants d'immigrants, ils font néanmoins une distinction avec l'image du migrant actuel en Argentine, mais aussi des migrants en général. Que ce soit à Miami ou à Barcelone, ils se définissent comme des migrants pas comme les « autres ». Par exemple, les Argentins sont pour les enquêtés des travailleurs honnêtes comparés aux « autres » immigrants :

« Cela (la nationalité argentine) nous rend différent des autres migrants. Je ne sais pas, mais le fait d'être Argentin, je crois que l'on peut être plus vivant, plus intelligent que les autres. Mais ça, c'est une question culturelle. Rien de plus. Je ne pense pas qu'il y ait une grande différence avec les autres migrants, même si je pense que l'Argentine est différente des autres migrants. » (Reg. 805. Femme. Miami)

« Les Argentins, en général, ne sont pas les serveurs mais les patrons. Cela t'interpelle, parce que l'on est

²⁶⁵ Cela leur permet également de se justifier devant l'enquêtrice, moi-même, vis-à-vis du bien-fondé de leur participation à cette enquête. Je leur ai en effet présenté ma recherche comme une recherche sur les émigrants argentins qui sont partis durant la période économique.

nombreux. Il y a beaucoup de gens qui ont monté leur entreprise ou leur commerce. » (Reg. 597. Homme. Miami)

Tout en réaffirmant son identité argentine, Andres (Reg. 597), exprime un sentiment de supériorité vis-à-vis des autres migrants. Premièrement, il se distingue de l'image du migrant qui part à l'autre bout du monde pour ne jamais revenir et aussi des migrants sans papiers en règle. Deuxièmement, Andres se distingue de l'image du migrant telle qu'elle est en Argentine et telle qu'elle est véhiculée mondialement dans les médias. Andres ne se perçoit pas tel un migrant comme les autres parce qu'il est éduqué et d'origine européenne :

« Il y a différentes migrations. Mon émigration a à avoir avec le fait que je suis un entrepreneur. J'ai un certain niveau culturel et intellectuel. C'est facile pour moi de me mettre en relation avec les autres. Donc avec mon niveau culturel et social... je ne me suis jamais senti discriminé. Non, jamais. Cela pourrait être différent si j'étais noir ou asiatique. Cela aurait pu se passer, mais en étant blanc et de descendance européenne, parlant plusieurs langues, non. » (Reg. 1172. Homme. Miami)

En Argentine, la perception de la couleur de la peau permet parfois de déterminer la classe sociale des individus. Par exemple, le terme de negro (noir) peut être utilisé pour décrire les personnes faisant partie de la classe populaire et les migrants venant des autres pays d'Amérique latine.

Que ce soit en Espagne ou aux Etats-Unis, la perception de la couleur de « peau noire » semble être dévalorisée, alors que la couleur de « peau blanche » et l'apparence phénotypique semblable à un(e) occidental(e) sont valorisées :

« Je crois que la communauté argentine a plus d'avantages que d'autres. Des avantages comme la couleur de la peau, ce qui me paraît totalement injuste. En France, il n'y a pas ce genre de chose, pas vrai ? Et nous, on trouve toujours du travail.

Toujours. Nous nous s'intégrons énormément quand nous allons quelque part. Mais comment t'expliquer ? Depuis que l'on est ici, tu verrais tout ce que l'on a fait. Même les gens nous disent, comment cela est-il possible que tu t'intègres aussi facilement avec toute ta famille et tes enfants ? Moi, je pense que c'est à cause de la couleur de la peau. C'est horrible et lamentable, mais c'est vrai. » (Reg. 2944. Femme. Barcelone)²⁶⁶

Les migrants argentins en étant identifié aux migrants venant d'autres régions du monde peuvent ainsi avoir le sentiment d'être « rabaissés » au sein de la hiérarchie sociale, d'où leur énonciation de distinction avec les « autres » migrants.

Les Argentins, à Miami et à Barcelone, ont ainsi tendance à se définir différemment et à vouloir se fondre dans les populations autochtones, c'est-à-dire les Américains « blancs » à Miami et les Catalans à Barcelone. La couleur de leur peau, leur phénotype européen est une des caractéristiques qu'ils mettent en avant afin d'affirmer cette distinction.

Si certains Argentins se sentent différents des « autres » migrants, à Miami comme à Barcelone, ils sont pourtant définis comme tel. La réalité miamienne et barcelonaise entre ainsi en contradiction avec leur auto-identification. Dans cette perspective, certains Argentins peuvent exprimer de la honte. Celle-ci fût exprimée²⁶⁷ à Miami et à Barcelone en raison de la visibilité de différences mettant à jour leur statut de migrant au cours d'interaction sociale. Par exemple, à Barcelone, Jimena exprima de la honte face au dévoilement brutal et en public de son statut de migrant :

« Ils m'ont volé l'autre jour. Il y en a une qui est entrée et qui a commencé à voler, et quand je suis sortie en courant derrière elle, une d'entre elles a commencé à crier : « Eh toi, retourne dans ton pays ! » Moi, je suis restée comme ça (Jimena est debout les bras ballants). Elles me volent et en plus,

²⁶⁶ Cecilia m'a fait ce commentaire en baissant largement le ton de sa voix car une jeune fille noire venait de s'asseoir à côté de nous au café.

²⁶⁷ La honte vis-à-vis du nouveau statut ou des différences qu'il implique a été exprimée à Miami et à Barcelone par l'utilisation du mot honte (*verguenza*).

elles m'accusent d'être immigrante donc, elles sont en train de me voler et elles... je suis en train de travailler et.... A ce moment, tu ne peux ressentir que de la honte. Tu comprends ? Parce que tout le monde me regardait. Je me rappelle, c'était un samedi, la rue était pleine de gens et elles me crient « immigrée ». Et bien sûr, la situation fût un petit peu anormale. Tout le monde aurait dû penser que c'était elles qui avaient fait quelque chose de mal. Mais non, ils doivent penser que c'est la migrante (Jimena parle ici d'elle-même). » (Reg. 2859. Femme. Barcelone)

Lors de cette interaction, la personne qui a volé Jimena dans son magasin l'interpelle directement en tant que migrante. Jimena a honte de cette appellation car la rue était « pleine de gens » et que cette appellation fait office d'accusation. Elle s'imagine que les personnes dans la rue ont pensé que c'était elle qui avait fait quelque chose de mal. Le discours de Jimena est ici un exemple de sentiment de honte ressentie face à la « découverte » en public de son identité de migrante. A travers cet extrait, Jimena décrit également les représentations qu'elle pense que les « gens » ont des migrants.

Dans le deuxième exemple que je vais présenter maintenant, la « découverte » de l'identité des individus, le statut de migrant, d'étranger, est également un facteur de honte. Cette honte découle d'une différenciation des Argentins avec les autochtones via la pratique de la langue catalane ou de l'accent Argentin que peuvent avoir les enquêtés lorsqu'ils parlent. En effet, pour certains enquêtés, à Barcelone, parler la langue autochtone provoque de la honte. Cette honte vient du fait qu'en parlant mal ou avec un accent, ils dévoilent ce qu'ils pensent être une infériorité, c'est-à-dire leur statut d'étranger. L'accent est le marqueur, un signe socialement différenciateur. C'est ce qu'exprime ici Alejandro :

« Moi, je le comprends parfaitement (le catalan), à 80 %. J'ai pris des cours à la *Generalitat* jusqu'au troisième niveau. Je le parle réellement, mais en vérité, j'ai un peu honte de le parler. Je ne sais pas pourquoi. Ma langue maternelle, c'est le castillan, l'espagnol. Mais si je dois vraiment le parler, si je le dois vraiment... C'est quand même étrange, parce qu'ici, il y a beaucoup de personnes qui ont un double

langage. Par exemple, ils rentrent dans la boutique et parlent en catalan ; moi, je tente de leur répondre en catalan et quand ils s'en vont, ils me répondent en espagnol. Y a quelque chose que je ne comprends pas. » (Reg. 2717. Homme. Barcelone).

La honte d'Alejandro est liée à un trait qui la distingue des nationaux ou d'autres migrants qui seraient bilingues. Le fait de ne pas pouvoir parler correctement le catalan est pour lui le marqueur de son infériorité. La langue parlée et l'accent sont des signes de différenciation avec les autochtones qui, dès lors, permettra aux Espagnols de les catégoriser en tant que migrant mais aussi, peut-être, de leur attribuer une identité ethno-raciale lors d'une interaction sociale.

Les émotions exprimées vis-à-vis de leur nouveau statut peuvent néanmoins changer au cours du temps. Les contextes économique, social et politique semblent influencer la perception du statut de migrant et peuvent entraîner le ressenti et l'expression d'émotions spécifiques. Ainsi, le fait d'être défini comme un migrant semble être éprouvé de manière plus violente par certains Argentins qui ont migré à Barcelone puisqu'ils sont en situation régulière et d'origine européenne. Par exemple, certains Argentins à Barcelone expriment un ressentiment vis-à-vis de leur hétéro-identification comme migrant par les Espagnols :

« Je ne sais ce qui va arriver maintenant que l'Espagne perd de sa puissance. Je pense que nous devons rentrer, mais je crois que si une personne est restée ici huit ou dix ans, tu ne peux rien lui demander. Moi, ça fait dix ans que je suis ici. Nous payons nos impôts ici, donc vous ne pouvez pas me dire que je dois partir parce que je ne suis pas né ici. Je comprends que les moyens ici ont diminué mais ce n'est pas notre faute. Nous, quand nous sommes venus ici, il y avait beaucoup de travail. » (Reg. 3106. Homme. Barcelone)

Ce ressentiment vis-à-vis du statut de migrant n'a pas été observé chez les enquêtés à Miami. Ce discours est spécifiquement lié au fait que la situation économique commençait à se dégrader lors de mon terrain et que des discours à l'encontre des migrants commençaient à se développer dans les médias. Les

émotions liées au statut de migrant sont ainsi différentes à Miami et à Barcelone. Ceux-ci sont également différents vis-à-vis de l'hétéro-identification ethno-raciale.

LATINO VERSUS SUDACA

A Miami et à Barcelone, les Argentins sont identifiés selon deux catégories ethno-raciales différentes. Ils sont identifiés comme *latino* à Miami et comme *sudaca* à Barcelone. L'auto-identification vis-à-vis de ces deux catégories est différente pour ces deux groupes puisque les Argentins de Miami accueillent dans leur grande majorité de manière positive l'hétéro-identification ethnique en tant que *latino*, alors que les Argentins à Barcelone rejettent dans leur grande majorité celle de *sudaca*.

L'ancienneté²⁶⁸ de la catégorie ethno-raciale des *latinos* ainsi que sa réappropriation par les descendants d'immigrants d'Amérique latine, peut peut-être permettre aux migrants argentins de vivre cette identité plus ou moins positivement et ce spécialement dans le contexte de Miami.

Les *latinos* constituèrent tout d'abord une catégorie administrative, avant de devenir une identité ethnique intériorisée par les individus et c'est cette intériorisation qui leur a permis un renversement de critère. En effet, comme le souligne Phillippe Pougina et Jocelyne Streiff-Fenart : « Les luttes symboliques autour de la désignation et de la nomination ethnique ne se produisent toutefois que lorsque les groupes dominés ont atteint un niveau d'acculturation leur permettant d'en apprécier les enjeux et de manipuler les significations attachées aux catégories ethniques dans les termes d'une société globale. » (2008:161). La « manipulation des significations attribuées aux catégories ethniques » semble être plus facile à opérer aux Etats-Unis qu'en Espagne vue l'ancienneté de cette catégorie aux Etats-Unis.

²⁶⁸ L'histoire de ces constructions ethno-raciales est faite dans la partie contextuelle.

De plus, les Argentins qui ont choisi Miami ont voulu y migrer pour sa communauté *latina*. Être *latino* leur permet dans une certaine mesure d'appartenir au « rêve américain ». Dès le départ, ils se sont projetés en s'identifiant à cette ville où il était possible pour eux de vivre.

L'acceptation de cette nomination de la part des immigrants argentins peut peut-être entraîner une solidarité avec le reste de la communauté *latina* de Miami. Ils peuvent également adhérer à cette hétéro-identification avec une certaine fierté. De ce fait, le sentiment d'adhésion à la culture américaine et le désir de faire partie du « rêve américain » semblent être favorisés par les réalités contextuelles de la migration des Argentins à Miami²⁶⁹.

Les Argentins qui ont émigré à Barcelone sont, eux, identifiés, depuis les années 2000, comme des *sudacas*²⁷⁰. A l'inverse de la catégorie *latino*, la catégorie de *sudaca* n'est pas administrative. Cette appellation récente est plus particulièrement péjorative. Ainsi, certains Argentins à Barcelone acceptent plus ou moins bien la filiation en tant que *sudaca*. En effet, en étant associés aux autres migrants venus d'Amérique latine, les migrants argentins se voient dénier leur origine européenne et leurs aspirations de vivre à Barcelone comme descendants européens (ils ont réintégré la nationalité de leur ancêtre). Face à cette désignation, ils expriment de la colère. Cette colère vient de l'opposition entre leurs attentes et la réalité qu'ils vivent. Elle est l'expression de leur rejet de cette identification péjorative. De plus, ils pensaient retourner à leurs origines européennes, alors que dans la réalité, c'est leur identité d'individu venant d'Amérique latine qu'on leur oppose. La colère découle ainsi de la contradiction entre leur auto-identification argentino-européenne « blanche » et l'hétéro-identification comme *sudaca*.

Ainsi, durant son entretien, Alejandro me parla de son passeport européen et compara le traitement qui m'était réservé en Espagne au sien, alors que nous avions tous les deux un passeport européen.

²⁶⁹ Cela ne les empêche néanmoins pas de mettre en avant leur origine européenne afin de se distinguer des autres migrants comme le font les Argentins à Barcelone.

²⁷⁰ *Sudaca* est un terme péjoratif pour dire qu'une personne vient de l'Amérique du Sud.

Ne pas être reconnu comme européen le mettait en colère. Je lui ai alors mentionné le fait que j'étais identifiée en Catalogne à travers le terme péjoratif de *gabacha*²⁷¹. Néanmoins, pour lui, il n'y avait pas de comparaison possible puisque j'étais perçue comme une Européenne, et donc une étrangère, alors que lui était perçu comme un migrant et donc un *sudaca* :

Alejandro : « J'ai le passeport européen. J'ai le passeport grec parce que mon père était grec. Avec le passeport de n'importe quel pays de l'Union européenne, tu peux travailler dans un autre pays. Peut-être que tu dois faire une formalité comme le NIE²⁷². C'est un document que tu dois avoir avec toi. Maintenant, ils ne te la donnent plus. Maintenant, ils te donnent une feuille de papier. Avant, ils te donnaient une carte. Mais, beaucoup de fois, ils m'ont rejeté avec mon passeport. Ils me disaient qu'avec mon passeport, je ne pouvais pas travailler ou que je devais en avoir un autre. Je savais que c'était des mensonges. C'est une discrimination cachée. Ils me disaient que c'était une loi qui était sortie cette semaine. Des trucs comme ça... Mais, pour moi, ce ne fût pas le plus grave. Les personnes amérindiennes le vivent super mal. J'ai même vu des gens payer des policiers dans le métro. Et, à un Européen, cela ne lui arriverait jamais. Les Européens sont des étrangers. Les Européens, ce ne sont pas des immigrés, ce sont des étrangers, non ? A un Allemand ou un Anglais, tu ne lui diras jamais immigrant. Tu lui dis étranger. Alors que les immigrants sont africains, *sudaca*, comme nous. » (Reg. 2745. Hombre, Barcelona.)

Cécile : « Et moi, on m'appelle *gabacha*. » (Reg. 2746. Hombre, Barcelona.)

Alejandro : « Oui, *gabacho*, c'est péjoratif mais ce n'est pas immigrant, ou *sudaca*. Toi, tu ne rentres pas dans la catégorie d'immigrants, les gens ils ne te mettent pas dans la catégorie d'immigrants. Même dans l'imaginaire collectif. Oui, si je te dis immigrant à toi qui es une personne qui a étudié et tout, mais au mieux, tu ne t'imagines pas qu'un Allemand d'un mètre quatre-vingt-dix, il est immigrant. Tu comprends ? Donc, ce sont des choses du langage

²⁷¹ Pour la définition de *gabacha*, voir page 164.

²⁷² Carte d'identité espagnole.

qu'ils disent sans s'en rendre compte. Et, d'un autre côté, l'Espagne est en retard en comparaison avec l'Europe. C'est à ça que je me réfère ». (Reg. 2747. Homme, Barcelona.)

Le fait d'avoir le passeport européen est pour Alejandro une raison suffisante pour ne pas être reconnu comme un simple *sudaca*. En mettant en avant son origine européenne, Alejandro souligne le fait qu'il ne peut pas être identifié seulement avec les autres immigrants latino-américains vivant à Barcelone. Être identifié seulement comme *sudaca* serait également accepter une origine ancestrale commune qui est mise en relation « avec les traits culturels partagés que sous-entendent toutes catégories ethniques » (Poutignat et al. 2008:178). En soulignant son origine européenne, Alejandro rappelle ainsi qu'il est également proche de la culture européenne et pas seulement latino-américaine.

LA LANGUE COMME MARQUEUR DIFFÉRENCIATEUR

La possibilité de continuer à pratiquer l'espagnol²⁷³ fût un facteur important quant aux choix d'émigration des Argentins. A Miami comme à Barcelone, l'espagnol est largement parlé et reste la langue dominante par le nombre de personnes la pratiquant. L'éclectisme des personnes parlant l'espagnol fait de l'accent des individus un marqueur de distinction qui peut permettre de définir l'origine nationale. La différence avec les autres pays latino-américains va au-delà des différences linguistiques. Elle entraîne également des différences dans les musiques, l'alimentation, etc. Néanmoins, à Miami, contrairement à Barcelone, certains Argentins cherchaient plus à dissimuler leur identité plutôt qu'à l'affirmer. L'accent argentin est réputé comme un accent facile à repérer et c'est justement celui-ci que certains Argentins à Miami tentaient d'atténuer :

Eduardo : « Nous, les Argentins, nous sommes un peu différents des autres *latinos*. Je crois que nos habitudes sont différentes de celles des *latinos*. La musique est également différente. Comme la Cumbia.

²⁷³ Certains participants dissent espagnol, d'autres argentins

En Argentine, on ne sait pas danser sur ce type de musique et, en plus, ici, on nous reconnaît à cause de notre accent. On a un accent très fort. On nous reconnaît immédiatement. Mais après quelques années l'accent disparaîtra, il se polira. Parce qu'à force, on tue un peu notre accent argentin. Alors, tu parles un peu avec le « tu », tu tentes de parler de manière neutre. Et, la musique et la nourriture qu'ils mangent. Moi, au début, je ne savais pas ce qu'était un *arepa*²⁷⁴ ou le *ceviche*²⁷⁵. Je ne savais pas ce que c'était, car je n'en avais jamais mangé. Et après, tu commences à connaître un peu et tu as des sujets de conversation, des choses en commun avec les *latinos*.
 » (Reg. 633. Homme. Miami)

S'ils se trouvent des points communs avec les autres immigrants latino-américains, des divisions entre les différentes nationalités formant le groupe de *latino* existent. Par exemple, à Miami, certains Argentins sont face à des relations de pouvoir ethno-racial important. En effet, les pouvoirs économique, politique et médiatique se trouvent aux mains de la population cubaine.

Cette division du monde qui se joue par le biais des identifications est différente pour certains Argentins qui ont immigré à Barcelone. En effet, certains Argentins qui ont immigré à Barcelone cherchent à réaffirmer leur identité argentine en accentuant parfois leur accent :

Cécile : « Et, tu t'es déjà senti rejetée en tant qu'Argentine ? »

Jimena : « Pas pour le fait d'être argentine. Mais après, il m'est arrivé quelque chose de bizarre : le fait d'être mère. Comme si cela m'avait permis de réaffirmer mon identité. Je parle plus argentin maintenant mais je ne veux pas que Sofia (sa fille) souffre ou doive le dissimuler. C'est ma manière de parler et d'utiliser des mots qui sont à moi. Ce ne sont pas des mots d'ici, parce que, s'ils t'écoutent, ils ne te comprennent pas. Et Alejandro (son époux) me dit : « Ce n'est pas bien, ne lui parle pas comme ça parce qu'après, elle va aller à l'école ou au collège et ils vont lui dire qu'elle parle mal. » Mais je ne sais

²⁷⁴ L'*arepa* est un pain de maïs souvent fourré de viande hachée, d'haricots rouges, d'œuf, etc. qui se mange au Venezuela et en Colombie.

²⁷⁵ Le *ceviche* est une marinade de poisson ou de fruits de mer typique du Pérou et de l'Équateur.

pas, ce qui me vient, c'est de lui parler argentin. Un jour, elle est rentrée à la maison et elle me disait un mot bizarre. Elle me disait « po, po, po ». Et on était en train de manger. Elle continuait « po po », et je lui ai demandé ce qu'elle voulait et elle me dit poulet comme ça, avec l'accent argentin. Elle n'a pas dit poulet (accent espagnol) mais poulet (accent argentin). C'est qu'avant, je le dissimulais. J'avais comme un peu honte. Quand j'entrais dans un endroit, je ne pouvais pas parler argentin. Mais je n'avais jamais parlé le catalan. Je ne le comprends pas et j'essayais de me cacher. Parce que c'est l'argentin qui me vient. Ce n'est pas mal de parler notre langue et il y a des situations où tu es en train de parler et de te dire que tu es migrant et que tu dois retourner dans ton pays mais bon... » (2858. Femme. Barcelone)

Jimena affirme son « argentinité » à travers l'utilisation de l'accent argentin et tente également par ce biais de se détacher de l'identification péjorative de *sudaca* (je suis Argentine pas *sudaca*). Cette affirmation pourrait être interprétée comme une recherche d'autonomie par rapport à l'hétéro-définition des Argentins à Barcelone, c'est-à-dire comme un acte conscient, une prise de pouvoir afin de s'auto-définir.

Cette réaffirmation identitaire que l'on retrouve à Barcelone est également due à la place qui est laissée à l'espagnol à Barcelone. En effet, la pratique de la langue espagnole a un statut légal différent. A Miami, il n'existe pas, légitimement, une langue qui prévale sur l'autre. L'anglais n'est pas reconnu comme la langue officielle nationale dans la constitution des Etats-Unis. Ainsi, à Miami, tous les documents administratifs sont écrits dans trois langues différentes : l'anglais, l'espagnol et le créole jamaïcain. La connaissance de l'anglais est cependant nécessaire, car la seule connaissance de l'espagnol marque les individus du sceau du migrant, ou d'enfant de migrant, et ne leur permet pas une ascension sociale comme peuvent l'avoir ceux qui sont bilingues ou ceux qui parlent seulement l'anglais.

A Barcelone, le gouvernement catalan a mis en place une politique plus volontariste ces dernières années afin de préserver la langue catalane de l'extinction. La politique linguistique volontariste de la *Generalitat*, en ce qui

concerne le catalan, est une politique souvent perçue comme agressive par certains Argentins ayant migré à Barcelone, ce qui entraîne un sentiment de rejet qui s'exprime par la colère :

« Je n'ai rien contre parce que le catalanisme me met de mauvaise humeur. Je suis assez résistant. Moi, ça fait neuf ans que je suis ici et je parle comme en Argentine et je vais continuer ainsi. Et s'ils ne veulent pas me donner de travail parce que je ne parle pas catalan, je m'en vais. Je m'en vais à Madrid. Je serai le plus heureux du monde à Madrid. Je ne suis pas parti avant à Madrid. Nous ne sommes pas partis parce que ma femme aime Barcelone. Mais si ça ne tenait qu'à moi, je serais parti à Madrid. Je serais parti. Parce qu'ici, on va un peu en arrière. » (Reg. Homme. Barcelone)

Cette colère fût surtout exprimée par les personnes qui ont des enfants scolarisés, puisque le catalan est la langue d'enseignement. Beaucoup n'avaient pas vraiment pris en considération ce facteur avant d'immigrer à Barcelone et vivent l'obligation de parler le catalan comme une frustration²⁷⁶. Si l'anglais est perçu comme une valeur ajoutée par les parents des enfants argentins qui grandissent à Miami, le catalan est perçu comme un apprentissage plutôt inutile et une contrainte²⁷⁷.

²⁷⁶ Certains enquêtés m'ont dit qu'ils ne savaient pas que le catalan était une langue obligatoire à Barcelone.

²⁷⁷ De plus, l'usage du catalan et de l'espagnol en Catalogne peut être également différent selon les classes sociales. En effet, l'élite comme la classe populaire aura tendance à utiliser l'espagnol. Néanmoins, l'usage de l'espagnol dans ces deux classes sociales à une connotation différente. L'élite est en grande partie bilingue et se distingue des autres classes sociales catalanes en utilisant l'espagnol, alors que la classe populaire qui utilise l'espagnol souhaite utiliser le catalan afin de se distinguer du reste de la classe populaire. Dans cette perspective, les individus de la classe populaire auront tendance à utiliser le catalan pour marquer une position sociale plus élevée que celle qu'ils ont dans la réalité. Les immigrants argentins n'ont peut-être pas conscience, encore, de ce fait, et l'usage du catalan ne marque pas pour eux leur position sociale.

MIAMI ET BARCELONE : DEUX CONTEXTES D'IDENTIFICATION SPÉCIFIQUE

- **Miami**

Miami est une ville américaine typique, sans centre, avec ses grandes avenues numérotées qui se croisent à angle droit. La ville est construite sur une juxtaposition de quartiers qui, par leur dénomination, relatent l'histoire des différentes migrations. Par exemple, à l'ouest, se trouve le quartier de *Little Havana*, dans le nord, celui de *Little Haïti*²⁷⁸. Les Argentins ont également leur quartier : *Little Buenos Aires*. Contrairement aux autres quartiers, *Little Buenos Aires*, qui se situe entre la 80^e et la 100^e sur *North Beach*, n'est pas encore un quartier reconnu explicitement. Il s'est formé récemment et ne figure sur aucune carte. La communauté argentine à Miami est, en effet, une communauté récente puisque les migrants argentins venus durant la dernière dictature que connut l'Argentine semblent avoir privilégié New York. Ce quartier prit ainsi cette dénomination après la migration des Argentins venus lors du *corralito*.

Les Argentins qui ont émigré à Miami ne vivent pas tous au sein de ce périmètre qui inclut *Normandy Island*. Quelques Argentins de confession juive vivent, en effet, à *Bal Harbour Island* ou *Aventura*. L'agencement géographique des différents groupes permet ainsi de visualiser la présence de différentes communautés, et ce même si les Argentins ne considèrent pas appartenir à une communauté propre.

En effet, lorsque je demandais à certains enquêtés s'ils pouvaient me présenter d'autres Argentins pour les interroger, ils me répondaient par la négative. Ils me disaient ne pas vouloir en connaître ou s'en tenir éloignés. Ne pas me mettre en contact avec d'autres Argentins peut également être dû au fait qu'ils se considèrent comme des individus d'une nationalité « étrange ». Beaucoup d'enquêtés me demandaient pourquoi j'avais choisi les Argentins. Certains pouvaient le regretter

²⁷⁸ Voir carte page 127, 128, 129.

ou me dire que cela avait été le meilleur des choix car sur eux il y avait tellement de chose à dire. Cela peut également être dû au fait que certains Argentins ne voulaient plus s'identifier et être identifiés à ce que représente l'Argentine.

Ce rejet se traduit par l'expression de deux émotions : la colère²⁷⁹ et la honte vis-à-vis de l'Argentine et des Argentins :

Cécile : « Et que penses-tu de la communauté argentine à Miami? »

Gabriela : « C'est un peu compliqué parce que c'est ce que je ressentais là-bas. Il y a des gens, comme mes amis. Nous avons un certain niveau d'étude socioculturel. On est pas super bien parce que les choses ne vont pas super bien, mais on peut maintenir un certain niveau, un certain style de vie. Moi, je suis avec des amis qui sont à peu près tous du même style. Je n'ai pas d'amis drogués ou voleurs. Non pas parce que je les cache mais parce qu'ils n'apparaissent pas dans ma vie. Après, il y a ceux qui n'ont pas de papiers, ceux qui travaillent, qui veulent être mieux et qui ont un certain niveau culturel et qui peuvent aller de l'avant. Et après, il y a ceux qui me font honte, les autres Argentins. » (Reg. 2676. Femme. Miami)

La honte et la colère sont des émotions de rupture qui vont à l'encontre de la construction d'un groupe social et de la construction d'une appartenance. La colère empêche ou rompt les liens et la honte empêche tout simplement la cohésion d'un groupe.

J'avais, au départ de mon enquête, pensé que la colère exprimée par les Argentins de Miami vis-à-vis de l'Argentine pouvait être due au contexte spécifique de cette enquête. Lorsque j'ai approché les enquêtés, j'ai présenté mon travail comme une recherche sur les Argentins venus à cause de la crise de leur pays d'origine. Le sujet en lui-même est l'objet de la colère des Argentins. L'expression de celle-ci par certains Argentins aurait pu ainsi justifier leur participation à l'enquête.

²⁷⁹ La colère est analysée en détails au cours du chapitre XVII.

L'expression d'un rejet de l'Argentine, via la colère, par les Argentins de Miami peut également être envisagée comme une manière pour eux d'appartenir à la communauté *latina*. En effet, la communauté *latina* est construite historiquement par les Cubains, sur un profond rejet du système politique et économique de leur pays d'origine.

Enfin, sans minimiser le fait que certains Argentins aient des raisons compréhensibles de ressentir de la colère et de la honte vis-à-vis de leur pays, exprimer ce rejet leur permet finalement de former une communauté argentine à l'étranger puisque ces émotions partagées socialement les rassemblent. Lorsque ceux-ci se réunissent, c'est cette colère qu'ils peuvent échanger entre eux comme l'explique ci-dessous Pachu.

Pachu est né aux Etats-Unis mais a passé toute sa vie en Argentine. Il a migré à Miami en 2001, avec son amie de l'époque suite à la fermeture de son entreprise. Il se sent un peu différent des autres immigrants argentins à Miami puisqu'il a également la nationalité américaine et qu'il pense être venu pour un temps limité à Miami. Pachu, qui est une des rares personnes à n'avoir pas exprimé de la colère (*enojo*) vis-à-vis de l'Argentine à Miami, m'a dit lors de l'entretien que, pour lui, les relations avec les Argentins à Miami pouvaient parfois être difficiles à cause de leur rejet de l'Argentine qui refait surface dans toute leur conversation :

« Il y a beaucoup de gens qui viennent tenter leur chance et s'il n'y avait pas eu cette situation si moche en Argentine, ils ne seraient pas venus si en colère (*enojado*). C'est-à-dire qu'ils viennent avec un sac rempli de pierres. Il y en a beaucoup qui sont en colère (*enojado*) contre l'Argentine, pour beaucoup de choses. Pour eux, l'Argentine est responsable pour beaucoup de choses et ils ne se rendent pas compte de tout ce qu'ils ont gagné. Ici (à Miami), les Argentins ne te respectent pas. Alors moi, je préfère ne pas travailler avec des Argentins parce qu'ils essaient toujours de profiter de toi. C'est un peu difficile de communiquer avec eux. (Rire.) C'est difficile pour moi, car lorsque je m'assoie à une table avec des Argentins, le thème principal est celui des visas. C'est une conversation récurrente : le H1, le 1. Moi, j'ai changé, moi, je l'ai perdu. Je me sens donc

un peu exclu parce qu'en plus, l'autre thème récurrent, c'est de critiquer l'Argentine. (Rire.) Alors, pour moi, c'est difficile. C'est difficile parce qu'il y a beaucoup de personnes qui sont en colère pour la situation qu'ils ont vécue et pour les choses qui les ont poussés à partir. Il n'y a pas beaucoup de gens fans de l'Argentine ici (à Miami). Pour moi, le fait d'être ici, ça a du sens commercialement, pour une courte période. » (Reg. 1531. Homme, Miami.)

Cependant, il ne faut pas oublier le contexte spécifique de Miami. Certains Argentins font en effet des comparaisons avec les autres groupes formant la communauté latina à Miami, comme la communauté cubaine qui est organisée politiquement, socialement et économiquement.

L'expression d'un rejet, l'impression d'un manque de solidarité entre les argentins à Miami fût néanmoins contredites au cours de mes observations participantes. Par exemple, deux semaines après l'entrevue, Gaston²⁸⁰ qui m'avait dit ne connaître aucun Argentin et ne pas vouloir en connaître m'a appelée pour m'inviter à un *asado*²⁸¹ qu'il organisait chez lui²⁸². Quand je suis arrivée chez lui, je me suis rendu compte que la grande majorité de ses amis étaient des Argentins. Cette contradiction entre le discours des enquêtés et les pratiques du terrain s'est répétée à plusieurs moments à Miami.

Par exemple, un certains nombres d'Argentins sont regroupés à *Little Buenos Aires*²⁸³ où j'ai vu des personnes s'entraider financièrement ou prendre en charge des paquets afin de les distribuer aux familles en Argentine.

²⁸⁰ J'ai rencontré Gaston à *Little Havana*. Il faisait des travaux dans une maison qui est louée à un étudiant cubain-américain, ami d'une amie. Gaston est venu en 2001 à la suite de la perte de son travail. Il avait avant son départ eu recours à un avocat pour avoir ses papiers. Il avait migré avec sa femme de qui il est aujourd'hui divorcé. Celle-ci est retournée en Argentine.

²⁸¹ L'*asado* est un barbecue. Il est un des plats principaux en Argentine. Lors des fêtes organisées par les migrants, que ce soit à Miami ou à Barcelone, c'est en général autour d'un *asado* que se retrouvent les Argentins.

²⁸² Le fait que Gaston m'invite à un *asado* montre que notre relation a pu passer le cap de l'enquêté/enquêtrice, qu'il ne se sent plus seulement comme un 'objet' de mon étude.

²⁸³ Je n'ai que très peu de connaissances sur ces deux enseignes. D'après les informations données sur internet, '*Buenos Aires Bakery*' existe depuis 1972. Il y en a une à New York et une à Miami. Il serait intéressant ici de savoir si ces boulangeries ont été ouvertes en même temps. De la même manière, je ne sais pas quand a été créé '*Churros Manolo*'. L'histoire de l'ouverture de ces enseignes me permettrait peut-être de comprendre pourquoi la communauté argentine est basée dans ce quartier.

Durant mon enquête à Miami, j'ai cherché des associations ou des lieux qui auraient pu être des lieux de rencontre des Argentins. Ceux-ci sont peu nombreux et lorsque l'étiquette « Argentine » est posée, il y a parfois peu de monde. Par exemple, le centre culturel argentin de Miami est un lieu qui drainait peu d'Argentins au moment où j'ai fait mon terrain. De plus, ceux-ci ne semblent pas être venus lors de la dernière crise économique qu'a connue l'Argentine. Le centre a pourtant été créé en 2003. Au sein de celui-ci sont organisées des conférences et des projections de films argentins à raison d'une fois par semaine. Lorsque j'y suis allée, j'ai été étonnée du peu de gens qui participaient aux conférences et aux projections :

« Cela fait trois semaines que je vais aux projections. Le public était composé de douze personnes lors de la première projection et de vingt personnes lors de la seconde. Ce furent en majorité des couples qui ont plus de 50 ans et des hommes seuls. Les projections se situent toujours dans deux endroits distincts du quartier de *Little Havana*. Elles ont lieu, d'une part, au cinéma Tower (au centre de *Little Havana*) qui est un emblème important pour la communauté cubaine de Miami et, d'autre part, dans une école technologique privée (qui est assez excentrée géographiquement). Guillermo m'a proposé de présenter mon projet au public avant une projection afin de solliciter des interviews. Le jour où je devais faire ma présentation (la troisième projection à laquelle j'assistais) il n'y avait dans le public que deux personnes. Je n'ai donc pas fait ma présentation. Guillermo m'a dit que le couple présent n'était pas argentin²⁸⁴ et m'a proposé de mettre une affiche sur le site internet du centre culturel et de contacter des amis à lui. Je dois le revoir la première semaine de septembre afin de mettre en place l'affiche et qu'il me donne des contacts. » Extrait de journal de terrain. 2008

Les personnes qui participent à ces projections sont des personnes d'un certain âge qui ne sont pas forcément venues lors de la crise économique. Le fait qu'il n'y ait pas forcément de public aux animations proposées par ce centre peut également

²⁸⁴ Je me suis donc demandé de quelle nationalité était ce couple. J'ai discuté avec eux suite à la projection. Ils sont argentins mais vivent depuis quarante ans en dehors de l'Argentine.

être dû au fait que le fils d'un de ces fondateurs, Guillermo Lousteau, professeur de sciences politiques à *Florida International University*, était ministre de l'Economie durant le gouvernement de Christina Kirchner, entre 2007 et 2008. Si Martin Lousteau renonça à son poste à cause de désaccord avec le gouvernement, il lui fût néanmoins lié. Or les immigrants argentins de Miami qui sont venus lors de la période du *corralito*, tendent à rejeter les politiques et la politique argentine en général. De plus, ils ont souvent exprimé lors de mes entretiens un rejet du gouvernement de Christina Kirchner ou de son époux.

C'est justement ce rejet du gouvernement actuel qui les a réunis, alors que je suis en train de finir cette thèse. Certains Argentins, dont l'une de mes enquêtés, Gladys, ont participé à la manifestation du 8N (8 novembre 2012), qui fût une manifestation mondiale contre le gouvernement de Cristina Kirchner. Ils ont organisé un *cacelorazos* devant *Churros Manolo* qui se trouve au cœur du quartier de *Little Buenos Aires*.

Photo 1: Gladys durant la manifestation du 8N 2012



Photo 2: Manifestation du 8N 2012



- **Barcelone**

Barcelone est une ville de type européen avec un centre historique ancien, des rues et des ruelles qui s'entrecroisent de façon régulière. Cette ville n'est pas construite sur l'affirmation identitaire de certains quartiers à travers une nomination nationale, comme c'est le cas à Miami. Contrairement à Miami, la présence des Argentins à Barcelone ne date pas du *corralito*. L'Argentine et l'Espagne sont liées par une histoire migratoire réciproque, et ce jusqu'à aujourd'hui²⁸⁵. Pourtant, les Argentins à Barcelone, comme ceux de Miami, n'envisagent pas la possibilité de la construction d'une communauté argentine en tant que telle, ou en tout cas, d'en faire partie si elle existait que ce soit avec les Argentins venus comme eux pour des raisons économiques à la fin des années 1990, ou avec ceux venus lors de la dernière dictature argentine.

Les migrants du *corralito* et ceux de la dictature ne font en effet pas partie de la même génération. Ils ne sont pas venus pour les mêmes raisons. La raison politique pourrait entraîner un certain sentiment de prestige, un sentiment de supériorité. Certains Argentins qui sont venus durant la dictature ont pu ainsi me dire qu'ils ne supportaient pas ceux venus lors du *corralito*. Ils les trouvent « mal éduqués » et « égoïstes », alors que certains de mes enquêtés se plaignent du fait que les Argentins venus durant la dictature ne parlent et ne pensent qu'à la politique²⁸⁶.

Une césure existe ainsi entre les Argentins venus au début des années 2000 et ceux venus durant la dernière dictature. Ces deux groupes ne partagent pas la même mémoire de l'Argentine, si importante dans la création de sentiment d'appartenance. En effet, les émotions permettent de créer un lien entre les individus, de les faire se sentir appartenir au même groupe comme c'est le cas au sein d'une « communauté imaginée ». Pour Benedict Anderson, qui inscrit sa pensée dans une perspective weberienne du sens social des sentiments

²⁸⁵ La crise de 2008 a entraîné un mouvement inverse. Ce sont de nouveau les Espagnols qui immigrent en Argentine. Dans le même temps, les Argentins du *corralito* retrouvent leur pays.

²⁸⁶ Très peu de mes enquêtés à Miami et à Barcelone m'ont parlé de la dictature. Ce sujet semblait même parfois les irriter.

d'appartenance²⁸⁷, l'appartenance à une « communauté imaginée » spécifique se construit à travers une narrative cohérente qui permet de donner l'illusion d'une unité d'un groupe qui va dans la direction d'un futur historique commun (1983). Cette narration n'est pas une narration figée. Les représentations qui la constituent peuvent changer avec le temps. Les Argentins venus durant la dictature n'ont peut-être pas les mêmes représentations de l'Argentine que peuvent avoir ceux venus durant la période du *corralito* alors que la mémoire partagée est ce qui permet de créer des affinités entre les individus et donc une cohésion sociale qui permet l'appartenance à un groupe, à une communauté (Jelín 2002:10).

Les émotions perdurent en effet au fil du temps grâce à la mémoire. Elles peuvent être transmises de génération en génération mais les représentations des « objets » auxquelles sont liés les individus par les émotions peuvent changer, se transformer et ne pas être transmis d'une génération à une autre²⁸⁸. Les émotions que peuvent éprouver les Argentins vis-à-vis de l'Argentine sont différentes selon la génération à laquelle ils appartiennent mais aussi les raisons de leur départ. Ainsi, les Argentins venus lors de la dictature ont vécu ce moment historique alors que les Argentins venus lors du *corralito* étaient encore enfant à cette époque. De la même manière, le *corralito* n'a pas la même résonance émotionnelle pour les Argentins venus à la fin des années 2000 que pour ceux venus lors de la dictature.

Cette césure n'existe pas seulement entre les Argentins venus lors de la dictature et ceux venus au cours de la crise au début des années 2000. Certains de mes enquêtés ont déclaré ne pas vouloir faire partie des associations argentines bien que ressentant une certaine pression pour s'y engager car cela s'est surtout vérifié pour les personnes affichant leur identité argentine à travers leurs activités. Jimena et Alejandro, par exemple, ont un magasin de confiseries qui s'appelle La Patagonia, dans une des artères principales du quartier du Raval, à Barcelone. Ce magasin est un lieu de passages fréquents pour les Argentins. Ils peuvent y trouver tous les produits qu'ils souhaitent. Participer à des fêtes argentines et manifester à

²⁸⁷ En effet, pour Max Weber, les sentiments subjectifs d'une vie en commun sont basés sur une *réalité abstraite et imaginée* (1922 : 130).

²⁸⁸ Les émotions changent dans le temps pour l'individu et dans le temps culturellement comme le démontrent Norbert Elias (1969) dans la description du « sentiment de gêne », de la peur et de la violence ou l'historien Corey Robin (2006) dans celui de la peur.

certaines occasions, comme celle du bicentenaire, leur permet de garder un contact avec des clients potentiels ou de se faire connaître.

Durant mon terrain, un évènement rassembla les Argentins venus à cause de la dictature et ceux venus à cause du corralito. En effet, alors que j'étais à Barcelone, l'Argentine fêtait son bicentenaire. Au cours de l'*asado* qui fût organisé pour cette célébration, ces deux groupes étaient largement représentés, même si cela était pour le temps de cette fête.

Cette fête fût organisée par le consulat dans un parc au nord de Barcelone. J'y suis allée en compagnie de Cécilia et Susana. Cecilia et Susana ne vivent pas à Barcelone même mais à Sant Cugat, une ville bourgeoise qui se trouve à l'ouest de Barcelone d'où nous sommes partis ensemble en train. Durant le trajet, Cécilia, fan de football, parlait fort et a passé son temps à dire que l'équipe de football de Barcelone ne valait rien sans l'Argentin Lionel Messi, ce qui me mit un peu mal à l'aise puisque beaucoup de gens nous regardaient.

Le fait qu'elle réagit ainsi montre qu'elle voulait affirmer son identité argentine mais aussi qu'elle souhaitait peut-être affirmer une certaine supériorité des Argentins vis-à-vis d'autres nationalités qui forment l'équipe de football de Barcelone. Exprimer le fait que l'équipe ne valait « rien » sans la présence d'un Argentin était également une manière pour elle de signifier que les Catalans avaient besoin des Argentins.

Lorsque nous sommes arrivées, il y avait la queue pour rentrer sur le site. Certaines personnes râlaient car le service d'organisation leur disait qu'il n'y avait plus de place à vendre. Cecilia et Paula n'avaient pas acheté leur place en avance, comme il l'était indiqué de le faire sur le site internet du consulat et comme je l'avais fait. Elles ont râlé comme presque tout le monde et, comme presque tous ceux qui ont été déboutés à l'entrée, elles ont mis cette mauvaise organisation sur le compte des « Argentins ». Les amis à Paula et Cecilia étaient déjà à l'intérieur et leur ont donné, sans que le service d'organisation s'en aperçoive, le bracelet d'entrée afin qu'elles puissent participer à l'*asado*.

Certains Argentins ont eu de cesse de me répéter que les Argentins n'étaient pas solidaires entre eux (voir extrait suivant). Or, lors de la fête du bicentenaire, que nous avons passée à manger et à danser sur des musiques populaires et traditionnelles argentine, ces mêmes bracelets ont servi à faire rentrer d'autres amies à elles, voire des amis d'amis.

PLANCHE PHOTOS 3 : *Asado* argentin pour la fête du bicentenaire - Barcelone

Photo 1 : *Asado*



Photo 3 : Vente de produits argentin : maté et dulce de leche



Photo 2 : Le coin du repas



Photo 4 : Spectacle de danse de Tango



Photo 5 : Danse des traditionnelles argentine



Photo 6: Danse traditionnelle argentine



Cette sensation de manque de solidarité entre les Argentins vivant à Barcelone fût très présente durant mon terrain. C'est ce que, par exemple, a exprimé Carlos durant son entretien, en me parlant de la création du « Club Athlétique de Rosario Central de Catalogne »²⁸⁹ à Barcelone. Pour lui, la création d'une équipe régionale et non nationale à l'extérieur de l'Argentine n'est pas fédératrice :

« Cela nous coûte de nous unir, cela nous coûte d'aller de l'avant. Par exemple, il y en a un qui a monté un club de foot, de la troisième régionale. C'est la première en théorie et, au lieu de mettre sportif argentin ou club argentin, ce qui aurait pu nous regrouper, il met Rosario Central de Catalogne. C'est un club qui a eu des problèmes et qui a eu un procès. Tu ne le sais pas, mais l'année dernière, il y a eu des problèmes. Au cours d'un match, il y a eu des radicaux catalans. Il y avait une équipe, ils étaient ultras. Ils n'auraient pas dû pouvoir rentrer au *Camp Nou* (stade de Barcelone). Mais bon, ils ont cherché le conflit. Il y a eu des blessés et ils ont été à l'hôpital. Mais ma critique, c'est celle-ci : pourquoi ils ne mettent pas un nom qui nous permette à tous de nous identifier ? Non, il a choisi le nom de son club d'amour. » (Reg. 3157. Homme. Barcelone)

Le processus d'identification des individus avec une communauté se crée grâce au lien qui existe entre les représentations et les émotions. Leur partage social permet à un nombre plus ou moins important d'individus de se sentir appartenir à une même communauté. Celui-ci fonctionne toujours en rapport avec d'autres groupes. Ils se construisent entre le « eux » et le « nous ». Ce que reproche Carlos ici à Ernesto (qu'il ne connaît pas), c'est qu'il ne peut s'identifier avec son équipe de football. Ernesto ne partage pas les symboles et les représentations qu'a Carlos pour cette équipe. Carlos vient en effet de Buenos Aires et non de Rosario²⁹⁰. Ici Carlos parle du club de foot comme une occasion ratée pour une identification

²⁸⁹ Le Club Athlétique Rosario Central de Catalogne (*Club Atlético Rosario Central de Catalunya*) fût officiellement ouvert le 30 mai 2004 (voir site : <http://www.centralcatalunya.com/historia.php>). L'équipe s'est fait connaître à travers les médias à un niveau international lors de la condamnation de l'équipe de *Boixos Nois*. Cette équipe catalane, connue pour ses actes violents, avait attaqué les joueurs de l'équipe lors d'un match au *Camp Nou*.

²⁹⁰ Ce reproche est également fait par les Argentins de Miami qui ne viennent pas de Buenos Aires face à l'appellation du quartier qui les représente dans la ville de Miami : *Little Buenos Aires*.

nationale des Argentins à l'extérieur. A travers une équipe, des individus peuvent se réunir et s'identifier avec les mêmes images et les mêmes représentations.

Si à Barcelone, l'exemple de la création du « Club Athlétique de Rosario Central de Catalogne » montre un lien existant entre Barcelone et l'Argentine via le football, ce club reste le seul club de football argentin qui existe en dehors de l'Argentine. Ce lien entre Barcelone et l'Argentine, à travers le football, ne s'arrête pas là. Barcelone peut également représenter pour les Argentins la ville où se trouve une des meilleures équipes de football du monde qui va de victoire en victoire grâce, entre autre, à un joueur argentin : Lionel Messi. L'Espagne comme l'Argentine partagent ce sport qui se veut, contrairement aux Etats-Unis, un sport national²⁹¹.

Durant mon terrain, j'ai pu également assister à des manifestations du groupe 678 à Barcelone. 678, connu également comme le groupe 6-7-8, s'est formé suite au programme de télévision du même nom à la télévision publique argentine. Cette émission est transmise à 21 heures durant la semaine et le dimanche après-midi depuis le 9 avril 2009. Il s'agit d'un programme politique et journalistique dont la ligne éditoriale est de soutenir le gouvernement de Cristina Kirchner. Durant le programme, Maximiliano Montenegro, le présentateur principal critique le traitement de l'information politique et sociale faite par les médias qui sont en opposition au gouvernement. Ceci laisse penser à que ce programme est celui du gouvernement. Par exemple, le fait que l'argent public soit utilisé dans le but de soutenir le gouvernement en place a entraîné de vives critiques. *Clarín*, qui est un des périodiques argentins dans la ligne de mire du gouvernement, mais aussi le journal *Perfil*, ou encore le journaliste Jorge Lanata²⁹², cofondateur du journal *Página/12*²⁹³, critiquèrent violemment cette émission pour son manque d'objectivité.

²⁹¹ Les Argentins qui ont immigré à Miami ne peuvent d'ailleurs pas suivre de la même manière le football que ceux qui ont immigré à Barcelone. Le football (soccer) est un sport plutôt traditionnellement réservé aux femmes aux Etats-Unis. Si les Argentins de Miami peuvent suivre des matchs, ils ne vivront pas ces effervescences collectives que peuvent entraîner la victoire ou la défaite de certaines équipes à Barcelone.

²⁹² Jorge Lanata est un journaliste argentin qui tient une colonne dans le journal *Clarín* et un programme émis sur Radio Mitre en Argentine mais aussi en Espagne.

²⁹³ *Página/12* est aujourd'hui un périodique soutenant le gouvernement de Cristina Kirchner.

Lors de mon séjour en Argentine, j'ai assisté à la manifestation qu'ils ont organisée pour célébrer l'ouverture du site internet du groupe 678 devant la *Casa Rosada* le 12 mars 2010. Cette manifestation se voulait transnationale puisque les différents groupes de 678 dans le monde étaient en dialogue virtuel, au moment de la manifestation avec le groupe principal devant la *Casa Rosada*. Elle n'a pas été relatée dans les journaux tels que *Clarín* ou encore la *Nación*²⁹⁴. Par contre, la manifestation, du 8N, qui mobilisa certains Argentins à Barcelone, a largement été relayée par les médias argentins et espagnols.

Photo 7 : Réunion du groupe 6.7.8 devant la Sagrada Familia de Barcelone



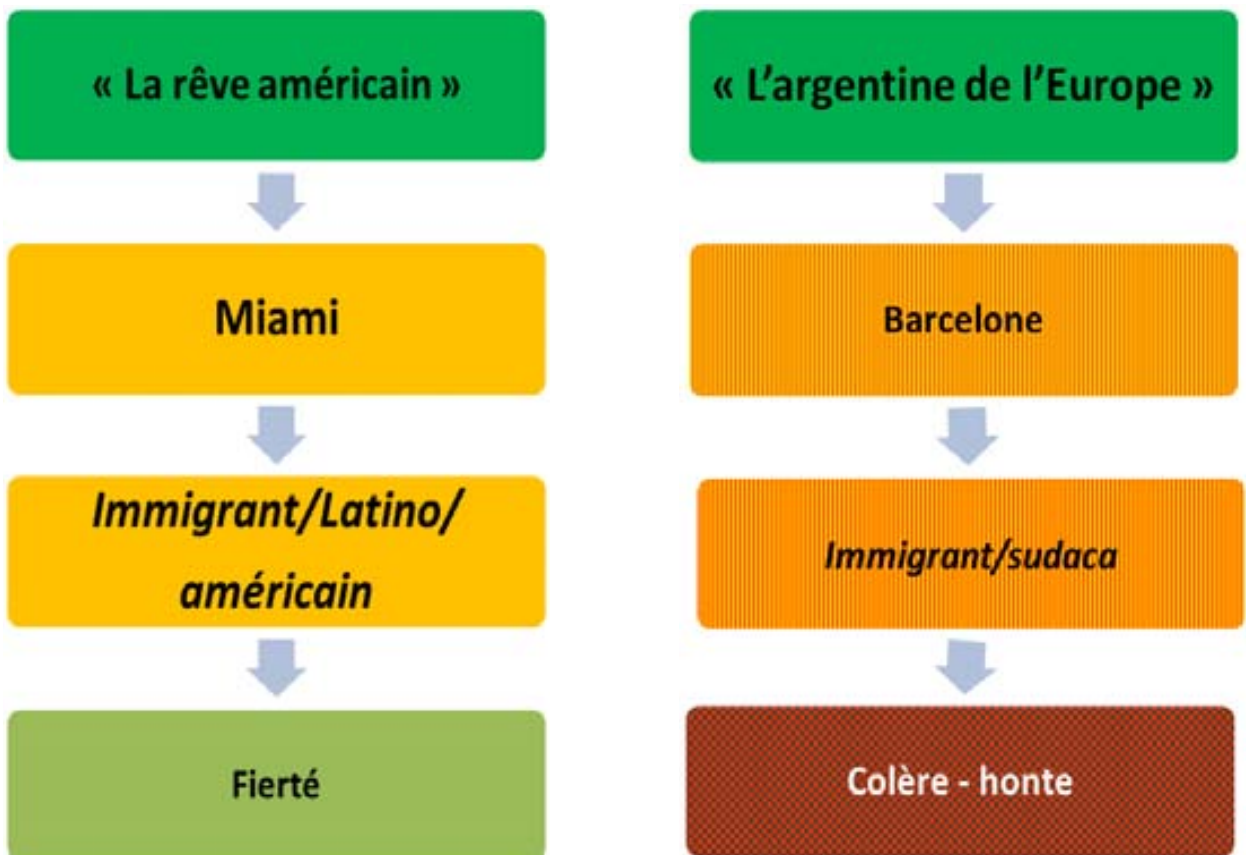
Photo 8 : Réunion du groupe 6.7.8 devant la Casa Rosada²⁹⁵



²⁹⁴ La scission au niveau des médias est assez représentative de celle qui existe aujourd'hui au sein de la société argentine entre ceux qui défendent le gouvernement et ceux qui s'opposent au gouvernement de Cristina Kirchner.

²⁹⁵ La photo devant la Casa Rosada a été prise par moi-même, la photo du groupe 6.7.8 devant la Sagrada Familia m'a été donnée par une de mes enquêtées.

GRAPHIQUE : Etre *latino* à Miami, être « *sudaca* » à Barcelone



5. ENCART: *El perfil del argentino medio siglo XXI (Varise 2011)*

Hay quienes piensan que el paradigma del argentino medio de la primera década de 2000 se cristalizó cuando Marcelo Tinelli apareció rapado y lleno de tatuajes en 2009. Parece un dato fútil, pero muy gráfico para analizar el espíritu de época.

Familiar, moderado, estereotipo de la argentinidad y antiesnob serial, Tinelli dejó atrás a los pegajosos 90 para decidir interpretar el modelo de "identidad media argentina 2000". Y así seguir adelante con lo que, en ambos períodos, se valoró como "éxito popular".

Terminados los primeros diez años del siglo XXI ya podría configurarse objetiva y subjetivamente el perfil típico nacional, en contraposición con los hábitos y las costumbres de la década anterior.

Guillermo Oliveto, presidente de la Consultora W, asesor estratégico, especialista en tendencias sociales y de consumo, y autor de *No son extraterrestres. Argentinos hoy* (2002) y de *El futuro ya llegó* (2007), esgrime algunas comparaciones 90 versus 2000.

De Miami, como ciudad aspiracional en los 90, a Barcelona como modelo en 2000; de la camioneta Pathfinder de hace 15 años a los modelos de autos Audi o las camionetas BMW X6 de hoy; de las salidas a las megadiscos -El Cielo, Coyote, Ski Ranch- a los encuentros en restaurantes, casas y bares. Del máster en marketing en el exterior de los 90 al espíritu emprendedor siglo XXI. Y ésta es muy buena: del "tener plata con éxito", muy de los 90, a "tener plata con onda" en la versión 2000.

"La sociedad 2000 es más madura que la de los 90 porque tiene la piel más curtida. Como todo individuo que atraviesa una situación límite, el colectivo social argentino aprendió de sus errores. Es una sociedad que recuperó la autoestima y que tiene el ego más equilibrado, que quiere insertarse en el mundo, pero preservando su identidad", explicó Oliveto a LA NACION.

El carácter "binario" es uno de los rasgos del argentino 2000. Por un lado, sigue mirando con predilección lo que ocurre fuera del país, pero, a la vez, entroniza los símbolos culturales (tango) y políticos locales ("el Che", Perón, Evita) como refuerzo de una identidad. Si hace poco más de una década el "gran acceso" era la casa propia (créditos hipotecarios), conocer el mundo (con la ilusión del peso igual al dólar) y comprarse el primer auto, en 2000, la cosa pasa por la tecnología (laptops, TV plana, iPod, iPhone, smartphones, banda ancha, consola de juegos), el primer vehículo: aparecen la moto y el cuatriciclo.

En los 90, el argentino cayó en la ilusión de que era protagonista importante del mundo, mientras que, en 2000, cree que es un ser especial, distinto y hasta incomprendido por el resto de la humanidad. "En aquellos años éramos

ciudadanos y consumidores del mundo, imitando el modelo americano por primera vez en nuestra historia; podíamos viajar a las grandes capitales del mundo y al Caribe. Era una época en la que creímos que pertenecer al Primer Mundo finalmente resultaba menos costoso de lo que se suponía en el pasado; en 2000 se vuelve a Europa como paradigma social y económico y a una mirada cultural", explicó Oliveto.

Ambos períodos pueden analizarse y compararse por la marca posible que dejaron en la memoria colectiva, pero vale aclarar que no fueron uniformes. Lo que hoy todos recuerdan como "los 90", básicamente, fue lo que se vivió entre 1991 y 1997. En 1998 empezó la recesión y, en 1999, claramente, había un clima de "otra época". La "crisis" debería juzgarse como un espacio bisagra que ocupó desde 2000 hasta 2004.

"Para comparar ambas décadas y marcar sus diferencias, deberíamos concentrar el análisis en sus dos picos de identidad: 1991-1997 versus 2005-2010", consideró Oliveto.

Viajar al exterior marcó los períodos en sus picos de consumo. Pero los destinos fueron distintos. España, hasta la crisis internacional de 2008, era el destino "icónico" argentino 2000, en lugar de los Estados Unidos; durante las vacaciones, La Pedrera, Punta del Diablo y Cabo Polonio ganaron espacio entre un público nuevo con dinero a los clásicos noventistas de José Ignacio y los alrededores de Punta del Este, Brasil o Cancún.

En el país aparecieron nuevos lugares en la costa: Mar de las Pampas y Cariló le restaron preponderancia a Pinamar. Incluso viajar a zonas como el norte del país (Salta), que en los 90 hubiera sido un acto "subversivo", pasó a estar dentro de las preferencias. Ni hablar de nuevos destinos en el exterior como Perú (Machu Picchu), que, en los últimos años de la primera década de 2000, acaparó la atención de muchos argentinos medios. La "experiencia" del viajero 2000 destronó en la valoración social al turista consumista de los 90.

En la moda, hay transformaciones fuertes. Las marcas "noventeras" como Versace, Armani, Calvin Klein, Guess son fagocitadas por el diseño nacional con Etiqueta Negra y Paula Cahen d'Anvers como símbolos 2000.

Y en una especie de análisis de "sociología cómica" podría decirse que el conocimiento gastronómico en 2000 tiene un prestigio social comparable al del publicista en los 90.

Espíritu de época

1990

Modelo de país extranjero: Estados Unidos; la ciudad elegida, Miami

Marcas de indumentaria: Armani, Versace, Calvin Klein y Guess

Color emblemático: El dorado, llamado el color del éxito

Modelo de auto: Nissan Pathfinder, Jeep Grand Cherokee y Ferrari

Salidas y entretenimiento: Megadiscos (Caix, El Cielo), megarrecitales (Rolling Stones y M. Jackson)

El gran acceso: La casa propia, el primer auto y conocer el mundo

Lugar de vacaciones: Cancún, Miami, Punta del Este y Pinamar

2011

Modelo de país extranjero: España; la ciudad predilecta, Barcelona

Marcas de indumentaria: Etiqueta Negra, Paula Cahen d'Anvers y diseño de autor nacional

Color emblemático: Plata, blanco y negro, que marcan estilo y onda

Modelo de auto: Cualquier modelo de Audi o BMW X6

Salidas y entretenimiento: Bares, restós, restaurantes y fiestas en casas

El gran acceso: Tecnología, el primer vehículo, auto y también moto y cuatriciclo

Lugar de vacaciones: Europa, Machu Picchu (Perú), La Pedrera (Uruguay) y Mar de las Pampas.

CHAPITRE XVIII ET XIX

L'AMBIVALENCE DES SENTIMENTS

INTRODUCTION DES CHAPITRES XVIII ET XIX

Afin d'affiner la compréhension de la déconstruction/construction et/ou reconstruction de l'appartenance des Argentins à l'Argentine et à la ville de Miami ou à la ville Barcelone, je vais faire le lien entre les émotions que j'ai analysées jusque maintenant et celles exprimées vis-à-vis de l'Argentine. La prise en compte des émotions qui ont entraîné une rupture avec le pays d'origine (colère, peur, tristesse et honte) et des émotions qui permettent aux enquêtés de garder un lien avec l'Argentine (amour et nostalgie). Ce que j'expliquerai dans le chapitre suivant permettra également de comprendre l'ambivalence des sentiments dans laquelle peuvent se trouver certains migrants. Comme lors de la prise en compte de l'identification en tant que migrant et de l'identification ethno- raciale, les données ne m'ont pas permise de mettre en exergue des différences systématiques entre les hommes et les femmes.

CHAPITRE XVIII

LES ÉMOTIONS DE LA RUPTURE

AVEC

L'ARGENTINE

« Il semble que je n'étais pas le seul de la classe moyenne qui ait ces angoisses existentielles. Cette nuit-là, ont émergé de tous les recoins des citoyens déconcertés qui se demandaient pourquoi les choses avaient si mal tourné sans avoir aucune idée de ce qu'il fallait faire pour que cela aille mieux. Avec la colère, avec désespoir, avec peur. Il y eut une trentaine de morts, un président qui s'est envolé littéralement. » (Barros 2005:15)

LA FRUSTRATION ET L'INDIGNATION FACE A L'INJUSTICE

- **Introduction**

Je vais au cours de ce chapitre analyser deux types de colère différents qui furent exprimés par les enquêtés à Miami puisque les enquêtés à Barcelone n'ont pas exprimé ce sentiment vis-à-vis de l'Argentine. Premièrement, la colère exprimée par l'utilisation du verbe *enojar* liée à la frustration. Deuxièmement, la colère exprimée par l'utilisation du mot *bronca* qui est, elle, liée à l'indignation. La colère,

qu'elle soit exprimée par le verbe *enojar* ou le mot *bronca*, est une émotion qui est dirigée vers l'extérieur. Lors du *corralito*, les manifestations populaires, qui furent de courte durée en comparaison de la violence policière dont est responsable le gouvernement et la crise financière qui est venue aggraver la situation, furent une manifestation de la colère (*enoja* et *bronca*) de l'indignation et de la frustration des Argentins²⁹⁶. Aucun des enquêtés n'a participé à une manifestation populaire en Argentine qui aurait pu exprimer leur frustration ou leur indignation. La colère a entraîné chez eux une volonté de distanciation avec l'Argentine.

- **La colère : *bronca***

La *bronca* est l'expression de l'indignation des enquêtés face au non-respect de leurs droits par les dirigeants politiques. L'expression de cette colère est liée au comportement du gouvernement et des organismes financiers durant la crise. Elle est l'expression de leur indignation face à l'injustice que certains considèrent comme étant de l'irrespect de la part des institutions argentines :

« Le pire ? L'injustice. L'injustice. Ça, c'est une des choses que je n'aime pas beaucoup. Ils font des choses, et c'est comme si rien, il ne se passe rien. Ça, ça ne me plaît pas. Et on s'en rend compte lorsque l'on ne vit plus là-bas. C'est comme si, t'es dans le même rythme, et alors tu ne te rends pas compte. Le respect, le respect. C'est comme si une voiture passe et elle freine et là-bas. Là-bas, tu dois t'arrêter parce que sinon ils t'écrasent. Donc, le respect. Il n'y a pas de respect. C'est ce dont je me suis rendu compte. Et maintenant, je me rends compte également que les gens sont de plus en plus agressifs. Le manque de respect des gens me met vraiment en colère (*me da mucha bronca*). Et même de la police, donc aussi l'insécurité. Là-bas si tu vois un policier, tu traverses la rue parce que tu as peur. Ça non plus, ça ne me plaît pas. » (Reg. 145, Femme, Miami)

²⁹⁶ La colère exprimée, par le biais de l'utilisation du terme *enojar* ou du terme *bronca*, provoqua des actions différentes. En ce qui concerne les manifestations populaires, je pense que la colère liée à la frustration (*enojar*) a pu peut-être entraîner plus d'actes violents que la colère liée à l'indignation (*bronca*).

Ce manque de respect est également perçu par certains Argentins comme inhérent à leur pays. La colère exprimée par l'utilisation du terme de *bronca* est liée dans leur discours à la destruction de leurs droits en tant que citoyens mais aussi aux manquements éthiques et moraux des représentants du pouvoir.

La colère est également liée à la sensation de perte de dignité. En se sentant tomber dans la catégorie de « nouveaux pauvres », certains enquêtés ont eu l'impression de perdre leur intégrité face à un traitement jugé dégradant, voire inhumain.

Alors que Carlos Menem était président de l'Argentine, furent publiés de nombreux articles sur l'indigence d'une partie grandissante de la population et sur l'augmentation du nombre de morts d'enfants par dénutrition (Elsinger 2003). Ce sujet n'était pas nouveau puisqu'en 1982, pour la première fois en Argentine, il fût discuté au niveau national. Dans les années 1980, cette pauvreté était analysée comme une caractéristique factuelle, touchant une partie restreinte de la population argentine. A la fin des années 1990 et au début des années 2000, la pauvreté économique semblait pouvoir désormais toucher n'importe qui, dont la classe moyenne.

La sensation de la perte de la dignité est également liée à l'impossibilité des individus de la classe moyenne à avoir accès à certains biens de consommation. Par exemple, Gladys a vu sa situation se dégrader de plus en plus au fil des années. Gladys, est célibataire et à 56 ans. Elle est venue en 2001 depuis Buenos Aires et avait durant mon terrain un statut illégal²⁹⁷. Elle perdit son emploi d'éducatrice spécialisée, ainsi que la maison de ses parents. Face aux difficultés économiques, elle opta pour le métier de *cartonera*²⁹⁸. Elle est d'abord partie à Chicago et est revenue à Buenos Aires, après moins d'un an, à cause du manque des

²⁹⁷ Elle est aujourd'hui (2012) femme de ménage, mais elle a obtenu ses papiers en se mariant avec un Cubain.

²⁹⁸ Le « cartonnage » est un métier qui s'effectue le plus souvent de manière informelle et qui consiste à ramasser les poubelles dans le centre de Buenos Aires et d'y récolter les cartons ou tout autre dérivé du papier qui peut être recyclé. Le nombre de *cartoneros* dans la ville de Buenos Aires fût en nette augmentation entre 1999 et 2002 à cause de l'augmentation du chômage et de la paupérisation d'une partie importante de la population. Voir le documentaire *El tren blanco Le cartonero* de Nahuel García, Sheila Pérez Giménez et Ramiro García.

« sentiments »²⁹⁹. Elle décida néanmoins de partir pour Miami parce qu'elle ne retrouvait pas d'emploi. Lorsqu'elle décida de quitter l'Argentine pour la seconde fois, elle choisit de partir de « ce pays », l'Argentine³⁰⁰ car il lui avait « fait perdre toute dignité » :

« Je ne veux pas revenir en Argentine, le coût est trop élevé. Nous n'avons qu'une vie et elle est courte. (Pleurs) Je n'ai qu'une vie, tu comprends. C'est que moi, tu comprends, je peux porter les chaussures que je veux, je mets le pull que je veux, le pantalon que je veux. Mon cousin qui étudie la sociologie, il me payait le câble pour la télévision. Moi, je n'avais pas le câble. Il me disait, la seule chose que tu as, c'est la télévision, tu pourrais au moins la regarder. Je n'avais pas assez d'argent pour me payer le câble. Et ici, je suis seule, tu comprends. Je suis venue avec 150 dollars et regarde où je vis, tout ce que j'ai. Je peux me payer internet, le câble je l'ai déjà. J'ai une voiture, j'ai l'assurance-automobile et j'ai assez pour l'essence. Je pense que si Dieu nous aide l'année prochaine, nous aurons les papiers et, pendant quinze jours, je vais faire le plein d'amour (lors de ses visites dans sa famille en Argentine). » (Reg. 2368. Femme, Miami.)

Les Etats-Unis sont au contraire perçus par Gladys comme le pays lui offrant la possibilité, grâce à son travail, d'avoir accès aux biens de consommation qu'elle considère comme basiques. Dans cette perspective, les Etats-Unis lui apparaissent comme un pays qui respecte ses citoyens. Si Gladys n'a pas de papier en règle et travaille en tant que femme de ménage à Miami, elle pense être plus respectée par les institutions gouvernementales américaines que par les institutions gouvernementales argentines.

²⁹⁹ En Argentine, il ne lui reste que son frère et son neveu qui ont pu lui rendre visite deux fois depuis qu'elle vit à Miami.

³⁰⁰ Ce que symbolise l'Argentine pour les enquêtés sera dans les chapitres XVIII et XIX

- **La colère : *enojar***

L'*enojo* est une colère qui est liée à la frustration que vécurent certains enquêtés durant la crise argentine. Durant la crise, certains enquêtés se sont en effet sentis impuissants face à leur chute et aussi face aux injustices commises à leur égard :

« Je suis très en colère (*enojada*). Il y a des choses que, rien, une contradiction de sentiments. C'est ça. J'aime l'Argentine et, d'un autre côté, cela me met tellement en colère ce qui s'est passé. Encore aujourd'hui, je ne le comprends pas. Des choses que... Une attaque en pleine rue où ils me volèrent mon sac. Après, on nous a volé notre voiture et après ils ont laissé mon mari sans travail et après ils nous ont volé nos économies. Ça fait beaucoup de choses. Mais comment cela est possible ? L'argent conservé à la banque, comment cela est-il possible que tu ne puisses pas le retirer ? Non, non. Je ne pouvais pas comprendre. C'est que ça n'entrait pas dans ma tête. Ça n'entrait pas dans ma tête et je devais expliquer cela à mes enfants. Ça ne rentrait pas dans ma tête. Ça ne rentrait pas, non. Ça ne rentrait pas dans ma tête que je devais dire à la personne qui travaillait chez moi : « Jeannette, ne viens pas demain, je ne peux pas te payer ». Et elle, elle m'a dit que non « je vais tout de même venir ». Donc, d'un autre côté, les gens sont divins. C'est un pays riche et beau et, de l'autre côté, l'indigence politique l'a cassé. C'est donc cette contradiction. J'ai ressenti de l'impuissance, beaucoup d'impuissance. » (Reg. 892. Femme, Miami.)³⁰¹

La colère est également l'expression du choc qu'ils vécurent. Comme le montre cet extrait, Valeria n'arrive pas à trouver une suite logique à ce qui s'est passé. Elle exprime le choc qu'a engendré une suite d'événements liés à la crise argentine : « *Encore aujourd'hui, je ne le comprends pas* ». Valeria exprime également un sentiment d'impuissance face aux événements qui se succédèrent : « *J'ai ressenti*

³⁰¹ L'ambivalence de sentiments exprimée ici par Valeria vis-à-vis de l'Argentine sera expliquée dans la partie XIX

de l'impuissance, beaucoup d'impuissance. » Elle s'est sentie démunie face ce qui lui arrivait à elle et à sa famille. L'*enojo* est ainsi une colère liée à la frustration de leur incapacité d'action.

L'*enojo* est exprimé par certaines femmes et aussi par certains hommes. Par exemple, certains enquêtés hommes devaient récupérer l'entreprise familiale mais la crise a mis à mal leur projet puisque, pour beaucoup, elle entraîna la fermeture de l'entreprise familiale. Cinq enquêtés à Miami se sont retrouvés dans cette situation. La fermeture de l'entreprise familiale s'est, dans quatre cas sur cinq, accompagnée de la mort de leur père, comme ce fût le cas pour Marcelo :

« Mon père est tombé malade et mourut en pleine crise, cela m'a vraiment mis en colère contre ce pays (*me enoja mucho con el país*). J'étais très en colère contre les politiciens avec ce qui s'est passé parce que je ne pouvais pas accuser les politiciens de meurtre et c'est à ce moment-là que j'ai pris la décision, que j'ai voulu partir de l'Argentine. Nous n'avions plus rien à faire là-bas. » (Reg. 2272. Homme, Miami.)

La migration de Marcelo a été motivée par cette situation d'injustice³⁰² qui a entraîné la colère (*enojo*) car pour lui, les dirigeants politiques sont les responsables de la mort de son père.

L'impossibilité de faire valoir leurs droits a été également ressentie violemment par certains enquêtés qui n'ont pu retirer leur argent de leur compte en banque. Ce fût, par exemple, le cas de Juliano qui exprime la même frustration et colère que Marcelo :

« Durant la crise, par exemple, ma grand-mère avait 15 000 dollars à la banque. Elle ne les a plus jamais revus. Je ne veux pas vivre dans un pays comme ça. Moi, j'ai perdu 30 000 dollars, et c'est la banque qui

³⁰² Ce sentiment d'injustice toucha son paroxysme à la suite du *corralito*, lorsque les banques se retrouvèrent sans liquidité et les Argentins sans un sou sur leur compte en banque.

me les a volés. C'est un vol légalisé. Comment est-ce possible que ton pays te fasse cela, qu'il ne te rende pas l'argent et que le gouvernement et les personnes qui gouvernent ne fassent rien. Oui, pourquoi ? Tout ça me rendait triste. J'avais mon travail et tout, mais c'est quoi ça ? Les gens n'avaient même pas de quoi manger. Toutes les personnes vont à l'ATM³⁰³. Tu vas à la banque et zéro ! Le jour d'avant, tu avais 40 000 dollars. Comment ? Tu vas à la banque et 'ah pardon, madame, on ne sait pas ce qui s'est passé, la banque est fermée !' Alors certains se sont suicidés. D'autres allaient à la banque et s'enchaînaient. La folie totale ! Les gens ont travaillé toute leur vie. Tu donnes à manger à toute ta famille, tu payes tes impôts. Tu fais tout correctement, et la banque vient et te vole ton argent de cette manière. En plus, ils ne l'ont pas rendu, c'est ça le pire. J'ai fini par me dire : je m'en vais. Et je suis parti. » (Reg. 2120. Homme. Miami.)

La migration de Juliano est spécifiquement liée à la frustration qu'a entraînée le *corralito*³⁰⁴. Il exprime également de la stupeur et de l'incompréhension face à la situation : « *Oui pourquoi ?* » ; « *mais c'est quoi ça ?* » ; « *Comment ? C'est que, comment ?* ». Ces trois exemples montrent comment l'injustice est liée à l'expression de la colère et comment cet ensemble a entraîné la décision de partir chez les enquêtés³⁰⁵.

La prise en compte de l'expression de la colère comme une expression liée à la frustration et à l'état de choc permet de comprendre pourquoi la colère a été exprimée à Miami et pas à Barcelone. La non-expression de la colère de la part des enquêtés à Barcelone peut néanmoins être multifactorielle.

Elle peut être due au contexte spécifique de Miami et de Barcelone et au jeu qui se produit entre l'hétéro et auto-identification des Argentins (voir chapitre XVII). A ceux-ci peut s'ajouter le fait que les Argentins à Miami et à Barcelone ne font pas tous partie du même groupe socioprofessionnel. En effet, les Argentins qui ont

³⁰³ Guichet automatique de billet.

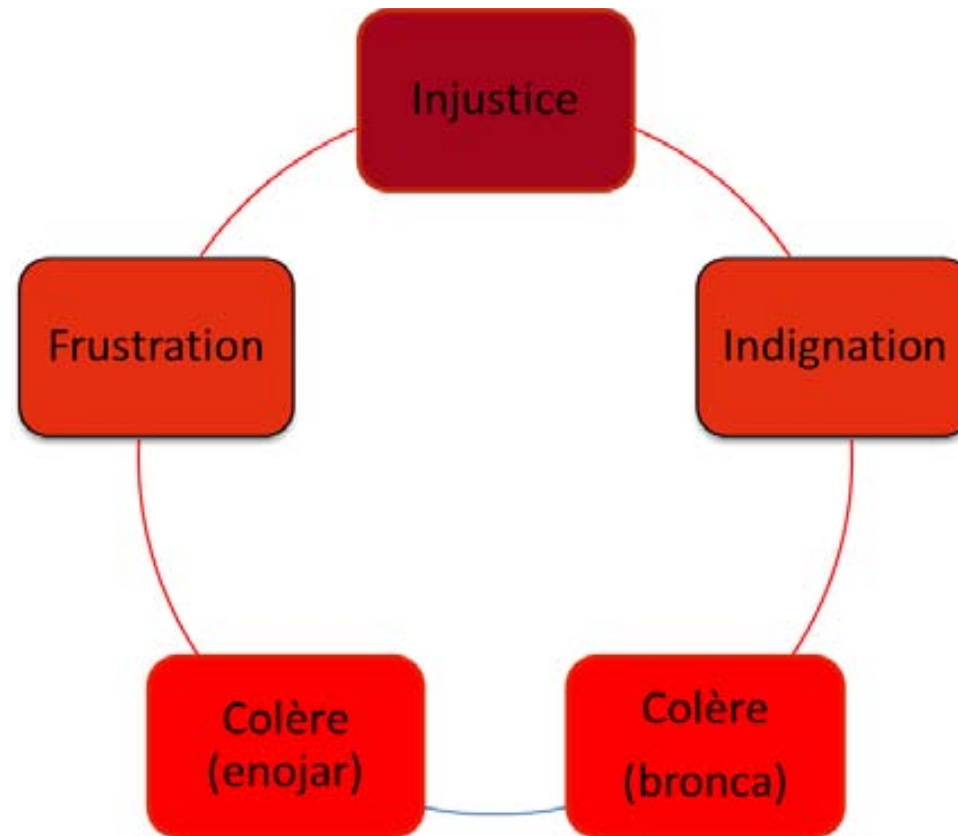
³⁰⁴ Juliano, comme tous ceux qui ont perdu leurs économies, n'a pas pu demander réparation.

³⁰⁵ Bien entendu, tous n'ont pas choisi de migrer. Seule une étude comparative entre ceux qui ont choisi de migrer et ceux qui ont choisi de rester en Argentine pourrait permettre de comprendre pourquoi la colère liée à la frustration a entraîné une volonté de distanciation avec la nation pour les uns et pas pour les autres.

immigré à Miami sont plus des entrepreneurs, alors que les personnes qui ont immigré à Barcelone appartiennent d'avantage à des professions libérales. Cette inexistence de la colère à Barcelone vis-à-vis de l'Argentine peut également venir du contexte spécifique de Miami et de Barcelone. La temporalité peut également être un facteur explicatif. Pour des raisons pratiques, je n'ai pu faire mes deux terrains en même temps. Le temps écoulé entre mon terrain à Miami et celui à Barcelone peut être relatif à l'atténuation de la colère. En effet, la distance géographique ainsi que la distance temporelle a pu entraîner un changement des images, des pensées qui ont atténué la colère. Enfin, une dernière explication peut être donnée, celle de la différence des représentations liées à l'aspiration à la migration des individus. En effet, le facteur économique, vivre le « rêve américain » a été décisif quant à leur choix alors qu'un facteur plus politique qu'économique a entraîné la migration des Argentins à Barcelone³⁰⁶.

³⁰⁶ Barcelone est, en effet, connue comme un endroit où de nombreux Argentins ont pu trouver un asile politique lors de la dernière dictature.

GRAPHIQUE : L'indignation et la frustration face à l'injustice³⁰⁷



³⁰⁷ La colère exprimée par le biais de l'utilisation du terme *enojar* et la colère exprimée par l'utilisation du terme *bronca* sont liées entre elles par le fait qu'elles s'expriment physiologiquement et corporellement de la même manière.

L'ARGENTINE : UN PAYS « QUI NE CHANGERA JAMAIS »

- **La tristesse face à la répétition historique de moment d'indignation (*bronca*) et d'insécurité (peur)**

Durant les dix années qui ont précédé la crise, l'Argentine a obtenu un statut particulier au niveau international. Pour certains Argentins, l'Argentine était un pays qui équivalait aux grandes puissances internationales, surtout par le biais de sa monnaie. En effet, les années 90 étaient les années où « un peso équivalait à un dollar ». Cette vision d'une partie des Argentins montre l'illusion dans laquelle ils pouvaient se trouver car ce taux était artificiel et le peso ne fût jamais une devise internationale comme le dollar. A cette illusion de puissance économique, se rajouta celle de l'Argentine en tant que pays où chaque nouvelle génération pouvait aspirer à une vie meilleure ; et où désormais, les citoyens pouvaient aspirer à consommer les derniers produits des avancées technologiques, ainsi que voyager, etc. Au début des années 2000 mais surtout à la suite du *corralito*, le réveil fût donc brutal pour certains Argentins. En effet, certains enquêtés ont « expérimenté une dévaluation en terme de statuts, d'emplois et de reconnaissance sociale qui a constitué un rappel douloureux de la perte de privilèges sociaux (social et symbolique) dont ils jouissaient en Argentine » (Viladrich 2005).

Certains d'entre eux ont alors intégré une nouvelle vision de leur pays qui avait désormais « plus de points communs avec les autres pays d'Amérique latine qu'avec les pays européens dans lesquels notre pays envoyait des livres et de la nourriture et aujourd'hui des travailleurs » (Melamed 2002:31). La fin du deuxième mandat de Carlos Menem fût une période de deuil pour la société argentine, qui avait désormais l'image d'un pays corrompu, pauvre, inégalitaire, où une partie de la population mourrait de faim. Certains Argentins, dont certains enquêtés, ont eu ainsi la sensation qu'en quelques années, l'Argentine devint,

symboliquement, un pays latino-américain. Cette descente symbolique sur l'échiquier mondial a entraîné de la tristesse chez certains enquêtés.

En effet, la crise a entraîné une sensation de perte et de manque chez certains enquêtés, deux états qui sont en effet caractéristiques de la tristesse. Cette impression de répétition de moments où le pouvoir politique se comporte de manière indigne, où les citoyens argentins vivent un moment d'injustice³⁰⁸, entraîna l'expression de cette émotion. Cette répétition historique d'évènements catastrophiques furent vécus comme un rappel de deux émotions vécues par le passé : la colère (*bronca*) et la peur/angoisse. La tristesse vient ainsi de la sensation de l'histoire qui se répète et aussi de la répétition de certaines émotions. C'est ce qu'exprime ici Ricardo :

«Parfois, c'est pour ça que tu t'en vas. L'Argentine te met en colère (*te da bronca*), c'est comme si elle te rendait triste, tu comprends, parce qu'est-ce que tu veux dire? Parce que ce pays ne fonctionne pas. Tu vois qu'il n'avance pas. Parce que c'est encore comme cela. Et cela te fait un peu de la peine (*que da un poco un poco de lástima*), ou comme un ressentiment. Cela ne change pas (*Sigue igual*). » (Reg. 2473. Homme, Miami.)

L'injustice entraîne chez Ricardo l'expression de la colère (*bronca*) mais aussi de la tristesse car il a l'impression que l'Argentine ne changera jamais.

La répétition ne fût pas seulement la répétition de la colère (*bronca*), elle fût également la sensation de répétition de la peur. En effet, après 15 ans de démocratie, l'Argentine a subi une nouvelle crise. Le chaos vécu à la fin des années 1990 créa des blessures collectives qui se superposèrent aux « cicatrices ouvertes » de la période de la dictature. Aux crimes commis lors de celle-ci, se

³⁰⁸ La *bronca* est donc une émotion qui est chantée de génération en génération comme le montre la chanson écrite dans les années 70, *La marche de la colère* et celle écrite en 2001 par le groupe La mouche Tsé-Tsé. Voir partie contextuelle.

rajoutèrent ainsi ceux commis en période démocratique³⁰⁹. La fin du gouvernement de Carlos Menem fût le moment historique où se rejoignirent la peur de la dictature politique et la peur face à la chute économique. Les dix années du gouvernement de Carlos Menem furent en effet ponctués par le recours aux violences policières qui allèrent jusqu'aux crimes³¹⁰ perpétrés par la police.

Au cours de cette période, le gouvernement se présenta comme le seul capable de lutter contre les problèmes économiques. La transmission de la peur dans la société argentine a permis au gouvernement de justifier les interventions policières. En effet, au cours des deux présidences de Carlos Menem, l'insécurité était devenue un « problème national » face auquel son gouvernement proposa un programme de « tolérance zéro ». Le nombre de personnes travaillant dans la police augmenta, alors que le nombre de personnes emprisonnées et le nombre de décès dus aux violences policières augmenta également³¹¹ (Bonnet 2007:303). Certains Argentins avaient ainsi la sensation que l'Argentine s'était, en quelques années, transformée en un pays dangereux et violent. Le gouvernement de Carlos Menem fût ainsi à la fois un gouvernement de démocratie réduite qui s'est construit sur la violence financière et policière.

La majorité des enquêtés exprimèrent une grande méfiance vis-à-vis du corps policier argentin. Ils exprimèrent la peur d'être victime d'un acte de délinquance ou d'être victime d'un acte de corruption. Derrière la description d'une attaque policière ou d'un acte de délinquance, peut apparaître le spectre de leur propre mort³¹² : « En Argentine, ils ne te volent pas ton téléphone portable. En Argentine, ils te tuent pour te voler ton téléphone portable. » (Reg. 2422. Femme. Miami). Au

³⁰⁹ Ceux-ci n'ont toujours pas été résolus. Nestor Kirchner commencera le processus de retour sur l'histoire nationale et entamera avec son gouvernement les condamnations de personnes qui participèrent à la dictature qui se trouvaient encore en liberté.

³¹⁰ Le terme de crimes est celui employé par les enquêtés en Argentine.

³¹¹ Néanmoins, il y a une différence entre l'insécurité objective et subjective. En effet, l'insécurité objective est la prise en compte des délits dénoncés. Cela ne veut pas dire que tous les délits l'ont été, donc l'objectivité n'est pas totale. Il ne faut donc pas sous-estimer non plus le fait que l'insécurité, surtout en ce qui concerne les vols, ait augmenté, mais il ne faut pas non plus sous-estimer le fait que c'est surtout l'insécurité subjective qui a augmenté le plus ; c'est-à-dire la « sensation d'insécurité » (Ranguini 2010).

³¹² Entre 1990 et 2001, les chiffres des délits dénoncés dans la province de Buenos Aires, augmentèrent de 115% et de 224% dans la ville de Buenos Aires. Pour ce qui concerne les homicides, ceux-ci ont diminué entre 1998 et 2001. Il était en effet à 9,02% en 1997, ils sont passés à 7% en 2001, pour revenir à leur niveau initial (8, 41%) mais entre 37% et 42% des personnes enquêtées furent victimes d'un délit, presque pas de différences entre les années (Ranguini 2010).

sentiment d'attaque du corps social par l'Etat, s'était donc ajoutée la peur de l'attaque du corps individuel.

La peur fût également véhiculée par les images du chaos engendré surtout lors du *corralito*. Les images des manifestants attaquant les édifices publics choquèrent une partie de l'opinion publique, tandis que l'état de siège décrété par le gouvernement fût un rappel de la période de la dictature. Ces manifestations qui exprimaient l'indignation et la frustration de certains Argentins furent, dans la plupart des cas, qualifiées d'irrationnelles, voire de purs vandalismes par la *Nacion* ou encore *Clarín*, sensations que les enquêtés exprimèrent lors des entretiens et durant l'enquête de terrain. En effet, l'expression de la colère par une partie de la population argentine face aux injustices fût invalidée par le pouvoir qui la décrivit comme une colère³¹³ injustifiée (et donc irrationnelle). Les descriptions de la situation dans les médias favorisèrent l'image d'une recrudescence de la délinquance en Argentine. Les enquêtés, comme je l'ai souligné, n'ont pas participé aux manifestations. Ainsi, certains d'entre eux exprimèrent un sentiment de peur, lorsqu'ils relatèrent ces événements. L'insécurité fût donc avancée par certains enquêtés comme la raison de leur migration. Pourtant, aucun d'entre eux ne m'a dit avoir connu des actes violents contre leur personne, même si quelques-uns ont été victimes de vols à l'arraché ou sur leur lieu de travail.

La peur accentua également les divisions entre les classes sociales et entraîna l'enfermement de l'élite et des « gagnants » de la classe moyenne dans des quartiers fermés. S'installer dans un « country club » permet symboliquement de montrer sa réussite sociale et aussi de se différencier des « perdants ». Les *countries*, qui existaient depuis les années 30, enfermaient dans des bulles de sécurité 1400 familles à Buenos Aires en 1994. Ce chiffre grandit à 13 500 en 2000 à Buenos Aires et dans tout le pays 150 000 en 2003 (Seoane 2004). Durant les entretiens, certains enquêtés parlèrent de nombreuses fois du délitement des liens sociaux en Argentine³¹⁴, du manque de solidarité³¹⁵, d'une société qui est construite

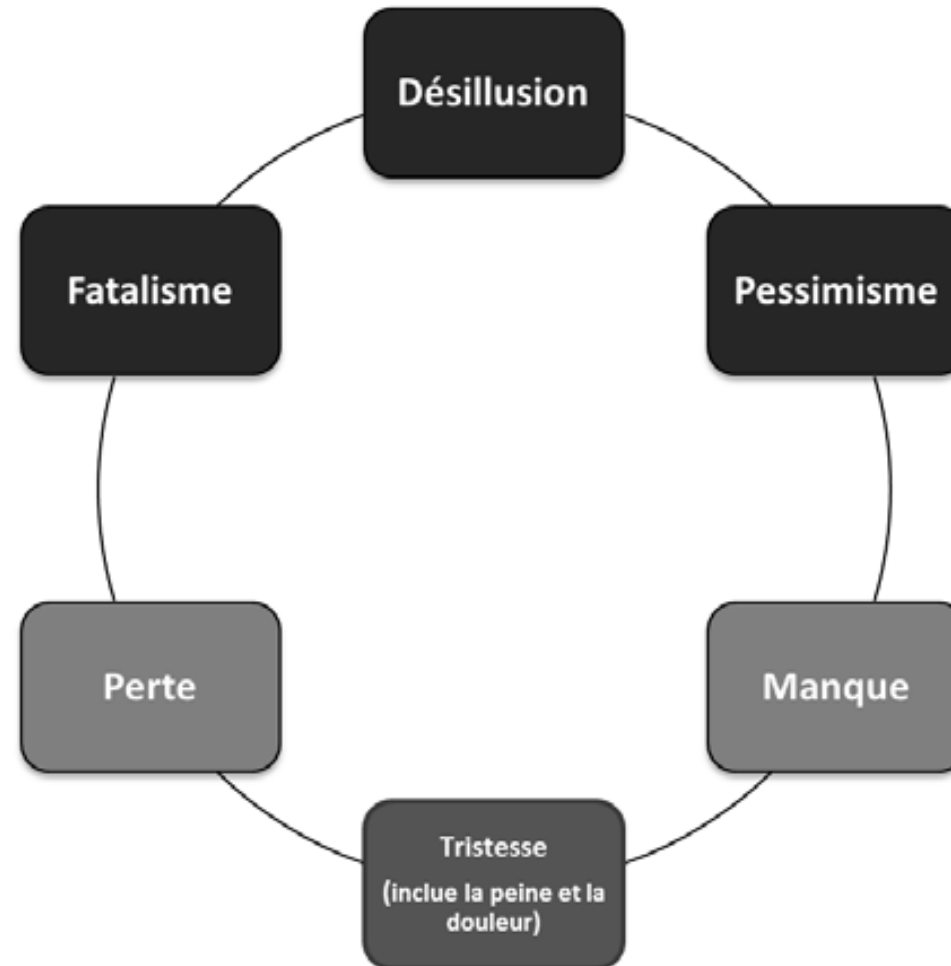
³¹³ La colère est une émotion codifiée selon le genre des individus. Sa codification permet de justifier l'infériorité des femmes vis-à-vis des hommes. On retrouve ici l'utilisation de ce sentiment pour remodeler la structure sociale: la colère lorsqu'elle est perçue comme irrationnelle est donc le sentiment des personnes inférieures.

³¹⁴ Comme nous l'avons vu, ils transposèrent ces sentiments vis-à-vis des Argentins vivants à l'extérieur.

sur des relations de méfiance. La répétition historique de ces émotions sociales entraîna l'aspiration à la migration des enquêtés. A celles-ci, s'ajoute l'angoisse du futur.

³¹⁵ Le discours kirchneriste a d'ailleurs pu se construire sur l'illusion d'une Argentine désormais solidaire car la période précédente fût celle de toutes les divisions. Ce sentiment de solidarité s'est construit, comme nous l'avons vu, lors des manifestations où la classe moyenne et la classe populaire se sont retrouvées.

GRAPHIQUE : La tristesse



L'IMPOSSIBILITÉ DE PENSER LE FÛTUR

La peur du temps présent fût accompagnée par l'angoisse de l'avenir. Certains enquêtés ont exprimé un sentiment d'impuissance face à ces répétitions historiques, face aux attaques policières ou aux actes de délinquances de la part d'une partie de la population mais aussi et surtout face à leur chute économique et symbolique. La fin des années 1990 a ainsi été une période anxiogène³¹⁶. Du jour au lendemain, la vie de certains Argentins pouvait changer du tout au tout. Un jour, ils avaient assez d'économie pour une retraite confortable et, le lendemain, plus rien. Un jour, ils pouvaient acheter du lait et des yaourts pour leurs enfants et, le lendemain, à peine de quoi manger. Ils se retrouvèrent désarmés. Toute action menée pour contrer leur chute économique et symbolique ne les empêchait en rien de sombrer. Les enquêtés se sont retrouvés dans l'incapacité de penser un projet d'avenir, dans l'incapacité de savoir de quoi demain sera fait :

« A mon avis, la migration est toujours due à plusieurs raisons et pas seulement à cause d'une seule. La plus évidente fût la débâcle en Argentine avec La Rúa. La cavalcade et la chute de La Rúa et la dépression et le manque de travail. Mais vraiment avant le manque de travail, l'impression que nous n'avions pas d'avenir. C'est l'incertitude. Personne ne savait ce qui allait arriver. L'Argentine se caractérise par une incertitude, cette alternance de moments où ça va mieux puis cela empire. » (Reg. 380. Femme, Miami.)

Pour certains enquêtés, la fin des années 1990, fût celle de toutes les incertitudes :

« La vie quotidienne est difficile, mais ce sont des choses bêtes. Non. Ce n'est pas normal de se faire voler dans la rue, mais là-bas, cela te paraît normal.

³¹⁶ L'angoisse est l'expression « de la peur, d'avoir peur », et le sentiment de ne pouvoir rien faire face aux menaces (réelles ou imaginées).

Je ne sais pas pourquoi, il y a beaucoup, beaucoup de différences entre les classes sociales, mais très, très grandes, c'est impressionnant. C'est moche, c'est un peu triste. Et il y a des moments où cela t'angoisse tellement. Parce que tu ne peux pas, tu sens que tu ne peux pas. Tu ne peux rien faire. Ou non, ou tu te laisses ou tu prends des décisions mais la plupart des gens terminent corrompus ou ils finissent de la même façon que les autres en disant que tout ça, c'est bien. C'est comme ça et tu dois essayer de vivre du mieux que tu peux. » (Reg. 3254. Femme, Barcelone.)

Ils furent de plus contraints à une sorte d'inaction, car celles menées pour ne pas tomber socialement ont été des actions vidées de leur sens et de leur essence première. Toutes les garanties et la confiance implicite dans les règles et les normes qui forment l'ordre social se sont écroulées. Cela entraîna un niveau d'incertitude difficilement tolérable. Cette situation eut ainsi pour corollaire une peur permanente : peur de la perte de travail, peur du lendemain, peur de ce qui pouvait leur arriver dans l'immédiat.

Vivre en Argentine signifia pour certains d'entre eux, vivre dans un pays où ils allaient connaître une succession d'injustices qui se répéteraient indéfiniment. L'histoire de l'Argentine, tel un disque rayé, se répétera fatalement :

« En Argentine, c'est que je ne sais pas. C'est comme si je savais ce qui se passe. C'est comme un cercle vicieux. C'est-à-dire, c'est bien, la situation s'améliore et il y a une élection, il y a un nouveau président. Ils commencent à voler, encore une fois, c'est la décadence et ça, c'est comme un cercle. En Argentine, les noms, ils ont changé, mais ce sont toujours les mêmes, toujours les mêmes. Il n'y a rien de nouveau à attendre de ce qui se passe en Argentine. » (Reg. 952. Femme, Miami.)

Le futur était appréhendé comme une réitération du passé³¹⁷. Cette impossibilité d'avancée était symbolisée par la chute de leurs parents et grands-parents qui

³¹⁷ C'est un des commentaires que j'ai le plus entendu chez les enquêtés

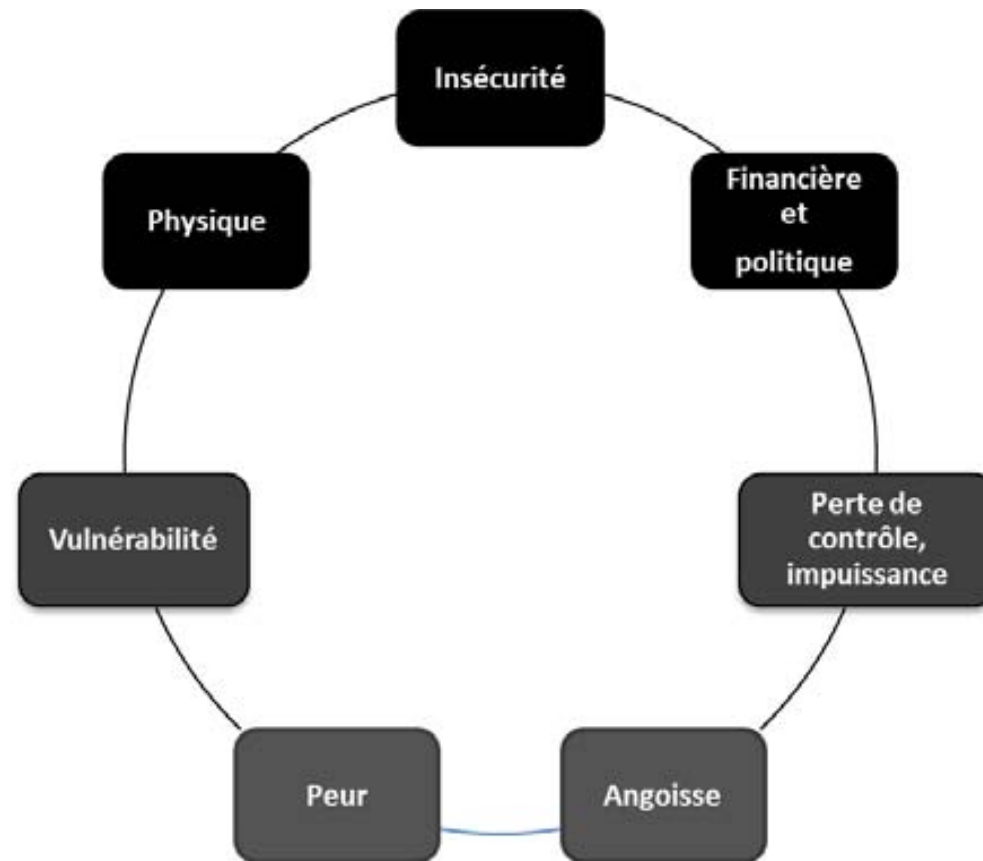
perdirent tout, suite au *corralito*. Toute action pour « aller de l'avant » ou essayer de vivre mieux était pour eux voué à l'échec. L'histoire de l'Argentine est vécue comme un « cercle vicieux » dans lequel ils avaient la sensation d'être enfermés. De l'Argentine « il n'y a rien de nouveau à espérer ». Tel fût le constat de certains Argentins.

Cette perte et ce manque se traduisirent par un sentiment de déception : l'Argentine ne fût pas à la hauteur de leurs attentes, elle n'était pas ce qu'on leur avait promis, elle ne pouvait plus leur donner satisfaction. La tristesse est l'expression de cette prise de conscience, de la fin de leurs illusions :

« L'Argentine est un pays qui m'a déçue, en vérité. C'est que j'ai entendu mon grand-père se plaindre, mes parents se plaindre et je me suis dit, si toutes les générations se plaignent, qu'est-ce que je fais là. Je m'en vais dans un autre pays. » (Reg. 1095. Femme, Miami.)

Face à ce futur incertain, face à l'impossibilité de penser le lendemain, l'émigration fût pour certains d'entre eux la seule solution envisageable. L'acte d'émigrer fût ainsi envisagé par les enquêtés comme un acte d'espoir, une manière de contrer le destin sombre auquel ils étaient voués. Ce fût pour eux une manière de prendre leur destin en main. La migration fût le seul horizon possible pour les enquêtés qui, à travers cet acte, fuyaient la perte de sens du quotidien.

GRAPHIQUE: La peur³¹⁸



³¹⁸ La peur et l'angoisse sont liées entre elles par le fait qu'elles s'expriment physiologiquement et corporellement de la même manière.

L'INFÉRIORITÉ MORALE DE L'ARGENTINE

- **Introduction**

Au cours de ce travail, j'ai pris en compte la honte que purent ressentir certains hommes face à leur impossibilité à remplir leur rôle du genre. Ma deuxième interprétation fût celle de la honte exprimée par certains enquêtés face à leur nouveau statut de migrant, qui fût elle, contrairement à la honte face au sentiment de perte de masculinité, exprimée par le biais de l'utilisation du mot « vergüenza ». La troisième et dernière interprétation de la honte que je vais présenter au cours de ce chapitre, ne fût pas non plus exprimée verbalement par les enquêtés. L'interprétation de la honte découle ici plus spécifiquement de mon analyse des moments d'entretien, de ma compréhension du contexte de départ ainsi que de la prise en compte des autres émotions exprimées vis-à-vis de « l'Argentine ». L'Argentine symbolise plusieurs choses chez les enquêtés. Dans le discours des enquêtés, « l'Argentine » peut autant être à la fois l'Etat (le gouvernement), la nation ou encore la patrie (leur terre de naissance, l'image de leur terre familiale, celle de paysages majestueux et spectaculaires). Elle est également liée à l'image d'une culture spécifique et d'un système économique et politique.

- **La honte politique**

L'interprétation de la honte politique des Argentins est liée spécifiquement à leur choix électoral. Celle-ci concerne l'identité politique de certains enquêtés et plus spécifiquement la honte d'avoir voté pour Carlos Menem. Au début de ma recherche, je n'avais pas conscience de l'importance de la figure de Carlos Menem dans l'histoire de l'Argentine et du fait de ce qu'il représentait pour les immigrants argentins à Miami et à Barcelone. Je n'ai donc pas introduit dans mon questionnaire de question portant directement sur lui. Néanmoins, en abordant le thème de la

crise, j'ai avec certains enquêtés parlé de politique et des élections argentines. Ceci m'a permis de leur demander pour qui ils avaient voté. Durant les entretiens, j'ai été surprise puisqu'en général, ils ne souhaitent pas me répondre à cette question. Les enquêtés ont en général justifié leur absence de réponse en invoquant l'oubli ou en utilisant des euphémismes pour faire référence à Carlos Menem : tel que « celui-là », « celui qui porte malheur », etc. Je pouvais donc parfois comprendre de qui il parlait lorsqu'il ne voulait pas prononcer le nom de Carlos Menem. D'autres me disaient que de prononcer son nom, c'était invoquer le mauvais sort. Seule une enquêtée m'a dit pour qui elle avait voté et la manière dont s'est déroulé notre échange m'a permis de conclure que certains enquêtés avaient honte (ou de l'embarras) d'avoir voté pour une personne qui les entraîna dans leur chute :

Cécile: Et en Argentine, tu as voté?

Adriana : oui oui, j'ai voté. Je ne me souviens plus.

Silence.

Adriana: Tu connais un peu les présidents ou pas?

Adriana : Un peu

Silence

Adriana : « J'ai voté pour Menem, pour lui. Celui-là. Oh oui, j'ai voté pour Menem en pensant que c'était bien et je me suis trompée. Oui, je me suis trompée. Et je crois que je n'ai jamais plus voté une seule fois de plus. Je ne me souviens plus parce qu'après je suis venue ici [A Miami], et ici je n'ai pas voté. Je n'ai pas voté. » (Reg. 63. Femme, Miami.)

Elle s'est trompée et admet son erreur mais met en avant l'oubli, comme beaucoup des enquêtés. Néanmoins, Adriana finit par m'avouer qu'elle a voté pour Carlos Menem mais pour certains enquêtés, ne pas prononcer son nom montre la volonté de le rendre inexistant dans la vie et l'histoire de l'Argentine. Derrière l'image négative de Carlos Menem se cache également le souhait de certains enquêtés de ne pas me parler de leurs choix électoraux. Le fait qu'Adriana me demande si je

connaissais un peu les présidents argentins montre sa volonté de connaître l'état de ma connaissance de l'histoire de la politique argentine. Le fait que je ne sois pas Argentine aurait pu entraîner les enquêtés à ne pas avoir honte de leur vote ou de leur choix électoraux mais mon regard fût perçu comme aussi préjudiciable, voire peut-être plus que si j'avais été Argentine.

Carlos Menem est pour une grande partie de l'opinion publique argentine, le symbole de la déchéance du pays. Avoir voté pour lui, c'est avoir été à un moment avec lui. Les enquêtés furent très peu à m'avouer pour qui ils avaient voté. Cette non-expression peut-être apparentée à un sentiment de culpabilité. En effet, dire pour qui ils avaient voté pourrait être interprété comme une manière de faire leur *mea culpa*. Pourtant, ils n'expriment pas de culpabilité face à la crise qu'a vécue leur pays. Pour certains enquêtés, ce sont les « Argentins », en tant que peuple, qui sont jugés responsables.

- **La honte nationale**

La honte politique ne se situa pas seulement au niveau individuel comme une honte pour une aspiration politique passée. Elle s'étend à une honte vis-à-vis de la nation argentine. Pour certains enquêtés, l'explication de la crise et de la permanence du système politique corrompu est une explication culturelle : c'est ainsi puisque c'est l'Argentine et que les politiciens sont des Argentins. Par exemple ici, Martin, accuse le gouvernement argentin de la chute du pays en expliquant que de toutes les façons cela est dû au fait qu'ils sont Argentins :

« Malheureusement, la classe politique se détériore. Ce n'est pas qu'il y en a une qui soit pire que l'autre, c'est que, c'est à chaque fois pire. Peu importe quelle classe politique, ils sont tous pareils. Mais, il y avait quelqu'un qui m'a dit une fois, et c'est vrai, que les politiciens sont Argentins. Ils sont nés en Argentine et sont éduqués en Argentine comme nous tous. Il y a aussi le fait que la mentalité ne change pas. Tout le monde met son petit grain de sable pour que les

choses ne fonctionnent pas. » (Reg. 3522. Homme, Barcelone.)

Une partie des Argentins a eu le sentiment de découvrir une Argentine qui a créé des politiciens incompetents de manière systémique ; politiciens qui ne seraient que le reflet d'eux-mêmes, de la culture dans laquelle ils ont eux-mêmes grandi. La honte de l'Argentine est celle de son système politique corrompu mais aussi de l'incapacité des Argentins à changer ce système. La honte, conduit à un isolement des individus, à une exclusion du groupe qui se fait ainsi toujours par le biais d'un jugement social construit de manière dichotomique et verticale entre l'amoral/le moral et l'inférieur/le supérieur. Le sentiment d'amoralité et d'infériorité de certains Argentins a pu être nourri par la fierté qu'ils avaient affichée les années précédentes. Ces deux émotions s'opposent. Le sentiment de honte a pu être renforcé par la fierté qu'ils avaient exprimée auparavant.

Ici, comme dans les autres cas où j'ai interprété la honte, c'est une identité fondatrice qui est révélée : leur identité nationale. Pour que la honte survienne, l'identité fondatrice doit être découverte à la vue de tous. La honte s'exprima ainsi lorsque la crise économique, politique et sociale dévoila la situation argentine au niveau international.

Tous les mécanismes qui permettent à la honte de se mettre en place furent en effet présents à la fin du gouvernement de Carlos Menem. Alors que l'Argentine avait été montrée en exemple par les institutions internationales, elle était devenue brusquement regardée avec effroi lors de sa chute. En un laps de temps très court, elle devint le pays du contre-exemple. A ce moment précis, tous les regards furent tournés vers elle, tandis que chacun tentait d'expliquer l'inexplicable. Tous les pays devaient être attentifs pour ne pas sombrer comme elle. Sa chute politique et économique fût marquée par l'infériorité morale de sa classe politique et des citoyens argentins qui avaient voté pour eux. La honte liée à la situation de l'Argentine durant ces années est ainsi liée autant à l'incapacité de l'Argentine et des Argentins d'accéder au statut de pays du « premier monde » qu'à la corruption du gouvernement argentin qui, en même temps, s'abattait sur toute la nation.

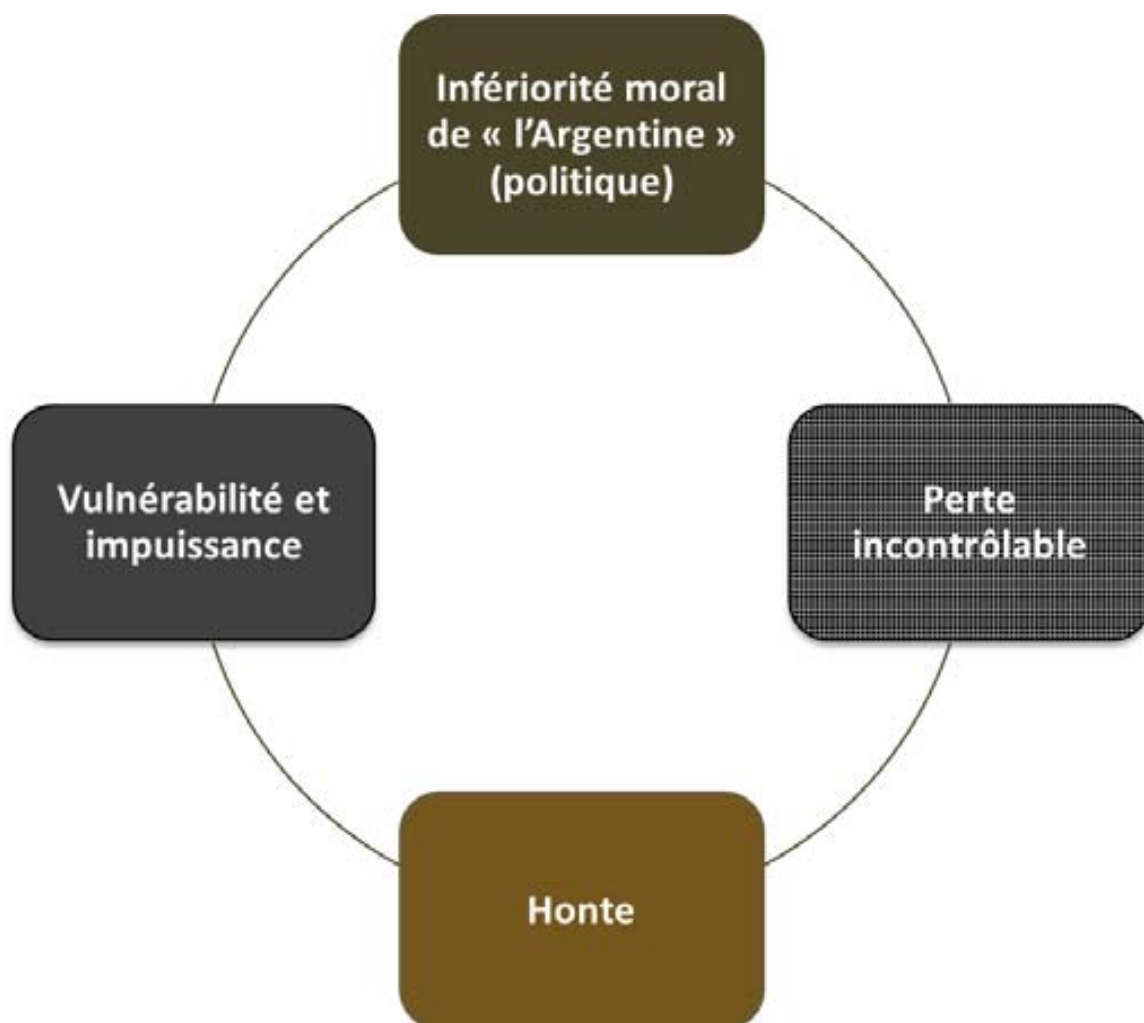
La crise économique, politique et sociale de 2001 fût la révélation brutale de la situation catastrophique de l'Argentine. En effet, à la fin de la période du gouvernement de Carlos Menem, le délitement de la narration de la « communauté imaginée » argentine, la chute économique et symbolique du pays a entraîné une volonté de rupture d'une partie des Argentins avec l'Argentine. L'aspiration à cette proximité nationale est construite à travers des images et des représentations avec lesquelles les individus souhaitent s'identifier. La honte de l'Argentine, par une partie des Argentins, a pu se mettre en place car l'identité révélée impliquait une infériorité économique, symbolique et aussi morale. Cette chute symbolique fût humiliante pour certains d'entre eux.

La honte politique et de la nation est plus présente dans le discours des enquêtés à Miami qu'à Barcelone. A Barcelone, les enquêtés semblent plutôt exprimer un rejet d'un système politique et économique de leur pays. La honte est constituée à la fois de la peur et de la colère, deux émotions qui furent exprimées vis-à-vis de l'Argentine par certains enquêtés³¹⁹. Ainsi, la colère, la peur et honte peuvent être décrites comme des émotions qui ont entraîné une volonté de rupture de la part des enquêtés avec l'Argentine. L'Argentine ne représentait plus un pays avec lequel ils souhaitaient être identifiés. Certains enquêtés ne désiraient plus *appartenir* à l'Argentine. Ils n'exprimaient plus de fierté vis-à-vis de leur pays, alors que le sentiment d'amour, qui crée un lien, un désir de proximité³²⁰, avait été rompu.

³¹⁹ Comme je l'ai expliqué la colère n'est pas exprimée par les enquêtés de Barcelone.

³²⁰ Ce désir de proximité est analysé dans le chapitre XIX.

GRAPHIQUE : La honte de l'Argentine



CHAPITRE XIX

LES ÉMOTIONS DE L'ATTACHEMENT

INTRODUCTION

Au cours de ce dernier chapitre, je vais aborder l'amour et la nostalgie. La prise en compte de ces deux émotions va permettre d'avoir une compréhension plus large de la construction et de la déconstruction de l'appartenance à la nation durant le processus migratoire. En revenant sur la tristesse et la colère, j'expliquerai que premièrement l'amour et la nostalgie, comme toutes les autres émotions, ne fonctionnent jamais seules puisqu'elles s'appuient sur d'autres émotions pour se mettre en place, et que deuxièmement, certaines émotions peuvent en exclure d'autres, comme c'est le cas de la colère et de la nostalgie. Comme pour d'autres émotions que j'ai analysées, la nostalgie ne fût pas exprimée sur les deux terrains. Les Argentins vivant à Miami n'exprimèrent pas de nostalgie à l'égard de l'Argentine, alors que certains Argentins vivant à Barcelone exprimèrent ce sentiment. J'expliquerai cette différence en prenant en compte la colère et le désamour de l'Argentine exprimés par les Argentins à Miami. A ce jeu de miroir entre l'amour et la nostalgie, j'ajouterai également l'analyse des relations amoureuses au cours de la migration et de la nostalgie des moments passés avec la famille, deux autres modalités d'expression de ces deux émotions qui peuvent toucher à la fois les Argentins à Miami et à Barcelone.

L'ATTACHEMENT³²¹ AMOUREUX

- **Le désamour de l'Argentine des Argentins de Miami**

Comme nous le rappelle Benedict Anderson, la nation « inspire l'amour », un amour qui peut aller jusqu'au « sacrifice » (1983:145). L'image de ce sacrifice fût pendant longtemps celui de la mère qui laisse partir son fils à la guerre pour défendre la nation, c'est-à-dire la communauté de citoyens. Au cours de la crise argentine et des années de politique du gouvernement de Carlos Menem, le sacrifice demandé aux citoyens pour le bien de la nation fût tout autre. Il fût économique. Ce sacrifice peut être vécu de manière aussi violente que celui que requéraient les luttes guerrières pour la défense de la nation, car il peut entraîner également la mort des individus qui ne peuvent plus subvenir à leurs besoins vitaux. Ce ne fût pas le cas des enquêtés qui participèrent à cette enquête, mais en se voyant chuter économiquement. En se sentant tomber progressivement dans la catégorie des « nouveaux pauvres », certains d'entre eux ont pu avoir l'impression que la pauvreté extrême les guettait. Leur émigration peut être interprétée comme un refus du sacrifice économique que certains exprimèrent à Miami par le biais de la colère (*enojo* et *bronca*) mais aussi celui de la tristesse.

Colère et tristesse sont toujours présentes, simultanément ou non, lors d'une rupture amoureuse. Chez certains enquêtés à Miami, leur expression pourrait être ainsi interprétée comme une réponse à l'expression d'un désamour de L'Etat argentin. La négligence et l'indifférence face à la souffrance d'une grande partie de la population en furent sa manifestation proclamée. Durant dix années, et plus particulièrement lors du *corralito*, l'Etat argentin n'a pas respecté les droits des citoyens argentins dont il devait être pourtant le garant. Certains enquêtés ont ainsi exprimé leur déception vis-à-vis de l'Etat argentin qui manqua de respect à l'égard de ses citoyens (voir le prochain chapitre).

³²¹ L'attachement qui se construit au cours des interactions sociales s'inscrit dans la durée grâce au sentiment amoureux. Celui-ci peut être sexué ou non. De plus, l'attachement à une personne ou à un lieu n'est pas forcément dû à de l'amour ou de l'affection.

Cette rupture est entourée de la notion de perte et d'absence de la construction de l'image idéale de la nation argentine, c'est-à-dire vis-à-vis des citoyens argentins qui ont voté et soutenu le gouvernement de Carlos Menem pendant deux mandats. Dans cette perspective, c'est également l'Argentine qui « fait mal », comme nous l'explique ici Gladys :

« L'Argentine fait mal (*la Argentina duele*). Ça fait mal parce qu'elle fût pendant de nombreuses années dans les mains de beaucoup de corrompus. De personne de très bas niveau, sans amour, sans amour (*sin amor, de gente desamorada*) à qui rien importe. Parce que, parce que si l'on a un peu d'amour, tu ne peux pas faire cela. » (Reg. 2374. Femme. Miami).

Le manque d'amour qu'exprime ici Gladys est défini par le manque de « soin », le non-respect des droits et des règles de la part de l'Etat argentin pour ses citoyens³²². C'est dans ce sens que l'Argentine « fait mal ». Cette douleur de la perte a été plus importante pour les enquêtés partis après le *corralito*, période durant laquelle le manquement de l'Etat est devenu réalité.

Ce manque d'amour peut être défini dans le langage amoureux par la perte de l'*agapè*, c'est-à-dire de l'amour altruiste, ou encore la perte de l'empathie³²³ qui entraîna une distanciation imaginée de certains Argentins avec la narration de l'identité collective. Ainsi, le manque d'amour exprimé par certains enquêtés est celui du manque de bienveillance de l'Etat-providence³²⁴ vis-à-vis de ses citoyens et du manque de solidarité³²⁵ de la part du gouvernement et entre les différentes catégories sociales argentines. Durant cette période, certains citoyens argentins

³²² L'abrogation du *corralito* par le gouvernement argentin renforça cette rupture, d'où la colère qu'ils peuvent exprimer à son égard.

³²³ L'empathie n'est pas une émotion. L'empathie est en effet un mécanisme qui permet aux individus (ou aux animaux) de « comprendre » les sentiments et les émotions que peuvent ressentir les autres individus ou animaux. Dans l'étude des relations interindividuelles, l'empathie est différente de la sympathie, de la compassion ou de la contagion émotionnelle.

³²⁴ Je ne fais pas ici de comparaison entre ce que peut être un état providence européen et un état providence d'Amérique Latine. Toutefois, lors de l'avènement de la démocratie argentine, le modèle à suivre fût celui de la démocratie occidentale, sous-entendu, européenne.

³²⁵ Il est intéressant de voir, par exemple, que le discours de Cristina kirchner est basé sur l'amour. C'est à la fois l'amour de l'Argentine, l'amour de son peuple et de sa jeunesse.

n'ont pas pu mener des actions pour demander des réparations vis-à-vis de la perte de leur économie, de leur emploi, mais aussi d'une certaine manière de leur dignité.

Le sentiment d'amour se nourrit des images et des attributs de l'objet ou de l'être aimé avec lequel un individu souhaite s'identifier, ce qui entraîne une volonté de proximité physique. Au contraire, lorsqu'un individu ne s'identifie plus avec ce qu'il représente (objet ou être aimé), celui-ci cherchera à s'en distancier ou exprimera tout simplement de l'indifférence vis-à-vis de celui-ci. L'aspiration à l'émigration s'est produite dans ces termes, certains enquêtés ne souhaitaient plus être identifiés avec l'Argentine, pays qu'ils n'admirent plus et dont ils n'étaient plus fiers.

Cela ne veut pourtant pas dire que certains Argentins vivants à Miami ne peuvent plus exprimer de l'amour vis-à-vis de l'Argentine. Ils continuent en effet d'avoir de l'amour pour l'Argentine en tant que patrie. Comme je l'ai montré lors du chapitre XVII, certains enquêtés à Miami m'ont dit ne plus vouloir avoir de relation avec des Argentins ou tenter de ne pas être reconnaissable en tant qu'Argentin en dissimulant leur accent. Dans les faits, comme je l'ai montré également, certains enquêtés participaient à des *asado*. L'émigration de certains enquêtés semble ainsi être due à leur déception vis-à-vis de la nation tout entière en tant qu'entité politique et démocratique mais aussi vis-à-vis de certaines mœurs et de ces répétitions historiques douloureuses. Certains Argentins à Miami ont ainsi tendance à exprimer des sentiments d'amour-haine, voire une ambivalence de sentiments. Ce fût, par exemple, le cas de Valeria qui exprima à la fois de la colère à l'encontre de l'Argentine mais aussi de l'amour :

« Ah, je suis vraiment en colère (*enojar*). Rien. Une contradiction de sentiment. J'aime l'Argentine et d'un autre côté, je suis vraiment en colère pour ce qui s'est passé. » (Reg. 892. Femme. Miami).

Valeria exprime ici de l'amour pour son pays en tant que patrie et en même temps de la colère « pour ce qui s'est passé », c'est-à-dire vis-à-vis de l'Etat argentin.

Les liens affectifs qui se construisent avec l'Argentine et la ville d'immigration peuvent également se mesurer lorsque certains enquêtés parlent du lieu où ils

souhaiteraient être enterrés. Comme je l'ai montré, durant les entretiens, certains Argentins de Miami ont exprimé un rejet de l'Argentine, qui est souvent décrit comme un pays faisant partie du passé ou dans lequel une simple visite pour voir la famille ou les amis est déjà considérée comme étant une trop grande proximité. Néanmoins, durant les entretiens, certains enquêtés ont parfois évoqué leur désir d'être enterrés en Argentine, alors que d'autres n'envisagent pas de voir leurs enfants grandir à Miami.

Dans les deux exemples ci-dessous, les enquêtés ne parlent pas de l'Argentine ou des Etats-Unis en tant qu'Etat mais en tant que partie où ils ont choisi de s'ancrer. Ces deux exemples montrent que la filiation est primordiale dans la construction des attaches des individus à un pays :

« Miami, ce n'est pas la ville où je souhaiterais mourir. Non. Pas dans cette ville. J'aimerais mourir sur ma terre ou ailleurs. Ou avoir un enfant, je ne voudrais pas avoir un enfant ici. Je ne voudrais pas qu'il grandisse ici. Je voudrais qu'il ait d'autres types de valeurs qui viennent de ma terre, par exemple ou de l'Europe. »
(Reg. 2531. Femme, Miami).

Dans ce premier exemple, l'Argentine est le seul pays possible de transmission d'une filiation, dans celui qui suit, la rupture est consommée. L'Argentine est un pays où Marcelo ne souhaite être ni vivant, ni mort :

« Oui, je suis né en Argentine mais je n'aime pas ce pays. J'ai donc déménagé dans un autre pays. Il y a des gens qui vont jusqu'à changer de sexe et c'est très bien. Moi, je n'ai pas de problème avec ça. Je suis né en Argentine et c'est très bien, mais j'ai décidé de le changer. Attention, ma femme est argentine, mes parents sont argentins, j'ai beaucoup d'amis ici argentins. Mais, pourrais-je retourner en Argentine ? Non. Je ne dois pas mourir en Argentine. Le jour où je meurs, je veux que l'on m'enterre aux Etats-Unis. Si je ne veux pas être vivant là-bas, je ne veux pas non plus être mort là-bas. Je crois que quelque chose s'est rompu. En plus, non, j'y suis né mais je ne dois pas

mourir là-bas. On peut changer de religion, on peut changer de sexe et on peut également changer de nationalité avec tout ce que cela signifie ; la manière de penser, les goûts. J'ai donc arrêté de boire du maté parce qu'aujourd'hui je préfère le *cheese cake*. Eh oui. » (Rire) (Reg. 2315. Homme, Miami.)

Elsa Ramos souligne le fait que le désir d'être enterré dans sa terre d'origine représente un acte de fidélité vis-à-vis du pays d'origine (Ramos 2006:81). Or, ici, le rejet de l'Argentine par Marcelo, jusque dans la mort, peut être interprété comme un acte d'infidélité mais aussi comme la conséquence d'une terre d'origine sans ancrage générationnel fort. En comparant le changement de pays avec celui du sexe ou de religion, Marcelo exprime la possibilité, et néanmoins la complexité face à son choix, de changement de nationalité. La rupture de Marcelo est béante et semble irréparable. Même mort, il ne veut pas y retourner. Cette rupture de la filiation est possible car Marcelo n'a presque plus de famille en Argentine. Son père est décédé au début du *corralito* lorsqu'il perdit son entreprise, sa mère l'a suivi quelques mois après. Il ne reste donc à Marcelo que sa sœur avec qui il n'entretient pas forcément de bonnes relations. De plus, Marcelo est argentin juif de troisième génération. En effet, les origines familiales de Marcelo ne sont pas ancrées en Argentine puisque ses grands-parents venaient d'Israël et de Roumanie. Comme je l'ai expliqué dans le chapitre XVII, le fait qu'il soit juif peut jouer dans sa manière d'appréhender la migration. Sans faire de généralités, les individus qui sont enfants ou petits-enfants de migrants peuvent probablement appréhender plus facilement cette rupture avec la terre d'origine que ceux qui sont issus de vieilles familles argentines.

Certains Argentins à Miami et à Barcelone créent également des liens affectifs. Les caractéristiques positives, ce qu'ils apprécient de leur nouveau lieu de vie, se trouvent être justement ce pourquoi ils ont décidé de quitter l'Argentine :

« Miami, c'est un endroit qui est bien. On est tranquille et c'est commode. Ce qui est mal ? La vie y est un peu ennuyeuse. Il n'y a rien d'autre à faire que d'aller dans les centres commerciaux, au cinéma ou à l'air libre, mais tu n'en profites pas parce qu'il fait trop chaud ou c'est trop cher. Tu vas dans un parc et il n'y a rien pour les enfants et parfois les week-ends, on n'a

rien à faire et on ne veut pas aller au centre commercial parce que cela veut dire acheter. Donc une sortie, cela coûte cher. C'est ça que je n'aime pas avec Miami, il n'y a rien qui ne passe pas par la consommation mais j'aime la nature, on est près de la plage. Les enfants peuvent aller y jouer. Et ça, j'aime bien et il y a là de la justice ici. Ici, on respecte les gens et j'ai toujours admiré les Etats-Unis. Les Américains luttent pour leur pays, ce n'est pas comme en Argentine et j'aime le baseball, j'adore. » (Reg. 147. Femme, Miami.)

« J'adore la ville de Miami (*me encanta Miami*), j'adore. Tout y est plat et j'adore la plage. Comme je suis Argentine, j'adore la nature, les immeubles, l'air libre, j'adore qu'elle soit hispanique. Malgré le fait d'être aux Etats-Unis, je peux garder mes racines. Si je veux acheter de l'herbe (*maté*), je peux l'acheter dans n'importe quel supermarché. J'aime la diversité de Miami mais je n'aime pas le fait que l'on perde sa langue et le peu de communication que l'on a parfois entre voisins. Comme je te disais, je n'aime pas l'américain "Red neck" et, parfois, je m'énerve (*me enojo*) pour des petites choses mais j'essaie toujours de voir le positif parce que ce pays m'a donné des possibilités, beaucoup de possibilités et des opportunités, des choses que je n'avais pas dans mon pays alors que je suis né là-bas. » (Reg. 599. Homme, Miami.)

L'amour est ici également porté par les possibilités que leur donnent les Etats-Unis. Ce lien qui les attache à ce pays se construit du fait qu'ils ont la sensation que le gouvernement de ce pays, où ils ne sont pas nés, prend plus soin d'eux que le gouvernement argentin.

Les liens affectifs avec leur ville de migration se sont premièrement construits avant la migration, à travers leurs espoirs. La confrontation avec la réalité de Miami ou de Barcelone entraîne également son lot de déceptions qui s'expriment par un désamour à l'égard du lieu de l'immigration. Celui-ci ne peut pas être le même que celui exprimé à l'encontre de l'Etat argentin puisque les liens affectifs, les sentiments amoureux, se construisent et se consolident à travers le temps.

L'amour du pays est représentatif du lien des individus avec la narration de la « communauté imaginée » et aussi de la « famille imaginée » ³²⁶ (Bryceson et Vuorela 2002). A l'image du pays se superposent en effet les liens avec les individus, c'est-à-dire la famille et les amis. Pour Marcelo, l'Argentine est dans cette perspective un pays qui symbolise un passé révolu, qu'il souhaite oublier. Ce n'est pas le cas de tous les enquêtés pour qui l'Argentine symbolise des êtres aimés avec qui ils veulent partager des moments de coprésence. Lorsque les enquêtés ont encore de la famille en Argentine, ils vont exprimer de la tristesse vis-à-vis de la migration. Néanmoins, cette tristesse qui s'exprime au fil du temps chez les enquêtés ne sera pas due à la désillusion vis-à-vis de l'Etat protecteur, à son manque de prise en considération. Cette tristesse est celle de l'éloignement de la famille. Certains enquêtés expriment ainsi une ambivalence de sentiments. Ils sont ainsi pris entre le rejet du système politique et économique argentin, où vivent encore des êtres chers, et le désir d'être proches des êtres qui leur sont chers :

« Disons que j'ai deux côtés opposés. D'un côté, je dirais, à cause de mes enfants. Je veux qu'ils continuent ici. Je trouve que c'est bien. Ici pour mes enfants, c'est plus stable pour la sécurité et plus calme. Mais d'un autre côté, en pensant à moi et à ma femme, nous voulons rentrer en Argentine parce que notre famille nous manque. » (Reg. 661. Homme. Miami)

Comme l'exprime très bien ici Fernando, l'ambivalence des sentiments est celle entre l'espoir de donner un meilleur futur à ses enfants, et la tristesse de lui et de sa femme de ne pouvoir vivre à proximité de leurs familles. Cette ambivalence faite d'amour-haine va au-delà est ici, l'ambivalence dont parle Robert Merton et Elionor Barber, cette ambivalence qui est due à des facteurs sociologiques « intégrée dans des statuts particuliers et des statuts définis avec leurs rôles sociaux associés » (1976:8). Elle est liée à la contradiction, à l'incompatibilité entre les aspirations des individus à remplir leur rôle du genre. Être de bons parents et faire ce qu'ils pensent le mieux pour le futur de leurs enfants ou d'être proche des êtres qui leur sont chers.

³²⁶ Comme le note Benedict Anderson, le lien qui unit les individus avec leur pays est souvent décrit à travers le vocabulaire de la parenté ou celui du foyer(1983:147). La terre est maternelle et prend souvent l'image d'une femme nourricière et protectrice.

- **Les relations amoureuses et la migration des Argentins à Miami et à Barcelone.**

L'amour que je vais aborder maintenant est celui de la *philia* et de la *storgê*³²⁷, c'est-à-dire l'amour amical et l'amour familial³²⁸. La *philia* et la *storgê*, qui entraînent une aspiration à être proche physiquement de l'être aimé, ou de l'objet aimé, sont malmenés durant le processus migratoire puisque celui-ci implique une séparation physique et une distance corporelle qui s'inscrit dans le temps. Cet éloignement avec la famille et les amis entraîne de la tristesse, face à la perte qu'elle occasionne mais aussi de la culpabilité. Ces deux émotions, tristesse et culpabilité, sont ainsi liées aux sentiments amoureux. La tristesse peut, en effet, se manifester lors de la perte de ce que l'on aime, alors que la culpabilité est un sentiment qui est lié à la peur de la perte de l'amour de l'autre.

Pour les femmes comme pour les hommes, l'amour entraîne une aspiration à être proche physiquement de « l'objet » ou des personnes vis-à-vis duquel ils ressentent ce sentiment. Néanmoins, selon la construction de la subjectivité du genre, les individus exprimeront, à travers des actes, leur amour de différente façon.

L'amour semble être un vecteur de déplacement pour certains hommes. En effet, l'aspiration à la migration de certains hommes vivant en couple est liée à leur volonté de remplir leur rôle du genre. Cette volonté, voire cette nécessité, peut être vue comme de l'amour vis-à-vis de leur épouse et de leurs enfants qu'ils souhaitent protéger de l'insécurité physique et financière. L'émigration, comme je l'ai expliqué au cours du chapitre XVI, peut ainsi être pour les hommes un sacrifice de leur propre aspiration afin de remplir leur rôle du genre. Certaines femmes quant à elles, en se sacrifiant pour le bien-être de leur famille peuvent faire de la migration un acte d'amour, alors que d'un autre côté, la peur de la perte d'amour de leur famille restée en Argentine entraîne leur aspiration au retour.

³²⁷ Cet amour peut être accompagné de l'*éros*, c'est-à-dire de l'amour charnel. Néanmoins, nous ne prendrons pas en compte celui-ci au cours de cette analyse.

³²⁸ Ces différents types d'amour, la *philia* ou la *storgê* ainsi que l'*agapè* que je viens d'expliquer, fonctionnent de la même façon. Ils permettent aux individus de s'attacher à un ou à des objets, à un ou à des êtres aimés.

Certains hommes partis seuls peuvent eux être perçus dans des états transitionnels dans leur rôle du genre. Ils sont partis à « l'aventure » pour « tenter leur chance » et non pas, dans le cas précis de cette enquête, pour prendre en charge économiquement leur famille. L'amour de leurs parents et de leurs amis restés en Argentine est aussi important que celui que ressentent certains hommes partis en couple, mais la migration est pour eux une « expérience ». Elle ne remet pas pour tous en jeu les liens qui les unissent à l'Argentine. Certaines femmes enquêtées parties seules se retrouvent, elles, entre « les deux », c'est-à-dire entre l'aspiration à être près de leur famille, et celle de vivre leur vie indépendamment et de manière autonome, comme l'exprime ici Gladys qui, à la suite d'une première émigration à Chicago, a choisi de rentrer à Buenos Aires par « amour » pour son frère et son neveu³²⁹ :

« J'étais à la porte du restaurant et, un jour, un jeune homme, divin, un Hondurien, m'a pris la main et m'a dit : "Ecoute-moi, Gladys. Tu es venue dans ce froid" et je répondis « oui ». « Tu sais que tous les jours, il y a des gens qui viennent par ici ». Je répondis « oui ». Et lui, il m'a dit : « Avant d'arriver, il y 17 ou 18 personnes qui meurent étouffées dans un camion au Salvador. Et toi, tu es dans le pays, et tu pleures parce que tu veux partir alors qu'il y a des gens qui donnent leur vie pour entrer dans ce pays ? » Tout ça, c'était vrai. Mais, mais je ne sais pas si tu connais la chanson argentine *Mais l'amour est plus fort* ? Cette chanson dit : « Mais l'amour est plus fort. Et c'est ce qui m'est arrivé. L'amour était plus fort. Alors je me suis dit, c'est terminé. Je m'en fous des chaussures de toutes les couleurs. Moi, je n'avais rien, alors je suis retournée où je pouvais prendre soin des garçons (*cuidar*). Et je suis rentrée, je suis rentrée par amour. » (Reg. 2386. Femme, Miami.)

Si l'amour peut entraîner le retour pour être proche physiquement de l'être aimé, une rupture amoureuse peut, elle, générer l'aspiration à l'émigration. Ce cas de figure fût surtout le fait des femmes parties seules, elles ne sont pas parties par

³²⁹ Ici aussi, la situation pousse Gladys à une certaine ambivalence de sentiments.

amour, mais pour en oublier un. Pour elles, l'éloignement géographique avec l'Argentine leur permit également de s'éloigner d'un lieu qui leur rappela une rupture douloureuse. L'état de célibat fût dans cette perspective autant pour les femmes que pour les hommes un moment décrit comme propice pour avoir une expérience migratoire.

La migration entraîna pour certains couples la fin de leur amour car les représentations à travers lesquelles ils se nourrissaient et se construisaient furent malmenées durant la migration. C'est cette perte qu'exprima Nina vis-à-vis de son mari, un homme qu'elle eut l'impression de découvrir à la suite de la migration, alors que cela faisait quinze ans qu'ils étaient mariés. Cette perte, ou cette peur de la perte, la peur d'un délitement des liens, furent parfois exprimés en trame de fond des discours de certaines femmes enquêtées. Après l'entretien, lorsque le dictaphone était éteint, certaines d'entre elles se sont ainsi épanchées sur leur problème de couple et ont exprimé les difficultés qu'elles rencontraient avec leur compagnon suite à la migration en me disant qu'elles « n'avaient pas émigré pour divorcer ». Néanmoins, ces changements liés à l'expérience migratoire ont pour certains entraîné une séparation. Ce fût par exemple le cas de Carlos.

Carlos a émigré avec sa femme en l'an 2000. Suite à son licenciement, il décida avec sa femme de partir à Barcelone où ils connaissaient des amis. A la suite de leur migration, ils eurent un petit garçon. A partir de 2001, Carlos publia un journal destiné aux Argentins vivant à Barcelone³³⁰. Durant l'entretien, il exprima sa fierté de pouvoir être son propre patron et aussi de l'affection pour Barcelone qui lui avait permis d'exprimer son potentiel, c'est-à-dire une partie de sa masculinité. Mais la migration se solda également pour lui par sa séparation avec sa femme qui retourna en Argentine avec leur fils :

« Je savais que nous avions des problèmes mais je pensais que c'était récupérable et qu'on pouvait y travailler. Mais après huit ou neuf ans (en couple), on peut être fatigués, c'est logique. On commence à voir les choses différemment et elle ne m'a pas laissé le

³³⁰ Voir annexe.

temps. Et, maintenant, je pense que l'on ne peut rien arranger parce que j'aime cet endroit (Barcelone), j'ai beaucoup d'affection pour lui (*me encariñe mucho de este lugar*). Il m'a bien traité, il me traite bien et réellement j'ai une relation d'amour/haine avec Buenos Aires. » (Reg. 3076. Homme, Barcelona.)

Carlos ne souhaitait pas rentrer en Argentine. Il exprime ici son affection pour Barcelone et son sentiment ambivalent d'amour et de haine pour Buenos Aires. L'affection qu'il témoigne à Barcelone est due à la possibilité pour Carlos d'explorer son potentiel. L'émigration peut ainsi également être une possibilité de trouver ou de retrouver l'estime de soi, un amour-propre que ce soit pour les hommes en migrant, mais aussi pour les femmes en acquérant autonomie et indépendance.

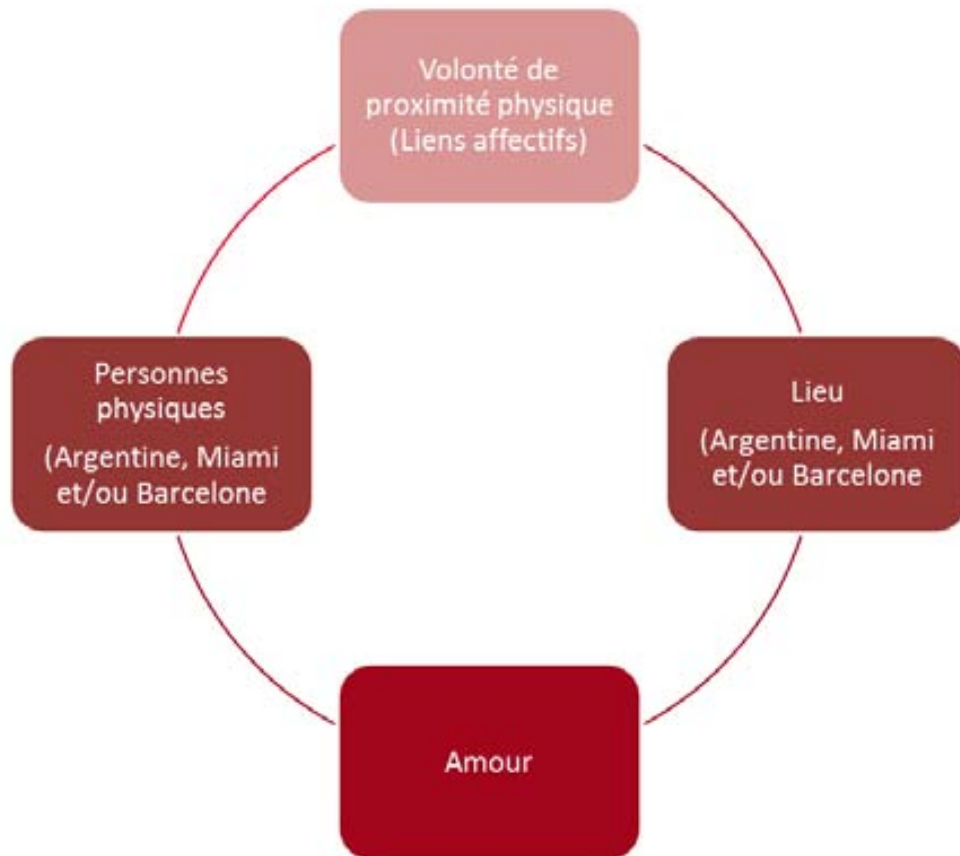
La migration peut également entraîner un rapprochement au sein des couples qui, face à leur éloignement géographique avec la famille et le pays d'origine, s'entraident dans l'adversité que peut représenter le processus migratoire. La migration a également pu donner naissance à de nouveaux amours. Celui du nouveau lieu de vie tout d'abord, mais aussi celui qui peut naître lors des rencontres après la migration.

La migration est également un monde nouveau qui s'ouvre aux enquêtés et qui au grès des rencontres peuvent construire ce lien qui les attache à un nouveau pays. Ce fût par exemple le cas de Laura :

« Ce qui se passe, c'est qu'en réalité, au début, quand je suis venue ici pour tenter ma chance comme tout le monde, je ne savais pas trop si j'allais rester. C'était pour moi un lieu de transit. Je pensais rester un ou deux ans et partir. Il y avait toujours l'histoire de rentrer en Argentine ou de retourner en Europe et bon. Ce sont les choses de la vie. Tu fais un projet et après ça, et ça et ça. Je suis restée et après je suis tombée amoureuse. Voilà, je suis tombée amoureuse et alors je suis restée à Miami.» (Reg. 2531. Femme, Miami).

L'ancrage de certains enquêtés dans un nouveau lieu leur fait découvrir de nouveaux horizons et construire une nouvelle vie dans cet ailleurs qu'ils ont fait leur. Les liens qui unissent les individus avec Miami et Barcelone sont des liens émotionnels puisque ce sont les souvenirs, images et pensées, le plus souvent partagés, qui font que les individus souhaitent, ou ne souhaitent pas, être physiquement dans ces endroits. Ces images, pensées, ces souvenirs des lieux ou des moments vécus avec les êtres chers sont ceux-là même qui permettent à la nostalgie de se construire comme nous allons le voir maintenant.

GRAPHIQUE : AMOUR



L'APPARITION DE LA NOSTALGIE

- **La nostalgie des Argentins à Miami**

La nostalgie vient du verbe *nostos* en grec, qui signifie retour, et du mot *algie*, qui signifie douleur. La nostalgie est ainsi un sentiment entraîné par l'exil ou par le temps qui passe, et cela de façon toujours douloureuse³³¹ (Bolzinger 2007). Pour s'exprimer, cette émotion nécessite la présence de l'absence et le manque par rapport au passé vécu, toujours sublimé. Elle est liée à la tristesse de la perte et au deuil d'un temps à jamais révolu. Pour certains enquêtés, la nostalgie est liée à différentes pertes : celle de leur statut en tant qu'Argentin de la classe moyenne, celle de l'Argentine en tant que pays se distinguant des autres pays de l'Amérique latine et des espoirs déçus, auxquels s'ajoute la perte de la quotidienneté de la vie familiale. La nostalgie se construit dans le creux de ces carences d'un passé révolu. Elle n'est néanmoins pas constante et peut être réactivée à la vue d'un objet, par une odeur, etc., qui ramènera dans le présent de manière déformée, puisque presque toujours sublimée, les représentations qui leur sont attachées. La nostalgie pourrait dans cette perspective être décrite comme un voyage rêvé. La perte peut être celle du pays et, dans ce cas, être intrinsèquement liée au mouvement migratoire et également celle du temps passé avec les amis et la famille, comme l'exprimèrent certains Argentins à Miami. Ces derniers ont en effet exprimé seulement la nostalgie de leur vie passée auprès de leur famille et de leurs amis :

« Voyons voir. Je ne sais pas. De l'Argentine, il me manque (*extraña*) ma famille, mes amis, les bons moments passés au collège, les réunions mais je ne suis pas super-nationaliste, comme pour dire "l'Argentine est la meilleure au monde". En vérité, à moi, l'Argentine, elle ne m'a rien offert. Le peu que j'ai, je l'ai eu grâce à mon travail et j'aurais pu avoir beaucoup plus dans n'importe quel pays, mais on est comme on est. Ça (le pays, le système) ne fonctionne

³³¹ La nostalgie est liée au deuil du temps passé mais elle doit être distinguée de la mélancolie car cette dernière est liée au vide alors que la nostalgie permet de remplir l'espace (Stern 1996).

pas. Donc, je lui (l'Argentine) souhaite le meilleur, parce qu'il y a ma famille, mes amis. J'espère (*ojala*) qu'un jour il pourra réellement faire des progrès et être un pays du premier monde, mais disons, ce n'est pas quelque chose qui m'empêche de dormir. Mais je pense que l'Argentine va continuer à s'écrouler, qu'elle va continuer à être un pays sous-développé pour toujours ou encore pour de nombreuses années. Elle va rester comme ça, corrompue. Elle va rester le même. » (Reg. 637. Homme. Miami.)

Cette visite du passé qu'est la nostalgie peut être vécue individuellement, comme le fait ici Edouardo, mais aussi à un niveau national quand elle est liée au temps de décrire comme un «âge d'or national».

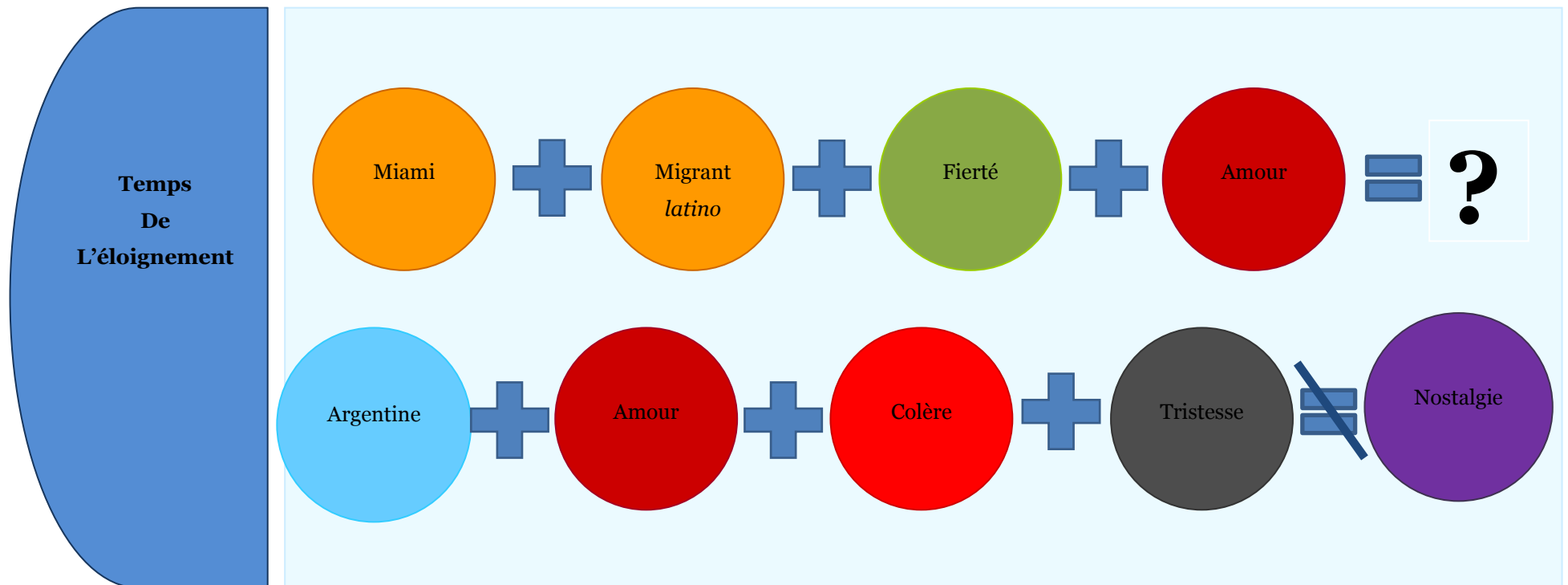
Ce sentiment collectif est également absent dans le discours de certains Argentins à Miami. Ils expriment un rejet total de leur pays. Ils ne trouvent aucun point d'attache pour penser l'Argentine autrement. L'Argentine est, pour eux, le lieu du passé dans lequel ils ne veulent pas retourner, alors que les Etats-Unis représentent le présent et le futur. Si le manque et la tristesse de la perte furent exprimés à Miami, la nostalgie en tant que telle n'avait pas encore pu se développer car la trame temporelle à laquelle elle s'accroche pour se construire n'était pas assez développée.

De plus, la colère à l'égard de l'Argentine était encore trop présente dans leur vie quotidienne. Il se pourrait, au vu des informations données par les résultats, qu'il y ait peut-être une incompatibilité de la colère avec la nostalgie. La colère est en effet une émotion qui ne fût pas exprimée vis-à-vis de l'Argentine par certains enquêtés à Barcelone alors qu'elle le fût par les enquêtés à Miami. Ce sentiment n'est pas propice à la construction d'une image idyllique d'un moment passé, d'un lieu vécu. Ce sentiment pourrait rentrer en contradiction avec ceux qu'expriment certains Argentins à Miami et cette contraction apparente pourrait permettre de conclure que les émotions exprimées par certains enquêtés à Miami envers l'Argentine sont liées à un passé récent, alors que les émotions exprimées par les participants à Barcelone envers l'Argentine sont liées à un passé lointain³³².

³³² Afin de comprendre les significations de ce baromètre émotionnel, les chercheurs doivent tenir compte du temps entre les terrains.

Comme je l'ai mis en exergue au cours de cette recherche, les émotions sont des « états transitoires ». Il est ainsi important de prendre en compte la temporalité afin de comprendre l'expression ou de la non-expression des émotions. Dans le cas de la nostalgie, la temporalité est centrale, puisque ce sentiment se nourrit du temps passé pour exister. Le temps écoulé entre mes deux terrains peut donc permettre de comprendre pourquoi celle-ci ne fût pas exprimée à Miami vis-à-vis de l'Argentine. Néanmoins, certains enquêtés à Miami ont exprimé de la nostalgie sans la nommer puisqu'ils ont exprimé des manques dans le partage de l'idiosyncrasie, de l'humour, de la musique et de l'alimentation qui peuvent leurs rappeler l'Argentine. Certains Argentins à Miami étaient en relation avec d'autres Argentins avec lesquels ils allaient boire du *maté*, manger des *asado*, etc. Toutefois, contrairement à certains Argentins de Barcelone, ils n'ont jamais exprimé un manque aigu de l'Argentine, car au moment, où je faisais mon enquête à Miami, le temps écoulé entre l'émigration des enquêtés à la période difficile qu'ils avaient vécue était proche dans le temps. Ces manques ont été également exprimés par certains Argentins de Barcelone mais ces derniers contrairement aux Argentins de Miami utilisent le mot nostalgie.

**GRAPHIQUE : Temporalité et construction de la nostalgie
des immigrants argentins à Miami ³³³**



³³³ Le point d'interrogation est une question ouverte quant à un sentiment de nostalgie que pourront ressentir les Argentins qui quittent Miami afin soit de retourner en Argentine soit de migrer ailleurs.

- **La nostalgie des Argentins à Barcelone**

La nostalgie fût décrite par un médecin suisse en 1678 pour désigner la maladie dont étaient atteints les soldats suisses en France (Litré). Il décrit les symptômes de ces derniers comme une « obsession douloureuse de retourner au pays que l'on a quitté » (Stern 1996). Elle n'est plus aujourd'hui liée à une pathologie comme elle l'était à l'époque, mais elle est, de par sa définition originelle, toujours liée intrinsèquement à la migration. La nostalgie trouve un terrain favorable pour se développer lors du processus migratoire car l'éloignement géographique et le temps qui passe lui laissent la place de s'exprimer. L'idéalisation qui nourrit la nostalgie, et réciproquement, la nostalgie qui nourrit l'idéalisation, n'est autre qu'une défense contre la perte. La nostalgie permet dans cette perspective « de surmonter la désillusion en offrant une source de gratifications narcissiques difficiles à mettre en échec, parce que fluctuantes, indispensables à l'estime de soi » (Stern 1996).

La migration pourrait peut-être permettre à la nostalgie de trouver à la fois la distance temporelle qu'elle nécessite pour se développer mais aussi la distance géographique qui permet aux migrants de penser et de reconstituer leur lieu d'origine dans leur imaginaire de manière sublimé. Pour se développer, elle a néanmoins besoin d'une distance temporelle, ce que n'avaient pas certains Argentins qui ont émigré à Miami, au moment où je les ai rencontrés, contrairement à certains Argentins qui ont émigré à Barcelone, lorsque je les ai rencontrés. Ces derniers expriment de la nostalgie et notent que ce sentiment de « mal du pays » est un sentiment nouveau avec lequel ils doivent vivre :

« Mais, ce n'est pas qu'elle (l'Argentine) me manque. C'est avoir un nouveau sentiment. Comment je pourrais t'expliquer cela ? Il y a un peu de tristesse, de nostalgie et tu t'habitues à vivre avec ça. Et, par exemple, quand je commence à penser à ma mère, je me dis non, non, non. J'ai arrêté de pleurer en pensant à ça tous les jours. Mais il y a toujours ce sentiment. C'est un sentiment différent, que je

n'avais pas avant, et tu t'habitues à vivre avec et ce n'est pas qu'elle me manque. Tu t'habitues à vivre avec ça. Tu t'habitues. » (Reg. 3211. Femme, Barcelone.)

La nostalgie est nouvelle pour certains enquêtés mais elle est vue comme normale par ces derniers qui ont quitté leur pays de naissance. Cette normalité est liée à la place de la nostalgie dans la société argentine. Certains enquêtés ont en effet souvent décrit la culture argentine comme une culture nostalgique. Elle est liée à l'histoire de la constitution de la nation argentine formée par des immigrants principalement venus d'Europe.

La nostalgie est liée à la tristesse de la perte et face à celle-ci, les enquêtés peuvent essayer de « contrôler » leurs sentiments vis-à-vis de la migration :

« J'ai cette nostalgie du pays. Oui, j'ai la nostalgie de mon pays. C'est normal lorsque tu t'en vas d'où tu es né. Tu as toujours ça. Mais j'essaie de changer. Comme nous disons, nous autres, j'essaie de changer le « chips »³³⁴. J'essaie d'être bien. D'être heureux. » (Reg. 2881. Homme. Barcelone)

Cette visite d'un passé sublimé qu'est la nostalgie a un rôle spécifique au cours du processus migratoire puisqu'elle permet aux individus de rester liés avec leur communauté d'origine et de participer, même si ce n'est qu'en pensée, à la vie sociale. La nostalgie favorise ainsi certaines pratiques telles qu'écouter de la musique, manger un plat typique du pays d'origine, continuer à pratiquer la langue, lire les journaux, etc. Ce sentiment qui est associé à la remémoration des souvenirs souvent construits de manière utopique, peut dans le cas de la migration être un moyen de continuer d'appartenir à la communauté d'origine et de continuer de participer à sa vie sociale que ce soit au niveau imaginaire ou dans la pratique. Elle a un rôle central dans la construction d'une identité mixte du migrant car elle lui permet d'être dans son nouveau lieu de migration et dans le

³³⁴ De façon de penser.

même temps de continuer à appartenir à son lieu d'origine. Elle crée un lien qui pourrait se traduire par des pratiques transnationales mais aussi par une aspiration ou une tentative de retour vers ce qui fût. Ce « mal du pays » est en effet toujours lié au désir du retour (Anwar 1979) qui parfois n'est pas seulement exprimé mais vécu. Ce fût par exemple le cas de Paula qui tenta de retourner en Argentine pour revenir à Barcelone après la découverte d'un pays qu'elle ne reconnaissait plus :

Cécile : Quels sont tes sentiments pour ton pays ?

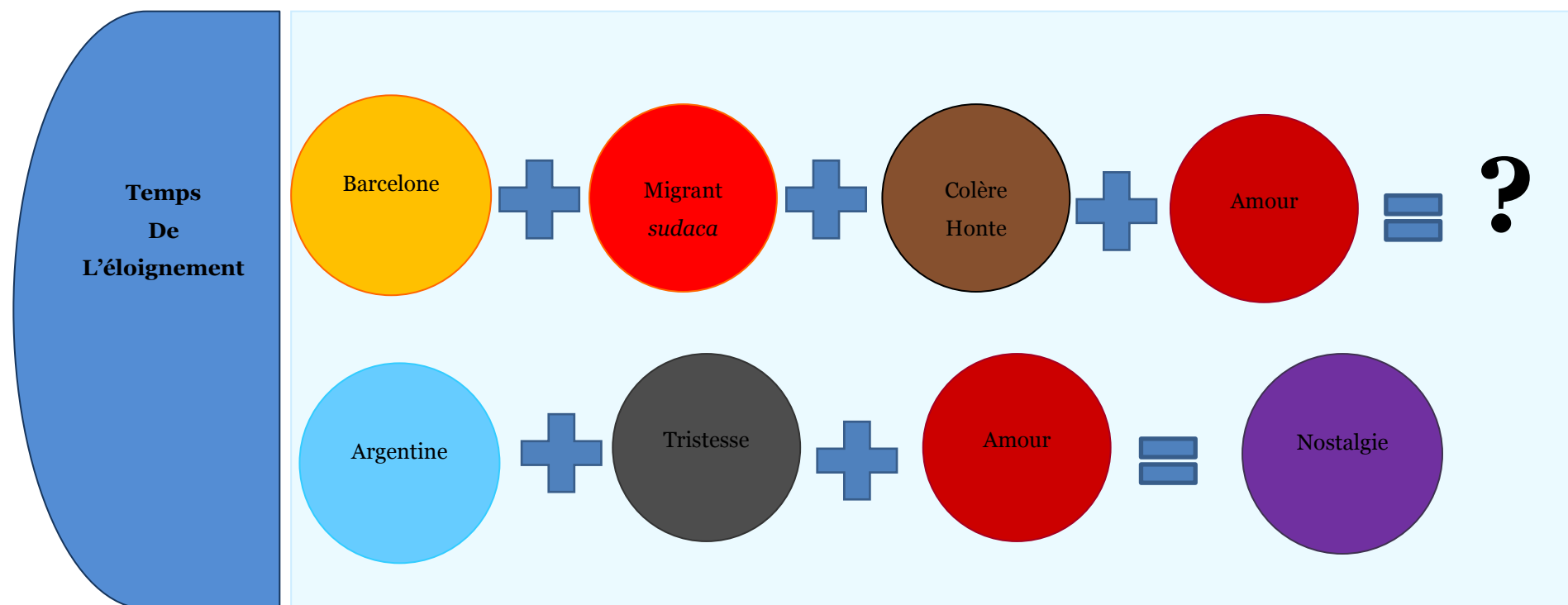
Paula : « Un amour inconditionnel. Oui, oui. Il ne m'est rien arrivé de mal. C'est différent pour les personnes qui ont été volées. Je pense que je vais toujours avoir cette envie de vouloir rentrer et de dire, bon, c'est quelque chose qui me rend heureuse (*me hace ilusión*). C'est pour ça que je l'ai fait, j'y suis allée avec les enfants et quand je suis rentrée, je n'ai pas reconnu le pays que j'avais laissé. Je me suis dit : peu importe, on y va, allons-y et, après un an, je me suis vraiment sentie mal là-bas. » (Reg. 3227. Femme, Barcelone.)

La reconstruction mémorielle sur laquelle la nostalgie se fonde est toujours une reconstitution d'un passé idéalement typifié qui est possible grâce à la distance du souvenir que les individus chercheront à retrouver. En retournant vivre à Buenos Aires, Paula a superposé l'image irréaliste qu'elle avait de l'Argentine fantasmée avec celle de la réalité alors que, entre-temps, Paula s'est habituée à sa nouvelle vie à Barcelone. Dans cette perspective, la nostalgie est sans doute l'émotion qui entraîne le plus de mouvement, cognitif ou physique, de va-et-vient, entre le pays d'origine et le pays d'accueil. Elle serait peut-être l'émotion de l'ambivalence par excellence. Certains enquêtés ne sentent pas vraiment d'ici (de Barcelone) mais plus de là-bas (de l'Argentine). Ils sont pris dans un sentiment « *tanguero* » :

Cécile : Que ressentez-vous pour votre pays ?

Paula : « Oh là là ! C'est un sentiment « *tanguero* ». Je ne sais pas pourquoi, je me sens Argentine. J'aime l'Argentine. J'aime mon pays. J'aime la culture de mon pays et, d'un autre côté, je sens que je ne peux

pas être là-bas. C'est pour ça que c'est un sentiment « *tanguero* » parce que c'est à moitié de la nostalgie. Je sens toujours que je suis de là-bas, mais d'un autre côté, je ne me vois pas vivre là-bas. Peut-être que si je rentre dans un mois, je vais m'habituer. Mais aujourd'hui, non, je ne m'imagine pas rentrer (*encarar*). Non. Je n'aime pas la société en ce moment. Aller d'un côté ou rester dans l'autre ou rester au milieu, mais sans savoir comment on fait pour rester au milieu parce que, chaque fois, il y a moins de place au milieu. Ça, ce sont mes sentiments. » (Reg. 3257. Femme, Barcelone.)

GRAPHIQUE : Temporalité et construction de la nostalgie des immigrants argentins à Barcelone ³³⁵

³³⁵ Le point d'interrogation est une question ouverte quant à un sentiment de nostalgie que pourrait ressentir les Argentins qui quittent Barcelone afin soit de retourner en Argentine soit de migrer ailleurs.



CONCLUSION

ÉMOTIONS, GENRES ET MIGRATION

La prise en compte des émotions exprimées à travers le discours par les immigrants argentins à Miami et à Barcelone a permis de mettre en exergue le fait que quelque soit le genre des enquêtés, tous migrent dans l'espoir d'avoir un futur meilleur. Néanmoins, il existe des différences, d'une part, entre les hommes et les femmes qui sont partis en couple et, d'autre part, entre ceux qui sont partis en couple et ceux partis seuls. Premièrement, certaines femmes et certains hommes qui sont partis seuls n'ont pas les mêmes aspirations à l'émigration et celle-ci ne représente pas le même enjeu pour eux. Ainsi, certains hommes qui ont migré en couple aspirent à remplir le rôle attribué à leur genre en migrant, c'est-à-dire à pourvoir économiquement aux nécessités de la famille. A travers la migration, ils souhaitent également « aller de l'avant », « tenter leur chance ». Pour certaines femmes qui ont migré en couple, l'émigration est liée à un sacrifice, à un renoncement pour le bien-être de la famille. L'émigration leur permet de remplir le rôle attribué traditionnellement à leur genre. Toutefois, dans les deux cas, l'émigration peut également être interprétée comme un acte d'amour vis-à-vis de leur compagnon, compagne et enfants. Dans cette perspective, il peut également y avoir un sacrifice masculin dans l'acte migratoire.

La relation entre le sexe et le genre, en ce qui concerne l'acte migratoire semble pour les personnes qui ont migré en couple se superposer : au sexe féminin se superpose ce qui est défini comme étant la subjectivité féminine et, au sexe masculin, se superpose ce qui est défini comme étant la subjectivité masculine.

Les aspirations à l'émigration pour les individus qui sont partis seuls ainsi que ce que représente pour eux l'acte migratoire, peuvent différer de ceux des couples. En

effet, pour certains hommes qui ont migré en célibataire, la migration semble être tournée vers le *care* mais elle est également une « aventure ». L'acte migratoire et l'aspiration à l'émigration représentent la même chose pour certaines femmes qui ont émigré en tant que célibataire. Mais elles peuvent également être présentées la migration comme un sacrifice dans le but de subvenir financièrement aux besoins de la famille restée en Argentine. Certaines femmes parties seules semblent ainsi avoir une subjectivité que l'on pourrait ainsi qualifier de mixte, c'est-à-dire avec une tendance au *care*. La prise en compte des différences entre les individus qui ont migré en couple et seuls pourrait ainsi laisser penser que, peut-être, la position sociale des individus au sein de la famille entraîne un réajustement de la subjectivité des individus vers le *care* pour les femmes et vers le *care* pour les hommes.

La migration entraîne également un réajustement des rôles en fonction du genre. Il semble qu'après la migration s'opère pour quelques couples un recadrage des rôles sur le *care* pour les femmes et le *care* pour les hommes. Néanmoins, cela n'est pas le cas pour tous les couples puisque certaines femmes ont acquis de l'indépendance et de l'autonomie suite à la migration.

Cette étude a également permis de souligner le contrôle social qui peut s'effectuer par le biais des émotions, et ce, même à travers la distance géographique. En effet, la rivalité entre la « définition de la situation » familiale des individus qui ont choisi de migrer et celle de leur famille peut entraîner des reproches de la part des membres de la famille à travers les communications transnationales. Dans cette perspective, quelques femmes expriment de la culpabilité vis-à-vis de la transformation de la famille à un niveau transnational. La culpabilité peut aussi être ressentie et exprimée sans reproches de la part de la famille. Cette recherche a permis également de souligner comment, lorsque leur migration va à l'encontre du schéma familial de leurs familles restées en Argentine, le sentiment de culpabilité peut induit durant les communications transnationales.

L'expression des émotions vis-à-vis de la transformation de la famille à un niveau transnational ne dépend pas seulement de la subjectivité du genre et de la situation familiale des individus. Le « capital migratoire », ici spécifiquement

l'acquisition de la pratique migratoire (nationale, internationale à un niveau individuel ou familial), peut faire de la pratique migratoire un « acte normal ». Ainsi, les individus, ou leur famille, qui ont déjà eu une expérience migratoire ont une « définition de la situation » familiale et un vécu émotionnel de la migration, qui diffère de ceux des familles et des individus pour qui cette migration est la première. Toutefois, dans certains cas, la famille ne souhaite pas que cette expérience soit transmise.

Un autre facteur important dans le vécu émotionnel de la migration est celui du temps. Le temps écoulé peut permettre aux individus (les migrants et leur famille) de redéfinir la situation familiale et d'intégrer mentalement la migration. Le temps peut cependant être également un facteur d'activation des reproches. En effet, certaines femmes parties seules recherchaient « l'aventure ». La migration n'a pas été vue par leur famille comme un acte radical pour construire une vie ailleurs. Face à la décision de ne pas rentrer en Argentine, les membres de la famille peuvent commencer à faire des reproches et entraîner un sentiment de culpabilité *a posteriori*.

LES SENTIMENTS D'APPARTENANCE A LA NATION

Comme je l'ai montré, le choix du lieu d'immigration dépend à la fois du « capital migratoire » disponible pour les individus et des aspirations vis-à-vis du lieu d'immigration. Tous souhaitaient immigrer dans le « premier monde », mais celui-ci fût construit à travers l'idée du « rêve américain » pour Miami et de « l'Argentine de l'Europe » pour Barcelone. Ces aspirations peuvent entrer en contradiction avec la réalité qu'ils vivent une fois qu'ils ont migré comme c'est surtout le cas à Barcelone. Vis-à-vis de l'hétéro-définition en tant qu'immigrant *sudaca*, ceux-ci vont ainsi exprimer de la honte et de la colère, alors que vis-à-vis de l'hétéro-définition en tant qu'immigrant *latino*, les Argentins à Miami vont plutôt exprimer de la fierté. L'analyse de ces différentes émotions peut peut-être donner des indices sur les processus d'intégration dans chacune de ces deux villes. Les immigrants argentins semblent aspirer à s'intégrer au groupe d'immigrants *latinos* de Miami, alors que les immigrants argentins à Barcelone semblent

réaffirmer leur nationalité argentine afin de se distinguer des autres migrants *sudaca* et, ainsi, peut-être, également réaffirmer symboliquement leur origine européenne.

LA MIGRATION ET LE « TRAVAIL ÉMOTIONNEL »

Cette recherche a également permis d'analyser le « travail émotionnel » que pouvaient effectuer certains Argentins au cours de leur migration. Comme je l'ai montré, la pratique d'entretiens croisés avec des femmes et leurs époux a permis de mettre en évidence que pour certains hommes, un « travail émotionnel » vis-à-vis de la migration s'est effectué. « Un travail émotionnel » a également été fait lors des entretiens par certains hommes et certaines femmes. Quelques enquêtés à Barcelone parlent également de la « gestion » de la nostalgie. Si certains ont choisi d'agir sur ce sentiment en essayant de retourner en Argentine sans pouvoir au final y rester, d'autres agissent en tentant d'éliminer le sentiment de tristesse qu'ils éprouvent.

L'AMBIVALENCE DES SENTIMENTS

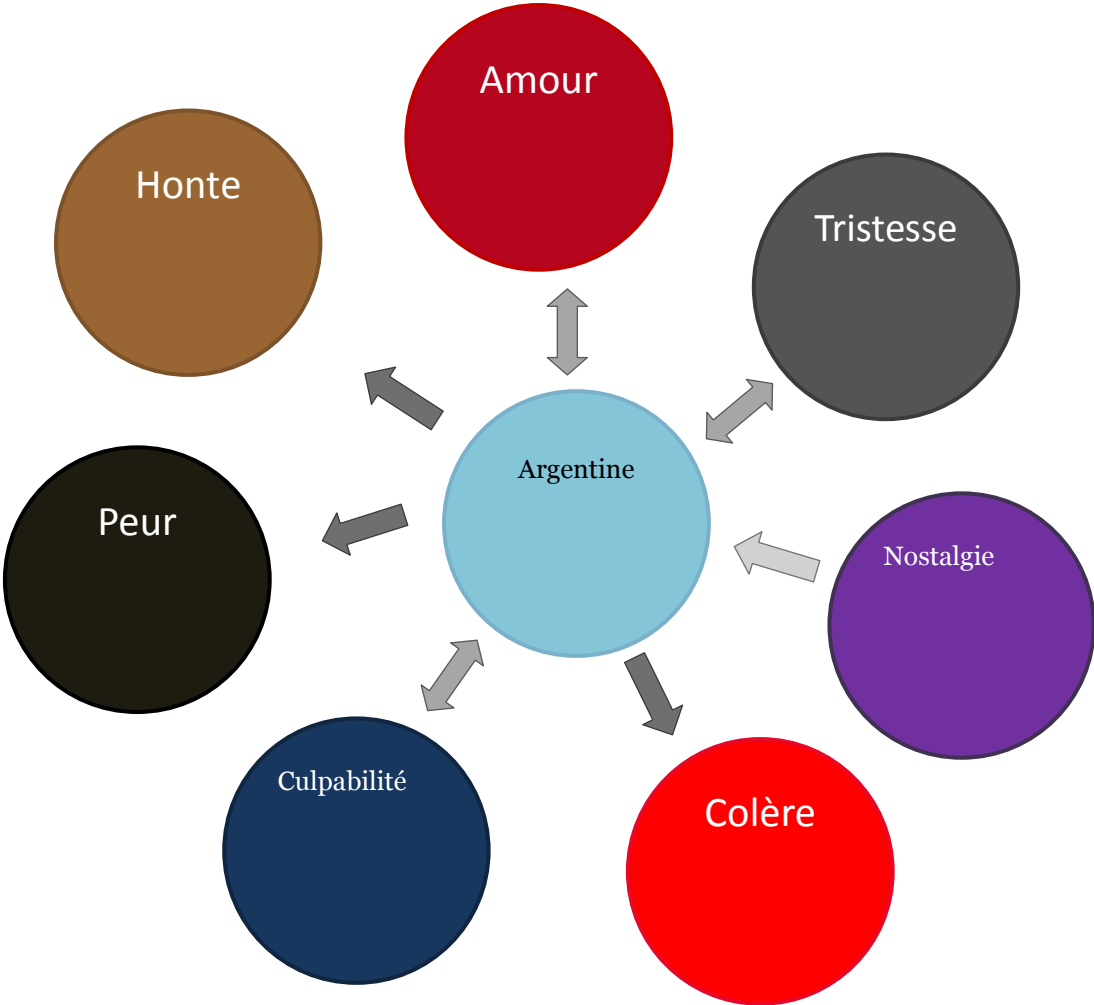
Il ne semble pas qu'il y ait d'émotions prédominantes dans le processus migratoire mais un ensemble d'émotions exprimées par les individus qui sont parfois contradictoires. Deux niveaux se détachent clairement. Les sentiments que les individus expriment vis-à-vis de la distance géographique avec les êtres qui leur sont chers et vis-à-vis de la distance avec la nation argentine. Au cours de cette recherche, j'ai également mis en exergue l'ambivalence des sentiments que peuvent ressentir les migrants vis-à-vis du rôle attribué à leur genre mais aussi vis-à-vis de leur pays d'origine et de leur lieu de migration. Ainsi, si certaines femmes peuvent exprimer de la culpabilité vis-à-vis de la transformation de la famille à un niveau transnational, celle-ci peut être tempérée par l'autonomie et l'indépendance qu'elles acquièrent suite à la migration. Certains hommes peuvent décrire la migration comme un acte glorieux et ressentir de la tristesse vis-à-vis de la transformation de la famille à un niveau transnational.

Enfin, la migration peut être définie comme un acte d'amour romantique pour les hommes ou pour les femmes qui ont émigré en couple. Mais cet acte d'amour implique une mise à distance avec des personnes qui leur sont chères et qui, elles, sont restées en Argentine. L'amour pour l'Argentine est divisé puisqu'il implique une colère face à la perte de l'amour *agapé* de l'Etat argentin et, en même temps, de la tristesse vis-à-vis de l'éloignement, ainsi que de l'amour *philia* et de l'amour *strogé*.

LES ÉMOTIONS ENTRAINANT UNE ASPIRATION AU DÉPART ET/OU AU RETOUR

Analyser le phénomène migratoire en tenant compte des émotions en fonction du genre permet de mettre en exergue les représentations auxquelles elles sont liées mais aussi les aspirations et les actions qu'elles peuvent entraîner. Les résultats permettent ainsi de définir trois différents groupes d'émotions. Le premier groupe serait celui des émotions entraînant l'aspiration à l'émigration. C'est le cas de la colère, de la peur et de la honte vis-à-vis de l'Argentine. Le deuxième groupe serait celui des émotions entraînant un retour. C'est le cas de la nostalgie. Le troisième groupe entrainera à la fois une aspiration à l'émigration et une aspiration au retour. C'est le cas de l'amour, de la tristesse et de la culpabilité. En effet, les sentiments amoureux, selon l'objet vers lequel ils sont dirigés, peuvent entraîner le désir des migrants d'être « ici » mais aussi « là-bas » alors que la tristesse vis-à-vis de la situation en Argentine peut être contrebalancée par la tristesse qu'ils peuvent ressentir vis-à-vis de l'éloignement familial. La culpabilité peut entraîner une aspiration au retour de la part de certaines femmes mais, comme je l'ai montré, la culpabilité, lorsqu'elle est trop importante, peut entraîner un désir d'éloignement des migrants avec la famille restée en Argentine.

GRAPHIQUE : Émotions entraînant une aspiration au départ et/ou retour



LES ÉMOTIONS ET LA MIGRATION: UN CHAMPS D'ÉTUDE À INVESTIR

La prise en compte des émotions pour une meilleure compréhension du phénomène migratoire ne fait pas de doute. Toutefois, des recherches complémentaires devraient s'interroger sur la manière de prendre en compte les émotions et aussi élargir ce champ d'étude.

Premièrement, cette recherche a laissé une question en suspens. Celle d'un possible sentiment de nostalgie vis-à-vis du lieu de migration lorsque les individus choisissent de rentrer dans leur pays d'origine. En effet, la situation critique en Espagne, entraînent le retour de certains Argentin dans leur pays d'origine. Des études complémentaires sont nécessaires afin de savoir s'ils peuvent ressentir de la nostalgie pour leur ancien pays d'immigration et dans ce cas quelle action cette nostalgie peut entraîner.

Deuxièmement, une prise en compte plus fine des émotions et du contrôle social devrait être engagée. Dans cette perspective, il faudrait plus se concentrer sur les émotions telles que la colère, la peur ou la honte que peuvent exprimer les migrants dans les pays d'accueil vis-à-vis de leur hétéro-identification en tant qu'immigrants, de leur hétéro-identification ethno-racial et de leur statut (papier ou non en règle).

Troisièmement, il serait également intéressant de prendre en compte la transmission de ces émotions aux enfants de migrants. Les enfants de migrants qui grandissent dans le pays d'immigration éprouvent-ils et/ou expriment-ils de la nostalgie, la colère, l'amour, etc., de leurs parents vis-à-vis de leur pays d'origine ? À quelles représentations celles-ci sont-elles liées et quelles actions entraînent-elles ? Existe-t-il une transmission genrée de ces émotions ?

Enfin, des recherches doivent également être tentées afin d'associer les études sur les émotions et les sensations corporelles que peuvent ressentir les individus lorsqu'ils passent d'un lieu de vie à un autre. Dans cette perspective, il faudrait

réfléchir à la mise en place d'une méthodologie qui permettrait à la fois de prendre en compte les émotions exprimées à travers le discours et à travers l'*hexis* corporelle en retraçant les possibles changements avant, pendant et après la migration.

ANNEXES

Annexe 1 : Questionnaire

Historia/país de origen

1. ¿Dónde creciste (ciudad/país)?
2. ¿Que hacían/en que trabajaban tus padres? ¿Cuál era la situación económica de tu familia cuando era niño/niña?
3. ¿En qué trabajabas cuando vivías allí? ¿A qué clase social pertenecías en tu país?
4. ¿Estas casada(o)? ¿Has encontrado tu marido/tu mujer/tu novio/novia en tu país de origen o en estas unidos?
5. ¿De dónde vienen tus padres? ¿Tus abuelos?

Inmigración

6. ¿Actualmente donde vive tu familia (pregunta por historia de migración y círculos de familia)
7. ¿Que te trajo a los estados unidos? ¿Cuando viniste? ¿Cómo? ¿Con quién?
8. ¿Hubo algún otro factor que influyó tu decisión de mudarte? [Pregunta hasta que no haya ningún otro motivo]

9. ¿Quién tuvo la idea de inmigrar? ¿En aquel tiempo? ¿Como te sentiste cuando se tomó esa decisión?
10. ¿Como reacciono tu familia ante esta decisión?
11. ¿Por qué escogiste venir al sur de la Florida (pregunta para cada lugar donde hayan vivido)?
12. ¿Tenías alguna impresión de Miami antes de venir? Que te dio esa impresión?
13. ¿Qué expectativas tenías cuando dejaste tu país de origen? (o, qué esperaba?)
14. ¿Cual fue la parte más difícil de venir a los Estados-Unidos? Lo más fácil?

Adaptación e integración

15. ¿Sabias inglés antes de llegar? Tuviste dificultad con el idioma, o fue fácil?
16. ¿Como te fue cuando llegaste en los Estados-Unidos? Pudiste encontrar trabajo? Como conseguiste el trabajo? Qué tipo de trabajo?
17. ¿Era el mismo tipo de trabajo que tenias en tu país?
18. ¿Como lo fue a tu familia económicamente después que llegaste a los Estados-Unidos?
19. ¿Algunas veces te has sentido rechazado por otra persona? De quien o quienes? Por qué crees que paso?
20. ¿Dígame lo bueno y lo malo de los estados Unidos? De Miami? De tu país?
21. ¿Piensas que desde que has migrado has cambiado algo en tus relaciones?

Historia/US

22. ¿Con quien vive en tu casa?
23. ¿Cuantos trabajan y reciben salario?
24. ¿(Si vive en pajera) Y tu marido/mujer/novio/novia cuanto recibe?
¿(Si vive con hermanos/hermanas) Y tus hermanos(as) cuanto reciben?
25. ¿(Si tiene niños) A sus niños les gusta esta área? Este país?
26. ¿Y tu pajera, que piensa de este país?
27. ¿En qué trabaja ahora? Como te hace sentir el que ahora trabajas en....., cuando tu ocupación en tu país era.....?
28. ¿Piensas que si había estado un hombre/mujer habría hecho el mismo trabajo? En tu país? En estados-unidos?
29. ¿A que clase social crees que perteneces ahora en este país?
30. ¿Desde que llegaste te has sentido solo o aislado? Explique?

Transnacional

31. ¿Crees que la inmigración a este país ha tenido algún impacto importante para las personas que están cerca de ti? Cómo?
32. ¿De que manera mantienes los lazos con tu familia y tu país? Cuan a menudo (viajas o llamada...? Depende de su contestación)
33. ¿(Si tiene niños) Y tu hijos visitan con frecuencia tu país? Que piensan del?
34. ¿Te mantienes en contacto con tus amigos en tu país de origen? Cómo?

35. ¿Cuáles son tus sentimientos con respecto a tu país de origen? Cual son los aspectos buenos y malos de tu país natal?

36. ¿Te gusta vivir en el sur de la florida?

37. ¿Si pudieras escoger en qué lugar te gustaría vivir? En qué factores está basada tu contestación? Porque?

38. ¿Algunas vez has considerado seriamente regresare a tu país natal? Si si, cuando empezaste a considerar esto? Qué factores tendrías que considerar para tomar la decisión de regresar? Si no, porque no?

39. ¿Y tu pareja ha considerado seriamente regresar?

40. ¿(Si la respuesta es un lugar diferente de donde estas ahora), cómo te sientes de no poder vivir en tu lugar ideal?

41. ¿Por cuanto tiempo piensas quedarte en Miami?

Remittances

42. ¿Mandas dinero o algún otro artículo o cosa a tu familia o amigo en el extranjero? Porque si? ¿Porque no?

43. ¿(Si si) Cuando mandan el dinero/articulo lo manda de cuál manera?

44. ¿Para quien lo manda?

45. ¿Quisiera mandar dinero a alguien más en tu país?

46. ¿(Si 45) Porque no lo puedes mandar

47. ¿(Si si) Una vez que has mandado dinero te queda sufisamente para ti?

48. ¿(Si, si) Donde va el dinero que te queda después que has mandado dinero a tu familia en tu país? (Si, no) ¿Que haces con el dinero que ganas?

49. ¿Tenéis cuanto en común con marido/mujer/novio/novia...? ¿Compartieseis las responsabilidades en casas? ¿Las responsabilidades financial? De cual manera?

50. ¿Te arrepientes de haber venido a los estados unidos? Explique.

Asociación

51. ¿Haces parte de un grupo, una asociación o un grupo religioso? Cuál? Porque si? ¿Porque no?

52. ¿(Si hace parte de una asociación) Das dinero a esta asociación o grupo?

Identificación

53. ¿Consideras que eres una/un argentino/a típico? Como te describirías?

54. ¿Y como le describirías a tu país a alguien que no es de allí?

55. ¿Has encontrado a persona de tu país que vivan en el sur de la Florida?

56. ¿Has sido fácil o difícil encontrar personas?

57. ¿Si te sientes cómoda con ellos?

58. ¿Que cosas (o costumbres) son similar entre tú y otros inmigrantes latinoamericanos en el sur de la florida ¿

59. ¿Cual son las diferencias entre tú y otros inmigrantes latino americanos en el sur de la Florida?

60. ¿Hay algún grupo con el cual te sientes más cómodo o unido? Sientes que compartes casas en común con ellos?

61. ¿Que crees que piensan gente de otras nacionalidades en el sur de la florida de personas de tu país? Latinos americanos y americanos?

62. ¿Crees que en los EU hay racismo? Y en Miami? Piensas que esto es así? Crees que el color de tu piel es importante?

63. ¿Es esto diferente o parecido a lo que ocurre en tu país?

Genero

64. ¿Como caracterizas las relaciones entre hombres y mujeres en tu país? Crees que es igual o diferente en este país? Explique

65. ¿(Si mujer) Piensas que como mujer tienes mas posibilidades aquí o en tu país?

66. ¿(Si tienes hijos/hijas) Te gusta que tu niño/niña crecen aquí? Porque

67. ¿(Si no tiene hijo/hijas) Si un día tienes niño/niña te gustaría que crezca en estados unidos?

68. ¿(Si en pajera) Piensas que tu relación ha cambiado o seguido igual con tu mujer/marido desde que está aquí? Porque?

69. ¿(Si venido con alguien de su familia) Piensas que tu relación a cambiado o seguido igual con tu mama/papa/hermanos o hermanas?

70. ¿Piensas que haces más cosas afuera de casa con amigos/amigas ahora que cuando estaba en tu país? Porque?

Ideología/ Medios de comunicación

71. ¿Dirías que te importa más la política de los estados Unidos o de tu país natal?

72. ¿Hay algún partido político con el cual te identificas (aquí o en el extranjero)

73. ¿Si si Por qué te identificas con ese partido?

74. ¿Votaste o has votado en las elecciones de tu país? En este país? Por quien votaste la última vez?

75. ¿Si votaste (o pudieras votar) en este país cuales son los temas que consideraste de mayor importancia en la última elección?

Cierre

¿Hay alguna cosa que quisieras compartir conmigo que esta entrevista no te permitió?

¿Te gustaría hacerme alguna pregunta?

Annexe 2 : Tableau récapitulatif de la ville d'origine, du sexe, du statut et de l'année de migration des enquêtés

| | | Miami | Barcelone |
|--------------------|---------------|-----------|-----------|
| Ville d'origine | Buenos Aires | 24 | 11 |
| | La Plata | | 2 |
| | Tucuman | 1 | |
| | Mar Del Plata | 1 | |
| | Quilmes | | 1 |
| | Rosario | 1 | 3 |
| | Rio Tercero | 1 | |
| | Salta | 1 | 1 |
| | San Luis | | 1 |
| | Cordoba | 1 | 1 |
| Sexe | Femme | 18 | 10 |
| | Homme | 12 | 10 |
| Statut de migrant | Légal | 23 | 19 |
| | Illégal | 7 | 1 |
| Statut marital | Couple | 16 | 12 |
| | Solitaire | 14 | 8 |
| Année de migration | | 1999-2003 | 2000-2002 |
| Tranche d'âge | | 30-60 | 33-63 |
| Nombre d'enquêtés | | 30 | 20 |

Annexe 3 : Tableau récapitulatif des enquêtés à Miami et à Barcelone

| | Nom | Sexe | Enfant(s) | Age migration | Age entretien | Année de migration | Ville d'arrivée | Ville d'origine | Statut |
|---|----------|-------|-----------|---------------|---------------|--------------------|-----------------|-----------------|----------------|
| 1 | Adriana | Femme | Oui | 24 | 32 | 2000 | Miami | Buenos Aires | Légal |
| 2 | Natacha | Femme | Oui | 32 | 39 | 2001 | Miami | Buenos Aires | légal |
| 3 | Gabriela | Femme | Oui | 28 | 31 | 2001 | Miami | Buenos Aires | Illégal |
| 4 | Nancy | Femme | Oui | 28 | 34 | 2001 | Miami | Buenos Aires | légal |
| 5 | Violeta | Femme | Oui | 32 | 40 | 2002 | Miami | Buenos Aires | Légal |
| 6 | Sergio | Homme | Oui | 34 | 42 | 1999 | Miami | Buenos Aires | Légal |
| 7 | Miguel | Homme | Oui | 35 | 43 | 2000 | Miami | Buenos Aires | Légal |
| 8 | Nina | Femme | Oui | 30 | 35 | 2001 | Miami | Mar del Plata | Visa religieux |

| | | | | | | | | | 336 |
|----|----------|-------|-----|----|----|------|-------|--------------|----------------|
| 9 | Valeria | Femme | Oui | 28 | 33 | 2001 | Miami | Buenos Aires | Visa religieux |
| 10 | Marcela | Femme | Oui | 30 | 35 | 2001 | Miami | Salta | Visa religieux |
| 11 | Debora | Femme | Oui | 41 | 47 | 2001 | Miami | Buenos Aires | Légal |
| 12 | Andres | Homme | Non | 35 | 40 | 2000 | Miami | Buenos Aires | Légal |
| 13 | Alicia | Femme | Oui | 35 | 43 | 2001 | Miami | Buenos Aires | Illégal |
| 14 | Adrian | Homme | Non | 24 | 30 | 2001 | Miami | Buenos Aires | Légal |
| 15 | Pachu | Homme | Oui | 25 | 31 | 2002 | Miami | Buenos Aires | Légal |
| 16 | Silvia | Femme | Oui | 53 | 60 | 2001 | Miami | Buenos Aires | Légal |
| 17 | Laura | Femme | Oui | 53 | 60 | 2002 | Miami | Rosario | Légal |
| 18 | Fernando | Homme | Oui | 47 | 55 | 2000 | Miami | Buenos Aires | Illégal |

³³⁶ Le visa religieux est un visa donné aux personnes de confession juive lorsqu'ils travaillent dans une institution religieuse.

| | | | | | | | | | |
|----|----------|-------|-----|----|----|------|-------|--------------|---------|
| 19 | Gaston | Homme | Non | 24 | 30 | 2001 | Miami | Buenos Aires | Légal |
| 20 | Lorenzo | Homme | Non | 34 | 42 | 2000 | Miami | Buenos Aires | Illégal |
| 21 | Silvina | Femme | Non | 26 | 33 | 2001 | Miami | Cordoba | Illégal |
| 22 | Juliano | Homme | Oui | 33 | 40 | 2001 | Miami | Buenos Aires | Légal |
| 23 | Paula | Femme | Non | 30 | 36 | 2000 | Miami | Buenos Aires | Légal |
| 24 | Marcelo | Homme | Non | 33 | 41 | 2001 | Miami | Tucuman | Légal |
| 25 | Gladis | Femme | Non | 49 | 56 | 2003 | Miami | Buenos Aires | Illégal |
| 26 | Ricardo | Homme | Non | 24 | 30 | 2000 | Miami | Buenos Aires | Légal |
| 27 | Isabela | Femme | Non | 24 | 29 | 1999 | Miami | Rio Tercero | Légal |
| 28 | Sandra | Femme | Non | 27 | 34 | 2001 | Miami | Buenos Aires | Légal |
| 29 | Gabriela | Femme | Non | 40 | 46 | 2001 | Miami | Buenos Aires | Légal |

| | | | | | | | | | |
|----|-----------|-------|-----|----|----|------|-----------|--------------|---------|
| 30 | Adrian | Homme | Oui | 36 | 42 | 2001 | Miami | Buenos Aires | Illégal |
| 31 | Alejandro | Homme | Oui | 28 | 36 | 2002 | Barcelone | Buenos Aires | Légal |
| 32 | Jimena | Femme | Oui | 28 | 36 | 2002 | Barcelone | Buenos Aires | Légal |
| 33 | Pedro | Homme | Oui | 34 | 44 | 2000 | Barcelone | Buenos Aires | Légal |
| 34 | Cecilia | Femme | Oui | 45 | 53 | 2001 | Barcelone | Buenos Aires | Légal |
| 35 | Ernesto | Homme | Oui | 31 | 39 | 2002 | Barcelone | Rosario | Légal |
| 36 | Carlos | Homme | Oui | 32 | 40 | 2002 | Barcelone | Buenos Aires | Légal |
| 37 | Paula | Femme | Oui | 28 | 36 | 2002 | Barcelone | Salta | Légal |
| 38 | Paola | Femme | Oui | 31 | 44 | 2001 | Barcelone | La Plata | Légal |
| 39 | Lupe | Femme | Oui | 28 | 38 | 2001 | Barcelone | Buenos Aires | Légal |
| 40 | Javier | Homme | Non | 32 | 41 | 2002 | Barcelone | Rosario | Légal |
| 41 | Roberto | Homme | Oui | 28 | 38 | 2001 | Barcelone | Buenos Aires | légal |
| 42 | Lucia | Femme | Non | 23 | 34 | 2000 | Barcelone | Buenos | Légal |

| | | | | | | | | Aires | |
|----|---------------|-------|-----|----|----|------|-----------|-----------------|---------|
| 43 | Natalia | Femme | Non | 24 | 35 | 2000 | Barcelone | Cordoba | Légal |
| 44 | Maria José | Femme | Non | 27 | 36 | 2002 | Barcelone | Rosario | Légal |
| 45 | Pablo | Homme | Non | 40 | 48 | 2002 | Barcelone | Buenos Aires | Légal |
| 46 | Susana | Femme | Oui | 53 | 63 | 2001 | Barcelone | Buenos Aires | Légal |
| 47 | Marina | Femme | Oui | 24 | 33 | 2002 | Barcelone | Buenos Aires | Légal |
| 48 | Martin | Homme | Non | 25 | 36 | 2000 | Barcelone | San Luis | Légal |
| 49 | Esteban | Homme | Non | 28 | 38 | 2001 | Barcelone | La Plata | Légal |
| 50 | Ivan | Homme | Oui | 30 | 40 | 2001 | Barcelone | Quilmes | Illégal |

Annexe 4 : Tableau récapitulatif des enquêtés en Argentine

| | Nom | Sexe | Enfant(s) | Ville d'origine | Ville Habitée | Ville de migration ou personne de la famille migrante |
|---|-----------|-------|-----------|-----------------|---------------|---|
| 1 | Carolina | Femme | Oui | Mar Del Plata | Miami | Miami |
| 2 | Augustina | Femme | Oui | Mar Del Plata | Mar Del Plata | Sa sœur a migrée à Miami |
| 3 | Eugenia | Homme | Oui | Mar Del Plata | Mar Del Plata | Ses deux fils ont migré à Barcelone |
| 4 | Diego | Homme | Non | Buenos Aires | Mar Del Plata | A été migrant à Barcelone de 2000 à 2011 |

Annexe 5: Resumen de la tesis en español

INTRODUCCION

El sentimiento de pertenencia se estudia a través del análisis de la integración o de la asimilación de los migrantes en el país de llegada, pero también a través de sus prácticas transnacionales. Dentro de estos estudios, las emociones han sido poco analizadas mientras que el vínculo que permite a los individuos formar un grupo, “de considerarse a sí mismo como parte de una familia, de un grupo o de una red”, está construido gracias a los “sentimientos” (Guilbert 2005). Tener en cuenta las expresiones verbales de las emociones durante el proceso migratorio es particularmente relevante a la hora de estudiar el mantenimiento y/o transformación y/o creación de pertenencia a la nación o al género. Permite entender por qué un individuo puede tener la aspiración de migrar, con quién, a dónde y cuáles son las consecuencias de la migración para los migrantes, para su familia que se queda en el país de origen, y también para las generaciones siguientes.

A la hora de estudiar el sentimiento de pertenencia, es esencial tener en cuenta las emociones desde una perspectiva de género porque la migración se puede entrever como una experiencia límite donde las identidades de género se hacen más visibles y en consecuencia donde las emociones de género se exacerban³³⁷. Las relaciones emocionales, como el sentido físico y su expresión a través del cuerpo y del lenguaje y la expresión de las emociones, son construcciones sociales específicas que pueden cambiar con el tiempo y el contexto. En esta perspectiva y para dar un valor heurístico a esta investigación, esta tesis se inscribe en una comparativa entre la migración reciente de los argentinos³³⁸ a Miami y a Barcelona³³⁹.

³³⁷ La migración es una ruptura biográfica que puede entenderse como una bifurcación en la vida de un individuo. Esta bifurcación comporta un trabajo de negociación en las identificaciones de los individuos a través de un trabajo reflexivo (consigo mismo), discursivo (con alter) y simbólico (con el mundo social) (Soulet, 2011); tres niveles donde la producción de la subjetividad de género es primordial.

³³⁸ Mi tesis doctoral tiene también por ambición complementar los estudios sobre la migración argentina. Los estudios académicos aparecidos durante los últimos años son: Diego Melamed (2002); Fernando Esteban (2003); Roberto Aruj (2004); Paola Garcia (2004); María. G. Murias (2004); Graciela Malegesini (2005); Anahi Viladrich (2005); Maia Jachimowicz (2006). Podemos

Presentación sintética y estado de la cuestión

A principios del 2001, Argentina conoció una catástrofe económica, política y social, que fue la consecuencia de la implantación de una economía neoliberal. Durante este periodo, el 25 por ciento de la población estaba en paro y el 57,5 por ciento cayó por debajo del umbral de pobreza (Iriat & Waitzkin, 2006). Esta situación catastrófica tuvo como consecuencia una ola de migración sin precedentes que empezó progresivamente en los años 2000 para tener un pico en los años 2001 y 2002 y caer otra vez en el 2003, después de la elección de Néstor Kirchner³⁴⁰. Por orden decreciente, los argentinos eligieron migrar a España y a Estados Unidos (Melamed, 2002). La migración argentina hacia España es una migración antigua y fue, hasta la crisis de 2001, moderada (Actis & Esteban, 2008). Como han notado Actis y Esteban, desde la crisis de 2001 se efectuó un boom de la migración: “tres años después del corralito llegaron más personas desde Argentina que los que se habían establecido a lo largo de más de dos décadas” (2008). Formando ahora el tercer colectivo nacional en España, los argentinos pasaron de, 60,020 en 1999, de los cuales 40.767 tenían la nacionalidad española, a 84.872, 47.247 con la nacionalidad española en 2001. En 2005, eran 260.887, 75.010 con la nacionalidad española (INE). En cuanto a los Estados Unidos, eran 100.864 personas en el 2000 y 185.618 en el 2005 (Census)³⁴¹.

añadir a estos estudios el libro colectivo del Instituto de Investigación Gino Germani, dirigido por Susana Novick (2007), el libro de Alejandro Goldberg (2007) así como los artículos de William Actis y Fernando Esteban (2008); de Paola García y Luis Garzón (2008); de Ana Jofre, el artículo de Ronaldo Marco Deligdish (2008) sobre la migración de los argentinos judíos a Israel y finalmente el artículo de Anahi Viladrich & David Cook-Martin (2008).

³³⁹ Analizar el sentimiento de pertenencia de los argentinos en Miami y Barcelona nos llevará a hacer una comparativa de la migración a Estados-Unidos y a España de las personas viniendo de países latinos americanos. Según mi conocimiento, no se ha estudiado mucho, si no es por Connor y Massey: La inserción en el mercado laboral de los inmigrantes latinos en España y en los Estados Unidos. Diferencia por país de origen y estatus legal (2011).

³⁴⁰ Por esta razón, he delimitado mi estudio desde el final del gobierno de Fernando de la Rúa (2000) al final del gobierno de Eduardo Duhalde (2003).

³⁴¹ Como para la contabilización de los argentinos viviendo en España, aquí se habla de la gente que ha nacido en Argentina y de nacionalidad argentina. Cogiendo los inmigrantes ilegales, algunos investigadores avanzan el número de 400.000 argentinos en Estados Unidos (Rodríguez, 2002).

Por razones históricas y políticas entre Argentina y estos dos países, pero también por razones de facilidad migratoria, se nota un aumento más importante en España que en Estados Unidos. No obstante, también se dan similitudes entre los colectivos de estos dos países en cuanto al sexo de los inmigrantes, a la edad media, similar entre los dos países y el hecho de que son mayoritariamente grupos familiares quienes eligieron migrar. Por último, geográficamente, la migración de los argentinos se concentra en zonas específicas en ambos países. En España se concentra en la comunidad de Cataluña y la comunidad de Madrid donde había respectivamente 65.000 y 40.000 argentinos en el 2007 (Actis & Estaban, 2008). En cuanto a Estados Unidos, los Argentinos ese mismo año se concentraban en tres estados: Florida: 48.856; California: 38.795; y Nueva York: 22.654 (Census). Los argentinos se encuentran mayoritariamente en metrópolis costeras. En el 2007, se contabilizaron 20.000 Argentinos en Barcelona (Actis & Estaban, 2008) y 25.659 en Miami (Census). Barcelona y Miami son dos ciudades donde la economía del turismo es importante y donde dos idiomas, el castellano y catalán en Barcelona y el castellano y el inglés en Miami, conviven aunque sea de forma legislativa distinta (Provensal, 1997; García, 1997; Portes & Stepick, 1993).

ESBOZO Y MARCO TEORICO DE LA TESIS

LAS EMOCIONES EN SOCIOLOGÍA

Emociones y sentimientos

Las líneas directivas, las teorías y las definiciones de las emociones³⁴² así como las diferentes escuelas están ya construidas³⁴³. No obstante, las emociones, incluso en sociología pueden ser definidas de muchas maneras³⁴⁴. Primero, durante este trabajo no abordaremos el estudio de los mecanismos biológicos para centrar nuestra investigación en las categorías sociales y culturales. Segundo, no haremos distinciones entre las emociones y los sentimientos. Tener en cuenta las diferencias entre emociones y sentimientos puede ser útil en biología o psicología pero tenerlas en cuenta en sociología o en antropología es olvidar que nuestro objetivo es el de entender qué son las emociones en un grupo estudiado, y cómo las conceptualiza la población estudiada,. Desde esta perspectiva, usaremos la teoría del “trabajo emocional” de de Arlie Hochschild. No hace distinciones entre las emociones y los sentimientos que son para ella: “el fruto de una cooperación entre

³⁴². En los últimos años, las emociones son objeto de estudios interdisciplinarios. La mayoría de los grupos de investigación que han abierto un grupo que trabaja sobre las emociones son interdisciplinarios. Por ejemplo el Cluster Aleman *Languages of Emotions* en la Universidad de Freie o también el laboratorio del LAPCOS en la universidad de Niza Antipolis. Maruska Svašek que trabaja en la universidad de Belfast a creado una red interdisciplinaria sobre las emociones: ver <http://www.qub.ac.uk/cden/> (a 29/11/2012).

³⁴³ Existe un dialogo entre las diferentes disciplinas que tienen en cuenta las emociones como objeto de estudio pero, mientras que en otras disciplinas las emociones son el objeto central de la investigación o un objeto ampliamente aceptado, en sociología se han tenido en cuenta sobre todo desde los años 80. Este reconocimiento, que es reciente en sociología no debe hacer que perdamos de vista que las emociones no estuvieron totalmente ausentes en las teorías sociológicas. Un capítulo de mi tesis está dedicado a poner de relieve esta perspectiva, aunque sin ambición de ser heurístico.

³⁴⁴ Estas diferentes perspectivas teóricas tienen todas una definición de lo que se entiende por emoción (Turner et Sets:2).

el cuerpo y una imagen, un pensamiento y un recuerdo – una cooperación de la cual el individuo es consciente” (Hochschild, 2003).

Emociones, sentimientos, emociones primarias y secundarias

Tendré en cuenta el hecho de que hay emociones primarias (o de base) y emociones secundarias (también llamadas mixtas). Hacer esta distinción nos permitirá considerar que muchas emociones pueden ocurrir simultáneamente frente al mismo objeto.

Las diferentes modalidades de las expresiones de las emociones

Las emociones son fenómenos biológicos que se expresen fisiológicamente. Un individuo grita cuando tiene miedo, transpira si está nervioso o ansioso, etc. Esta componente fisiológica de las emociones puede analizarse de dos maneras: la perspectiva universalista (natural, biológica) y la perspectiva cultural. La sociología de las emociones, que se encarga de la parte cultural, puede tener en cuenta la expresión corporal y las expresiones a través del discurso³⁴⁵ que en muchos momentos se expresan a la vez³⁴⁶. Tener en cuenta estas dos interfaces de expresión de las emociones permite tener una visión global, pero no holística, de las emociones.

³⁴⁵ La expresión corporal no es solamente un producto biológico porque el cuerpo mismo es un “objeto socializado” (Mauss 1936, Le Breton 2004). El *hexis* corporal, es decir las posturas, las disposiciones y percepciones son debidas a aprendizajes culturales y sociales (Bourdieu, 1998) que están ligadas a estructuras sociales.

³⁴⁶ Las emociones expresadas a través el cuerpo pueden ser acompañadas por las emociones expresadas a través el discurso.

De las emociones podemos también decir que son un tipo particular de orientación de la acción³⁴⁷ (Elster, 1998; Nussbaum, 2003). En efecto, una disyuntiva entre las representaciones y la realidad conlleva un despertar emocional (Turner & Stets, 2005) a nivel colectivo e individual que puede llegar a acciones específicas según la emoción sentida y la producción de la subjetividad de los individuos. Las relaciones emocionales pueden ser analizadas teniendo en cuenta la experiencia y la expresión diferenciada de las emociones y de la acción que conllevan según la construcción de las subjetividades de los individuos.

Las emociones se encuentran en el centro de la subjetividad (Costalat-Fourneau, 2008); son el vínculo subjetivo entre los individuos y las representaciones o estatus cognitivos a las emociones (Sabini et Silver 1982: 187, 190). La producción subjetiva individual se hace siempre gracias a las relaciones con los demás. Es decir, que la subjetividad se encuentra a nivel individual pero está siempre vinculada a la producción de las subjetividades colectivas “que se construyen entorno a nosotros y a su relación con ellas” (Mora Malo, 2008).

No obstante, dentro de este trabajo he elegido tener en cuenta solamente las emociones expresadas a través del discurso y de las prácticas. En efecto, mi objetivo es el de entender la interconexión entre las representaciones de las emociones de los entrevistados, las acciones y su influencia en el proceso migratorio.

Sentimientos de pertenencia, migración y emociones

Los modelos de la pertenencia social pueden analizarse a través de las “reglas de los sentimientos” de una sociedad dada que impiden una “gestión de los sentimientos” de los individuos³⁴⁸, es decir “el acto a través del cual el individuo

³⁴⁷ O de la no posibilidad de acciones como, por ejemplo, la apatía.

³⁴⁸ El trabajo emocional es diferente de la « supresión » o del « control » emocional. Estos dos últimos términos sugieren un esfuerzo orientado solamente a la perspectiva de reprimir o impedir un sentimiento.

intenta cambiar el grado y la cualidad de una emoción o de un sentimiento” específico (Hochschild, 2003).

El sentimiento de pertenencia se construye a través del ‘enlace afectivo’ de una persona con ‘algo’ o ‘alguien’ y se mantiene con el tiempo a través de la memoria. Su construcción a través de la temporalidad lo hace dependiente del sistema memorial de una sociedad dada (memoria colectiva, individual y social), en exterioridad e interioridad. Analizar las representaciones compartidas que son constitutivas de la memoria permite entonces entender la significación de las conductas de los individuos en cuanto a la creación, mantenimiento y/o transformación de la pertenencia a la nación o al género.

SUBJECTIVIDADES DE GÉNERO, MIGRACIONES Y EMOCIONES

Subjetividad de los géneros y emociones

Las identificaciones de género se hacen gracias a una diferenciación cultural de las emociones que tiene lugar dentro de las subjetividades diferenciadas³⁴⁹. La construcción de la subjetividad masculina (en los sectores socio-económicos medios), puede estar orientada a la competición, al deseo de tener una posición de éxito y de controlar los recursos materiales (Bubeck, 1995) a fin de aportar financiamiento a la familia y la protección de sus miembros, es decir el ‘*cure*’ (Izquierdo, 2004), mientras la subjetividad femenina puede estar orientada al cuidado. Ahora bien, existe un juego entre las prácticas, las subjetividades y las

³⁴⁹ La lectura de la subjetividad de género no se puede hacer sin tener en cuenta otros niveles de análisis (Connell, 1987, Bilge, 2009). Otras categorías como la raza/etnicidad, la edad, la orientación sexual, las discapacidades, etc. son “mutuamente constitutivas” a la producción de la subjetividad de género. Por lo tanto, no pienso que este trabajo se inscriba en una perspectiva de ‘interseccionalidad’. No obstante, tendré en cuenta las identificaciones de los géneros según la clase social de los entrevistados (clase media) y las identificaciones etno-raciales en los lugares de migración.

emociones. En efecto, la *performatividad* del género (Butler, 1990), no es solamente la iteración y la repetición constante de actos³⁵⁰. Se sitúa en el juego de las praxis y de las subjetividades que están vinculadas gracias a las emociones³⁵¹.

Las prácticas masculinas y femeninas están determinadas por la construcción de las subjetividades³⁵² y si existe una discordancia entre ellas (en la posibilidad o no de cumplir su rol de género) puede arrear un despertar emocional³⁵³. Tener en cuenta las emociones no solamente ilustra las conexiones dentro de las creencias y de las emociones sino también el sentido del *yo* de género (*gendered sense of self*) (Shields & al., 2007). Por ejemplo, el enfado está codificado como masculino, el miedo y la culpa como femeninos y si las mujeres expresan una emoción codificada como masculina, como por ejemplo el enfado, ésta será desvalorizada como una expresión emocional irracional mientras que para una persona de sexo masculino la expresión del enfado estará justificada. Además, es socialmente gratificante y no expresar la buena emoción puede conllevar una sanción social para el individuo visto como desviado³⁵⁴.

³⁵⁰ La institucionalización de las prácticas permite la estructuración de las diferencias sociales basadas en lo biológico (Ridgeway & Correll, 2004).

³⁵¹ Los modelos de la división de los roles de géneros y de las construcciones de sus subjetividades son los modelos hacia los cuales tienen que ir los individuos. Dentro de la tesis se explica que estos no son a-históricos, tampoco universales y que los individuos pueden ser ambivalentes frente de ellos.

³⁵² La posición socio-económica está interconectada con la subjetividad de género de manera no-mecánica

³⁵³ Por ejemplo, no ser capaz de cuidar puede llevar a la culpabilidad para las mujeres (Di Leonardo, 1987), mientras estar en paro puede llevar a la frustración para los hombres (Tuner y Stets, 2005).

³⁵⁴ *'Doing emotion as doing gender'* (Shields, 1995, 2002).

Sentimientos de pertenencia y de género dentro de la sociología de las emociones: la dimensión del proceso migratorio

El hecho de que el estudio del proceso migratorio no se pueda hacer sin tener en cuenta el género no es algo nuevo (ver: Hondagneu-Sottelo, 2000, Parrella, 2003, Morokvasic-Muller, Erel & Shinozaki, 2003; Donato, Gabaccia, Holdaway, Manalansan y Pessar, 2005; 2005;). La migración como bifurcación en la biografía de un individuo comporta emociones que pueden exacerbarse durante el proceso migratorio. En efecto, la migración implica una negociación de identificaciones debido al cambio de “comunidad imaginada” y debido a que la familia se transforma a nivel transnacional.

La migración ya no se puede entender como un movimiento unidireccional o una ruptura. En efecto, los nuevos medios de comunicación permiten mantener el contacto de una manera más fluida y cercana en el tiempo, mientras que los medios de transporte permiten acortar las distancias geográficas. La terminología de transnacionalismo permite analizar esta nueva realidad migratoria. Lo que es nuevo aquí no es el hecho de que los inmigrantes mantienen el contacto entre diferentes estados-nación, sino la intensificación de ese contacto. Las prácticas transnacionales son todas las ocupaciones y actividades, económicas, políticas, religiosas, organizacionales y familiares, que permiten regular y sostener contactos sociales a través del tiempo y a través de una frontera nacional para su implantación (Portes, Guarnizo & Landolt, 1999). Los inmigrantes comprometidos con esas prácticas están definidos por diferentes etiquetas de identidad. Así, se habla de ‘transmigrantes’, es decir, de individuos con identidades duales (Portes, Guarnizo & Landlot, 1999), ‘múltiples’ (Bach & all, 1994), o identidades ‘fragmentadas’ (fragmented) (Rouse, 1991).

Esta transformación implica una respuesta emocional diferente según la fabricación de la subjetividad de los géneros porque, a pesar de la distancia, algunos hombres pueden seguir practicando el *cure* mientras que la distancia puede hacer difícil a algunas mujeres practicar el cuidado. Por ejemplo, después de la migración, las mujeres suelen expresar culpabilidad frente a la distancia geográfica con su familia que se ha quedado en el país de origen (Aranda, 2009; Bladassar, 2010). En efecto, algunas mujeres tienen la tendencia a tener la ‘obligación normativa’ de practicar el cuidado y son ellas las que no reciben ‘el permiso de irse’ por parte de su familia (Baldassar, 2008). Tal expectativa social, permite entender por qué son más activas dentro de la red familiar transnacional (Le Gall, 2005), para la primera generación y las generaciones siguientes (Zontini, 2007). Intentar guardar las redes familiares a través de las fronteras nacionales y la distancia geográfica permite disminuir el sentimiento de culpabilidad que sienten algunas mujeres frente a la distancia geográfica con su familia. Como se entiende a través de este ejemplo, algunas mujeres intentan conservar el enlace afectivo con su familia³⁵⁵ a través de las fronteras en respuesta al sentimiento de culpabilidad que subviene a no cumplir su rol de género. Tener en cuenta las emociones expresadas a través del discurso de los migrantes según su sexo es entonces particularmente revelante. En efecto, la diferencia emocional entre los géneros se inscribe en la experiencia (*feeling rules*) y la expresión (*display rules*) (Hochschild, 2003), a través del cuerpo o del lenguaje, de las emociones según el género de los individuos

³⁵⁵ Las comunicaciones que se establecen entre los migrantes y la familia que se quedó en el país de origen van más allá de la transferencia de recursos económicos o de bienes materiales. La creación de las redes familiares transnacionales permite a los miembros de una familia sentirse pertenecer a una misma unidad y sentir un bienestar desde la dimensión colectiva, a pesar de la distancia física (Bryceson et Vuorela 2002:2).

SUBJECTIVIDAD DE LA CLASE MEDIA Y DEL GÉNERO EN ARGENTINA

La fabricación subjetiva de la clase media argentina

La construcción simbólica de la clase media en Argentina, empezó a construirse a principios del siglo XIX^{ème} cuando los migrantes europeos³⁵⁶ llegaron a Argentina. Esta se mezcla con la construcción de la narrativa argentina. Se forman a través de tres representaciones: i) Argentina es una nación constituida por blancos europeos, ii) es un país educado y avanzado y iii) es un país rico y autosuficiente (país de las vacas *gordas* y el *granero del mundo*).

El sentimiento de pertenencia de un grupo definido como clase media se hizo a través de la cristalización de las diferencias sociales, sobre todo con la clase popular, por tres factores distintos: i) la percepción de una diferencia de los migrantes europeos y de sus descendientes con la clase popular y la élite, ii) la cristalización de estas diferencias a través del discurso político y específicamente desde el gobierno de Juan Domingo Perón y iii) su teorización académica desde los estudios del sociólogo italiano Gino Germani.

En los años 50, ya existía una distinción objetiva de clase que se constituyó a través de la constitución de los cuerpos de trabajo y también una distinción subjetiva de lo que significaba ser un argentino de clase media.

No todas las personas que forman parte de la clase media se vieron afectadas de la misma manera por las políticas neoliberales. A partir de los años 90, la clase media se dividió entre los “ganadores” y los “perdedores” (Minujin, 1992). Los primeros podían seguir teniendo el estilo de vida que les permitía identificarse con la clase

³⁵⁶ Al principio de la construcción de la narrativa argentina la clase media no existía de forma subjetiva ni objetiva pero podemos notar que los migrantes europeos que formaron luego esta clase venían todos de la clase media en su país de origen.

media mientras los segundos sentían decaer su nivel de vida. Formaron progresivamente la clase de los "nuevos pobres"³⁵⁷ (Minujin, 1992)

Durante este período es todo el fundamento de lo que significa ser parte de la clase media lo que se vio cuestionado y también lo que simboliza la "Argentina". Los "perdedores" no pudieron encontrar las referencias tradicionales que les permitieron comprobar su identidad de persona formando parte de la clase media lo que les llevo a una disyunción entre la construcción de su subjetividad y la realidad que vivían. Estos cambios tuvieron también consecuencias en la repartición de los roles de género.

Clase media y género en Argentina³⁵⁸

La crisis económica de 2001 no afectó a todas las clases sociales y no tuvo el mismo impacto en términos de empleo para los géneros. La crisis económica llevó a un crecimiento de la tasa de mujeres trabajando. A partir de los años 90, el salario de una persona era insuficiente para satisfacer las necesidades básicas, mientras que la exclusión temporal o permanente del jefe de familia, generalmente el hombre, del mercado de trabajo hacía caer a una familia en la pobreza.

Antes de este periodo, los argentinos se referían a un mercado de trabajo más o menos estable donde el hombre, como cabeza de familia, podía proveer económicamente a una parte, o enteramente, a las necesidades de su familia. No obstante, si la crisis económica ha reducido la diferencia en el lugar de las mujeres y de los hombres en el mercado laboral, es más por un aumento del desempleo y de la precariedad laboral de los hombres que por un incremento del poder de las

³⁵⁷ Esta clase está formada principalmente por los ingenieros, maestros, comerciantes de barrio, pequeños fabricantes de textiles, médicos de hospitales y empresarios, mientras las personas que trabajaban para el estado o las profesiones liberales cayeron al final del periodo menemista en esta categoría.

³⁵⁸ En esta tesis se desarrolla también la historia de la construcción de las subjetividades de los géneros en Argentina y la construcción de la familia.

mujeres. Esto dió lugar a un aumento de la ansiedad y la depresión en los hombres debido a la caída de su estatus³⁵⁹ (Bayón, 2002).

³⁵⁹ El estudio de Bayón muestra que no es tanto la división entre empleados y desempleados lo que parece problemático, sino la inseguridad en el mercado de trabajo que genera el estrés psicológico en los hombres (Bayón 2002).

HIPÓTESIS DE TRABAJO

Primera hipótesis

La subjetividad masculina se caracteriza por la orientación a realizar los propios propósitos. No satisfacerlos les lleva a expresar y/o sentir “enfado”. La subjetividad femenina se caracteriza por la orientación a realizar los propósitos ajenos. No satisfacerlos les lleva a expresar y/o sentir culpa. El acto migratorio es un acto que permite a los hombres seguir *cumpliendo* su rol de género mientras que las mujeres por migrar rompen los mandatos sociales. A partir de este planteamiento nuestra primera hipótesis es que el acto migratorio fue para los hombres el resultado del “enfado” al no poder cumplir su rol de género en su país de origen, mientras ese mismo acto lleva a las mujeres a expresar culpa.

Segunda hipótesis

Una disyunción entre la realidad y las representaciones lleva a una “gestión de las emociones” (Hoschschild, 2003). Por ejemplo, el “enfado”, codificado como masculino, lleva a un acto de alejamiento o un acto de destrucción de lo que lleva la frustración mientras la culpa, codificada como femenina, lleva a un acto de reparación.

A partir de este planteamiento nuestra segunda hipótesis es que, dentro de la narración del proceso migratorio hecho por los migrantes, la culpa expresada por las mujeres lleva al deseo de seguir perteneciendo a la familia y/o la ‘comunidad imaginada’ de origen mientras que el “enfado” expresado por los hombres las lleva al deseo de interrupción de la pertenencia con la familia y/o la ‘comunidad imaginada’ de origen.

Tercera hipótesis

Las emociones son el vínculo que permite la preformación del género entre la praxis y las subjetividades. Sin embargo, no todas las emociones están codificadas según los géneros. Es el caso de la esperanza, emoción orientada al futuro, y la nostalgia, emoción orientada al pasado.

A partir de este planteamiento, nuestra tercera hipótesis es que dentro de la narración del proceso migratorio hecho por los migrantes las representaciones ligadas a la esperanza y a la nostalgia no dependen de la *performatividad* del género.

Cuarta hipótesis

La esperanza es una emoción orientada al futuro que está cerca de las expectativas, de la confianza y del optimismo. A partir de este planteamiento, nuestra cuarta hipótesis es que dentro de la narración del proceso migratorio hecho por los migrantes, el acto migratorio, la elección del lugar de migración (Miami o Barcelona) y la aspiración a pertenecer a estos, depende de las representaciones vinculadas a la esperanza.

Hipótesis general

Tener en cuenta las emociones permite entender la influencia de los géneros al nivel de la toma de decisión dentro del proceso migratorio y al nivel de la creación, mantenimiento, ruptura y/o transformación de la pertenencia al país de origen (Argentina) y a la ciudad de llegada (Barcelona o Miami).

APROXIMACIÓN METODOLÓGICA PARA UNA OBJECTIVACIÓN DE LAS EMOCIONES CAPTURADAS A TRAVÉS DEL DISCURSO³⁶⁰

Capturar y objetivar las emociones expresadas a través el discurso

La elección del método de trabajo se lleva a cabo bajo dos aspectos: las aspiraciones del investigador y teniendo en cuenta lo que se quiere observar. Así, el investigador debe determinar lo que quiere tener en cuenta: los sentimientos, las prácticas, los estados cognitivos o fisiológicos. Personalmente, mi objetivo era entender la interconexión entre las emociones, las acciones y sus influencias en el proceso de migración desde una perspectiva de género. Así, he privilegiado la recolección de datos a través del método cualitativo.

Las entrevistas y observación participativa me han permitido estar más cerca de los estados cognitivos de los participantes. Las preguntas del cuestionario eran de carácter general, abierto y se dividían en catorce sub-temas que me permitieron tener en cuenta las diferentes etapas de la migración. No he dicho a los entrevistados que trabaja sobre las emociones para reducir al mínimo la "retórica de control" (Rosaldo, 1991). En efecto, como lo nota Rosaldo hacer preguntas sobre las emociones lleva a una persona a tener un discurso *sobre* las emociones. Puede también llevar los entrevistados a expresar emociones cuando no las han vivido. En esta perspectiva, también es posible que hayan sentido emociones que no se han expresado durante las entrevistas y la observación participativa

Las entrevistas se analizaron mediante hojas de cálculo (Excel). Esto me permitió hacer una comparativa automatizada por temas o búsqueda de palabra-emoción específica y de limitar el sesgo interpretativo que puede llevar a una simple agrupación de las lecturas de las entrevistas transcritas.

³⁶⁰ Mi parte metodológica tiene también una parte sobre la reflexividad y sobre el "trabajo emocional" del investigador y de los entrevistados durante las entrevistas y el trabajo de campo.

El lenguaje humano tiene un efecto pragmático, en el sentido de que los lingüistas lo incluyen en el análisis del discurso. Por lo tanto, las personas pueden utilizar términos vagos para describir las emociones. Así, mi búsqueda no se limitó a una palabra-emoción. Busqué también expresiones que pudieran expresar la emoción. Una vez que la codificación completa y las emociones seleccionadas hizo una ida y vuelta con la definición teórica de estas emociones y la forma de expresarlas por los entrevistados.. Las ocho emociones (esperanza, culpabilidad, tristeza, “enfado”, miedo, vergüenza, amor y nostalgia) analizadas fueron seleccionados por un análisis continuo y preciso de las entrevistas. He utilizado diferentes definiciones de éstos y los comparó con las emociones expresadas por los argentinos.

La comparación de los dos campos me ha permitido objetivar estas emociones y tener una comprensión global del funcionamiento de éstas durante el proceso de migración mientras la observación participante me permitió arrojar nueva luz a las entrevistas y proporcionar información importante para la comprensión de las emociones y también para llegar a una objetivación de las emociones y tener una comprensión global del funcionamiento de las emociones durante el proceso de migración. Sólo la ida y vuelta entre el análisis de mis entrevistas con Excel y la observación participante me han permitido definir las emociones.

La traducción como trabajo de interpretación

La traducción puede introducir el mismo "sesgo interpretativo" que una descripción (De Sardan, 2008:31). En esta perspectiva, el trabajo de traducción implica una doble contabilidad de las emociones: incluye la comprensión de la expresión y del funcionamiento de las emociones para los encuestados y el investigador. Este trabajo de reflexividad permite al investigador crear una distancia para avanzar hacia una objetivación de las emociones.

La traducción implica, pues, un primer trabajo de reflexividad sociológica. ,Así, las monografías más importantes que tienen que ver con las emociones en la antropología tienen una parte que se ocupa de las emociones propias de la cultura

del investigador. Un ejemplo es lo que dice Catherine Lutz en su libro *Unnatural Emotions: Everyday Sentiments on a Micronesian Atoll and Their Challenge to Western Theory* (1988). En su libro, un capítulo entero dedicado a la percepción de las emociones en el Oeste y la sociedad blanca americana de clase media. Las diferencias entre las emociones del investigador y las de los encuestados, si hay, no son un obstáculo para la investigación, que sólo puede crear una distancia, para avanzar hacia una objetivación de las emociones.

Las entrevistas se organizaron en mi tabla de Excel en castellano. La traducción la realicé en el momento de seleccionar los extractos e integrarlos en el cuerpo de mi texto. Las palabras o frases seleccionadas como una expresión de la emoción han sido en español. Sin embargo, he traducido cognitivamente al francés cuando empecé a codificar las respuestas de los encuestados con Excel.

Presentación del trabajo empírico

Mi investigación se inscribe dentro de una perspectiva comparativa entre los flujos de migración argentina en Miami y en Barcelona.

He realizado 30 entrevistas en Miami de las cuales 18 a mujeres y 12 a hombres y 20 entrevistas en Barcelona de las cuales 10 a mujeres y 10 a hombres. También he hecho cinco entrevistas en Argentina.

Todas las entrevistas fueron en castellano y sin intermediario.

La selección de los participantes se realizó a partir de su posición familiar en el momento de la migración, es decir, que dividió a los participantes en dos grupos, los que han migrado en pareja y los que migraron solteros. La posición familiar no refleja la para mí construcción subjetiva de los individuos en función de su género. Es sólo después de analizar los datos recogidos por sexo de la persona que ha considerado la construcción de las subjetividades de las personas.

Todos los entrevistados en Miami o en Barcelona forman parte de la clase media. No obstante, la clase media se subdivide en grupos diferentes (Adamovsky, 2009) y se nota una diferencia entre los migrantes a Miami y a Barcelona. En efecto, las personas que migraron a Miami son más empresarios y las que migraron a Barcelona más de profesión liberal. Durante este trabajo he usado también la observación participativa.

Las emociones expresadas por los individuos son específicas de una clase social dada. Formaban todos partes de la clase media en Argentina. Las emociones que se expresan en las entrevistas, sin embargo tal vez no expresan las emociones que podrían haber sentido los argentinos de la clase obrera o la élite.

RESULTADOS

Emociones, géneros y migración

Emigración de las parejas

Tener en cuenta las emociones expresadas a través del discurso de los inmigrantes argentinos en Miami y Barcelona pone de relieve el hecho de que cualquiera que sea el género de los encuestados, todos emigran con la esperanza de un futuro mejor. Sin embargo, hay diferencias, por un lado, entre los hombres y mujeres que han migrado en pareja y, por otro, entre los entrevistados que han migrados solos. En primer lugar, algunas mujeres y algunos hombres que se quedan solos no tienen las mismas aspiraciones de emigrar y el acto migratorio no tiene la misma representación. Por lo tanto, algunos hombres que han emigrado en pareja aspiran a desempeñar su papel de género es decir, atender las necesidades económicas de la familia. Para ellos, emigrar es una forma de "seguir adelante", "probar suerte". Para algunas mujeres que han emigrado en pareja, la migración está vinculada a un sacrificio, una renuncia por el bienestar de la familia. La migración les permite desempeñar el papel tradicionalmente atribuido a su género. Sin embargo, en ambos casos, la migración también puede ser interpretada como un acto de su amor hacia sus compañeros, pareja e hijos. Desde esta perspectiva, el acto de migrar puede también ser interpretado como un acto de sacrificio masculino.

El acto migratorio puede también ser la consecuencia de un sentimiento de vergüenza de algunos hombres que no pudieron cumplir su rol de género durante el periodo de la crisis. La vergüenza no fue analizada directamente a través de las entrevistas, ya que no fue expresada verbalmente por los individuos. Son las entrevistas cruzadas con las esposas y los esposos las que me han permitido entender que hubo otras razones no mencionadas para su migración. Durante las

entrevistas, algunas mujeres me hablaron de la depresión de sus cónyuges o compañeros, después de los períodos de desempleo o de su reducción de salario, mientras que algunos hombres me hablaban de la migración como un "desafío" y un acto que les permitiría salir "adelante". Desde esta perspectiva, se puede sugerir que algunos hombres han realizado un "trabajo emocional" durante las entrevistas donde han desempeñado su rol de género frente a mí.

Los resultados muestran que en cuanto a la relación entre el sexo y el género, con respecto a la migración, parece actuar para las personas que han migrado en pareja: al sexo femenino está superpuesta lo que se define como la subjetividad femenina y al sexo masculino se superpone la que se define como la subjetividad masculina.

Emigración de los solteros

Las aspiraciones de emigrar de los individuos solteros pueden ser diferentes de las de las parejas. Para algunos hombres que han emigrado solos, la migración es también una "aventura". El acto de la migración y el deseo de la emigración pueden también ser definido como una "aventura" para algunas mujeres que emigraron solteras. Pero pueden también presentar la migración como un sacrificio con el fin de apoyar económicamente a la familia en Argentina. Algunas mujeres que se han ido solas parecen tener una subjetividad que podría ser descrita como mixta, es decir, con una tendencia al *cure*. Teniendo en cuenta las diferencias entre las personas que han emigrado en pareja y solas se podría sugerir que, tal vez, la posición social de los individuos dentro de la familia conduce a un reajuste de la subjetividad de los individuos para atender al cuidado por las mujeres y al *cure* para los hombres.

La migración también implica un reajuste de roles basados en el género. Parece que después de la migración se produce para algunas parejas un replanteamiento de los papeles del cuidado para las mujeres y del *cure* para los hombres. Sin embargo, este no es el caso para todas las parejas porque algunas mujeres han ganado independencia y autonomía después de la migración.

Este estudio también puso de relieve el control social que se puede hacer a través de las emociones, incluso a través de la distancia geográfica. De hecho, la rivalidad entre la "definición de la situación" familiar de las personas que han decidido emigrar y las de sus familias pueden llevar a quejas de algunos miembros de la familia a través de la comunicación transnacional. Desde esta perspectiva, algunas mujeres expresan culpa vis-à-vis de la transformación de la familia a nivel transnacional. La culpa puede ser sentida y expresada sin críticas por parte de la familia. Sin embargo, esta investigación ha puesto de manifiesto cómo la culpa puede aparecer en algunas mujeres cuando su migración va en contra del patrón familiar de sus familias en Argentina.

Emociones de género y “capital migratorio”

Las emociones expresadas por los individuos no dependen solamente de su género. En efecto, el “capital migratorio” tiene un papel muy importante en la expresión o no de las emociones. Por ejemplo, las mujeres para quienes esta migración no es la primera no van a expresar las mismas emociones. Para ellas, la migración se vive como una práctica normal.

La integración previa de la práctica migratoria (nacional o internacional, al nivel individual o familiar) puede hacer de esta práctica algo ‘normal’. Esta integración de la práctica cambia las representaciones de lo que es para ellos la “familia imaginada”. En este caso, la familia no hace reproches a sus familiares migrantes. No obstante, algunas personas de la familia que han vivido migración pueden hacer reproches: no quieren transmitir esta experiencia que han experimentado ellos, o unos de sus parientes, a irse definitivamente.

Los hombres y mujeres que han migrado solos se fueron a la "aventura". La migración no fue vista por sus familiares como un acto radical para construir una vida en otra parte. Los encuestados en Miami y en Barcelona (hombres y mujeres) presentan su decisión de permanecer como una decisión que se tomó en el tiempo. Frente a esta decisión, sus familias empezaron a reprocharles la migración cuando se dieron cuenta de que la “aventura” se eternizaba.

No obstante, las familias de todos los individuos, menos las de las mujeres que migraron en pajera a Miami, había internalización esta nueva situación en el momento de mi trabajo de terreno. Así, en Barcelona ninguna de las mujeres que entrevisté expresó culpa mientras en Miami sí. Los reproches o comentarios pidiendo su retorno están descritos en Barcelona como un discurso que pertenece al pasado. Sus familias y ellas ya habían integrado y aceptado su migración.

Otro factor importante en la experiencia emocional de la migración es el del tiempo. El tiempo transcurrido puede permitir que las personas (migrantes y sus familias) redefinan la situación e integren mentalmente la migración. El tiempo, sin embargo, también puede ser un factor de activación de la culpa. De hecho, algunas mujeres para quienes la migración es una "aventura", la migración no se vio por su familia como un acto radical de construir una vida en otra parte. Frente a la decisión de no regresar a Argentina, los miembros de la familia pueden comenzar a hacer reproches y causar un sentimiento de culpa después de la migración.

La elección de la ciudad de migración

Para todos los participantes, la elección del lugar de migración depende en parte del "capital migratorio". Este se puede definir como la capacidad de los participantes de movilizar una red de conocimiento y también la historia y el conocimiento de la práctica migratoria. Todos los entrevistados usaron redes de migración. El uso de "capital migratorio" puede permitir a la gente tener "papeles" para permanecer legalmente en el territorio.

Algunos argentinos que emigraron a Barcelona en este sentido tienen un "capital migratorio" más fácil de implementar administrativamente porque han apelado a sus orígenes con el fin de tener permiso de residencia. Era uno de los factores que les hizo optar por migrar a Barcelona³⁶¹. Pero no fue el único. También hicieron un

³⁶¹ Algunos de ellos no pudieron hacerlo antes de la salida por lo que han reclamado la nacionalidad a su llegada a Barcelona. No todos los participantes tienen antepasados españoles. Algunos de ellos tienen antepasados italianos. La elección de Barcelona es también una opción estratégica porque el

llamamiento a las redes de conocimiento mutuo para preparar su proyecto y migrar con mayor facilidad.

En general, los encuestados de Miami no tenían permiso de residencia (a la hora de llegar) para permanecer legalmente en el territorio. Sin embargo, no se privaron del “capital de migración”, ya que todos utilizaron redes de conocimiento para migrar. En Miami, un grupo tenía un “capital de migración” más importante que otros, lo que les permitió conseguir los permiso de residencia con mayor facilidad. Es el caso de los argentinos de confesión judía. Durante la crisis argentina, las diversas comunidades judías de todo el mundo se movilizaron para ayudar a los argentinos judíos a salir del país³⁶².

La elección del lugar de inmigración depende tanto del “capital migratorio” a disposición de las personas como de las aspiraciones vis-à-vis del lugar de migración. Todos querían migrar al “primer mundo”, pero este fue construido alrededor de la idea del “sueño americano” en Miami y de “la Argentina de Europa” en el caso de Barcelona. Estas aspiraciones pueden entrar en conflicto con la realidad que se vive una vez que han emigrado, como es el caso de Barcelona.

Las hetero-identificaciones son específicas de cada lugar de destino: migrante latino para Miami y migrante sudaca para Barcelona. Frente a éstas, los argentinos expresan emociones. En Miami pueden integrarlas con orgullo (estas diferentes identificaciones les permite permanecer al “sueño americano”), mientras en Barcelona pueden expresar enojo³⁶³ (querían migrar a la “Argentina de Europa”, a

capital catalán se encuentra geográficamente cerca de Italia. Fue fácil para muchos argentinos ir allí, tener los documentos que les permitían permanecer legalmente en el territorio europeo y, a continuación, volver a Barcelona. Este viaje también permitió conocer a su familia de origen italiano que algunos no habían visto y para mantener la identidad de las familias transnacionales.

³⁶² En Miami, algunos argentinos de confesión judía me dijeron que sufren menos discriminación que en la Argentina. Esto último se puede discriminar si ellos no hablan inglés (Gordanstein, 2005). De hecho, los argentinos de confesión judía están implicados en muchas reuniones religiosas en Miami, donde el inglés es el idioma más hablado. Esta división tendrá una influencia real en la construcción de la comunidad judía en Miami. Una división existe también entre los argentinos de confesión judía y los argentinos que no son de confesión judía. Durante las entrevistas, los argentinos que no son de confesión judía han expresado su enojo frente a los argentinos de confesión judía. Este enojo expresado su frustración por su parte, porque los argentinos que no eran de confesión judía no tienen el mismo “capital migratorio”.

³⁶³ Dentro de de esta tesis, he tenido en cuenta la diferencia entre las categorías étnico-raciales de *latino* y de *sudaca* y de lo que simbolizan para los argentinos. En la parte contextual se explicita

“casa”. Estas identificaciones no les permiten pertenecer a la sociedad española como esperaban).

Los sentimientos de pertenencia a la nación

La frustración (enojo) y la indignación (bronca) frente a la injusticia de los entrevistados en Miami³⁶⁴

La *bronca* es la expresión de la indignación de los encuestados frente a la restricción de sus derechos por los políticos. Es una expresión de indignación ante la injusticia experimentada por algunos argentinos en Argentina y la falta de respeto de las instituciones gubernamentales y financieras durante la crisis. Esta también se relaciona con la sensación de pérdida de la dignidad y con el trauma que experimentaron durante la crisis.

Los inmigrantes argentinos en Barcelona no expresan enojo o bronca (ni vergüenza) frente a Argentina. Pero, como los argentinos en Miami, piensan que la solidaridad de los argentinos no existe ni en Argentina ni en el exterior. La falta de expresión de *enojo* y de bronca por parte de los encuestados en Barcelona puede ser multifactorial. En efecto, por razones prácticas, no pude realizar mis dos terrenos al mismo tiempo. El tiempo entre mi terreno en Miami y mi terreno en Barcelona se refleja en la dilución del “enfado”. La distancia geográfica y la distancia temporal se ha traducido en un cambio de las imágenes, los pensamientos que han mitigado el enfado. Puede ser debido al hecho de que los argentinos en Miami y en Barcelona no forman parte de la misma clase socio-profesional pero también por el contexto específico de Miami y de Barcelona³⁶⁵. También, puede deberse al contexto específico de cada ciudad. La comunidad

también la diferencia en la construcción de las categorías de migrante y extranjero en Miami y Barcelona.

³⁶⁴ La *bronca* y el *enojo* no se expresan por todos los entrevistados aunque por la mayoría. No se puede hacer claramente una distinción entre géneros en cuanto a la expresión de estas emociones.

³⁶⁵ Este no era el caso de las dos emociones a las que nos referimos. La tristeza y el miedo fueron las emociones expresadas en efecto, frente a Argentina por los encuestados en Miami y Barcelona.

latina en Miami se construyó por un profundo rechazo del sistema político y económico de los cubanos hacia su país de origen. Expresar este rechazo a su país a través del enojo permite a los argentinos que migraron a Miami pertenecer a la comunidad latina y por extensión a Estados Unidos.

La tristeza frente a la repetición histórica del momento de indignación (*bronca*) y de inseguridad (*miedo*)

La crisis ha llevado a una sensación de pérdida y de falta, dos estados característicos de la tristeza. La tristeza está también ligada a la sensación de repetición del comportamiento indigno del poder político, de la historia de Argentina que sería como un “círculo”, y también a la repetición de ciertas emociones. En efecto, esta repetición de los acontecimientos históricos catastróficos lleva a la reiteración de dos emociones experimentadas en el pasado: la bronca y el miedo / ansiedad.

El caos vivido en los años 90 dio lugar a la lesión y se superpuso a las "cicatrices abiertas" de la época de la dictadura. Los diez años del gobierno de Carlos Menem estuvieron marcados ciertamente por el uso de los crímenes de violencia que sufrieron los ciudadanos argentinos perpetrados por la policía. Al final del período menemista se unió el temor de la dictadura política y económica. Los crímenes cometidos durante la democracia se añadieron a los cometidos durante la dictadura.

El temor se acompañaba esta vez por la ansiedad acerca del futuro. Los participantes expresaron un sentimiento de impotencia frente a estas repeticiones históricas, los ataques de la policía, pero sobre todo frente a la caída económica y simbólica. Durante este periodo, en una sola noche, las vidas de los encuestados podían cambiar dramáticamente. Un día tenían ahorros suficientes para una jubilación cómoda y al día siguiente, nada. Un día pueden comprar la leche y el yogur para sus hijos y al día siguiente lo mínimo para comer. Se encontraban desarmados. Ninguna de las acciones para contrarrestar la caída económica y simbólica impidió que se hundiera.

La inferioridad moral de Argentina: de la vergüenza política a la vergüenza nacional

La vergüenza es por algunos encuestados es una vergüenza política individual por haber votado por Carlos Menem y también una vergüenza nacional. Para algunos entrevistados, la explicación a la crisis de 2001 tiene una explicación cultural. La vergüenza de Argentina es la de su sistema político corrupto, pero también la incapacidad de los argentinos para cambiar este sistema. Por lo tanto, la vergüenza es una vergüenza de la argentinidad. Aquí, como en otros casos en los que hemos tenido en cuenta la vergüenza, tenía todos los factores para desarrollarse. La identidad argentina y los fallos de los políticos y del sistema democrático fue revelada a nivel internacional. La vergüenza está compuesta por el miedo y el enfado, dos sentimientos que se expresaron en relación a Argentina por los encuestados. Por lo tanto, el enfado, el miedo y la vergüenza pueden ser descritos como las emociones que han dado lugar a un deseo de romper con Argentina. Argentina ya no era un país con el que los encuestados quisieran identificarse, al que desearan pertenecer.

LA AMBIVALENCIA DE LOS SENTIMIENTOS

Las relaciones amorosas

No parece que haya emociones predominantes en el proceso de migración sino un conjunto de emociones expresadas por las personas que a veces son contradictorias. Dos niveles se destacan claramente. Los sentimientos que la gente expresa vis-à-vis de la distancia geográfica con sus seres queridos y vis-à-vis de la distancia con la nación argentina. Durante esta investigación, también se pusieron de relieve los sentimientos ambivalentes que pueden sentir los migrantes frente al papel asignado a su género, pero también frente a su país de origen y al lugar de migración. Así, mientras algunas mujeres pueden expresar culpa frente a la transformación de la familia a nivel transnacional, esta culpa puede, quizá, ser atemperada por la autonomía e independencia que obtienen después de la migración. Algunos hombres pueden describir la migración como un acto glorioso y sentir tristeza por la transformación de la familia a nivel transnacional.

Por último, la migración puede definirse como un acto de amor romántico para los hombres o para las mujeres que han migrado en pareja. Pero este acto de amor implica un distanciamiento con las personas que son importantes para ellos y se han quedado en Argentina. Este amor por Argentina se divide entre la pérdida del amor *ágape* de la parte del estado argentino y el amor *filia* y el amor *strogé* que sienten los entrevistados por sus seres queridos en Argentina.

La aparición de la nostalgia

La visita del pasado, la nostalgia, está ausente en el discurso de los encuestados en Miami. Ellos no encuentran punto de unión para pensar la Argentina de otra manera que no sea a través del rechazo. Argentina es para ellos, el lugar del pasado al que no quieren volver, mientras que Estados Unidos es el presente y el futuro. Si la falta debida a la tristeza de la pérdida fue expresada en Miami, la nostalgia, como tal, aún no había podido crecer debido a que el período de tiempo que se

aferran a construir, no se ha desarrollado lo suficiente. Por otra parte, el *enojo* hacia Argentina está todavía demasiado presente en su vida cotidiana. Una explicación que podemos ofrecer a partir de la información dada por los resultados es la incompatibilidad del “enfado” con la nostalgia. El “enfado” no es propicio para la construcción de una imagen idílica de un tiempo pasado. En esta perspectiva se puede concluir que las emociones expresadas por los participantes en Miami se relacionan con el pasado reciente, mientras que las emociones expresadas por los participantes en Barcelona sobre Argentina se relacionan con el pasado distante. En efecto, los entrevistados en Barcelona hablan de una gestión de la nostalgia: intentan eliminar la tristeza.

La nostalgia crea un vínculo que podría resultar en prácticas transnacionales³⁶⁶ pero también en un deseo o un intento de volver a lo que era. La nostalgia de hecho siempre se vincula con el mito del retorno (Anwar 1979) que a veces no sólo se expresa sino que se pone en práctica. Este fue por ejemplo el caso de entrevistados que trataron de regresar a Argentina para volver a Barcelona después del descubrimiento de un país que ya no conocían. Cuando se dieron cuenta que Argentina era ‘un país que no conocían’ volvieron en Barcelona. Al fin y al cabo, no se sienten ni de allá ni de acá³⁶⁷. Desde esta perspectiva están ‘encerrados’ en un estado ambivalente, en sentimientos “tangueros”.

Emociones que resultan en la aspiración de emigrar y/o inmigrar de vuelta

Analizar el fenómeno de la migración teniendo en cuenta las emociones basadas en el género permite destacar las representaciones que están relacionadas y también las aspiraciones y acciones que pueden causar. Los resultados ayudan a definir tres grupos diferentes de emociones. El primer grupo es el de las emociones que causan aspiración de emigrar. Este es el caso del enojo y la bronca, el miedo y la vergüenza

³⁶⁶ La visita de un pasado que se sublima, la nostalgia, tiene un papel específico en el proceso de migración, ya que permite a las personas mantenerse en contacto con su comunidad de origen y de participar, aunque sea sólo a través del pensamiento, en la vida social. Es además vital en la construcción de la doble identidad del migrante, ya que le permite estar en su nuevo lugar de migración y al mismo tiempo, pertenecer a su lugar de origen.

³⁶⁷ En cuanto a la nostalgia, no se ha encontrado ninguna diferencia según los géneros sino según el lugar de migración.

hacia Argentina. El segundo grupo es el de las emociones que conducen a un retorno. Es el caso de nostalgia. El tercer grupo tendrá como resultado tanto una aspiración a la ida como al retorno. Es el caso del amor, la tristeza y la culpa. De hecho, los sentimientos de amor, según el objeto al que se dirigen, pueden hacer que los inmigrantes quieren estar “aquí” y también “allá” mientras que la tristeza vis-à-vis la situación en Argentina puede ser compensada por la tristeza que puede sentir frente a la separación familiar. La culpa puede causar aspiración de regresar de algunas mujeres. No obstante cuando es demasiado alta, puede provocar el deseo de los emigrantes a distanciarse de su familia en Argentina.

CONCLUSIÓN

Las emociones y la migración: un estudio de campo en el que invertir

En primer lugar, esta investigación ha dejado una pregunta sin respuesta. La de una posible sensación de nostalgia hacia el lugar de migración cuando los individuos deciden regresar a su país de origen. Otros estudios son necesarios para determinar si los migrantes que regresan a sus países de origen pueden sentir nostalgia por su antiguo país de inmigración y en este caso la acción a la que puede derivar esta nostalgia.

En segundo lugar, se deberían iniciar investigaciones teniendo en cuenta emociones más sutiles y analizar de manera más sistemática el control social que se hace a través de las emociones.

En tercer lugar, sería también interesante tener en cuenta la transmisión de las emociones a los hijos de los migrantes. Los hijos de los migrantes que han crecido en el país de inmigración sienten, por ejemplo, ¿nostalgia, ira, amor, etc., Padres vis-à-vis de su país de origen? ¿Con qué representaciones y acciones están relacionadas? ¿Hay una transmisión según los géneros de estas emociones?

Por último, la investigación también debería intentar asociar estudios sobre las emociones y sensaciones corporales que se pueden sentir cuando la gente se mueve de un lugar a otro. En este contexto, se debe considerar el establecimiento de una metodología que tengan en cuenta las emociones expresadas a través del discurso y a través de los *hexis* y si es posible mediante el trazado de los posibles cambios antes, durante y después de la migración. Tener en cuenta las emociones permite tener un mejor entendimiento de la migración. Sin embargo, los investigadores deberían estudiar maneras de tener las emociones en cuenta y también ampliar este campo de estudio.

Annexe 6 : Argentina 2001. España 2011



ENFOQUE Expansión china por Claudio Soakitta
MUNDO FINANCIERO BCE: Fretes ortodoxos por Carlos Witz
DEBATE Inflación: Un problema político il por Eduardo Lucita
EL BUEN INVERSOR Sube y baja de las monedas por Cristian Carrillo

INFORME ESPECIAL Crisis europea

Argentina España 2001 2011

Entrevista

Ha-Joon Chang

economista de la Universidad de Cambridge especializado en Desarrollo Económico

Jordi Catalán

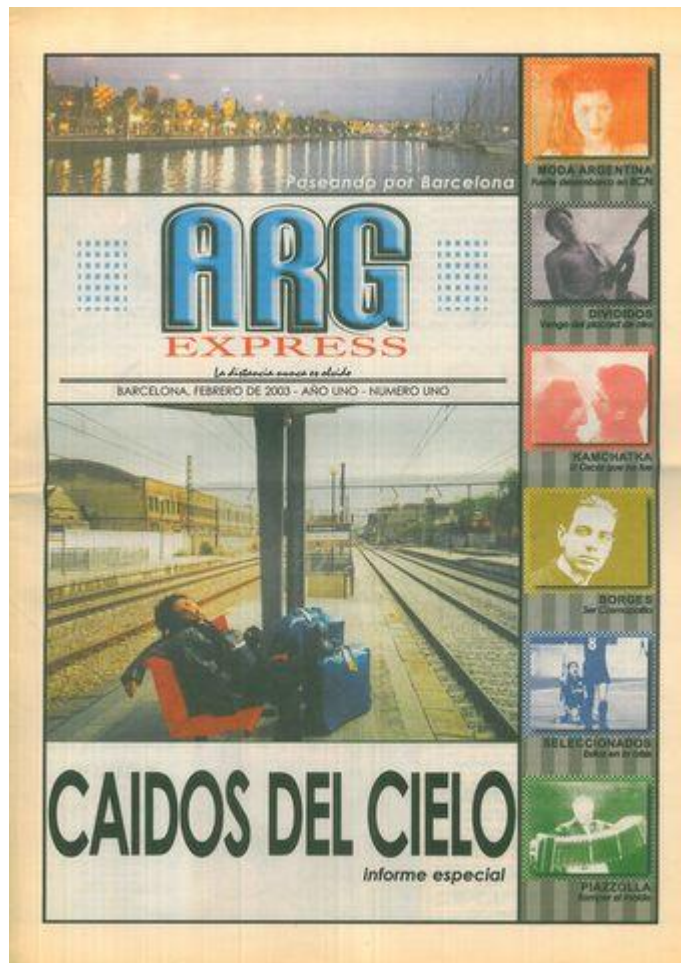
especialista en Historia Económica de la Universidad de Barcelona



España atraviesa un contexto económico y político de semejanzas notables con la Argentina de finales de la convertibilidad. Bajo el peso de una moneda sobrevvaluada, en medio de una profunda recesión y con un desempleo que supera el 20 por ciento, el gobierno de José Luis Rodríguez Zapatero, del PSOE, está aplicando una agenda de ajustes inéditos con la que se pretende recuperar la "confianza" de los mercados y ganar el favor de Alemania, inflexible celador de la ortodoxia en las economías del euro.

Flyer d'un débat organisé à Barcelone

Annexe 7 : ARG Express – n°1



Un de mes enquêtés, Carlos, avait migré avec sa femme depuis Buenos Aires à Barcelone en 2001. En 2003, il créa un journal pour la communauté argentine de Barcelone. La photo de la première page de couverture du premier numéro est celle de sa femme, le jour de leur arrivée à Barcelone.

**Annexe 8 : Tableau des émotions primaires et secondaires Turner et Stets
(2005)**

TABLE DES MATIERES

| | |
|---|-----------|
| REMERCIEMENTS | 1 |
| SOMMAIRE | 3 |
| INTRODUCTION | 7 |
| ITINÉRAIRE DE RECHERCHE | 7 |
| LES ÉMOTIONS, LES GENRES ET LA MIGRATION | 10 |
| • La migration : une « expérience émotionnelle » | 10 |
| • La migration des femmes et les émotions | 12 |
| • Les sentiments d'appartenance des genres et la migration | 14 |
| OBJECTIF DE RECHERCHE | 17 |
| LE CHOIX DES ENQUÊTÉS | 19 |
| MIAMI ET BARCELONE, DEUX VILLES D'IMMIGRATION DES ARGENTINS | 19 |
| MÉTHODOLOGIE ET TECHNIQUES | 19 |
| STRUCTURE DE LA THESE | 21 |
| PARTIE I LES ÉMOTIONS, LES GENRES ET LA MIGRATION | 25 |
| CHAPITRE I LES ÉMOTIONS EN SOCIOLOGIE | 27 |
| LES DÉBUTS DE LA SOCIOLOGIE ET LA QUESTION DES ÉMOTIONS | 27 |
| QUELQUES AUTEURS CLASSIQUES ET LES ÉMOTIONS | 31 |
| L'INSTITUTIONNALISATION DE LA SOCIOLOGIE DES ÉMOTIONS | 33 |
| CHAPITRE II COMMENT DÉFINIR LES ÉMOTIONS EN SOCIOLOGIE | 37 |
| L'ÉTHYMOLOGIE DU MOT ÉMOTION | 37 |
| DES ÉMOTIONS PRIMAIRES ET DES ÉMOTIONS SECONDAIRES | 38 |
| LES ÉMOTION ET LES SENSATIONS | 39 |
| LES ÉMOTIONS ET LES SENTIMENTS | 40 |

| | |
|---|-----------|
| CHAPITRE III ÉMOTIONS ET APPARTENANCE DES GENRES | 43 |
| ÉMOTIONS, ROLES DU GENRE, CONTROLE SOCIAL ET AMBIVALENCE | 43 |
| « REGLES DE SENTIMENTS » ET « TRAVAIL ÉMOTIONNEL» | 47 |
| ÉMOTIONS ET STRATIFICATION SOCIALE | 49 |
| CHAPITRE IV LA PRISE EN COMPTE DES FEMMES AU SEIN DES ÉTUDES MIGRATOIRES | 53 |
| DES MIGRANTES « PASSIVES » | 53 |
| LA MIGRATION ÉCONOMIQUE DES FEMMES | 55 |
| MIGRATION, GENRES ET TRANSNATIONALISME | 57 |
| MIGRATION ET INTERSEXUALITÉ | 59 |
| QUESTIONS DE RECHRECHES ET PROBLÉMATIQUE | 61 |
| • Culpabilité, colère, genres et migration | 61 |
| • Espoir, nostalgie, genres et migration | 62 |
| PARTIE II SUBJECTIVITÉS DE LA CLASSE MOYENNE ET DES GENRES EN ARGENTINE | 65 |
| CHAPITRE V LA FABRICATION SUBEJECTIVE ET INTELLECTUELLE DE LA CLASSE MOYENNE ARGENTINE | 67 |
| LA CLASSE MOYENNE ARGENTINE : UNE IDENTITÉ SYMBOLIQUE | 67 |
| LA CRISTALISATION DES DIFFÉRENCES | 71 |
| RENVERSEMENT DE VALEUR ET SOLIDARITÉ INTERCALSSE | 72 |
| 1. ENCART : <i>La marcha de la bronca</i> , 1970, Pedro y Pablo | 75 |
| CHAPITRE VI LA CLASSE MOYENNE ARGENTINE ET SA « CHUTE VERTIGINEUSE» | 77 |
| LE DÉBUT DES DIFFICULTÉS ÉCONOMIQUES: LE <i>RODRIGAZO</i> | 77 |
| LES DIX ANS DE PRÉSIDENTE DE CARLOS MENEM | 80 |
| LA PAUVRETÉ DU FUTUR | 82 |
| CHAPITRE VII LA RUPTURE ET LE DÉBUT D'UNE NOUVELLE ÈRE | 85 |
| LA FIN DES ANNÉES 1990 ET LES CONTESTATIONS POPULAIRES | 85 |
| DU <i>CORRALITO</i> A NESTOR KIRCHNER | 89 |
| LES DIX ANS DU GOUVERNEMENT DE CARLOS MENEM ET LA DIVISION DE LA CLASSE MOYENNE | 94 |
| 1. TABLE : Artemio Lopez y Martin Romeo, <i>La declinación de la clase media argentina : transformaciones en la estructura social (1974-2004)</i> | 96 |
| 2. ENCART : <i>Que se vayan todos</i> , 2003, La Mosca tsé-tsé, groupe argentin | 97 |
| 3. ENCART: <i>La clase media no se rinde.</i> | 99 |

| | |
|---|------------|
| CHAPITRE VIII LA CRISE, LA CLASSE MOYENNE ET LES GENRES | 101 |
| UNITÉ FAMILIALE, GENRES ET CLASSE MOYENNE ARGENTINE | 101 |
| GENRES, CLASSE MOYENNE ET ACTIVITÉ SALARIALE EN ARGENTINE | 105 |
| LES CONSÉQUENCES DE LA CRISE SUR LES SUBJECTIVITÉS DES GENRES | 108 |
| 2. TABLE : Emplois précaires, travailleurs à leur compte et sans-emplois selon les genres, 1990-2000. | |
| 110 | |
| | |
| PARTIE III MIAMI ET BARCELONE. DIFFÉRENCES ET SIMILITUDES DE DEUX | |
| CONTEXTES D'IMMIGRATION ARGENTINE | 113 |
| | |
| CHAPITRE IX LES LATINOS-AMERICAINS AUX ÉTATS-UNIS ET EN ESPAGNE | 115 |
| L'IMMIGRATION LATINO-AMÉRICAINNE AUX ÉTATS-UNIS ET EN ESPAGNE | 115 |
| L'IDENTIFICATION ETHNO-RACIALE DES IMMIGRANTS VENANT D'AMÉRIQUE LATINE AUX ÉTATS-UNIS ET EN ESPAGNE | 117 |
| | |
| CHAPITRE X L'IMMIGRATION DES ARGENTINS AUX ETATS-UNIS ET EN ESPAGNE | 121 |
| LES QUATRES PÉRIODES DE L'ÉMIGRATION ARGENTINE | 121 |
| LA LÉGISLATION MIGRATOIRE AMÉRICAINNE ET ESPAGNOLE | 124 |
| • La législation américaine | 124 |
| • La législation espagnole | 125 |
| | |
| CHAPITRE XI LA COMMUNAUTÉ ARGENTINE AUX ÉTATS –UNIS ET EN ESPAGNE | 129 |
| LES RÉSEAUX ENTRE L'ARGENTINE ET LES PAYS D'IMMIGRATION DES ARGENTINS | 129 |
| LES SIMILITUDES DE LA COMMUNAUTÉ ARGENTINE AUX ÉTATS-UNIS ET EN ESPAGNE | 130 |
| | |
| CHAPITRE XII MIAMI ET BARCELONE, DEUX VILLES D'IMMIGRATION ARGENTINE | 133 |
| INTRODUCTION | 133 |
| MIAMI : UNE MÉTROPOLE LATINO-AMÉRICAINNE | 135 |
| Photo 1: Miami Dow Town | 144 |
| Photo 2 : Miami Dow Town | 144 |
| Photo 3 : Vue du pont qui relie Down | 144 |
| Photo 4 : South Beach | 144 |
| BARCELONE : UNE VILLE MULTICULTURELLE | 145 |
| Photo 1 : Tag de Mafalda sur une maison condamnée à Barcelone | 150 |
| Photo 3 : Vue des rues de Barcelone dans le quartier historique | 150 |
| Photo 2 : Vue de Barcelone du Tibidabo | 150 |

| | |
|--|------------|
| PARTIE IV POUR UNE OBJECTIVATION DES EMOTIONS CAPTUREES A TRAVERS LE DISCOURS | 151 |
| CHAPITRE XIII LE TRAVAIL RÉFLEXIF | 153 |
| INTRODUCTION | 153 |
| PREMIER TRAVAIL RÉFLEXIF | 153 |
| PERCEPTIONS MIAMMIENNES ET BARCELONAISES | 155 |
| PRÉSENTATION DES ENQUETÉS | 158 |
| CHAPITRE XIV L'OBJECTIVATION DES EMOTIONS | 161 |
| INTRODUCTION | 161 |
| L'ENQUETE DE TERRAIN: DES ÉMOTIONS ÉPROUVÉES, EXPRIMÉES, PARTAGÉES ET/OU CONTRADICTOIRES | 162 |
| • Perspectives méthodologiques | 162 |
| • Les émotions du chercheur | 163 |
| • Les émotions des enquêtés | 166 |
| CAPTURER ET OBJECTIVER LES ÉMOTIONS EXPRIMÉES A TRAVERS LE DISCOURS | 168 |
| • Le choix de la méthode et des techniques d'analyse | 168 |
| • Le choix de la modalité d'expression des émotions à analyser | 171 |
| L'ANALYSE TEXTUELLE | 173 |
| LA TRADUCTION COMME TRAVAIL D'INTERPRÉTATION | 176 |
| 3. TABLEAU : Mots-émotions et tournures de langages cherchés dans Excel | 178 |
| 4. TABLE : Définition théorique des émotions | 180 |
| PARTIE V RÉSULTATS | 187 |
| CHAPITRE XV LES ÉMOTIONS ET L'ASPIRATION A L'ÉMIGRATION | 189 |
| INTRODUCTION | 189 |
| LES GENRES ET LES ASPIRATIONS A L'ÉMIGRATION | 190 |
| • La migration au masculin | 190 |
| • La migration au féminin | 199 |
| GRAPHIQUE 1 : Sexes et migration | 206 |
| LE CHOIX DU LIEU DE MIGRATION | 207 |
| • Le « capital migratoire » au service des aspirations à l'émigration | 207 |
| • Le « rêve américain » et « l'Argentine de l'Europe » | 212 |
| GRAPHIQUE : « Le rêve américain » et « L'Argentine de l'Europe » | 219 |

| | |
|---|------------|
| 4. ENCART: <i>Miami: inmigrantes judíos encuentran ayuda en un programa local</i> | 220 |
| CHAPITRE XVI ET CHAPITRE XVII LES IDENTIFICATIONS EN MOUVEMENT ET LES ÉMOTIONS | 223 |
| INTRODUCTION CHAPITRE XVI ET CHAPITRE XVII | 223 |
| CHAPITRE XVI MIGRATION ET ÉMOTIONS DES GENRES | 225 |
| LES ÉMOTIONS ET LA TRANSFORMATION DE LA FAMILLE A UN NIVEAU TRANSNATIONAL | 225 |
| • Le manque de coprésence féminine | 225 |
| • Le bien-fondé de la migration masculine | 229 |
| • La redéfinition de la situation familiale | 233 |
| • Emotions et « capital migratoire » | 236 |
| GRAPHIQUE 2 : Sexes et migration | 241 |
| LES IDENTITÉS DES GENRES EN MOUVEMENT | 242 |
| • Émotions et relations des genres | 242 |
| • Autonomie et indépendance | 246 |
| GRAPHIQUE 3: Sexes et migration | 252 |
| CHAPITRE XVII ÊTRE ARGENTIN MIGRANT A MIAMI ET A BARCELONE | 253 |
| INTRODUCTION | 253 |
| ÊTRE MIGRANT | 254 |
| LATINO VERSUS SUDACA | 259 |
| LA LANGUE COMME MARQUEUR DIFFÉRENCIATEUR | 262 |
| MIAMI ET BARCELONE : DEUX CONTEXTES D'IDENTIFICATION SPÉCIFIQUE | 266 |
| • Miami | 266 |
| Photo 1: Gladys durant la manifestation du 8N 2012 | 271 |
| Photo 2: Manifestation du 8N 2012 | 271 |
| • Barcelone | 272 |
| PLANCHE PHOTOS 3 : <i>Asado</i> argentin pour la fête du bicentenaire - Barcelone | 276 |
| Photo 1 : <i>Asado</i> | 276 |
| Photo 2: Le coin du repas | 276 |
| Photo 3 : Vente de produits argentins : maté et dulce de leche | 276 |
| Photo 4: Spectacle de danse de Tango | 276 |
| Photo 5 : Danse des traditionnelles argentine | 277 |
| Photo 6: Danse traditionnelle argentine | 277 |
| Photo 7 : Réunion du groupe 6.7.8 devant la Sagrada Familia de Barcelone | 280 |
| Photo 8 : Réunion du groupe 6.7.8 devant la Casa Rosada | 280 |
| 5. ENCART: <i>El perfil del argentino medio siglo XXI</i> (Varise 2011) | 282 |
| | 399 |

| | |
|---|------------|
| CHAPITRE XVIII ET XIX_L'AMBIVALENCE DES SENTIMENTS | 285 |
| INTRODUCTION DES CHAPITRES XVIII ET XIX | 285 |
| CHAPITRE XVIII LES ÉMOTIONS DE LA RUPTURE_AVEC_L'ARGENTINE | 287 |
| LA FRUSTRATION ET L'INDIGNATION FACE A L'INJUSTICE | 287 |
| • Introduction | 287 |
| • La colère : <i>bronca</i> | 288 |
| • La colère : <i>enojar</i> | 291 |
| Grafique : L'indignation et la frustration face à l'injustice | 295 |
| L'ARGENTINE : UN PAYS « QUI NE CHANGERA JAMAIS » | 296 |
| • La tristesse face à la répétition historique de moment d'indignation (<i>bronca</i>) et d'insécurité (peur) | 296 |
| Grafique : la tristesse | 300 |
| L'IMPOSSIBILITÉ DE PENSER LE FÛTUR | 302 |
| Grafique: la peur | 305 |
| L'INFÉRIORITÉ MORALE DE L'ARGENTINE | 306 |
| • Introduction | 306 |
| • La honte politique | 306 |
| • La honte nationale | 308 |
| Grafique: la honte | 311 |
| CHAPITRE XIX LES ÉMOTIONS DE L'ATTACHEMENT | 313 |
| INTRODUCTION | 313 |
| L'ATTACHEMENT AMOUREUX | 314 |
| • Le désamour de l'Argentine des Argentins de Miami | 314 |
| • Les relations amoureuses et la migration des Argentins à Miami et à Barcelone. | 321 |
| L'APPARITION DE LA NOSTALGIE | 327 |
| • La nostalgie des Argentins à Miami | 327 |
| GRAPHIQUE : Temporalité et construction de la nostalgie des immigrants argentins à Miami | 330 |
| • La nostalgie des Argentins à Barcelone | 331 |
| GRAPHIQUE : Temporalité et construction de la nostalgie des immigrants argentins à Barcelone | 335 |
| CONCLUSION | 337 |
| ÉMOTIONS, GENRES ET MIGRATION | 337 |
| LES SENTIMENTS D'APPARTENANCE A LA NATION | 339 |
| LA MIGRATION ET LE « TRAVAIL ÉMOTIONNEL» | 340 |
| L'AMBIVALENCE DES SENTIMENTS | 340 |

| | |
|--|------------|
| LES ÉMOTIONS ENTRAINANT UNE ASPIRATION AU DÉPART ET/OU AU RETOUR | 341 |
| GRAPHIQUE : Émotions entraînant une aspiration au départ et/ou retour | 341 |
| LES ÉMOTIONS ET LA MIGRATION: UN CHAMPS D'ÉTUDE A INVESTIR | 343 |
| ANNEXES | 345 |
| Annexe 1 : Questionnaire | 345 |
| Annexe 2 : Tableau récapitulatif de la ville d'origine, du sexe, du statut et de l'année de migration des enquêtés | 352 |
| Annexe 3 : Tableau récapitulatif des enquêtés à Miami et à Barcelone | 353 |
| Annexe 4 : Tableau récapitulatif des enquêtés en Argentine | 358 |
| Annexe 5: Resumen de la tesis en español | 359 |
| TABLE DES MATIERES | 395 |
| LISTE DES PHOTOS | 403 |
| LISTES DES GRAPHIQUES | 403 |
| LISTE DES TABLEAUX | 404 |
| BIBLIOGRAPHIE | 405 |
| SITOGRAFIE | 422 |
| FILMS | 423 |

Liste des photos

| | |
|---|-----|
| Photo 1: Miami Dow Town | 144 |
| Photo 2 : Miami Dow Town | 144 |
| Photo 3 : Vue du pont qui relie Down | 144 |
| Photo 4 : South Beach | 144 |
| Photo 1 : Tag de Mafalda sur une maison condamnée à Barcelone | 150 |
| Photo 3 : Vue des rues de Barcelone dans le quartier historique | 150 |
| Photo 2 : Vue de Barcelone du Tibidabo | 150 |
| Photo 1: Gladys durant la manifestation du <i>8N 2012</i> | 271 |
| Photo 2: Manifestation du <i>8N 2012</i> | 271 |
| PLANCHE PHOTOS 3 : <i>Asado</i> argentin pour la fête du bicentenaire - Barcelone | 276 |
| Photo 1 : <i>Asado</i> | 276 |
| Photo 2: Le coin du repas | 276 |
| Photo 3 : Vente de produits argentins : maté et dulce de leche | 276 |
| Photo 4: Spectacle de danse de Tango | 276 |
| Photo 5 : Danse des traditionnelles argentine | 277 |
| Photo 6: Danse traditionnelle argentine | 277 |
| Photo 7 : Réunion du groupe 6.7.8 devant la Sagrada Familia de Barcelone | 280 |
| Photo 8 : Réunion du groupe 6.7.8 devant la Casa Rosada | 280 |

Listes des graphiques

| | |
|--|-----|
| GRAPHIQUE 1 : Sexes et migration | 206 |
| GRAPHIQUE : « Le rêve américain » et « L'Argentine de l'Europe » | 219 |
| GRAPHIQUE 2 : Sexes et migration | 241 |
| GRAPHIQUE 3: Sexes et migration | 252 |
| GRAPHIQUE : Temporalité et construction de la nostalgie des immigrants argentins à Barcelone | 335 |
| GRAPHIQUE : Temporalité et construction de la nostalgie des immigrants argentins à Miami | 330 |

Liste des tableaux

1. TABLE : Artemio Lopez y Martin Romeo, *La declinación de la clase media argentina : transformaciones en la estructura social (1974-2004)* 96
2. TABLE : Emplois précaires, travailleurs à leur compte et sans-emplois selon les genres, 1990-2000. 110
3. TABLEAU : Mots-émotions et tournures de langages cherchés dans Excel 178
4. TABLE : Définition théorique des émotions 180

BIBLIOGRAPHIE

A

ACTIS, Walter et FERNANDO, Esteban, « Argentinos hacia España (“sudacas” en tierras “gallegas”): el estado de la cuestión », in *Sur/Norte. Estudios sobre la emigración reciente de argentinos*, Novick, Susana, Buenos Aires, Editorial Catálogos, 2008, p. 205-258.

ADAMOSKY, Ezequiel, *Historia de la clase media argentina. Apogeo y decadencia de una ilusión, 1919-2003*, Planeta, Buenos Aires : Argentina, 2009.

ALGAÑARAZ, Juan Carlos, « Ya hay casi un 10 por ciento menos de argentinos en España », *Clarín*, 6 avril 2011, [En ligne : http://www.clarin.com/sociedad/ciento-argentinos-Espana_o_457754327.html].

ANDERSON, Benedict, *L'imaginaire national: réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, Éditions La Découverte, 1983, 212 p.

ANWAR, Muhammad, *The myth of return : Pakistanis in Britain*, London, Heinemann, 1979. 278 p.

ARANDA, Elizabeth, « Struggles of Incorporation Among the Puerto Rican Middle Class », *Sociological Quarterly*, vol. 48 / 2, 2007, p. 199-228.

ARANDA, Elizabeth, *Emotional Bridges to Puerto Rico: Migration, Return Migration, and the Struggles of Incorporation*, Rowman & Littlefield Publishers, 2006, 210 p.

ARANGO, Joaquín et JACHIMOWICZ, Maia, « Regularizing Immigrants in Spain: A New Approach », *Migration Policy Institute*, septembre 2005, [En ligne : <http://www.migrationinformation.org/Feature/display.cfm?ID=331>].

ARRIAGADA, Irma, « Estructuras familiares, trabajo y bienestar en América Latina », CEPAL, 2002. 37 p.

B

BASCH, Linda, GLICK SCHILLER, Nina, et SZANTON-BLANC, Cristina, *Nations unbound: transnational projects, postcolonial predicaments, and deterritorialized nation-states*, Routledge, 1994, 358 p.

BAILY, Samuel L. et RAMELLA, Franco, « Introduction: The Sola Family Correspondence: A Unique View of the Migration Process », in *One Family. Two Worlds. An Italian Family's Correspondence across the Atlantic, 1901-1922*, New Brunswick and London, Rutgers University Press, 1988, p. 1-33.

BALANDIER, Georges, *Anthropo-logiques* (1er éd: 1974), Le livre de poche, 1985, 316 p.

BALDASSAR, Loretta, « Ce "sentiment de culpabilité" », *Recherches sociologiques et anthropologiques*, vol. / 41-1, éd. Laura Merla et Loretta Baldassar, 2010, (« Les dynamiques de soin transnationales »), p. 15-37.

BALDASSAR, Loretta, « Missing Kin and Longing to be Together: Emotions and the Construction of Co-presence in Transnational Relationships », *Journal of Intercultural Studies*, vol. 29 / 3, 2008, p. 247-266.

BALDASSAR, Loretta, WILDING, Raelene et BALDOCK, Cora, « Long-distance care-giving: transnational families and the provision of aged care », in *Family caregiving for older disabled*, I. Paoletti, New York, Nova Science, 2007, Chap. 10.

BARBALET, Jack. M., *Emotions and Sociology*, Wiley-Blackwell, 2002, 188 p.

BARRANCOS, Dora, *Mujeres en la sociedad argentina. Una historia de cinco siglos*, Sudamericana, 2010, 352 p.

BARROS, Rodolfo, *Fuimos: Aventuras y Desventuras de la Clase Media*, Aguilar, 2005, 226 p.

BASTIDE, Roger, *Mémoire collective et sociologie du bricolage*, *L'année sociologique*, Vol 21, 1970, p 65-108

BASTIDE, Roger, *Sociologie et psychanalyse*, In *The Human Context*, Martinus Nijhoff, The Hague, Londres, Vol 1/1, 1968, p 23-36

BASTIDE, Roger, *Le Rêve, la transe et la folie* (1^{er} éd : 1972), Seuil, 2003, 320 p

BAUMEISTER, Roy F., STILLWELL, Arlene M. et HEATHERTON, Todd F., « Guilt: An interpersonal approach », *Psychological Bulletin*, vol. 115 / 2, 1994, p. 243-267.

BAYÓN, Maria Cristina, *Coping with job insecurity: the experience of unemployment in contemporary Argentina*, Thèse de doctorat, University of Texas, Austin, 2002, 317 p.

BENEDICT, Ruth, *Le Chrysanthème et le sabre* (1^{er} éd:1946), Philippe Picquier, 1998, 350 p

BERNARD, Julien, « Bonne distance et empathie dans le travail émotionnel des pompes funèbres », *Journal des anthropologues. Association française des anthropologues*, éd. Ghislaine Gallenga, vol. / 114-115, 2008, p. 109-128.

BERNARD, Julien, *Croquemort : Une anthropologie des émotions*, Editions Métailié, 2009, 216 p.

BILGE, Sirma, « Théorisations féministes de l'intersectionnalité », *Diogenès*, vol. 225, 2009, p 158-176

BONNET, Alberto, *La Hegemonía Menemista: El Neoconservadurismo En Argentina, 1989-2001*, Prometeo Libros, 2007, 438 p.

BOURDIEU, Pierre, « L'identité et la représentation », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 35 / 1, 1980, p. 63-72.

BOURDIEU, Pierre, *La domination masculine*, Paris, Editions du Seuil, 1998.

BOURDIEU, Pierre, *Le sens pratique*, Les Editions De Minuit, Les Editions de Minuit, 1980, 500 p.

BRYCESON, Deborah et VUORELA, Ulla, *The transnational family : new European frontiers and global networks*, Oxford, Berg, 2002, p 3-31

BUBECK, Diemut Elisabet, *Care, Gender, and Justice*, Oxford University Press, USA, 1995, 296 p.

BURCHELL, Brendan, « A Temporal Comparison of the Effects of Unemployment and Job Insecurity on Wellbeing », *Sociological Research Online*, vol. 16 / 1, 2011, [En ligne : <http://ideas.repec.org/a/sro/srosro/2010-43-3.html>].

BURIN, Mabel, « Ámbito familiar y construcción del género », in *Género y familia. Poder, amor y sexualidad en la construcción de la subjetividad*, Paidós, Buenos Aires, Mabel Burin, Irene Meler, 1998, p. 71-87.

BUTLER, Judith, *Gender Trouble: Feminism and the Subversion of Identity*, Psychology Press, 1990, 256 p.

C

CASAS, Laura Oso, « Migration, genre et foyers transnationaux : un état de la bibliographie », *Les cahiers du CEDREF*, vol. / 16, avril 2008, p. 125-146.

CHAFETZ, Janet Saltzman, « Feminist Theory and Sociology: Underutilized Contributions for Mainstream Theory », *Annual Review of Sociology*, vol. 23, 1997, p. 97-120.

CHOMBART DE LAUWE, Pierre-Henry, *Pour une sociologie des aspirations. Elements pour des perspectives nouvelles en sciences humaines*, Denoel, Paris, 1969, 316 p.

CLARK, Candace, « Sympathy Biography and Sympathy Margin », *American Journal of Sociology*, vol. 93 / 2, 1987, p. 290-321.

CONNELL, Raewyn W. et MESSERSCHMIDT, James W., « Hegemonic Masculinity. Rethinking the Concept », *Gender & Society*, vol. 19 / 6, 2005, p. 829-859.

CONNOR, Phillip et MASSEY, Douglas S., « Economic Outcomes among Latino Migrants to Spain and the United States: Differences by Source Region and Legal Status », *International Migration Review*, vol. 44 / 4, 2010, p. 802-829.

CORBIN, Alain, « Histoire et anthropologie sensorielle », *Anthropologie et Sociétés*, vol. 14 / 2, 1990, p 13-24

CORBIN, Alain, *Les Cloches de la terre*, Flammarion, 2000, 356 p.

COSNIER, Jacques, *Psychologie des émotions et des sentiments*, Retz, 1994, 174 p.

COSTALAT-FOUNEAU, Anne-Marie, « Identité, action et subjectivité », *Connexions*, n° 89, 2008, p. 63-74.

CRAPANZANO, Vincent, « Réflexions sur une anthropologie des émotions », *Terrain*, 1994, p. 109-117.

CRENSHAW, Kimberle, « Mapping the Margins: Intersectionality, Identity Politics, and Violence against Women of Color », *Stanford Law Review*, vol. 43 / 6, juillet 1991, p. 1241.

CROUTER, Ann C., HELMS-ERIKSON, Heather, UPDEGRAFF, Kimberly[et al.], « Conditions Underlying Parents' Knowledge about Children's Daily Lives in Middle Childhood: Between- and Within-Family Comparisons », *Child Development*, vol. 70 / 1, 1999, p. 246-259.

CROZIER, Michel, *Le phénomène bureaucratique*, Seuil, 1971, 82 p.

CUCHE, Denys, Diaspora, In *Vocabulaire historique et critique des relations inter-ethniques*, L'Harmattan, Vol 8, 2001, p 14-22

CUCHE, Denys, « "L'homme marginal" : une tradition conceptuelle à revisiter pour penser l'individu en diaspora », *Revue européenne des migrations internationales*, vol. 25 / 3, éds. Anne Raulin, Denys Cuhe et Liliane Kuczynski, 2009, (« Anthropologie et migrations »), p. 13-31.

D

DAMASIO, Antonio R., *L'erreur de Descartes*, Odile Jacob, 1997, 368 p.

DARWIN, Charles, *The Expression of the Emotions in Man and Animal (1er ed: 1872)*, Penguin Books, Joe Cain et Sharon Messenger, 2009, 356 p.

DE SARDAN, Jean-Pierre Olivier, *La rigueur du qualitatif: Les contraintes empiriques de l'interprétation socio-anthropologique*, Editions Academia, 2008, 365 p.

DEVAULT, Marjorie L., « Talking Back to Sociology: Distinctive Contributions of Feminist Methodology », *Annual Review of Sociology*, vol. 22, janvier 1996, p. 29-50.

DEVEREUX, Georges, *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*, Aubier Montaigne, 1998, 474 p.

DICTIONNAIRE français Littré

DI LEONARDO, Micaela, « The female world of cards and holidays: women, families and the work of kinship », vol. 12 / 3, 1987, (« Signs »), p. 440-453.

DONATO, Katharine M, GABACCIA, Donna, HOLDAWAY, Jennifer[et al.], « A Glass Half Full? Gender in Migration Studies¹ », *International Migration Review*, vol. 40 / 1, 2006, p. 3-26.

DORE, Elizabeth, « The Holy family: Imagine households in Latin America », in *Gender politics in Latin America: Debates in theory and practice*, Monthly Review Press, New York, 1997. 101-117 p

DURKHEIM, Emile, *Les Règles de la méthode sociologique* (1^{er} éd: 1894), Paris, Presses Universitaires de France - PUF, 1999, 149 p.

DURKHEIM, Émile, « “Représentations individuelles et représentations collectives”. », *Revue de Métaphysique et de Morale*, tome VI, numéro de mai 1898

E

EHRENREICH, Barbara et HOCHSCHILD, Arlie, Introduction, In *Global Woman: Nannies, Maids, and Sex Workers in the New Economy*, 1st, eds. Barbara Ehrenreich et Arlie Russell Hochschild, Holt Paperbacks, 2004, p 1-15

ELIAS, Norbert, *La civilisation des mœurs* (1^{er} éd: 1939), Calmann-Lévy, coll. Liberté de l'esprit, 1991, 510 p.

ELLER, Jackie et ELLER, Andrea, « Fear », *Blackwell. Encyclopedia of Sociology Online*, Ritzer, G, 2007, [En ligne : https://frodon.univparis5.fr:443/http/www.blackwellreference.com/subscriber/tocnode?id=g9781405124331_chunk_g978140512433112_ss1-29].

ELSINGER, Ruben, « La faim tue les enfants dans le “grenier du monde” », in *Pour comprendre la crise Argentine*, Denise Rolland et Joëlle Chasin, Institut d'études politiques, Strasbourg, L'Harmattan, 2003, p. 204-211.

ELSTER, Jon, *Las uvas amargas. Sobre la subversión de la racionalidad*, 62, Barcelona, 1989, 264 p.

F

FALICOV, Celia J., « Emotional Transnationalism and Family Identities », *Family Process*, vol. 44 / 4, 2005, p. 399-406.

FALQUET, Jules et RABAUD, Aude, « Introduction », *Les cahiers du CEDREF*, vol. / 16, avril 2008, p. 7-32.

FREUD, Sigmund, *Trois essais sur la théorie sexuelle* (1^{er} éd:1905), Gallimard, 1942, 209 p.

FRIJDA, Nico H., *The Emotions*, Cambridge University Press, 1987, 564 p.

G

GELDSTEIN, Rosa, "De "buenas" madres y "malos" proveedores. Género y trabajo en la reestructuración económica". *Revista Subjetividad y Procesos Cognitivos*, 5 (Género, Trabajo y Familia), 2004, p 126-158

GHASARIAN, Christian, « Sur les chemins de l'ethnographie réflexive », in *De l'ethnographie à l'anthropologie réflexive. Nouveaux terrains, nouvelles pratiques, nouveaux enjeux*, Armand Colin, Paris, 2002, p. 1-15.

GLICK SCHILLER, Nina, BASCH, Linda et SZANTON-BLANC, Cristina, *Transnationalism: A New Analytic Framework for Understanding Migration*, *Annals of the New York Academy of Sciences*, Vol 645, 1992, p 1-24

GLICK SCHILLER, Nina, BASCH, Linda et SZANTON-BLANC, Cristina, *From Migrant To Transmigrant: Theorizing Transnational Migration*, *Anthropological Quarterly*, 68/1, 1995, p 1-45

GOFFMAN, Erving, *Les rites interaction*, Les Editions de Minuit, 1974, 236 p.

GOFFMAN, Erving, *Where the Action is: Three Essays*, Allen Lane, 1969, 220 p.

GOLDBERG, Alejandro, « Tú, sudaca »: *las dimensiones histórico-geográficas, sociopolíticas y culturales alrededor del significado de ser inmigrante (y argentino) en España*, Prometeo Libros, 2007, 164 p.

GONZALEZ BERNARLDO, Pilar et JEDLICKI, Fanny, « Migrants and borders Argentina », *EuroBroadMap*, 2011, (« Visions of Europe in the World »), 52 p

GORDENSTEIN, Roberta, « Jewish Latin American Immigration to the United States », in *The Oxford Encyclopedia of Latinos and Latinas in the United States*, vol. 2, S. Oboler & J. González, New York, Oxford University Press, 2005, p. 412-416.

GREEN, Nancy L., *Repenser les migrations*, Presses Universitaires de France - PUF, 2002, 138 p.

GUILBERT, Lucille, « L'expérience migratoire et le sentiment d'appartenance », *Ethnologies*, vol. 27 / 1, 2005, p. 5-32.

H

HALBWACHS, Maurice, L'expression des émotions et la société (1^{er} ed: 1947), *RBSE – Revista Brasileira de Sociologia da Emoção*, Vol 8 / 22, 2009, 179 - 199 p

HALBWACHS, Maurice, *Les cadres sociaux de la mémoire* (1^{er} éd: 1925), Albin Michel, Bibliothèque de l'évolution de l'humanité, 1994, 374 p

HÉRITIER, Françoise, *Masculin/Féminin : Tome 2, Dissoudre la hiérarchie*, Odile Jacob, 2002, 443 p.

HESSEL, Stéphane, *Indignez-vous !*, Indigène, 2010, 32 p.

HITLIN, Steven et PILIAVIN, Jane Allyn, « Values: Reviving a Dormant Concept », *Annual Review of Sociology*, vol. 30 / 1, 2004, p. 359-393.

HOCHSCHILD, Arlie, *The Managed Heart: Commercialization of Human Feeling, Twentieth Anniversary Edition, With a New Afterword*, 2nd, University of California Press, 1983, 330 p.

HOCHSCHILD, Arlie, « Travail émotionnel, règles de sentiments et structure sociale », *Travailler*, vol. 9, 2003, p. 19.

HOCHSCHILD, Arlie, Love and Gold, In *Global Woman: Nannies, Maids, and Sex Workers in the New Economy*, 1st, éd. Barbara Ehrenreich et Arlie Russell Hochschild, Holt Paperbacks, 2004, 15-31 p.

HONDAGNEU-SOTELO, Pierrette, Gender and U.S. Immigration: Contemporary Trends, 2003, 402 p

HONDAGNEU-SOTELO, Pierrette, « Feminism and Migration », *The ANNALS of the American Academy of Political and Social Science*, vol. 571 / 1, 2000, p. 107-120.

HONDAGNEU-SOTELO, Pierrette, « Talking Back to Sociology: Distinctive Contributions of Feminist Methodology », in *Gender and Immigration: A retrospective and Introduction*, University of California Press, Berkeley, California, 2005, p. 3-19.

I

ILLOUZ, Eva, *Intimidades congeladas: Las emociones en el capitalismo*, Katz Editores, 2007, 126 p.

IRIART, Celia et WAITZKIN, Howard, « Argentina: no lesson learned », *International Journal of Health Services: Planning, Administration, Evaluation*, vol. 36 / 1, 2006, p. 177-196.

IZARD, Carroll E. *Human Emotions*, Springer, 1977, 516 p.

IZQUIERDO, María Jesús, *El malestar en la desigualdad*, Ediciones Cátedra, 1998, 420 p.

IZQUIERDO, María Jesús, « Del sexismo y la mercantilización del cuidado a su socialización: hacia una política democrática del cuidado' », Donostia, Emakunde-Instituto Vasco de la Mujer y Comunidad Europea / Fondo Social Europeo, 2004, p. 1-39.

IZQUIERDO, María Jesús, *Servidores sense fronteres. La migració femenina filipina*, Fundació Jaume Bofill, Barcelona, 2007, 191 p

J

JELIN, Elizabeth, « La familia en la Argentina: Modernidad, crisis económica y acción política », in *Familia y vida privada: transformaciones, tensiones, resistencias y nuevos sentidos?*, FLASCO, Chile, Teresa Valdés E. Ximena Valdés S., 2005, p. 41-77.

JELÍN, Elizabeth, *Los trabajos de la memoria*, Siglo XXI de España Editores, 2002, 164 p.

JOFRE, Ana, « La migración de argentinos a Mallorca », Fundació Càtedra Iberoamericana de la Universitat de les Illes Balears, 2003, [En ligne : http://www.uib.es/catedra_iberamericana/pdf/investig_jofre.pdf].

K

KATZ, Jack, *How Emotions Work*, University of Chicago Press, 2001, 424 p.

KERWIN, Donald M., BRICK, Kate et KILBERG, Rebecca, « Unauthorized Immigrants in the United States and Europe: The Use of Legalization/Regularization as a Policy Tool », *Migration Policy Institute*, mai 2012, [En ligne : <http://www.migrationinformation.org/Feature/display.cfm?id=892>].

KLEINMAN, Sherryl et COPP, Martha A., *Emotions and Fieldwork*, Sage Publications, Inc, 1993, 80 p.

L

LAPLANTINE, François, *Le social et le sensible : Introduction à une anthropologie modale*, Téraèdre, 2005, 220 p.

LEAVITT, John, « Meaning and Feeling in the Anthropology of Emotions », *American Ethnologist*, vol. 23 / 3, 1996, p. 514-539.

Le BRETON, David, *Les passions ordinaires : Anthropologie des émotions*, Payot, 2004, 346 p.

LE GALL, Josiane, « Familles transnationales : bilan des recherches et nouvelles perspectives », *Les Cahiers du Gres*, vol. 5 / 1, 2005, p. 29-42.

LEVITT, Peggy, *The Transnational Villagers*, University of California Press, Berkeley, Los Angeles, London, University of California Press, 2001, 281 p.

LEWIS, Oscar, *Les Enfants de Sánchez: Autobiographie d'une famille mexicaine*, Gallimard, 1978, 638 p.

LINDENBOIM, Javier, « Ajuste y pobreza del siglo XX », in *El costo del ajuste (Argentina 1976-2002)*, vol. 2, Edhasa, Buenos Aires, 2010. 2 vol., p. 11-51.

LOSCOCO, Karyn et SPITZE, Glenna, « Gender Patterns in Provider Role Attitudes and Behavior », *Journal of Family Issues*, vol. 28 / 7, juillet 2007, p. 934-954.

LUGONES, Maria, « The Coloniality of Gender », *Worlds & Knowledges Otherwise*, 2008, p. 1-17.

LUTZ, Catherine A., *Unnatural Emotions: Everyday Sentiments on a Micronesian Atoll and Their Challenge to Western Theory*, University of Chicago Press, 1988, 281 p.

M

MAHLER, Sarah. J. et PESSAR, Patricia. R., « Gender Matters: Ethnographers Bring Gender from the Periphery toward the Core of Migration Studies », *The International Migration Review*, vol. 40 / 1, 2006, p. 27-63.

MALETTA, Hector, SZWARCBERG, Frida et SCHNEIDER, Rosalia, « Back Home: psychological Aspects of the Exiles' Return to Argentina », in *When Borders Don't Divide : Labor Migration and Refugee Movements in the Americas*, New York, Center for Immigration Policy and Refugee Assistance, 1988, p. 178-207.

MARSHALL, Adriana, « Emigration of Argentines to the United-States », in *When Borders Don't Divide: Labor Migration and Refugee Movements in the Americas*,

New York: Center for Immigration Policy and Refugee Assistance, Pessar P. R., 2001, p. 130-141.

MAUSS, Marcel, *Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques* (1^{er} éd: 1923), Quadrige Grands textes, Presses Universitaires de France - PUF, 2007, 248 p

MAUSS, Marcel, « L'expression obligatoire des sentiments (rituels oraux funéraires australiens) », *Journal de psychologie*, vol. / 18, 1921, p. 2-8.

MAUSS, Marcel, « Les techniques du corps », *Journal de Psychologie*, 1936, p. 2-23.

MCCLLENAGHAN, Sharon, « Gender Politics in Latin America », in *Women, Work and Empowerment: Romanticizing the Reality*, Monthly Review Press, New York, E. Dore, 1997, p. 9-19.

MEAD, Margaret, *Mœurs et sexualité en Océanie* (1^{er} éd:1935), Pocket, 1980, 606 p.

MELAMED, Diego, *Irse, cómo y por qué los argentinos se están yendo del país*, Editorial Sudamericana, Buenos Aires, 2002. 254 p

MELER, Irene, « La familia. Antecedentes históricos y perspectivas futuras », in *Género y familia. Poder, amor y sexualidad en la construcción de la subjetividad*, Paidós, Buenos Aires, 2010, p. 31-71.

MENJIVAR, Cecilia, *Fragmented Ties: Salvadoran Immigrant Networks in America*, Univ of California Pr, 1999, 319 p.

MERLEAU-PONTY, Maurice, *Phénoménologie de la perception* (1^{er} éd: 1945), Gallimard, 2009, 537 p

MERTON, Robert et BARBER, Elinor, « Sociological ambivalence », in *Sociological ambivalence and other essays*, The free press, New York, Collier Macmillan, 1976, p. 3-31.

MINUJIN, Alberto et ANGUIA, Eduardo, *La clase media: seducida y abandonada*, Edhasa, 2004, 340 p.

MIRA DELLI-ZOTTI, Guillermo et OSVALDO ESTEBAN, Fernando, « El flujo que no cesa: aproximación a las razones, cronología y perfil de los argentinos radicados en España (1975-2001) », *Historia Actual Online*, vol. 0 / 2, décembre 2008, p. 33-44.

MIRET, Naïk, « Le catalanisme et le système migratoire catalan : Interrogations en cours de recherche », *Revue européenne des migrations internationales*, vol. 12 / 1, p. 53-75.

MONTANDON, Cléopâtre, « La Socialisation des émotions : un champ nouveau pour la sociologie de l'éducation », *Revue française de pédagogie*, vol. 101, 1992, p. 105-122.

MORA MALO, Enrico « Subjetividades de clase, intencionalidad y huelgas », *Paper*, vol. 87, 2008, 11-45 p.

MOROKVASIK, Mirjana, « Emigration féminine et femmes immigrées : discussion de quelques tendances dans la recherche », *Pluriel*, vol. 36, 1983, p. 20-51.

MOROKVASIC, Mirjana, « Birds of Passage are also Women... », *International Migration Review*, vol. 18 / 4, 1984, p. 886-907

MOROKVASIC, Mirjana, « Femmes et genre dans l'étude des migrations : un regard retrospectif », *Les cahiers du CEDREF*, vol.16, 2008, [En ligne : <http://cedref.revues.org/575>].

MOUJOURD, Nasima, « Effets de la migration sur le femmes et sur les rapports sociaux de sexe. Au-delà des visions binaires », *Les cahiers du CEDREF*, 2008, [En ligne : <http://cedref.revues.org/577>].

MUXEL, Anne, *Individu et mémoire familiale*, Hachette Littératures, 2007, 226 p.

N

NIJMAN, Jan, *Miami: Mistress of the Americas*, University of Pennsylvania Press, 2010, 288 p.

NOVICK, Susana et ACTIS, Walter, *Sur-norte: estudios sobre la emigración reciente de argentinos*, Catálogos, 2007, 372 p.

NUSSBAUM, Martha C., *Upheavals of Thought: The Intelligence of Emotions*, 1st, Cambridge University Press, 2003, 768 p.

O

OBOLER, Susana, « South Americans », *The Oxford Encyclopedia of Latinos and Latinas in the United States*, Oxford University Press, New York, Oboler, S. and Gonzalez, D. J, 2005, p. 146-158.

OLIVETO, Guillermo, *No son Extraterrestres, aunque a veces lo parezcan.*, Atlantida, Buenos Aires - México, 2002.

P

PARELLA RUBIO, Sònia, *Mujer Inmigrante Y Trabajadora: La Triple Discriminación*, Anthropos, 2003, 411 p.

PARK, Robert E, Human Migration and The Marginal Man, *American Journal of Sociology*, Vol 37/6, 1928, p 881-893

PARREÑAS, Rachel Salazar, *Children of global migration: transnational families and gendered woes*, Stanford University Press, 2005, 220 p.

PEDROSA, Fernando, « Las asociaciones de inmigrantes argentinos en España », *Historia Actual Online*, vol. 0 / 24, avril 2011, p. 39-50.

PÉQUIGNOT, Bruno, *Maurice Halbwachs: le temps, la mémoire et l'émotion*, Editions L'Harmattan, 2007, 213 p.

PESSAR, Patricia, « Engendering Migration Studies », *American Behavioral Scientist*, vol. 42 / 4, 1999, p. 577 -600.

PETERSEN, Alan, *Engendering emotions*, Palgrave Macmillan, 2005, 208 p.

POIRET, Christian, « Articuler les rapports de sexe, de classe et interethniques », *Revue européenne des migrations internationales*, vol. 21 / 1, éd. Christine Catarino, Mirjana Morokvasic et Marie-Antoinette Hily, mai 2005, p. 195-226.

PORTES, Alejandro, GUARNIZO, Luis E. et LANDOLT, Patricia, « The study of transnationalism: pitfalls and promise of an emergent research field », *Ethnic and Racial Studies*, vol. 22 / 2, 1999, p. 217-237.

PORTES, Alejandro et STEPICK, Alex, *City on the Edge: The Transformation of Miami*, University of California Press, 1994, 304 p.

POUTIGNAT, Philippe, STREIFF-FENART, Jocelyne, *Théories de l'ethnicité : Suivi de Les groupes ethniques et leurs frontières*, Presses Universitaires de France - PUF, 2008, 270 p.

PROVENSAL, Danielle, Le nouvel « autre » en Catalogne et ailleurs, *REMI*, Vol 13 /3, 1997, p 11-28

Q

QUATTROCCHI-WOISSON, Diana, « Le populisme Latino-Américains à l'épreuve des modèles d'interprétation européens », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, vol. / 56, décembre 1997, p. 1661-183.

R

RAMOS, Elsa, *L'invention des origines*, Armand Colin, Paris, 2006, 220 p.

RANGUGNI, Victoria, « El problema de la in/seguridad en el marco del neoliberalismo; », in *El costo social del ajuste (Argentina 1976-2002)*, vol. 2, Edhasa, Buenos Aires, 2010. 2 vol., p. 301-335.

RAVENSTEIN, Ernst Georg, « The Laws of Migration », *Journal of the Statistical Society, London*, vol. 48 / 2, 1885, p. 167-227.

REGINA, Christophe, *La violence des femmes - Histoire d'un tabou social*, Max Milo Editions, 2011, 318 p.

REZENDE, Claudia Barcellos, « Stereotypes and National Identity: Experiencing the “Emotional Brazilian” », *Identities: Global Studies in culture and Power*, vol. 15 / 1, 2008, p. 103-122.

RIDGEWAY, Cecilia et CORRELL, Shelley, « Unpacking the Gender System. A Theoretical Perspective on Gender Beliefs and Social Relations », *Gender & Society*, vol. 18 / 4, 2004, p. 510-531.

RIMÉ, Bernard, *Le partage social des émotions*, Presses Universitaires de France - PUF, 2005, 420 p.

RIVERA, Joseph, « Introduction: Emotions and Justice », *Social Justice Research*, vol. 3, 1989, p. 277-281.

ROBIN, Corey, *La peur : Histoire d'une idée politique*, Armand Colin, 2006, 365 p.

ROSALDO, Renato, « Where the Objectivity Lies : The Rethoric of Antropology. », in *The Rethoric of the Human Sciences. Language and Argument in Scholarship and Public Affairs*, The University of Winsconsin Press, Nelson John S., Meegill Allan, Mac Closkey Donald, 1987, p. 87-111.

ROSALDO, Michelle, *Knowledge and Passion: Ilongot Notions of Self and Social Life*, Cambridge University Press, 1980, 308 p

ROSALDO, Michelle, « Toward an Anthropology of Self and Feeling », in *Culture Theory: essays on mind, self, and emotion*, R. A. Shweder and R. A. LeVine, Cambridge, UK, Cambridge University Press, 1984, p. 137-157.

ROUSE, Roger, “Making Sense of Settlement: Class Transformation, Cultural Struggle, and Transnationalism among Mexican Migrants in the United States,” in *Towards a Transnational Perspective on Migration: Race, Class Ethnicity and Nationalism Reconsidered*, N. Glick Schiller, L. Basch, and C. Szanton Blanc, Eds., New York Academy of Sciences, New York, NY, USA, 1992.

RUBIN, Gayle, « The Traffic in Women: Notes on the Political Economy of Sex », in *Toward an Anthropology of Women*, Monthly Review Press, New York, Rayna Reiter, 1975, p 143-179

S

SASSEN-KOOB, Sassen « Notes on the incorporation of third world women into wage-labor through immigration and off-shore production. », *The International migration review*, vol. 18 / 4 Special Issue, 1984, p. 1114-1167.

SAYAD, Abdelmalek, *La double absence. Des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré*, Seuil, 1999, 437 p.

SCHEFF, Thomas J., *Microsociology: discourse, emotion, and social structure*, University of Chicago Press, 1994, 231 p.

SCHEFF, Thomas J., « Shame and the Social Bond: A Sociological Theory », *Sociological Theory*, vol. 18 / 1, 2000, p. 84-99.

SCHERKE Katharina, Ambiguous Indicators for Emotions: Laughter and Crying. Présentation lors de la 4^{ème} conférence de l'*European Sociological Association. Research Network of Emotion*. Le 11 octobre 2012

SCHEVE, Christian VON et LUEDE, Rolf VON, « Emotion and Social Structures: Towards an Interdisciplinary Approach », *Journal for the Theory of Social Behaviour*, vol. 35 / 3, 2005, p. 304-327.

SCHILLER, Nina Glick, BASCH, Linda et BLANC-SZANTON, Cristina, « Towards a Definition of Transnationalism », *Annals of the New York Academy of Sciences*, vol. 645 / 1, juillet 1992, p. ix-xiv.

SCRIBANO, Adrian, Body, Colors and Emotions in Buenos Aires: an approach from Social Sensibilities, *Arctic & Antarctic / International Journal on Circumpolar Sociocultural*, Vol 6 /6, 2012, p 27-40

SCRIBANO, Adrian, La sociedad hecha callo: conflictividad, dolor social y regulación de las sensaciones, In *Mapeando interiores*, Ed A. Scribano, Universitas, Córdoba, 2007

SEOANE, María, *Argentina: El siglo del progreso y la oscuridad (1900-2003)*, Crítica, Barcelona, 2004, 220 p.

SIMMEL, Georg, « The Metropolis and Mental Life (1^{er} éd:1903) », in *The Sociology of Georg Simmel*, Simon & Schuster, New York, Free Press, 1950, p. 409-424.

SIMMEL, Georg, Fashion, *International Quarterly*, 10, 1904, 130-155

SIMMEL, Georg, *Sociologie et Epistémologie* (1^{er} éd:1912), Presses Universitaires de France - PUF, 1991, 240 p.

SIMMEL, Georg, Digressions sur l'étranger (1^{er} éd: 1908), In *L'école de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine*, Champs Essais, 2004, p 53-61

SKRBIŠ, Zlatko, « Transnational Families: Theorizing Migration, Emotions and Belonging », *Journal of Intercultural Studies*, vol. 29 / 3, 2008, p. 231-246.

SOLÉ, Carlota, PARELLA, Sònia; Cavalcanti Leonardo, *Nuevos retos del transnacionalismo en el estudio de las migraciones*, Madrid, Observatorio Permanente de la Inmigración (OPI), 2008, 250 p.

STEPICK, Alex, GRENIER, Guillermo, CASTRO, Max[et al.], *This Land Is Our Land: Immigrants and Power in Miami*, 1, University of California Press, 2003, 208 p.

STERN, Judith, « L'immigration, la nostalgie, le deuil », *Filigrane*, vol. 5, 1996, p. 15-25.

SURO Roberto, *A Developing Identity. Hispanic in the United States*, Carnegie Reporter, Vol 3 / 4, 2006

SVAŠEK, Maruška, Introduction: Emotions in Anthropology, In *Mixed Emotion. Anthropological Studies of Feeling*, Ed Kay Milton and Maruska Svasek, 2005, 1-25 p.

SVAŠEK, Maruška, « Who Care? Families and feeling in movement », *Journal of Intercultural Studies*, vol. 29 / 3, 2008, p. 213-230.

SABINI, John et SILVER, Maury, *Moralities of Everyday Life*, Oxford University Press, USA, 1982, 256 p

T

THOITS, Peggy, « The Sociology of Emotions », *Annual Review of Sociology*, vol. 15, 1989, p. 317-342.

THOMAS, William, « The Unadjusted Girl with cases and standpoint for behavior analysis. », *Criminal science monograph*, vol. 4, 1923, (« Supplement to the Journal of the American Institute of Criminal Law and Criminology »), [En ligne : http://www.brocku.ca/MeadProject/Thomas/Thomas_1923/Thomas_1923_toc.html].

THOMAS, William, ZNANIECKI, Florian, *The Polish Peasant in Europe and America. Monograph of an Immigrant Group*, The University of Chicago Press, 5 volumes, 1918-1920

TIENDA, Marta et BOOTH, Karen, « Gender, Migration and Social Change », *International Sociology*, vol. 6 / 1, janvier 1991, p. 51-72.

TORRADO, Susana, *Historia de la familia en la Argentina moderna/ Story of the Family in Modern Argentina*, De La Flor/Argentina, 2005, 973 p.

TURNER, Jonathan H, « The Stratification of Emotions: Some Preliminary Generalizations », *Sociological Inquiry*, vol. 80 / 2, mai 2010, p. 168-199.

TURNER, Jonathan H. et STETS, Jan E., *The Sociology of Emotions*, Cambridge University Press, 2005, 372 p.

V

VARISE, Franco, « El perfil del argentino medio siglo XXI », *La Nación*, 26 février 2011.

VIDAL, Catherine, « Le cerveau a-t-il un sexe? », in *Hommes, femmes, la construction de la différence*, Le Pommier, Paris, 2005, p. 66-78.

VILADRICH, Anahi, « You just belong to us, Tales of Identity and Differences with Populations to which the Ethnographer Belongs », *Cultural Studies*, vol. 5 / 3, 2005, p. 383-401.

W

WEBER, Max, *Economie et société, tome 1 : Les Catégories de la sociologie*, Nouvelle (1^{er} éd:1922), Pocket, 2003, 410 p.

WEBER, Max, *Economie et société, tome 2: l'organisation et les puissances de la société dans leur rapport de l'économie (1^{er} éd: 1922)*, Pocket, 2003, 410 p

WILLOTT, Sara et GRIFFIN, Christine, « `Wham Bam, am I a Man?': Unemployed Men Talk about Masculinities », *Feminism & Psychology*, vol. 7 / 1, février 1997, p. 107 -128.

WORTMAN, Ana, *Construcción imaginaria de la desigualdad social*, Consejo latinoamericano de Ciencias Sociales, Buenos Aires, 2007, 232 p., (« CLASCO/Becas de Investigación »).

Z

ZAPATA-BARRERO, Ricardo, *Inmigración, innovación política y cultura de acomodación en España: un análisis comparativo entre Andalucía, Cataluña, la Comunidad de Madrid y el gobierno central*, Fundació CIDOB, 2004, 360 p.

ZONTINI, Elizabetta, « Transnational families », *Boston College Encyclopedia*, 2007,[Enligne :http://wfnetwork.bc.edu/encyclopedia_entry.php?id=6361&area=All].

SITOGRAFIE

Aj. Castelldefels: Inici

Alas

American Sociological Association

Britannica Online Encyclopedia

Census Bureau Homepage

Centro de Investigation Sociologica

Departamento de Estadística - Ajuntament de Barcelona

Descamisados

EL ORTIBA

Federación de Entidades Latinoamericanas de Cataluña elatina » Federacion de Entidades Latinoamericanas de Cataluña

HIAS.org :: Hebrew Immigrant Aid Society

Home: Languages of Emotion - FU Berlin - LoE

Instituto Nacional de Estadística. (National Statistics Institute)

Instituto Nacional de Estadística y Censos (INDEC)

Istituto di Statistica Italia

Leblogdelaville - Canalblog

Parlament de Catalunya

Planning & Zoning de Miami-Dade

Radio Jai

Real Academia Española

Sociology of Emotions: Research Network

USCIS Home Page

Visa Waiver Program (VWP) - Bureau of Consular Affairs - US

FILMS

El tren blanco, 2003, Nahuel García, Sheila Pérez Giménez et Ramiro García

El Ejido: la ley del beneficio, Jawad Ralhib, 2006

Vientos de Aguas, José Campanella, 2006